This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 932,683

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

840.9
S32

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

QUATRIÈME SÉRIE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

D'EDMOND SCHERER

Format grand in-18

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Quatre volumes

MÉLANGES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

Deuxième édition — Un volume

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

12731

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE

PAR

EDMOND SCHERER

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

I

L'HISTOIRE DU ROMANTISME

M. Gervinus, dont le nom est à peine connu de ce côté-ci du Rhin, tient une place considérable dans la littérature et dans la politique de nos voisins. Je dis la littérature et la politique, parce que M. Gervinus a fait de sa vie comme deux parts. L'une a été consacrée à des travaux d'histoire littéraire et de critique, tels que son Histoire de la poésie allemande et son livre sur Shakspeare : l'autre a été marquée par des brochures, par des journaux, et, en dernier lieu, par un grand ouvrage d'histoire politique. Cet ouvrage vient d'être traduit en français. Il embrasse tous les événements qui ont agité l'Europe depuis le traité de Vienne jusqu'à la révolution de Juillet. On n'en trouverait pas facilement un tableau aussi vaste, et où la part de chaque pays fût faite aussi impartialement. La guerre d'indépendance de la Grèce, la révolte des co-

lonies espagnoles, qui ne forment ailleurs que des épisodes, sont racontées ici avec le même soin et le même détail que les événements qui nous touchent de plus près. Quant à l'histoire de notre pays, si elle perd inévitablement quelque chose à être écrite par un étranger, elle y gagne peut-être aussi. Le changement de point de vue amène une certaine nouveauté dans les appréciations. Ce qu'il y a de convenu dans une foule de nos jugements tombe de soi-même. M. Gervinus, d'ailleurs, a le mérite d'appeler les hommes et les choses par leurs noms. Il en a un autre, et qui n'est pas vulgaire : il a perdu ses illusions et il a gardé ses principes. Il faut donc, de toutes manières, savoir gré à M. Minssen, le traducteur de l'ouvrage de Gervinus, d'avoir mené à fin cette grande entreprise. Ce sont vingt volumes qu'on ne lira pas sans doute comme un roman, qu'on ne lira pas même comme on lit un bon ouvrage historique français, l'*Histoire de la Restauration* de M. de Viel-Castel, par exemple, mais auquel il faudra bien recourir toutes les fois qu'on voudra étudier les destinées, non plus de la France seulement, mais de l'Europe, pendant la grande époque qui va de 1815 à 1830 [1].

Cette époque est remarquable entre toutes par un caractère : jamais les idées n'ont joué un si grand rôle; et quand je dis les idées, j'entends par là tout l'ensemble du mouvement intellectuel. La littérature et les arts

1. Gervinus, *Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne.* — M. Gervinus est mort en 1871, à l'âge de soixante-six ans.

obéissaient, aussi bien que la politique, à un besoin de rénovation. C'était la Révolution française qui reprenait sa marche et cherchait à produire toutes ses conséquences. Voilà ce que M. Gervinus a très-bien vu, et voilà pourquoi il a donné tant de place, dans les derniers volumes de son histoire, à la littérature de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, et tout particulièrement au romantisme.

Ce n'est pas en France que le romantisme a pris naissance, mais c'est là qu'il a pris toute sa signification. Les Anglais, avec Walter Scott et Byron, et plus encore avec Wordsworth, Coleridge, Keats, Shelley, abandonnèrent les traditions de leur siècle classique. On se moqua des préceptes pédantesques et du style plus pédantesque encore du docteur Johnson; on renonça à l'antithèse savante et au vers ronflant de Pope. En Allemagne de même, les Schlegel, Tieck, Novalis, fatigués des modèles et de l'antiquité, cherchèrent ailleurs du nouveau, se plongèrent dans le moyen âge, se firent catholiques, mystiques, chevaleresques. Mais ni en Allemagne, ni en Angleterre, le romantisme n'a eu la même importance qu'en France, parce que le romantisme est essentiellement une réaction, parce que la portée d'une réaction est toujours proportionnée à la force contre laquelle elle est dirigée, et parce que la littérature française des siècles précédents appelait bien plus impérieusement que celle des autres peuples ce *choc en retour* qui suit toute tendance exagérée. Il en a été à cet égard comme de nos bouleversements politiques. La révolution politique, elle

aussi, a été spécialement française, parce que nulle part la royauté n'était devenue plus absolue, et par conséquent plus irrationnelle et plus malfaisante qu'en France.

Il est nécessaire de rappeler ici quelle a été la formation de la littérature française. Car tout se tient, et la littérature d'un pays à un moment donné, n'est, comme son état social, que le résultat d'une foule de faits accumulés. Les auteurs classiques, sous l'influence desquels nous écrivions encore au commencement de ce siècle, avaient écrit eux-mêmes sous l'influence des anciens, et particulièrement des Latins qui, de leur côté, avaient déjà imité les Grecs. Il y a là toute une suite, d'exemples, toute une tradition dont notre littérature classique était, vers 1825, le produit incontestable et le dernier représentant vivant.

C'est le propre de l'excellence que d'appeler l'imitation. La perfection fait école. De là l'influence si durable et si profonde de la Grèce. Les Grecs avaient mis partout, dans les lettres comme dans les arts plastiques, je ne sais quoi d'harmonieux, d'exquis et de définitif. Ils avaient exprimé la beauté avec aisance et grandeur. Ils avaient atteint sans effort au sublime. On sent, en présence de Démosthènes et de Thucydide, de Sophocle et de Platon, d'Ictinus et de Phidias, on sent que le génie ne peut faire mieux les mêmes choses ; il pourra s'ouvrir d'autres voies, mais ici le but est atteint, l'œuvre est achevée.

La conséquence de cette perfection fut que les Grecs qui vinrent après la grande époque cherchèrent à imiter

leurs devanciers, et que les Romains, lorsqu'ils prirent le goût des arts, n'eurent point d'autre ambition que de reproduire, à leur tour, les chefs-d'œuvre de la Grèce. De là une seconde formation, très-belle encore, et même d'une originalité relative, parce qu'une nation a beau imiter, elle n'arrive jamais à faire tout à fait abstraction de son génie national. Mais enfin, la littérature latine fut une littérature dérivée. Elle ne s'en cacha pas, elle s'en glorifia plutôt. Toute son ambition était de reproduire des beautés au delà desquelles elle n'entrevoyait rien.

De même que les Romains avaient imité les Grecs, les Français imitèrent à la fois les Grecs et les Romains. Ou plutôt, ils ne connurent la littérature hellénique qu'à travers ces ouvrages latins, qui étaient déjà une imitation et un reflet. Le siècle de Louis XIV entendait mieux Virgile qu'Homère, Sénèque que Sophocle, Térence qu'Aristophane, Cicéron que Platon ou Démosthènes. Aussi, la littérature française classique n'est-elle qu'une littérature tertiaire. Sans doute, elle resta, elle aussi, nationale ; sans doute, elle s'appropria en quelque mesure les modèles qu'elle suivait avec une admiration si complète. Elle eut son caractère propre. Tout en s'efforçant de copier les anciens, elle exprimait des pensées et des passions étrangères à l'antiquité. Elle se sauvait de la servilité à force d'involontaires anachronismes. C'est égal, rien ne pouvait la délivrer du vice originel : elle n'était moderne qu'à son insu, nationale que par inconséquence et à son corps défendant.

Ce caractère dérivé de la littérature française devient encore plus apparent, lorsqu'on la compare avec celle des autres pays, ou avec ce qu'elle aurait pu devenir elle-même dans d'autres circonstances. L'Italie avec Dante, l'Angleterre avec Shakspeare, l'Espagne avec Caldéron, nous montrent des développements de poésie moderne et nationale, des inspirations tout à fait indépendantes de l'initiative des anciens. En France même, rien n'empêche de supposer qu'une littérature plus originale, d'un fond plus gaulois et d'allures plus libres, eût pu sortir de Rabelais, de Montaigne, de Ronsard même. Malherbe nous a coûté plus qu'il ne nous a valu !

Le siècle de Louis XIV fut pour le siècle suivant ce que la Grèce et Rome avaient été pour nos écrivains classiques, un modèle, un idéal. Voltaire imita Corneille et Racine, comme ceux-ci avaient imité Sophocle et Sénèque. Puis Voltaire devint modèle, à son tour, et nous eûmes sa monnaie, ses copistes, la tragédie des vingt premières années de ce siècle, et toute cette littérature impériale, les Delrieu, les Arnault, les Parseval, les Esménard, dernière vibration de la grande voix de l'antiquité, dernière dilution d'une liqueur jadis généreuse. Il était impossible que cela durât beaucoup plus. Une littérature réduite à de semblables pauvretés ne répond plus à rien. Le seul besoin de nouveauté suffisait pour susciter la révolte.

Le changement, toutefois, fut surtout l'effet des modifications générales qui s'étaient accomplies dans les mœurs et les idées. Le dix-huitième siècle si chercheur, si dégagé

de préjugés, avait bien déjà cherché à innover. On avait eu Diderot et Beaumarchais. Mais quelle timidité encore ! quel respect de la tradition classique ! Le dix-huitième siècle agit sur la littérature plutôt indirectement que directement, c'est-à-dire en renouvelant les idées et en préparant la révolution, qui, à son tour, inaugura une société nouvelle. La prétention avouée de l'esprit français au dix-huitième siècle, son entreprise manifeste a été de se gouverner par la raison seule. Mais la liberté de la raison, on l'a dit, « suppose nécessairement qu'aucune tradition n'a une autorité absolue et définitive, et qu'en toute matière un progrès est toujours possible. » On comprend ce qu'un pareil principe, une fois admis, devait faire de ravages parmi les notions littéraires consacrées. Les règles les plus vénérables, telles que les unités ; les autorités les plus augustes, Aristote et Quintilien ; les exemples même les plus incontestés, les plus grands écrivains des temps passés, tout fut un beau jour révoqué en doute. Or, une autorité est renversée du moment qu'on lui demande ses titres. Le rationalisme universel du dix-huitième siècle ruina virtuellement la littérature classique avec tout le reste de l'ancien ordre de choses, avec le régime tout entier de l'autorité et du droit divin.

La Révolution et l'Empire firent mieux encore. Ils créèrent de nouveaux sentiments, et, par là, ils créèrent le besoin d'un art également nouveau. On avait vu l'effondrement d'une société ; un roi conduit à la guillotine ; un officier d'artillerie élevé à l'empire ; la campagne d'Egypte et celle de Russie, Austerlitz et

Iéna, Waterloo et Sainte-Hélène ; les cosaques campant dans les Champs-Elysées ; puis l'ancienne dynastie remontant sur le trône, la Charte, le gouvernement parlementaire, les espérances libérales. Comment ces spectacles prodigieux n'auraient-ils pas fait germer dans les esprits mille pensées jusque-là inconnues, dans les âmes mille émotions profondes ? Et comment l'art ancien aurait-il pu rendre ces émotions, satisfaire ces besoins ? Comment des morts auraient-ils pu conserver la prétention de dicter ce qu'il fallait aimer ou haïr, siffler ou applaudir, à des hommes qui avaient vécu d'une vie si intense, éprouvé tant d'enthousiasmes, de haines, de douleurs ? Beyle revient souvent sur cette idée dans son livre sur *Racine et Shakspeare*. « Les pièces classiques sont comme les religions, dit-il, le temps d'en faire est passé. C'est une horloge qui marque midi lorsqu'il est quatre heures. C'est une poésie faite pour le peuple qui, à Fontenoy, disait, chapeau bas, à la colonne anglaise : *Messieurs, tirez les premiers*. Et l'on veut, ajoutait le spirituel écrivain, l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moscou ! »

Il y a donc eu de tout cela dans le romantisme : en premier lieu, la fatigue d'entendre toujours la même chose, et cet éternel besoin de nouveauté qui est l'un des ressorts de l'esprit humain ; puis l'ébranlement des principes reçus ; puis des idées et des besoins créés par les vicissitudes dont les fils de la Révolution avaient été les témoins ; sans compter la lassitude que ces événements avaient laissée, l'atonie dans laquelle tombèrent

les âmes après des paroxysmes de fièvre, et la soif d'émotions fortes pour échapper à cet ennui.

Le romantisme, ce fut l'innovation, l'innovation moitié sérieuse, moitié puérile, et qui tantôt cherchait sincèrement une expression pour des sentiments éprouvés, tantôt cherchait seulement à s'écarter le plus possible de ce qui avait été jusque-là consacré et convenu. Il est inutile de se dissimuler qu'il y eut beaucoup de parti-pris dans cette révolution. On avait la bonne volonté de revenir à la nature, et qui pourrait nier, en effet, que les poëtes de la nouvelle école n'aient trouvé bien des effets pittoresques dont la poésie n'avait pas l'idée auparavant? Mais aussi que de manière et de calcul en tout cela! On se proclamait indépendant, et l'on n'avait fait que changer de modèles : Shakspeare et Byron au lieu de Racine et de Boileau, et, comme il arrive dans ces cas-là, les étrangetés du modèle copiées comme des beautés, les rugosités du chêne prises pour le chêne lui-même. Il en fut de nos novateurs comme des protestants du seizième siècle, qui, après avoir répudié l'autorité de l'Église, n'eurent rien de plus pressé que de mettre à la place l'autorité de leurs propres formules. Les romantiques ne voulaient plus entendre parler des Grecs et des Romains; non, mais ils nous rassasièrent de moyen âge, d'Orient et de chevalerie. Ce fut le malheur du romantisme que de vouloir être à tout prix nouveau, puissant, naïf : on ne devient rien de tout cela de parti-pris, et jamais un poëte n'a atteint la grande originalité en se proposant d'être original.

J'en dirais volontiers autant des perfectionnements de pure forme que nous devons au romantisme, le vers plus libre, la rime plus riche, le rhythme plus varié. Autant d'innovations excellentes, et qui n'ont eu qu'un tort, celui d'être recherchées pour elles-mêmes, à titre d'innovations. Ce sont des réformes, on le sent trop, qui ne sont pas sorties du mouvement même et de la liberté de l'inspiration, mais qui ont été adoptées sur un mot d'ordre.

Il y a, du reste, une distinction à faire à cet égard parmi les grands innovateurs de notre littérature moderne. Tandis que les uns se préoccupaient davantage de leur rôle de révolutionnaires et des conditions de l'art nouveau, qu'ils en fixaient la théorie et qu'ils se demandaient à chaque pas : Comment me va mon accoutrement? d'autres y allaient plus simplement. Ils avaient au cœur un grand vide et un vague ennui ; ou bien ils avaient connu les morsures de la passion, les sanglots de l'amour trahi; ils avaient prié ou pleuré; ils étaient naïfs parce qu'ils étaient sincères, et sincères parce qu'ils avaient été émus. Mais ce n'était là qu'une première génération et l'époque classique du romantisme. Les épigones vinrent ensuite, la lignée des disciples, chez lesquels les défauts ne firent que s'accuser. L'inspiration disparut pour faire place toujours davantage au système et au métier. Il y eut encore du talent, il y en eut énormément quelquefois, mais un talent qui n'avait plus rien d'élevé, l'habileté de doigts du virtuose qui ne prise dans l'art que la difficulté. En ne voulant être qu'artistes, nos écrivains devinrent

des artisans. Ils crurent pouvoir se passer de la pensée, de l'âme, et ils tombèrent dans le joli. Ou encore, ils crurent pouvoir se borner à la forme, et ils arrivèrent au difforme. On fit du laid et de l'ignoble comme on faisait jadis du noble et du beau. « Il y a parmi les poëtes, répétait Gœthe, des gens dont le penchant est de vivre toujours avec les idées que tout autre aime à chasser de son esprit. »

En résumé, le romantisme a été une révolution, et l'on peut se demander de lui, comme de la plupart des révolutions, s'il a fait ses frais. Comme la plupart des révolutions, il a détruit plus qu'il n'a édifié, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il était venu proprement pour cela. Il a été un 92 littéraire, 92 suivi d'un 93, et 93 suivi d'un directoire. Il a eu son Mirabeau, ses girondins, ses terroristes, et enfin ses muscadins. Il a produit plus de factieux éloquents que d'hommes d'État, je veux dire plus de génies violents que d'artistes véritables. Et maintenant, qu'arrivera-t-il? La révolution consommée, qu'en va-t-il sortir? Car une révolution n'est qu'une œuvre négative et préparatoire. Le romantisme nous a moins donné une littérature que le lieu d'une littérature, si j'ose ainsi parler, et la liberté d'en avoir une. L'important serait justement de sortir enfin de l'idée romantique, des préoccupations de lutte, des questions de forme. Malheureusement, il y a là cercle vicieux. Nous sommes en plein Bas-Empire, et ce Bas-Empire, c'est nous-mêmes; il se compose de notre petitesse et de notre corruption. Pour revenir au grand art, à un art sain et viril, il faudrait commencer

par être plus que des amateurs blasés. « Ce n'est rien que de faire de jolies phrases, disait un homme d'esprit, il faut avoir quelque chose à mettre dedans. » Et ce quelque chose ne peut être que l'idée, ou le caractère, ou la passion. Mais encore une fois, on ne se refait pas soi-même, on ne se régénère pas de propos délibéré. Les événements seuls peuvent refondre une société. Les grands siècles littéraires ont toujours succédé à de grands événements, où l'humanité s'était comme retrempée. La moisson, hélas ! ne germe que dans une terre retournée par la charrue, brisée par la herse aux dents de fer.

Août 1869.

II

L'ÈRE IMPÉRIALE[1]

Le ministère de l'instruction publique a fait rédiger, à l'occasion de l'Exposition universelle, toute une suite de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. *Progrès*, tel était le mot d'ordre. Il y avait le progrès des lettres, celui de la philosophie, celui des études classiques, etc. « C'est, nous disait-on dans une langue qui est aussi en progrès sans doute, c'est un arrêté de situation, qui détermine à la fois ce qui a été fait et ce qui reste à faire. » On voit l'inconvénient. La thèse officielle, celle de la grandeur et de la fécondité de nos institutions actuelles, devait ressortir de chaque rapport. Les honorables rédacteurs devaient à tout prix trouver l'éloge de notre temps au bout de leur plume. Joignez à cette tyrannie du programme les préoccupations de rivalité ou de camaraderie, et vous verrez que l'entreprise devait ressembler à l'Exposition elle-même : grand déballage de nouveautés pour l'éblouissement des badauds. Quant

1. L'*Année littéraire et dramatique*, *Revue annuelle*, par G. Vapereau. *Dixième année*.

à une histoire de l'esprit littéraire sous le second empire, elle est encore à faire.

Heureusement que les documents de cette histoire existent. L'*Année littéraire et dramatique,* dont M. Vapereau publie aujourd'hui le dixième volume, est un répertoire complet de ce qui s'est écrit dans cette période, et en même temps l'un des livres de critique les plus sensés et les plus impartiaux que cette même période ait produits. J'admire toujours comment l'auteur a pu, sans être blessant pour aucun de ceux qu'il importe de ne pas blesser, conserver une si grande liberté d'appréciation, et comment il a su rendre compte de tant de centaines d'écrits de tout genre, sans tomber dans les banalités et les formules toutes faites. L'*Année littéraire* est à la fois un ouvrage difficile à faire et bien fait.

M. Vapereau a mis en tête de son nouveau volume, un examen rapide de la situation des lettres en France. Il ne veut pas qu'on parle de stérilité. « On verra, dit-il, que notre littérature, sans avoir le droit de concevoir un excessif orgueil, n'a pas été aussi pauvre que le prétendent les détracteurs systématiques de notre temps. » Je ne sais si c'est ainsi que la question doit se poser. Pauvreté, stérilité, ce sont des termes sur lesquels il est difficile de s'entendre. Tout ce qu'on peut faire pour apprécier la valeur d'une époque, c'est de la comparer à une autre. Or, je le demande à M. Vapereau, est-il possible de comparer les vingt dernières années avec les trente qui les précèdent, sans y reconnaître un abaisse-

ment marqué. Et qu'on ne parle pas de dénigrement systématique. Pour ma part, du moins, je ne connais pas de sentiment contre lequel je me tienne plus en garde. L'homme qui veut rester sincère et vivant, ne doit s'appliquer à rien tant qu'à demeurer en communication intellectuelle et en sympathie avec son temps, puisque le temps, en définitive, est comme la nature, beaucoup plus fort que nous et plein de surprises. Au surplus, je le répète, dans la discussion que soulève M. Vapereau, et sur ce point particulier de l'état des lettres, il ne saurait y avoir d'illusion. On peut se demander s'il fait chaud ou froid et risquer de ne jamais se rencontrer, mais si vous demandez quelle a été la température d'hier et quelle est celle d'aujourd'hui il suffit d'un thermomètre pour résoudre la difficulté.

Eh ! mon Dieu, quatre ou cinq dates en font l'affaire ! Prenons-les au hasard, ou, mieux encore, descendons de dixaine en dixaine, depuis la Restauration jusqu'à cette année 1867, dont M. Vapereau vient d'énumérer les richesses. En 1817, Mme de Staël meurt : on avouera que quelque chose meurt avec elle. En 1827, paraît *Cromwell :* le manifeste d'une école qui a, je ne dirai pas laissé une trace profonde dans notre littérature, car je suis au contraire frappé de la légèreté de cette trace, mais qui a inauguré une très-grande carrière de poëte. En 1837, paraît *Mauprat*, *Mauprat* qui a été précédé des *Lettres d'un voyageur*, de *Jacques*, *d'André*, ouvrages qui, s'ils n'ont pas donné toute la mesure du talent de l'auteur, en ont marqué à peu près l'apogée. Ainsi pren-

nent rang, chacun à son tour, des écrivains dont les noms rappellent d'incomparables souvenirs, et auxquels nous ne découvrons point d'héritiers présomptifs. Continuons. En 1847, les *Girondins*, livre qu'il ne faut point juger avec nos expériences et nos froideurs d'aujourd'hui, manifestation nouvelle et inattendue d'un génie plus fécond et plus souple qu'on ne pensait, sa dernière œuvre en même temps, le nuage de feu et de fumée dans lequel il a disparu. En 1857 enfin, la mort de Musset ! Voilà comment, entre les grands ouvrages qui naissent et les grands écrivains qui meurent, nous arrivons à hier, à aujourd'hui, au dernier représentant de la littérature des trente années, à un critique qui clôt cette période en la jugeant avec une souveraine équité, à l'écrivain qui, loin de diminuer, lui, est arrivé au seuil de la vieillesse sans cesser un seul jour de se surpasser, de se perfectionner, mais après lequel on se demande si l'ère de la littérature ne sera pas fermée en France [1].

Encore une fois, je ne crois céder, en m'exprimant ainsi, à aucun esprit de dénigrement. Je n'ai garde de demander au temps actuel la reproduction ou la continuation du temps qui l'a précédé. Je sais quelle est la loi du progrès dans les arts, et en quoi celui-ci diffère du progrès dans les sciences. J'admets, selon la très-juste formule de M. Littré, que « l'art se développe quand d'âge en âge il devient autre, en restant conforme à la beauté. »

1. Peu s'en est fallu que Sainte Beuve ne mourût comme à point pour compléter cette série de dates. On sait que nous l'avons perdu en 1869.

Que le second empire me montre sa littérature, ce n'est pas moi assurément qui lui reprocherai que cette littérature ne présente plus les mêmes hommes, les mêmes œuvres ou les mêmes genres ; il suffira qu'il puisse nous montrer un mouvement des intelligences, un public pour les écrivains et des écrivains pour le public, un intérêt général pour les choses de l'esprit, ce je ne sais quoi de cultivé, de relevé, de distingué, qui fait les lettres comme les bonnes manières font la société, et, enfin, au milieu de tout cela, quelques livres mémorables, de ceux qu'une génération s'arrache et que la génération suivante relit.

Relire ? on ne lit pas, on ne lit plus. Les revues mêmes sont délaissées ; on parcourt les journaux, et encore la plus grande partie des lecteurs trouvent-ils le journal politique trop grave, et se bornent-t-ils à la presse amusante. Quand je me plains de la stérilité de notre temps, je n'oublie pas trois ou quatre écrivains qui, pour certaines qualités, ne le cèdent peut-être à aucun de ceux d'une époque précédente ; mais ils sont isolés, ne se rattachent à rien, ne répondent à aucune préoccupation générale. Les auteurs auxquels je fais allusion sont peut-être de ces brillantes efflorescences qui trahissent une décomposition ; peut-être sont-ils, au contraire, les précurseurs d'une ère nouvelle, quoiqu'à vrai dire, je les trouve bien trop habiles et trop peu naïfs pour cela ; mais, dans tous les cas, ils ne forment pas ce qu'on appelle une littérature.

Tout se tient, au reste. S'il ne s'agissait que des lettres, je me défierais de mon jugement et de mon goût. Mais

prenons les autres arts, car la littérature, ne l'oublions pas, est un art. Faisons pour la peinture ce que nous faisions tout à l'heure pour la littérature. Profitons, si vous le voulez, du terme de comparaison que nous offrent les deux Expositions universelles de 1855 et de 1867. Qu'on se rappelle la figure que fit l'école française à la première de ces solennités, ces merveilleuses salles où brillaient des génies si divers, où se manifestaient en tout genre des efforts si puissants ; et qu'on repasse ensuite dans sa pensée, si on en a le courage, la stérile habileté qui présidait au concours de l'année dernière.

Et le Paris tout entier de M. Haussmann ! Quel argument à l'appui de ma thèse ! Quel symptôme, pour ne pas dire quel étalage de la médiocrité dans laquelle nous sommes tombés ! Quelle cause de colère et de dégoût dans l'âme de quiconque a un reste d'amour-propre parisien ! Pourquoi ces gens-là ne se sont-ils pas contentés de nous augmenter l'eau et la lumière, d'élargir nos rues et d'abréger nos distances ? Qui les forçait à faire des édifices ? Qui les obligeait d'élever en marbre le témoignage de leur goût de parvenus ? Tout ce qu'il y a de remarquable et de réussi dans le Paris moderne, le tombeau de Napoléon, la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe, c'est le règne de Louis-Philippe qui le leur a légué. Tout ce que l'empire a fait, cette église de Saint-Augustin qui ressemble à un casque prussien, l'Opéra, le Louvre, tout est à la fois impuissant et prétentieux. En vérité, il y a des temps qui semblent voués au laid, comme certains enfants sont voués au blanc !

Je n'ai jamais si bien compris les grands siècles, le seizième, par exemple, qu'en voyant le nôtre. Il est vrai que c'est au rebours et par le contraste. Je m'étais souvent demandé comment il se faisait qu'au temps des Phidias ou de la Renaissance, le sentiment du beau fût partout, que tous les arts et tous les artistes parussent animés d'une inspiration commune, que les œuvres les plus diverses portassent un même cachet de goût et de distinction. Désormais le mystère est éclairci pour moi ; il en était alors de la beauté comme il en est aujourd'hui de la laideur et de la platitude. Tout se tient dans une époque. Une époque a son caractère ou son manque de caractère ; un siècle est grand, un autre charmant, un autre ingénieux, un autre, enfin, purement philistin ; mais, quel que soit le génie d'un siècle, tout participe à la fois de ce génie par je ne sais quel envahissement secret. Je ne prétends pas absolument que l'empire soit la cause de l'affaissement universel de la France ; il n'en est peut-être que l'effet et le produit.

Après cela, il n'est pas impossible de déterminer, sinon les causes dernières, du moins les causes prochaines d'une décadence, et, par exemple, de celle de la littérature. Car, je le répète, c'est la fin de la littérature que nous voyons. On continuera à bâtir, à peindre même : on ne cultivera plus les lettres. On continuera à se servir de la plume, on s'en servira même toujours davantage, mais on n'écrira plus. Il en sera de la littérature en général comme de la poésie. J'expliquais dernièrement pourquoi la poésie tend à faire place à la

prose [1]. Il n'y a qu'à poursuivre l'idée que j'indiquais, et l'on comprendra pourquoi la prose qui est un art, la prose qui a des prétentions littéraires, est en train de faire place à la prose toute nue, à celle qui n'est que de l'écriture.

La littérature a ceci de commun avec la poésie, qu'elle est essentiellement une manière de dire. Elle consiste dans le choix des expressions. La littérature, c'est le mot, le mot cherché, le mot trouvé, le mot élégant ou distingué, celui qui fait image ou allusion, celui qui charme les yeux, qui flatte l'oreille, qui évoque les souvenirs, qui rappelle et combine les idées. Se servir du premier mot venu, de celui qui ne suppose ni imagination, ni instruction, ni esprit, se servir du mot tout fait, du mot incolore, du mot plat, du mot banal : ce n'est pas dire, c'est parler; ce n'est pas écrire, c'est chiffrer. Il y a deux manières de s'exprimer : la manière littéraire et celle de tout le monde.

C'est donc quelque chose d'artificiel que la littérature? Sans doute, comme tous les arts; car c'en est un : art, — artifice. Or, un art suppose deux choses, des hommes qui l'exercent et un public qui le goûte. Mais, pour le goûter aussi bien que pour l'exercer, il faut une certaine liberté de l'esprit, une certaine direction de la pensée, une certaine intensité de vie intellectuelle, il faut une éducation, une sérénité, des loisirs, un raffinement. Or, tout cela nous manque aujourd'hui. Nous n'avons plus ni l'artiste,

1. Dans l'article sur l'*Avenir de la poésie*. Voyez p. 25.

ni l'amateur, ni l'écrivain, ni le public, ni l'auteur, ni le lecteur.

Il n'y a plus d'auteurs ou, ce qui revient au même, tout le monde l'est. Chacun tient la plume, précisément parce que personne n'écrit plus. La littérature est morte, parce que le goût, l'instruction, la préparation y sont nécessaires, et que notre société ne porte plus ces fruits, lents à mûrir et délicats. Ce qui manque, c'est l'intérêt pour les idées. Il n'y a jamais eu d'art sans mouvement intellectuel. Pour écrire, il faut avoir quelque chose à dire. Autrement, le style des lettres de commerce suffit. Il nous envahit déjà. Le ministre de l'instruction publique nous parlait tout à l'heure d'un arrêté de situation, et M. A. Dumas fils nous parlait l'autre jour de la plus-value humaine. La Bourse forme notre vocabulaire, et l'usage du télégraphe est en train de simplifier notre syntaxe. Quant à ceux qui éprouveront encore le besoin de bien dire, ils seront bientôt aussi isolés et aussi négligés que ceux qui font aujourd'hui des vers. Les tours de force, l'abus de la couleur, la recherche des procédés, rien n'y fera ; ils n'auront plus de public.

L'esprit du public est ailleurs. Il est à la conquête du monde matériel, à l'exploitation, à l'industrie, à la richesse. La vie est compliquée, difficile. Chacun a sa place à se faire au soleil. Les loisirs diminuent. Les riches sont des enrichis qui n'ont pas reçu, dans leur jeunesse, la culture nécessaire pour former le goût. Une véritable éducation littéraire est déjà une rareté, elle sera bientôt une singularité. Encore un peu, et l'on regardera l'hom-

me lettré avec un étonnement railleur, comme on regarde déjà le savant en *us*. Puis, la démocratie va montant et grandissant, et la démocratie, c'est le niveau général qui s'élève, mais ce sont aussi les sommités qui s'abaissent. La démocratie c'est la médiocrité, précisément parce que c'est le règne de la foule. L'humanité y gagne, mais il n'est pas sûr que l'esprit humain n'y perde rien.

J'ai entendu un homme d'esprit vanter le *Petit Journal* comme le grand œuvre du siècle. Il y voyait l'instituteur qui apprend à lire à la France. A la bonne heure! Mais qui vous garantit que la France ne s'en tiendra pas au livre où elle aura appris à épeler? D'où lui viendrait le besoin d'un autre aliment? Et d'où viendraient les loisirs universels? Croyez-vous qu'il arrive jamais un temps où il n'y aura plus ni laboureurs, ni artisans, où chacun pourra étudier l'antiquité, apprendre l'histoire et goûter les lettres? Ce ne sont pas les classes supérieures, comme on les appelle, qui élèveront à elles les inférieures, mais, au contraire, celles-ci qui absorberont celles-là. Encore une fois, la moyenne s'élèvera, mais ce sera aux dépens de cette fleur de civilisation qui est la politesse et le goût.

Le monde moderne n'a plus de temps que pour deux choses : le travail qui lui donne du pain, et l'amusement qui le distrait du travail. Mais cet amusement n'a pas besoin d'être raffiné, au contraire, il faut qu'il soit tout ensemble facile et énergique. Nous allons à l'américanisme.

Je ne m'en plains pas, je constate. Ce que les jouissances littéraires y perdent, la philanthropie le gagne, et qu'est-ce que « les humanités » en comparaison de l'hu-

manité? Seulement, je ne puis m'empêcher parfois de me demander si l'humanité elle-même, en définitive, ne perdra pas d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre ; si la société peut se passer tout à fait du génie et du goût, des lettres et des arts ; si l'élévation relative des masses compensera tout à fait, même pour les masses, l'absence de ces hommes qui faisaient les grands siècles, dont les noms étaient dans toutes les bouches, les œuvres dans toutes les mémoires, et dont l'influence finissait par pénétrer insensiblement jusqu'aux dernières couches de la société, et par modifier, à leur insu, jusqu'aux générations reculées.

Août 1868.

III

L'AVENIR DE LA POÉSIE[1]

M. André Lefèvre, dont je viens de lire un volume de poésies intitulé l'*Epopée terrestre*, n'est pas un commençant. Il a donné, entre autres preuves de son talent, une traduction des *Eglogues* de Virgile écrite avec amour et l'un des remarquables essais en ce genre que je connaisse. Aujourd'hui il s'aventure en une entreprise plus hardie. M. Lefèvre voudrait trouver la poésie qui convient à notre siècle, c'est-à-dire à un âge de science. Et, parmi les résultats de la science qui lui paraissent le plus propres à fournir un sujet d'épopée, il choisit l'histoire même de l'homme, telle que des découvertes récentes nous la font connaître, allant du bipède voisin du singe jusqu'au titan qui a soumis la nature. Il y a donc toutes sortes de choses dans le volume de M. André Lefèvre, des vues sur l'humanité, des idées sur le rôle actuel de la poésie, et enfin des vers, de beaux et habiles vers, qui méritent d'être lus, et qui, s'ils n'attirent pas l'attention, deviendront un argument de plus contre la thèse de

1. André Lefèvre, l'*Epopée terrestre*.

l'auteur lui-même, selon lequel la poésie est de tous les temps.

La poésie est éternelle : c'est ce que je voudrais examiner aujourd'hui. Il y a longtemps que la question est à l'ordre du jour. M. de Lamartine la posait déjà et la discutait, en 1834, dans sa brochure *Des destinées de la poésie*. Depuis lors, il n'a guère paru de volume de vers dont l'auteur ne se demandât si la poésie n'aurait pas, par hasard, fait son temps. Mauvais signe, on en conviendra ! On ne tâte le pouls qu'aux malades. Il est vrai qu'un malade peut guérir. La poésie est malade, tout le monde nous l'accorde ; mais y a-t-il du moins espoir de guérison ? Voilà ce qu'il importe de savoir et ce qu'il reste à chercher.

Et d'abord, qu'est-ce que la poésie ? M. André Lefèvre est prêt à nous le dire : « La poésie réside dans l'expression plastique ; elle est intimement liée à l'une des facultés fondamentales de l'homme, l'assimilation, ou imitation des choses à sa propre image. Poésie est synonyme d'anthropomorphisme. L'homme, en considérant les objets et les idées, les anime de sa vie, les humanise ; c'est ainsi qu'il a donné aux êtres inanimés, des noms, des sexes, des volontés ; le langage est œuvre de poésie avant d'être œuvre de raison, etc. » C'est bien à peu près cela. Cependant, je crois qu'on pourrait exprimer la chose plus complétement, et surtout plus simplement.

Le vulgaire ne voit dans la poésie qu'une forme, le mètre, la cadence et la rime. La poésie est bien plus que cela : elle est un langage, et un langage qui correspond

à une manière de sentir. Ici, comme toujours du reste, la pensée et le mode d'expression ne font qu'un. Rien de faux comme nos distinctions entre la forme et le fond.

La poésie c'est donc toute une façon de vivre. Nous avons deux grandes facultés, l'imagination et la réflexion : la première s'attache à ce qui est individuel, et la seconde à ce qui est général. La première considère les objets tels qu'ils sont, la seconde en fait des idées. La première vit dans le concret, la seconde dans l'abstrait. Celle-ci donne la science, celle-là produit la poésie. La poésie est la première en date. L'enfant vit de la vie imaginative. Et l'humanité a commencé comme l'enfant. L'homme primitif est naïf, spontané, esclave de ses sensations. Il ne voit de la nature que le côté extérieur et sensible. Et comme il voit, il crée ; comme il sent, il exprime. Il reproduit les impressions qui frappent son imagination, et dont l'analyse n'a pas encore atténué la puissance. Sans cesse excité par la vue d'un monde mystérieux, il éprouve le besoin de l'imiter, de lui répondre, Il le désigne par des sons, et voilà le langage. Il le personnifie en des êtres tout-puissants, et voilà la religion. Il le peint par des mots qui font image, et voilà la poésie. Le poëte est un reste de l'humanité primitive. C'est un homme qui vit encore par l'imagination. C'est un tempérament à part, celui de l'artiste, une faculté d'émotion et d'intuition. Et sa langue est celle de ses sensations, tout imagée, cherchant le substantif concret, l'adjectif qui peint, la comparaison qui éclaire, la personnification

qui vivifie. Puis, comme la sonorité est aussi un moyen de rendre la sensation, le poëte s'exprime en langage rhythmique, avec cadence et assonnance. Telle est l'essence de la poésie : l'imagination qui se complaît dans la beauté sensible et pittoresque des objets, et qui la rend par des mots qui font image à leur tour.

L'image, l'image directe comme dans la comparaison, ou indirecte comme dans la métaphore : la poésie n'a pas d'autre procédé. C'est par là qu'elle se distingue du discours ordinaire ou de la prose. La prose se sert du terme vulgaire, usé par l'usage, qui ne peint pas ou ne peint plus ; elle aime le mot généralisateur et abstrait ; la poésie, au contraire, n'emploie que des mots capables de parler aux yeux.

J'ouvre mon Horace au hasard, je tombe sur une strophe de l'ode sur Pindare ; j'y lis ces vers magnifiques :

> Monte decurrens, velut amnis imbres
> Quem super notas aluere ripas,
> Fervet immensusque ruit profundo
> Pindarus ore.

Je ne m'arrête pas à la comparaison de Pindare avec un fleuve, puisqu'elle est voulue et annoncée ; mais je fais remarquer que chaque mot renferme à son tour une autre comparaison, comparaison implicite au moyen de laquelle le lecteur voit toute une série d'images se lever devant lui. Le fleuve *tombe* de la montagne, il est *nourri* par les pluies, il *connaît* ses rivages ; Pindare *bouillonne*, il est *immense* comme le fleuve dont il s'agissait tout à

l'heure, et, comme lui, il a une *embouchure profonde*, espèce de jeu de mots intraduisible. En prose, on se serait contenté de dire que le poëte thébain peut être comparé à un fleuve large et rapide.

Le matin vient finir une nuit de bonheur. Roméo gémit en reconnaissant les signes par lesquels s'annonce le moment de la séparation. « Tu te trompes, voilà le jour ; il faut partir, de peur d'être pris. » Voilà ce que chacun aurait dit en pareille circonstance. Mais la poésie ne se soucie de la réalité que pour la transformer ; elle y cherche une occasion de peindre, un prétexte d'images. Chaque mot s'anime, s'enflamme, rappelle un souvenir pittoresque. La lumière raie les nuages à l'Orient, et les enveloppe comme d'une dentelle ; les étoiles sont des luminaires qui ont fini de brûler ; et le jour, le jour joyeux, touche déjà du bout du pied le sommet brumeux de la montagne.

And jocund day
Stands tiptoe on the misty mountain tops.

Vers ravissant, inimitable, le plus beau vers d'imagination qui ait jamais été écrit[1].

Je continue à citer des exemples. Gretchen a perdu l'innocence ; le remords la déchire : elle est assaillie de voix infernales ; elle se rappelle les jours de sa candeur,

1. Je n'hésiterai pourtant pas à en rapprocher celui-ci de Tennyson :

Now lies the earth all Danaë to the stars.

les prières de son enfance, cette dévotion tout ensemble puérile et sublime de la jeune fille,

Halb Kinderspiele,
Halb Gott im Herzen !

Essayez de faire de la prose de cette scène de Gretchen à l'église, je vous en défie. Ou bien, essayez de faire de la poésie avec les vers de la *Henriade :*

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance,
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner.

Je ne vous en défie pas moins. Il suffirait d'en ôter : « Je chante, » d'en déguiser les rimes, et rien n'empêcherait M. Poirson de mettre ces lignes en tête de son *Histoire du règne de Henri IV.*

Les Français, au dix-huitième siècle, se demandaient si un Allemand pouvait avoir de l'esprit ; les Allemands, en revanche, se sont souvent demandé si un Français peut comprendre la poésie. Lorsque Mme de Staël alla à Weimar, en 1804, Schiller, qui avait causé avec elle, et qui rendait justice à ses talents, s'exprimait ainsi sur son compte : « Le sens poétique tel que nous le comprenons, lui manque complétement ; aussi ne peut-elle s'approprier, dans les œuvres de ce genre, que le côté passionné, oratoire et général. » Le mot est digne d'attention. On est très-porté, chez nous, à confondre la poésie avec l'éloquence. Notre génie tout pratique, qui tend toujours à un but, met volontiers l'imagination au service d'une cause, au

nombre des moyens de persuader, et ne comprend rien aux jeux de la fantaisie. Nous sommes plus orateurs que poëtes, et notre poésie même est oratoire. Ou plutôt elle l'était, car nous sommes revenus de ce travers. Le romantisme a restitué à l'imagination le droit de cité parmi nous. Il nous a fait connaître la poésie imaginative, la poésie vraie, la poésie proprement dite. Il nous a rendu le service de nous débarrasser de ces préoccupations raisonneuses et raisonnables, qui sont incompatibles avec l'art inspiré. Il nous a appris à goûter le jeu, le caprice, le mot pittoresque, l'adjectif éclatant. Il ne nous l'a appris que trop, puisqu'il a poussé la poésie jusqu'à ce point où, devenant poésie pure, elle n'existe plus pour l'esprit, mais pour l'œil et l'oreille seulement, quelque chose comme serait la peinture si on pouvait l'isoler du dessin et de la composition. Car la poésie qui consiste essentiellement dans l'expression, est condamnée par cela même à exprimer quelque chose. Il lui faut un sujet, un contenu. Toute poésie est lyrique et traduit un sentiment, ou épique et raconte un fait. Le drame lui-même n'est qu'un mélange de ces deux éléments, récit et passion. Quant à la poésie descriptive, ce n'est pas un genre à part ; l'essence de la poésie, c'est de décrire, mais quand elle ne fait que décrire, je viens de le dire, elle s'annule elle-même.

Me voici ramené à la question dont je suis parti, et qu'a posée M. André Lefèvre, celle des rapports de la poésie avec la science. Mais quelques distinctions sont nécessaires ici.

En premier lieu, il ne s'agit pas de la poésie didactique. M. Lefèvre est, je crois, d'accord avec moi sur ce point : enseighement et poésie, deux termes qui s'excluent, deux mots qui jurent ensemble.

J'accorde, en second lieu, que les découvertes cosmologiques, géologiques et autres de la science, n'ont rien qui soit directement contraire à la poésie. La nature n'a pas besoin des fictions mythologiques ou des superstitions populaires pour être poétique. Le monde de Newton, de Cuvier et de Lartet, ne manque pas de grandeur ni même de mystères. M. André Lefèvre s'écrie, dans un de ses morceaux :

O siècles reculés ! Formidables marais,
Où dormaient les vents lourds sous de noires forêts
D'herbes bizarres et géantes,
Où les monstres hideux, humant l'air étouffant,
Mélanges de dragon, d'autruche et d'éléphant,
Brandissaient leurs trompes béantes !

Ces évocations du passé sont moins gracieuses sans doute que les souvenirs de l'âge d'or ou de l'Eden, mais elles ne sont pas nécessairement moins poétiques.

Est-ce à dire que la science n'affecte en rien la poésie? Je n'oserais aller jusque-là. La science est le développement de la réflexion, comme la poésie tient à une prédominance de l'imagination, et l'esprit de recherche, d'analyse, de critique ne peut s'accroître sans diminuer d'autant l'inspiration. La poésie est le produit de la vie naïve, spontanée, de la communion avec la nature, de l'impression immédiate des choses, et ces conditions, qui sont celles

de l'humanité à son enfance, disparaissent nécessairement chaque jour devant le progrès scientifique et industriel des sociétés. La poésie, je l'ai déjà dit, est une des facultés de l'homme primitif, aussi bien que la création des langues et des religions, partant une puissance qui tend à se perdre à mesure que la civilisation s'établit et se raffine. La seule différence, c'est qu'il y aura toujours des poëtes, parce qu'il y aura toujours çà et là des individus à imagination créatrice. Mais ces poëtes seront de plus en plus isolés. Autrefois, c'est la société tout entière qui créait; elle donnait naissance aux chants populaires, aux poëmes nationaux et anonymes. Plus tard, la foule ne chanta plus elle-même, mais elle reçut les poëtes comme des envoyés du ciel, vivant de leurs inventions, se redisant leurs vers. Enfin la poésie ne fut plus que de la littérature. Mais cette littérature avait encore un public, elle en avait encore un il y a vingt ans, et aujourd'hui elle n'en a plus. Les plus beaux vers du monde, à l'heure qu'il est, ne feraient plus événement. Il y aurait quelques hommes de goût, quelques hommes de lettres pour les lire, produits eux-mêmes d'une culture artificielle et arriérée, mais la foule resterait indifférente. Le peuple ne croit plus à la poésie, et comme le dit Vinet, « la poésie, chez un peuple, c'est la foi à la poésie. » Il en est ou il en sera bientôt de la poésie comme de la peinture religieuse ou de la tragédie classique : un Flandrin, une Rachel ne servent qu'à mieux faire sentir combien le genre est de convention, et le plaisir qu'il nous procure affaire d'archaïsme.

La poésie renaîtra-t-elle? Lamennais croyait à une nouvelle ère de foi. Comme tout est relatif, il supposait que l'esprit humain, après avoir conquis un espace immense par la science, se retrouverait finalement avec l'infini et le mystère devant lui. S'il en était ainsi, rien n'empêcherait que la poésie n'entrât également un jour dans une ère nouvelle. Mais Lamennais a-t-il bien vu? S'agit-il seulement de la position relative de l'homme en face de l'inconnu? La science, avec la rigueur de ses procédés modernes, n'est-elle pas en train de modifier nos habitudes de pensée, de changer notre constitution intellectuelle, bref, de transformer l'esprit même de l'homme non moins que la société dans laquelle il vit et le monde matériel qu'il habite?

Juin 1868.

IV

INTER POCULA[1]

Je connais une vingtaine d'hommes à Paris qui me semblent légèrement arriérés. Je les entends discuter parfois, et gravement, sur des questions d'art et de littérature. Et notez que les arts, pour eux, ce ne sont pas les bibelots du collectionneur, ni la littérature amusante du journal du matin ; non, ils ont la bouche pleine de noms classiques ; pour un rien, ils se jettent Raphaël et Shakspeare à la tête. N'allez pas croire, en effet, qu'on soit toujours d'accord dans ces régions éthérées. J'en ai eu la preuve l'autre jour. Il faut vous dire que les personnages dont je parle dînent ensemble tous les quinze jours, qu'ils mangent très-bien, tous ces subtils esprits, et, enfin, que je me trouve affilié à ces agapes, je ne sais véritablement à quel titre, indigne et profane que je me sens. Tant il y a que j'étais à mon poste mardi dernier, et que je me suis félicité de n'avoir pas manqué l'occasion. A-t-on assez

1. L'auteur croit devoir le dire : ce serait méconnaître son intention que de chercher, soit des portraits sous les traits des personnages de ce dialogue, soit une conversation réelle dans l'échange des sentiments qui leur sont prêtés.

échangé de théories ! A-t-on assez discuté et crié ! Et véritablement, le genre admis, la discussion était intéressante. Je dirai plus, elle touchait à des questions plus sérieuses que celles dont s'occupent d'ordinaire nos amateurs, puisqu'il s'agissait justement de la supériorité de la science sur les arts et les lettres. Chose étrange, ce fut Raymond qui tint pour la science. Vous connaissez Raymond : historien de premier ordre, esprit vif, causeur intrépide, convive charmant, il n'est jamais plus intéressant à entendre que lorsqu'il a fait lever un paradoxe. Le gibier parti, le voilà qui s'élance après ; il ne voit plus que sa proie ; il ressemble au chasseur de la savane qui court bride abattue, franchissant les obstacles, dédaignant les dangers, décidé à forcer la bête ou à périr . Notre ami eut la main heureuse, mardi dernier. Nous étions encore aux huîtres, qu'il avait déjà enfourché sa monture. La conversation s'était portée sur la dernière réception à l'Académie : mais tandis que les convives étaient unanimes à se plaindre du récipiendaire (le dixième au moins que nous ait imposé la coterie du *Correspondant !*) , l'assemblée était plus partagée sur le compte de M. de Sacy. Les uns rappelaient avec humeur ce parti-pris d'indifférence à toute vérité historique et à toute investigation critique, qui fait que M. de Sacy préfère la Sévigné du chevalier de Perrin à celle des autographes, et le Pascal arrangé par les jansénistes à celui du manuscrit original. Les autres, sans dissimuler ce qu'un pareil dilettantisme a d'exclusif et de puéril , avouaient une certaine faiblesse pour l'écrivain resté

fidèle à de vieilles et gracieuses traditions littéraires : un débris d'un autre âge, disaient-ils, étranger assurément et dépaysé parmi nous, mais piquant par cette étrangeté même, aimable par un parfum de bonnes et honnêtes lettres, quelque chose qui rappelle les Arnauld d'Andilly ou les Rollin.

De M. de Sacy au dix-septième siècle, il n'y avait qu'un pas, de sorte que nous nous vîmes jetés en pleine discussion littéraire et classique. Mais ici, de nouveau, l'on se sépara. Les uns étaient trop épris du grand art, libre et puissant, pour faire beaucoup de cas d'une littérature où la sève est moins abondante et les horizons plus bornés. Les autres réclamaient, au nom de nos jouissances mêmes, en faveur de tous les genres et de tous les mérites. Eh quoi ! disaient-ils, ne peut-on admirer un chef-d'œuvre sans exclure les autres, ni laisser une place à l'art savant à côté de l'art naïf ? au talent, si vous l'aimez mieux, à côté du génie ? Comme de juste, les noms les plus consacrés furent prononcés : Molière, qui, d'un commun accord, semblait dépasser son siècle ; — Racine, au charme duquel le plus prévenu n'échappe guère ; — Bossuet, enfin. Mais Bossuet, c'en était trop pour Raymond. Je le voyais déjà, depuis un moment, qui s'agitait sur sa chaise : pour le coup, il ne se contint plus.

— Bossuet ! mais vous n'y pensez pas ! Un homme qui n'avait rien lu, qui ne savait rien ! Un homme qui n'a pas eu une seule idée dans sa vie ! Est-il rien de plus stérile que la *Connaissance de Dieu et de soi-même*,

de plus absurde que le *Discours sur l'Histoire universelle*, de plus grotesque que la *Politique tirée de l'Écriture Sainte !* On vante l'*Histoire des variations ;* mais Bossuet a-t-il rien compris à cette grande et originale figure de Luther ? A-t-il entrevu la portée du protestantisme ? Et Richard Simon, le fondateur de la critique biblique, un précurseur, lui, un homme que les Allemands nous envient, avec quelle hauteur ne l'a point traité cet évêque, qui ne savait pas un mot d'hébreu et n'entendait absolument rien à ces questions. »

A cette sortie, il y eut un mouvement à la gauche de la table. Montaigu, l'un de nos convives les plus assidus, crut devoir protester. A vrai dire, les rôles se trouvaient par là tellement renversés, que c'était à n'y plus rien comprendre. Raymond, en effet, je n'ai pas besoin de vous le dire, est un écrivain consommé, un merveilleux artiste : quelque sujet qu'il traite, c'est pour éveiller un essaim de pensées étranges et hardies, mais c'est aussi pour lancer les choses les plus heureusement dites du monde. Montaigu, au contraire, peut bien être un homme instruit et même un homme de goût ; mais il va toujours droit aux idées, sans s'inquiéter de les orner : on dirait, avec lui, que notre esprit n'est qu'une machine à savoir, à élucider, et que les agréments n'ont que afire dans les questions mêmes de littérature. Et tel est l'homme, tel est son style ; sa manière d'écrire est comme la lame d'un couteau, tranchante mais mince ; ou si vous aimez mieux une autre comparaison, c'est un train de chemin de fer qui vous mène au but et assez rapidement, mais sans

vous montrer beaucoup de pays le long de la route. Quoi qu'il en soit, ce fut lui qui, ce soir-là, se porta le défenseur de l'art d'écrire et des choses littéraires, contre Raymond qui s'en faisait le contempteur. Montaigu protesta en faveur de Bossuet. Ce n'était pas un penseur, sans doute, ni un savant, mais quel écrivain ! Bossuet est d'autant plus grand, qu'il est naïf ; s'élevant sans effort dans les hautes régions, et y élevant tout avec lui. Il a écrit quelque-unes des plus mémorables pages qu'il y ait en français ou en aucune autre langue. Quelle étrange poésie ne rencontre-t-il pas parfois sous sa plume ! Dans le morceau sur la mort, par exemple : « Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point ! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien, ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre... »

Et plus loin, quand il rappelle le souvenir des beaux jours, de ceux qui peuvent vraiment compter : « Mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie ! C'est comme des clous attachés à une longue muraille dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe de la place : amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. »

Est-il possible, ajouta Montaigu, de lire ces lignes que Bossuet traçait à vingt-deux ans, sans reconnaître l'écri-

vain de génie ? Cela est beau, et personne ne peut rester insensible à de pareilles beautés.

— Eh bien ! oui, répondit Raymond ; mais qu'est-ce que tout cela, en définitive ? De l'éloquence, de la rhétorique !

— De l'éloquence, si vous voulez, mais l'éloquence est bien quelque chose, sans doute. Car, enfin, si vous proscrivez l'éloquence, pourquoi pas tout souci du bien dire, pourquoi pas la poésie, pourquoi pas l'art et tous les arts ?

— Ne me pressez pas, reprit Raymond ; car si j'admets les grands poëmes antiques qui peignent un temps et une nationalité, si j'admire les arts de la Grèce, c'est-à-dire du seul peuple qui ait vraiment réalisé le beau, je ne puis m'empêcher de regarder comme bien surfaits vos Dante et vos Shakspeare. Passe pour Gœthe, c'était un homme de pensée. Tenez, tous les littérateurs, au fond, ne sont que des amuseurs ; cela n'existe pas ; c'est artificiel, le fruit ou le jouet d'une société oisive. La science seule est réelle, parce que la science c'est l'absolu ! »

A ce mot, il y eut une clameur d'un bout de la table à l'autre. Les savants eux-mêmes, — car nous en avions à notre table, et d'illustres, — parurent plus surpris que flattés. Les objections pleuvaient, se croisaient. L'un faisait valoir les variations et les contradictions de la science. Un autre prétendait que les lois scientifiques les mieux avérées ne sont que provisoires, une explication qui en appelle une autre, un mot, le plus souvent, qui sert à exprimer des rapports ou à classer des phénomènes.

Un troisième, enfin, sans s'inquiéter de se mettre d'accord avec le précédent, acceptait la proposition de Raymond, mais pour la rétorquer contre lui.

— L'absolu, disait-il, mais c'est justement là la faiblesse de la science, sa limite, son infériorité. Supposez la science complète, terminée, c'est-à-dire vraiment absolue : de loi en loi, de formule en formule, elle est arrivée à une formule suprême ; le mot de l'univers tient désormais dans une coquille de noix. Beau triomphe, et qui mérite votre enthousiasme ! Et comment ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de divin dans la science, ce n'est pas ce qu'elle a découvert, mais ce qui lui reste à découvrir encore, c'est-à-dire le progrès, l'inconnu, et par conséquent la poésie? Car la science a sa poésie et c'est pour cela, sans que vous vous en doutiez vous-même, qu'elle vous séduit. A Dieu ne plaise que je méconnaisse les âpres et sublimes voluptés dont on jouit sur ses hauteurs ! Il en est comme des pays de montagnes, lorsqu'on a gravi un dernier sommet (celui qui semble le dernier !), et qu'enivré de l'obstacle vaincu, de l'effort accompli, de l'air pur, de la solitude immense, on voit d'un coup d'œil se dessiner tout le système géographique de la contrée. Que de fois n'ai-je pas éprouvé quelque chose de semblable en lisant les grands métaphysiciens, Spinoza, Hegel, et en voyant, à la baguette de leur dialectique, le monde des apparences ramené tout entier à quelques lumineux principes ! Que de fois ne me suis-je pas représenté ce qu'a dû éprouver un Newton, lorsque le système du monde se fit jour pour la première fois dans son esprit ! Archi-

mède, Kepler, Copernic, Ampère ont eu de ces moments dans leur vie. Ce sont là peut-être les plus grandes joies dont l'âme de l'homme soit susceptible. Mais c'est qu'alors la science se transforme ; ces hommes sont des créateurs ; ils reculent les bornes de l'imagination ; ils conçoivent des épopées ; la science, à ces hauteurs de généralisation, devient une poésie, et c'est pour cela, remarquez-le bien, que nous la disons belle alors, et qu'elle nous transporte ! »

Raymond, je dois le dire, ne se montra pas très-sensible à ces considérations. Ce qu'il admirait surtout dans la science, c'était évidemment la précision des méthodes, la certitude des résultats, et plus encore peut-être la puissance des applications. Il en était venu à regretter ses propres travaux, et de s'être adonné aux études historiques plutôt qu'à l'astronomie, à la physique ou à la chimie. L'histoire, science imparfaite, condamnée aux à-peu-près, conjecturale à bien des égards, quelque chose comme la géologie ! Et puis, à quoi aboutit l'histoire ? Tandis que la science proprement dite, c'est la force, c'est l'empire, c'est le gouvernement ! Il fallait entendre notre ami avec ce ton de conviction qui lui est propre, nous montrer le despote futur commandant à cinq cent mille chassepots, et capable de faire reculer la civilisation s'il n'en eût été lui-même le plus clair produit et le plus haut représentant.

L'un de mes voisins, à ce moment, interrompit pour faire remarquer que le matin même (c'était le 22 mars), avait paru, au *Journal officiel*, l'acte d'abdication du

pouvoir personnel et des chassepots devant l'opinion. Désarmée comme elle l'était, l'opinion, en vingt ans, avait repris le gouvernement de la France.

Un autre paraissait médiocrement enchanté de l'avenir que la science, conçue comme souveraine du monde, réservait aux sociétés.

— Ce sera la puissance, s'écriait-il, ce sera l'ordre, ce sera le bien-être universel, si vous voulez, mais en même temps ce sera la médiocrité et l'ennui. Nous serons tous égaux sous le plus odieux joug d'uniformité. L'Europe ressemblera à la Chine, en attendant qu'elle ressemble à une fourmilière. Nous vivoterons tous, classés, étiquetés, prospères peut-être, mais nous aurons perdu les raisons de vivre, le but et le sens de l'existence.

— Voyez d'ailleurs, ajoutait Montaigu, combien les hommes ressemblent peu à Raymond, et comme toute leur manière de dire et de sentir proclame la supériorité de l'art sur la science. Qu'est-ce que Newton, en effet, pour nous ? Un nom illustre, mais rien qu'un nom. Nous savons qu'il a été l'un des plus grands génies que le monde ait vus, on nous l'a dit, mais voilà tout. D'autres sont venus après lui, qui ont ajouté à ses découvertes, et ce qui reste d'eux tous n'est qu'un souvenir, une ombre, *magni nominis umbra*. L'œuvre du savant est éminemment impersonnelle : nous ne sentons pas l'auteur dans son œuvre. Il ne se communique pas à nous dans ses livres. Que dis-je ? Ses livres n'existent plus. Ils ont été dépassés, la substance en est entrée dans une foule d'écrits plus modernes. L'œuvre de l'artiste, au contraire,

est ce qu'il y a de plus personnel au monde ; nous ne saurions pas son nom, que nous connaîtrions l'homme par ses ouvrages. A travers les siècles, à toute heure, nous entrons en communion spirituelle avec lui : nous pensons de sa pensée, nous vivons de sa vie. Je pleure et je ris alternativement avec Shakspeare, je mets ma main dans sa main, et nous marchons ensemble, le ciel ouvert sur nos têtes, à travers ces rêves qui sont les éternelles réalités !

Raymond n'entendait pas. Il avait, lui aussi, le ciel ouvert sur sa tête, et faisait aussi de sublimes rêves, bien que des rêves d'un autre genre. La science, pour lui, c'était l'absolu ; il ne sortait pas de là, et l'on comprend si le monde du relatif devait lui sembler pauvre et pitoyable en comparaison. Les siècles, les espaces, rien ne l'arrêtait. Les jours de la terre étaient comptés, sans doute : notre globe allait se refroidissant, et, comme la lune, cet astre déjà gelé, elle était menacée de périr d'une mort affreuse. Mais qu'importe ! car l'homme, à l'époque de cette catastrophe, sera arrivé à l'absolu, et il rallumera l'astre éteint comme on rallume un bec de gaz, en tournant un bouton ou en approchant une allumette.

— Vous l'avez entendu ! s'écria Montaigu, en se levant à moitié de sa place, vous l'avez entendu, le poëte ! Et voilà celui qui ose parler contre la poésie ! Mais j'en appelle de lui-même à lui-même, car il y a deux hommes dans notre ami, vous le savez : un philologue et un artiste, un érudit et un écrivain. Quant à moi, j'admire plus que personne l'étendue de ses connaissances et l'originalité

de ses recherches. Raymond possède, selon moi, ces dons supérieurs, grâce auxquels l'historien devine les hommes et fait revivre les temps. Avec quel intérêt je l'ai suivi dans ses ingénieuses reconstructions d'un passé légendaire ! Que de fois n'ai-je pas admiré la sagacité de ses vues ! J'aime en lui le savant : il m'éclaire, il m'instruit, il renouvelle mes idées. Mais voici tout à coup qu'en le lisant, au détour de la page, je rencontre une remarque inattendue. Ce n'est qu'un mot jeté en passant : l'auteur, je ne sais à quel propos, nous montre au fond de nous « comme une fontaine des fées une fontaine claire, verte et profonde, où se reflète l'infini. » Oh ! puissance de la poésie ! à peine ai-je lu ces lignes, que j'oublie toute l'érudition de Raymond ; l'infini dont elles parlent s'est levé dans mon âme, et surpris, ému, charmé, je laisse tomber le livre pour me perdre dans les longues pensées. Et tous ceux qui reliront ce passage après moi éprouveront quelque chose du même ravissement. Et quand la science de Raymond, selon les destinées de toute science, sera devenue surannée, quand ses livres auront été remplacés par d'autres livres plus érudits et plus solides, il se trouvera encore des lecteurs pour y chercher de ces échappées sur le monde de l'âme et de l'imagination dont l'auteur aura eu le secret. Qu'ils avaient raison, les Anglais, lorsque, sur la façade d'une Exposition d'œuvres d'art, ils avaient inscrit en gros caractère ce vers d'un de leurs poëtes :

Une belle chose est une source de joie à jamais !

On se sépara sur cet argument *ad hominem*. Non pas que Raymond ou aucun autre des convives eût été convaincu, mais on en était arrivé au seul point qu'on puisse espérer d'atteindre dans une discussion : on savait qu'on ne pouvait s'accorder, et l'on savait pourquoi. Entre l'art et la science, il n'y a pas de mesure commune, les deux choses diffèrent trop, et chacun sera éternellement porté vers l'un ou vers l'autre, selon son goût, c'est-à-dire, en définitive, selon sa nature.

Mars 1870.

V

LA JEUNESSE DE LAMENNAIS[1]

Que reste-t-il aujourd'hui de Lamennais ? Avant tout, un souvenir et ce souvenir une énigme. Inhabile à comprendre tant de mobilité ou de sincérité, le public ne sait trop que penser de ce prêtre, qui a voulu mourir loin des secours de l'Église, de ce fougueux défenseur de l'absolutisme papal devenu l'avocat non moins fougueux du radicalisme démocratique. Lamennais est là, dans l'histoire de la première moitié du siècle, comme le héros équivoque d'une éloquente et éclatante apostasie. Quant à ses livres, ils sont négligés, comme les débats mêmes qui les firent naître. La magnificence du style n'a pu les sauver de l'oubli auquel les condamne l'anachronisme des opinions qui y sont défendues. La déclamation des pamphlets politiques a été rejoindre le paradoxe de la doctrine du sens commun, le panthéisme trinitaire de l'*Essai d'une philosophie* nous laisse aussi indifférents que les pastiches bibliques des *Paroles d'un Croyant*. Les seuls ouvrages de Lamennais qui surnagent et qui

1. *Œuvres inédites de F. Lamennais*, publiées par A. Blaize *Correspondance*.

méritent, en effet, d'être relus, sont ceux dans lesquels il s'est peint lui-même, et qu'on peut garder comme les fragments ou les matériaux de ces Mémoires qu'il avait eu un moment la pensée d'écrire. De ce nombre est la première partie des *Affaires de Rome*, quelques pages admirables dans les *Discussions critiques*, et, enfin, ce que nous possédons de la *Correspondance*. Les deux volumes de lettres, publiées en 1858, par M. Forgues, nous montrent à la fois le génie de l'écrivain dans toute sa vigueur, et l'âme de cet homme excessif dans tout son bouillonnement et toutes ses contradictions. C'est à ces volumes qu'il faudra toujours recourir de préférence pour connaître Lamennais.

L'intention de Lamennais semblait avoir été que M. Forgues, légataire de ses œuvres posthumes, publiât toutes les lettres qu'il pourrait réunir et qu'il jugerait susceptibles d'être imprimées. On sait que la famille du défunt s'est élevée contre cette interprétation du testament, et que la cour impériale, jugeant d'après la lettre plutôt que d'après l'esprit, a restreint les pouvoirs de M. Forgues aux lettres que Lamennais avait lui-même rassemblées. Nous n'avons pas à juger les motifs allégués par M. Blaize et Mlle de Kertanguy pour justifier leur opposition. Ceux que fait aujourd'hui valoir M. Blaize, et qu'il tire du respect dû à la mémoire de Lamennais et des égards dus à ses correspondants, tombent d'eux-mêmes en présence de la clause par laquelle le testateur témoignait de sa confiance en M. Forgues. D'un autre côté, les scrupules religieux qu'on avait pu croire en jeu, ne paraissent pas avoir

beaucoup pesé, puisque voici M. Blaize lui-même qui publie aujourd'hui quelques-unes des diatribes les plus virulentes de son oncle contre la papauté. Restent des raisons d'exploitation littéraire, légitimes assurément, mais qui se laissent trop voir peut-être dans la manière dont l'éditeur a enflé les nouveaux volumes, et, comme on dit, fait flèche de tout bois. L'introduction est remplie de détails inutiles; l'épilogue n'est qu'un minutieux procès-verbal des derniers moments de Lamennais; les écrits inédits ont peu de valeur; enfin, avec bien des lettres curieuses ou importantes, on nous en donne beaucoup aussi qui sont de simples billets d'affaires, écrits pour demander des gilets de flanelle ou des pantalons, pour fournir des états de situation ou régler des comptes de librairie. Quel qu'ait été le génie de Lamennais, la postérité n'en est pourtant pas encore à rassembler tous les chiffons qu'il a barbouillés de sa plume!

La plus grande partie des nouvelles lettres sont adressées par Lamennais à son frère, l'abbé Jean, âgé de deux ans de plus que lui, et auquel il resta toujours uni par une amitié pleine de confiance. Cette correspondance, mal triée, je viens de le dire, a néanmoins un grand intérêt, parce qu'elle remonte jusqu'en 1808, c'est-à-dire, dix ans plus haut que les lettres déjà publiées, et qu'elle nous reporte en arrière jusqu'à la jeunesse de l'écrivain. Essayons de faire connaître ces années de fermentation et de formation, de premières luttes et de célébrité naissante; c'est tout un chapitre qui manquait à la biographie de Lamennais.

Félicité ou, comme on l'appelait par abréviation, Féli de La Mennais, était le quatrième de six enfants. Né à sept mois, il fut difficile à élever et resta délicat toute sa vie. Il souffrait d'un vice de conformation, une dépression de l'épigastre. On nous le dépeint petit de taille, le corps grêle, grand front, visage ovale, les yeux gris, les lèvres minces. « D'une vivacité singulière et comme fébrile, résultat d'un tempérament nerveux exalté, il était, dans son enfance, fantasque, irritable et sujet à des accès de colère, qui souvent se terminaient par des évanouissements. Il se tenait à l'écart des autres enfants, se mêlait rarement à leurs jeux : un vague sentiment de sa supériorité le portait vers la solitude. Un jour il se promenait avec sa bonne sur les remparts de Saint-Malo : à l'aspect de la mer, soulevée par une violente tempête, « il crut voir *l'infini et sentir Dieu.* » Etonné de ce qui se passait dans son âme, il se retourna vers la foule et se dit en lui-même : « Ils regardent ce que je regarde, mais ils ne voient pas ce que je vois. »

L'enfant perdit sa mère à l'âge de cinq ans. Il n'en avait gardé que deux souvenirs, disait-il : il se rappelait l'avoir vue réciter son chapelet et jouer du violon. Son père était absorbé par ses affaires, que la guerre maritime rendait difficiles. Féli fut élevé par son oncle, M. des Saudrais, un original qui ne manquait pas de lecture ni d'esprit, qui avait traduit Job et Horace, qui admirait presque également Montaigne et Bossuet. M. Blaize nous a conservé quelques lettres de lui. Il en est de bizarres. Le bonhomme se demande, un jour, à quoi servent les inversions dans le langage; il s'imagine que les Latins y

furent contraints pour adoucir la rudesse de leur idiome; il se demande si les Hébreux faisaient des inversions, si Adam en usait quand il conversait avec Ève, ou Dieu quand il parlait à Adam, à Abraham et à Moïse!

Féli, comme la plupart de ceux qui se sont fait plus tard un nom dans les lettres, lut beaucoup dès son enfance, et toutes sortes de livres, ceux qu'on lui défendait comme ceux qu'on lui permettait. Il apprenait à la fois le grec et le latin, l'italien et l'anglais. M. Blaize nous donne de longs extraits de ses cahiers d'écolier; il nous cite un thème où on lit: *Noemus habuit tres filius*. Nous n'avions pas besoin de documents pour croire que Lamennais avait commencé l'étude du latin par des solécismes! Le premier écrit du jeune homme date de 1802, lorsqu'il avait vingt ans. C'est une préface d'une page faite pour un petit livre de M. des Saudrais, intitulé les *Philosophes*.

La vocation religieuse de Lamennais resta longtemps douteuse, on pourrait dire qu'elle le resta toujours. A vingt ans, il était inquiet, essayant de tout, donnant à l'étude le temps que lui laissait le comptoir de son père; passionné de la musique, des mathématiques, des langues; très fort sur la flûte et l'escrime; ayant un duel, un vrai duel, dans lequel il blessa son adversaire et qui risqua plus tard d'élever entre lui et la prêtrise un empêchement canonique. Tantôt il pensait à faire sa fortune, tantôt il dédaignait les affaires comme trop prosaïques. Fatigué de l'uniformité de sa vie, il écrivait cette boutade : « L'ennui naquit en famille, — une soirée d'hiver! » Son oncle des Saudrais lui reprochait sa logique comme trop

serrée, trop roide, trop rude. « Ne pourrais-tu pas, lui disait-il, en atténuer les conséquences ? » Cette logique avait suggéré des doutes au jeune homme, si bien que sa première communion avait dû être ajournée, et qu'il ne la fit qu'à l'âge de vingt-deux ans, lorsque ses convictions se furent formées. Il semble qu'il eut à ce moment-là une première velléité de sacerdoce. Nous le voyons se retirer à la Chênaie avec son frère Jean, qui venait d'être ordonné prêtre, et s'y livrer avec lui à la lecture des Pères, de l'histoire ecclésiastique, des controverses religieuses. Il poursuivait en même temps ses anciennes études, et acquérait ainsi cette érudition, assez superficielle, mais assez vaste, qui le distingua par la suite. Toutefois, il n'avait pas encore complétement renoncé au monde. Il faisait des vers, il en faisait même de galants. On vient de voir Lamennais se battre à l'épée, le voici maintenant qui rime des couplets à Chloris, et d'assez lestement tournés, ma foi !

On a vu souvent des maris
Jaloux d'une épouse légère ;
On en a vu même à Paris,
Mais ce n'est pas le tien, ma chère.

On a vu des amants transis,
Ainsi qu'une faveur bien chère
Implorer un simple souris ;
Mais ce n'est pas le tien, ma chère.

On a vu, l'on voit même encor
Quelquefois, un cœur à l'enchère
Rester fidèle au moins à l'or,
Mais ce n'est pas le tien, ma chère.

Hier, ah ! que je fus heureux
En te voyant près de Glycère !
Soudain je devins amoureux,
Mais ce n'est pas de toi, ma chère.

La correspondance publiée par M. Blaize commence avec l'année 1808. L'année suivante fut capitale dans la vie de Lamennais, puisque c'est alors qu'il se décida pour l'état ecclésiastique, et qu'il reçut la tonsure d'abord, au mois de mars, puis les ordres mineurs au mois de décembre. Il paraît bien que la ferveur du jeune théologien s'était accrue. Il signe ses lettres à son frère : *Totus tuus in Christo et Maria.* Entré en retraite pour se préparer à l'ordination, il adresse à l'abbé Bruté, professeur au séminaire de Rennes, une lettre écrite dans le ton du pur amour, de l'extase brûlante : « O douce patrie, s'écrie-t-il, chère éternité ! Venez, venez, Seigneur Jésus ; mon âme languit, elle défaillit dans l'ardeur de s'unir à vous. O mon trésor ! ô tout mon bien ! quand je pense, vile créature que je suis, que vous serez à jamais mon partage, je n'ai plus de paroles, ô mon Dieu ! je ne sais plus qu'aimer et adorer en silence ! — Il se fit un silence comme d'environ une demi-heure. — Oh ! que de choses, que de choses dans ce silence du ciel !... » Ne semble-t-il pas qu'il soit impossible d'aller au delà en fait de conviction et d'ardeur ? Il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. En lisant avec attention cette partie de la correspondance, on arrive à distinguer bien des hésitations, qui précédèrent l'heure de l'extase, et qui reparurent lorsque celle-ci eut passé. Féli reculait évidem-

ment devant la carrière où il allait s'engager, et il n'en franchit le seuil que sous la pression morale exercée par son entourage. Il y a, à cet égard, une lettre significative de Féli lui-même, le 9 juillet, lorsqu'il avait déjà reçu la tonsure et qu'il s'agissait de procéder à l'ordination. Sa vocation lui semble encore douteuse ; il y aura bien des choses à considérer ; de nouveaux délais seront peut-être nécessaires. On sent dans ce langage le besoin de se ménager un répit, l'inquiétude au moment de prendre un si grand parti.

Lamennais, nous le verrons tout à l'heure, ne reçut la prêtrise que beaucoup plus tard. C'est assez dire qu'il continua à douter de sa vocation religieuse. A moitié entré dans une route où il semble qu'une voix secrète l'avertît de ne pas pousser plus loin, sans carrière, sans but, il tomba dans une mélancolie profonde, qui dura deux ans, et qui s'exhale en accents d'une incomparable amertume :

La cause première de mes maux, écrit-il à son frère, n'est pas à beaucoup près récente ; j'en portais depuis plusieurs mois le germe dans cette mélancolie aride et sombre, dans ce noir dégoût de la vie, qui s'emparant de mon âme peu à peu, finit par la remplir tout entière. Abandonné alors à une accablante apathie, totalement dépourvu d'idées, de sentiments et de ressorts, tout me devint à charge, la prière, l'oraison, tous les exercices de piété, et la lecture, et l'étude, et la retraite, et la société : je ne tenais plus à la vie que par le désir de la quitter, et mon cœur éteint ne trouvait une sorte de repos léthargique que dans la pensée du tombeau.

... Point d'avenir, dis-tu, point de passé : ah! oui, et, s'il était possible, point de présent.

... On corrige l'esprit, mais on ne refait point le cœur. La Providence a mis dans le mien une source de douleur qui s'est répandue sur ma vie dès sa naissance, et ne s'épuisera qu'avec elle.

... Je ne me sens aucun désir, ni de vie, ni de mort, ni de joie, ni de douleur. Tout m'est bon, parce que tout m'est, ce me semble, également indifférent. La vue de ces champs qui se flétrissent, ces feuilles qui tombent, ce vent qui siffle ou qui murmure, n'apportent à mon esprit aucune pensée, à mon cœur aucun sentiment. Tout glisse sur un fond d'apathie stupide et amère.

Et enfin, comme pour ne point nous laisser de doute sur la cause de ses souffrances et les incertitudes de sa volonté :

Je souffre toujours et même beaucoup. Je suis habituellement dans l'état que les Anglais appellent *despondency*, où l'âme est sans ressort et comme accablée d'elle-même. Peut-être se relèverait-elle un peu si j'étais plus éclairé sur ma destinée. Cette pauvre âme languit et s'épuise entre deux vocations incertaines, qui l'attirent et la repoussent tour à tour. Il n'y a point de martyre comme celui-là. Ce qui me plaît dans le parti pour lequel je m'étais décidé, c'est qu'il finirait tout, et qu'après l'avoir pris je ne vois pas quels sacrifices il resterait encore à faire. Mais cela même n'est peut-être qu'une illusion, et qu'un désir produit par un retour subtil de l'esprit de propriété et l'ennui de la souffrance. La croix qu'on porte est toujours celle qu'on ne voudrait point porter. Toutes les autres nous paraissent légères de loin. On est fort contre les maux qu'on ne sent pas, et l'on se croit capable de soulever des montagnes, dans le temps même où l'on succombe sous un brin de paille. D'un autre côté, un désir constant qui semble résister à tous les obstacles et triompher des répugnances na-

turelles les plus vives, n'offre-t-il pas un caractère de vocation digne au moins d'être examiné ? Toutes ces réflexions se mêlent, se croisent et se combattent dans mon pauvre esprit. Je m'y perds, et je tâtonne dans des ténèbres profondes.

Lamennais guérit, cependant. Non pas qu'il prît plus de goût à la carrière où il était entré, mais plutôt en évitant d'y faire de nouveaux pas, et en se livrant à sa véritable vocation, qui se révèle vers ce temps-là, celle d'écrivain, de tribun religieux, de polémiste. Ce fut la Restauration qui lui ouvrit le champ. Chose étrange ! pendant toute la durée de l'Empire, nous ne rencontrons, dans ses lettres, presque aucune allusion à la politique, ni même à l'état de la religion en France. Une seule fois, en 1812, il oppose la prospérité des missions du Nouveau-Monde à la langueur de l'Église du Concordat. « Notre partage à nous, dit-il, est d'assister au lit de mort d'une chrétienté expirante, d'être témoins de ses angoisses, et de mêler douloureusement nos sueurs aux sueurs stériles et glacées de sa dernière agonie. » On dirait que le régime impérial pesait sur les consciences aussi bien que sur les esprits, et excluait jusqu'aux velléités secrètes de contradiction. Il semble, en revanche, que la Restauration provoquât, tout d'abord, par sa faiblesse, les oppositions et les animosités de tous. Ce qui est certain, c'est qu'on voit Lamennais, à peine les Bourbons revenus, prendre intérêt à la politique, s'occuper d'un projet de loi sur la presse, pour lequel il trouve déjà toute la richesse d'invectives dont il fera preuve plus tard, déverser sur l'Université les imprécations que

l'enseignement laïque a coutume d'exciter chez le clergé. La passion de Lamennais, ainsi qu'il lui est souvent arrivé, touche, du premier coup, au grotesque à force de véhémence. « Maudites, s'écrie-t-il, maudites soient la fille et la mère ! l'ancienne et la nouvelle Université ! Maudits soient les fabricateurs de cette infernale engeance ! Maudits soient ceux qui l'ont fait naître, et qui contribueront à l'élever ! Maudits les chefs, maudits les subalternes, maudite toute cette infâme canaille ! »

Lamennais commençait en même temps à se scandaliser de l'état de l'Église; il écrivait dans les journaux politiques et religieux du temps, tels que l'*Ami du Roi ;* il imprimait clandestinement une brochure sur la tradition concernant l'institution des évêques ; enfin, il méditait un grand ouvrage sur « l'esprit du christianisme. » Le voilà donc en pleine activité : aussi la mélancolie a-t-elle disparu. Malheureusement les Cent-Jours arrivent et interrompent notre publiciste. Lamennais eut peur, on ne voit pas trop de quoi. Il se persuada qu'il courait des dangers comme auteur de la *Tradition*. Il vendit tout ce qu'il possédait, et voulut s'embarquer pour les colonies. Mais il fallait passer par l'Angleterre, et, une fois à Londres, Lamennais y resta. Il y resta jusqu'au mois de novembre. C'est là qu'il forma la résolution de rentrer dans l'état ecclésiastique qu'il avait à peu près abandonné.

Nous touchons ici à l'un des chapitres les plus curieux assurément et les moins connus de la vie de notre écrivain . On y voit se reproduire exactement toutes les pha-

ses d'irrésolution, puis de soudaine obéissance, puis enfin de poignant regret, par lesquelles nous l'avons déjà vu passer lorsqu'il reçut les ordres mineurs. Avec cette différence toutefois, qu'il s'agit maintenant du sacerdoce même, c'est-à-dire du parti irrévocable. On ignorait, je crois, à quel point toute l'âme, toute la nature de Lamennais s'était révoltée contre la démarche à laquelle il fut entraîné par ses conseillers spirituels. La faute principale en fut cette fois à l'abbé Carron, dont il avait fait la connaissance à Londres, et dans lequel il crut reconnaître l'instrument des desseins de Dieu sur lui. Lassé des défaillances de sa propre volonté, il y eut un moment où Lamennais finit par abdiquer et se remettre tout entier aux directions de ce guide. « Jamais, dit-il, je ne serais sorti de moi-même, de mes éternelles irrésolutions ; mais Dieu m'avait préparé en ce pays le secours dont j'avais besoin ; sa Providence, par un enchaînement de grâces admirables, m'a conduit au terme où elle m'attendait... Hélas ! en ce moment même, je ne le sens que trop, si ma volonté tout entière n'était pas entre les mains de mon père bien-aimé, si ses conseils ne me soutenaient pas, si je n'étais pas complétement résolu à obéir sans hésiter à ses ordres salutaires, oui, en ce moment même je retomberais dans mes premières incertitudes, et dans l'abîme sans fond d'où sa main charitable m'a retiré. »

Tel était le langage de Lamennais à l'heure du consentement donné et de la pieuse ferveur. Le lendemain ramena les incertitudes. Mais l'abbé Carron s'était promis

que son néophyte « ne lui échapperait point et que l'Église aurait ce qui lui appartenait. » Il ne tint que trop bien parole. L'abbé Jean, le frère de la victime, se mit de la partie. « Féli, écrivait-il, a été fait diacre à Saint-Brieuc, dans la première semaine de carême (1816), et il a été ordonné prêtre à Vannes quinze jours après. Il lui a singulièrement coûté pour prendre sa dernière résolution. M. Carron d'un côté, moi de l'autre, nous l'avons entraîné, mais sa pauvre âme est encore ébranlée de ce coup. » On peut juger de cet ébranlement par la lettre suivante que Lamennais écrivait à son frère quelques jours après le sacrifice consommé. Le lecteur est partagé entre la pitié pour un si grand malheur, et l'indignation contre le zèle borné et malfaisant qui en avait pris la responsabilité.

Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi, une fois pour toutes. Je suis, et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux. Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra, qu'on s'alambique l'esprit pour me prouver qu'il n'en est rien, ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence de ce que je sens. Toutes les consolations que je puis recevoir se bornent donc au conseil banal de faire de nécessité vertu. Or, sans fatiguer inutilement l'esprit d'autrui, il me semble que chacun peut aisément trouver dans le sien des choses si neuves... Je n'aspire qu'à l'oubli, dans tous les sens, et plût à Dieu que je pusse m'oublier moi-même! La seule manière de me servir véritablement est de ne s'occuper de moi en aucune façon. Je ne tracasse personne, qu'on me laisse en repos de mon côté ; ce n'est pas trop exiger, je

pense... Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit ; il y a des destins inévitables ; mais, si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin elle est ce qu'elle est, et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux, et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne ; heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil !

On voit dans ces lignes percer le ressentiment contre un frère qui avait abusé de son ascendant. Féli, toutefois, ne tarde pas à se reprocher cette amertume ; il reconnaît qu'il a manqué de mesure, puis il ajoute : « Quoi qu'il en soit, le mieux, ce me semble, est d'éviter de part et d'autre de traiter à l'avenir un pareil sujet. Tout ce qui me le rappelle, de près ou de loin, me cause une émotion que je ne suis pas le maître de modérer. » Et dix-huit mois après, écrivant encore à son frère : « Tout m'est à charge. La vie est trop pesante pour moi. J'ai beau me dire à cet égard ce qu'on souhaite, ce qui peut-être est raisonnable au fond, le sentiment l'emporte, il m'écrase. Quelle terrible pensée que celle d'avoir réduit un être humain en cet état ! »

Voilà donc qui n'est que trop avéré : Lamennais devint prêtre sans vocation véritable, malgré lui, avec désespoir, avec dégoût ; cela peut servir à expliquer qu'il ait cessé un jour de l'être.

Lamennais finit, cependant, par guérir une seconde fois, et guérir de la même manière que la première. La politique lui vint de nouveau en aide. On en était à la seconde Restauration ; elle ne le trouva devenu ni plus

indulgent, ni plus modéré. Il se montre dès le commencement tout plein de son magnifique mépris pour les pouvoirs de la terre et de ses rêves d'une ère nouvelle pour l'Église. Encore à Londres, un mois après Waterloo, il pousse un sauvage cri de triomphe : « Ce n'est pas sans une sorte de joie que je sens trembler sous mes pieds ce monde corrompu et corrupteur. *Totus positus in maligno*. En le voyant chanceler comme un homme ivre, je me dis, il tombera bientôt, et je hâte de tous mes vœux l'instant de sa chute, qui sera celui de la consommation de l'Église et du triomphe de son chef. » Alors aussi, comme plus tard, Lamennais a des éclairs de sagacité qui ressemblent à des prophéties : « Tous les partis agissent dans l'ombre, écrit-il au mois de janvier 1816. Celui du duc d'Orléans se fortifie, dit-on, rapidement. C'est à lui que paraissent se rattacher les partisans de Buonaparte. Pour moi, je penche beaucoup à croire que ce prince sera le Guillaume de la France, et malheur alors à notre pays, malheur surtout à la religion. Nous apprendrons une seconde fois ce que c'est qu'un règne philosophique. » Ne dirait-on pas que l'écrivain trace d'avance l'image de ce règne dans les termes mêmes dont il se servira plus tard, en 1831 ou en 1832 ?

Je ne pousserai pas plus loin le dépouillement de la nouvelle correspondance. L'*Essai sur l'indifférence*, la fondation de l'*Avenir*, le voyage de Rome, les *Paroles d'un Croyant*, les écrits politiques sous le règne de Louis-Philippe, toute cette partie de la vie de Lamennais nous est déjà connue par les lettres qu'a publiées M. Forgues.

Ce qui ne l'était pas, c'est Lamennais à vingt ans, c'est Lamennais surtout à trente-cinq ans, prenant pour une vocation religieuse l'enthousiasme d'un moment; puis, en proie à de longues irrésolutions, cédant enfin aux instances de quelques prêtres, allant à l'ordination comme une victime au sacrifice, et, au lendemain de cet acte, bouleversé jusque dans les profondeurs de son âme, désenchanté de tout, aigri, violent, ne portant que trop cette violence dans les luttes où il cherche à se distraire de ses regrets et de lui-même. Tout cela était inconnu, et l'on peut dire qu'on ignorait de Lamennais la partie la plus intime, la plus tragique, la crise qui a déterminé sa destinée.

Novembre 1866.

VI

BALZAC[1]

Les livraisons de la grande édition de Balzac, publiée par MM. Michel Lévy, se succèdent avec une rare ponctualité, et je ne reçois jamais l'un de ces volumes sans admirer tout ce que représente de soins, de travail, de capital engagé, de savoir-faire industriel et commercial une si colossale entreprise[1]. Mais l'auteur lui-même, mais Balzac, — comment feuilleter ces volumes, dont chacun renferme plusieurs romans, et dont il n'y aura pas moins de vingt-cinq, comment contempler cette œuvre immense, cette édition à la fois magnifique et populaire, cette popularité persistante, et ne pas reconnaître qu'il y a là, quoi qu'on en puisse penser d'ailleurs, une des puissances littéraires de ce siècle? Balzac est un phénomène intellectuel bien plus qu'il n'est un artiste; et, d'un autre côté, sans être proprement un artiste, ni un maître, il faut avouer qu'il a laissé dans l'art une trace profonde. Essayons un peu de débrouiller ces distinctions.

1. *Œuvres complètes de H. de Balzac*. Paris, chez Michel Lévy frères. Cette publication est aujourd'hui presque complète. Il n'y manque plus que la correspondance de Balzac.

J'ai pensé quelquefois qu'il y aurait un nouveau genre de critique à essayer. La théorie des milieux a décidément échoué, parce qu'elle ne nous donne que ce qu'il y a de plus général, de plus vague, de plus abstrait dans la littérature, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus étranger à la littérature même. La critique a été mieux inspirée, et a mieux réussi à faire comprendre et goûter l'œuvre littéraire, lorsqu'elle en a cherché le secret dans la personne de l'auteur, dans les circonstances de sa vie, dans les particularités de son éducation, dans l'analyse, en un mot, de son caractère et dans le récit de ses destinées. Un écrivain, dont je n'ai pas besoin de rappeler ici le nom, parce qu'il est sur toutes les lèvres, a écrit en ce genre des ouvrages pleins d'instruction et d'attrait. Il n'y manque qu'une chose, l'enchaînement des faits littéraires, le sentiment du développement auquel concourent tous ces efforts des artistes et de l'art. Et voilà justement, si je ne me trompe, ce qu'il resterait à chercher. Car les arts, eux aussi, sont soumis à la loi du progrès ; non pas comme les sciences ou l'industrie, mais à leur manière. Dans l'industrie, toute découverte vient s'ajouter aux précédentes, en augmenter la puissance, et fournir, à son tour, la pierre d'attente d'une autre découverte, le point de départ d'un progrès nouveau. C'est une masse qui va augmentant sans cesse de volume, et roulant sur la pente avec une vitesse croissante. Il y a dans les plus beaux travaux de cet ordre quelque chose d'impersonnel ; l'œuvre entre dans l'usage général et perd l'empreinte de l'inventeur, si tant est qu'elle l'ait

jamais portée. Il en va différemment dans les arts. L'œuvre d'art est surtout personnelle. C'est par là qu'elle vaut, c'est à ce titre qu'elle existe. Et c'est par là aussi qu'elle dure ; les siècles n'effacent point ces caractères impérissables de la beauté qui y ont été attachés par un génie créateur. Ce n'est pas tout : une œuvre d'art ne se rattache pas à celles qui l'ont précédée comme une conséquence et une déduction ; et elle n'amène pas nécessairement à sa suite d'autres triomphes du génie, d'autres ouvrages encore plus parfaits. Loin de là, il y a des intermittences dans la production artistique ; je dirai plus, un chef-d'œuvre par là même qu'il est inimitable, un artiste par là seul qu'il est souverain dans le genre où il excelle, porte en quelque sorte un coup fatal à ce genre. Il brise le moule dont il s'est servi. On a essayé de faire des Iliades après Homère, et des Énéides après Virgile, et des tragédies après Racine, et des drames après Shakspeare, et des Faust après Gœthe : la littérature est pleine de ces imitations ; mais ce sont des imitations, des pastiches ; à l'inverse du progrès en quelque sorte mathématique et fatal que je signalais tout à l'heure dans la science et l'industrie, c'est, au contraire, le déclin. Seulement, hâtons-nous de le dire, ce déclin n'est pas la mort. L'art ne périt point, il se transforme. L'âme humaine trouve dans ses profondeurs de nouvelles richesses d'idées, de nouvelles régions de sentiments, de nouveaux modes d'expression. Après l'art attique, l'art gothique ; après Eschyle, Shakspeare ; un Gœthe après un Dante. Ah ! sans doute, il est des temps de sté-

rilité et de sécheresse où le sol paraît épuisé, les cieux vides, le génie anéanti : mais c'est justement là qu'il s'agit de croire — de croire contre l'apparence, contre l'évidence — de croire à l'humanité, à l'esprit, à l'immortalité de la poésie !

Voilà donc qui paraît certain : l'art ne procède pas par un enchaînement de découvertes, par un progrès continu. Le chef-d'œuvre n'appelle pas comme conséquence un autre chef-d'œuvre plus étonnant encore. Mais, s'il en est ainsi, me dira-t-on, n'y a-t-il donc aucune loi de continuité dans les arts, ni un principe de développement dans la succession des œuvres, partant, aucun moyen d'écrire l'histoire de la peinture, de la musique, de la poésie ? Une histoire, en effet, n'est pas une suite de biographies, mais elle suppose une certaine suite des faits, et si chaque artiste est là pour lui seul, isolé et comme tombé du ciel, il n'y aura autre chose à faire qu'à écrire la vie des peintres comme a fait Vasari, ou la vie des poëtes comme a fait le docteur Johnson.

Je réponds par une distinction. Il y a deux choses dans une œuvre littéraire : la première, la conception créatrice, la puissance de l'exécution, la part du génie, c'est celle dont je parlais plus haut, l'élément purement et strictement individuel. Mais ce génie créateur, tout individuel qu'il soit, tient par bien des côtés à son siècle et à son entourage. Cet écrivain a reçu la même instruction que ses contemporains, il a vécu des mêmes idées, il a éprouvé les mêmes sentiments, il a lu les mêmes livres, et, quand il veut écrire à son tour, il prend les sujets qui

lui sont offerts par les préoccupations de l'époque ; il adopte les genres qui sont consacrés par le goût régnant; il se produit nécessairement, en un mot, sous une forme qui lui est fournie par l'état de la société et de la littérature au moment où il écrit. Shakspeare, pour citer encore une fois un nom qui symbolise d'une manière si frappante ce double caractère de l'inspiration, le théâtre de Shakspeare se compose de deux éléments : le génie d'un homme et la culture d'un siècle.

Ajoutons que ce Shakspeare dont nous parlons, ce génie qui, à bien des égards, est le produit de son siècle, va agir sur ce siècle à son tour, que ses ouvrages vont enrichir le patrimoine littéraire de sa nation et de l'humanité, qu'ils tendront à imprimer une direction au goût, qu'ils deviendront l'une de ces influences dont se compose l'atmosphère sociale dans laquelle se formeront les écrivains futurs. De sorte, après tout, que nous voyons se produire ici quelque chose d'analogue aux conditions de la science et de l'industrie : une espèce de travail impersonnel et de progrès général ; le côté le moins caractéristique des arts, le moins intéressant, le moins divin, mais un côté par lequel ils rentrent dans l'enchaînement des causes et des effets, offrent à l'œil un mouvement appréciable et peuvent être considérés historiquement.

Et si, en vertu de ce principe et de cette distinction, il y a une histoire générale des littératures, il y a aussi une histoire des divers genres littéraires. Prenons le roman, par exemple, ce qui aura l'avantage de nous ramener à Balzac. Le roman, tel que nous le concevons aujourd'hui,

se compose de plusieurs éléments, qui n'y sont pas entrés tout de suite, ni tous à la fois, mais qui sont venus s'y ajouter successivement, et dont chacun, lorsqu'il domine, constitue un genre particulier. L'histoire du roman est celle de plusieurs créations, dont chacune a conduit la fiction romanesque plus près de ce type complet qui s'impose aujourd'hui au romancier.

Le roman est avant tout un récit. Destiné à retracer la vie humaine, il la prend d'abord par ses côtés extérieurs, il commence par la considérer comme une suite d'événements. Aussi l'ancien roman est-il essentiellement roman d'aventures. Il l'est chez les Grecs et dans les contes arabes; il l'est au moyen âge; il l'est au dix-huitième siècle, dans Le Sage et dans l'abbé Prévost; il l'est, de nos jours encore, dans les ouvrages dont *Monte-Cristo* peut passer pour le modèle. Mais sans parler des romans où le récit est tout, il faut reconnaître qu'il tient une place dans ceux-là mêmes qui lui accordent le moins. Il en est le fond, il en forme la trame, si bien que l'invention, sans être la plus haute des qualités du romancier, en reste pourtant la plus indispensable. A cet égard, Balzac n'a point innové, et le fait est qu'il n'y avait point lieu à innovation. Balzac n'a pas, comme narrateur, de ressources extraordinaires, de rencontres nouvelles et imprévues, mais il conduit suffisamment bien ses histoires. On n'est, chez lui, ni impatienté par une banalité qui laisse tout deviner, ni ému par ces surprises qui renversent toutes les conjectures. Mais si Balzac n'a rien changé aux conditions du récit dans le roman, il y a ajouté quelque chose, je veux

dire la description. Non qu'on n'eût décrit avant lui, mais jamais on ne l'avait fait avec cet amour, avec ce soin, avec cette abondance. L'accessoire est devenu ici le principal. Pas un pays dont le caractère ne soit retracé, pas une maison dont la physionomie ne soit rendue, pas un mobilier dont le compte ne nous soit fait, pas une personne dont on ne nous donne le portrait, j'allais dire l'inventaire. On nous dit la couleur des yeux, la forme des doigts, la qualité des ongles. Il faut lire, dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, la description que fait de ses propres bras, de ses propres épaules, de ses flancs, de ses chairs, Mlle de Chaulieu, une jeune fille de dix-huit ans et qui sort des Carmélites. Il faut, dans un autre genre, lire le magasin de curiosités de la *Peau de chagrin*. Ces descriptions, presque toujours trop longues, presque toujours déplacées, n'en forment pas moins l'un des caractères du talent de Balzac. Il y a déployé une incontestable virtuosité. Et il a fait école en ce genre. Il n'y a plus de romancier aujourd'hui qui ne se regarde comme obligé de décrire tout ce qu'il nomme. Première trace laissée par Balzac dans le roman contemporain.

Un roman, avons-nous dit, se compose de divers éléments, qu'il est difficile de séparer entièrement, mais dont chacun peut dominer et former, par cela seul qu'il domine, une classe particulière de romans. Ainsi vient, après le roman d'aventures, le roman de sentiment. Il y a déjà de l'amour, sans doute, dans *Daphnis et Chloé*, il y en a dans *Tristan* et dans *Lancelot du Lac*, et cependant le roman d'amour ne date que de la *Princesse*

de Clèves, parce que c'est là qu'une situation morale a occupé, pour la première fois, le premier plan et a fait tout l'intérêt du récit. On sait quel éclat la *Nouvelle Héloïse* jeta plus tard sur ce genre de roman. De nos jours, il est tombé en souffrance, comme l'amour lui-même, comme la passion, comme l'idéal. Balzac, en particulier, n'a eu garde de s'y risquer. Son talent, massif et matérialiste, dépourvu de chaleur et de délicatesse, l'y portait peu. Le *Lys de la vallée* est le seul ouvrage de longue haleine où il ait cherché à peindre la tendresse, et, si je dois en croire mon impression, il n'y a point réussi. Le ton y est faux. On sent l'effort. Il y a d'ailleurs une autre raison de l'insuccès de Balzac en ce genre, raison qui mérite d'être notée parce qu'elle achève de nous découvrir les limites de son génie. Habile dans la construction du récit, incomparable dans les descriptions, Balzac est médiocre dans le dialogue. Il manque du talent dramatique. Il ne sait pas faire parler ses personnages. Il leur prête des discours invraisemblables, les laisse tomber dans la déclamation. Il sont froids parce qu'ils sont faux, faux parce qu'ils sortent de la mesure. L'amour de Félix pour Henriette est rarement touchant, et il est quelquefois ridicule. J'en dirai autant de l'amour du père Goriot pour ses filles. Quelle caricature que ce bonhomme lorsqu'il s'écrie : « Quand j'ai été père, j'ai compris Dieu ! Il est tout entier partout, puisque la création est sortie de lui. Monsieur, je suis ainsi avec mes filles. » Le discours, chez Balzac, est plein de ces tons faux. Or, le discours, malheureusement pour Balzac, est devenu le principal

moyen d'exposition du roman. On racontait autrefois; aujourd'hui on fait parler les personnages. Tout se passe en conversation. C'est Walter Scott, je crois, qui a introduit cette innovation, innovation de pure forme en apparence, mais qui a fait plus que tout le reste peut-être pour modifier les conditions intimes du roman.

Nous avons déjà le roman de sentiment. Continuons. Dans l'un et dans l'autre, remarquons le, il y a des personnages et ces personnages ont plus ou moins une physionomie à eux. L'auteur a beau être tout entier au récit des événements ou au développement des passions, il cherche à distinguer les unes des autres les personnes qu'il met en scène, il leur attribue à chacune un caractère, il les individualise, non-seulement parce que c'est ainsi que les hommes se présentent dans la réalité, mais encore parce que ces différences morales deviennent les ressorts naturels de l'action. Supposez maintenant qu'un romancier soit doué du talent de l'observation, et qu'il aime à marquer les nuances des caractères; supposez qu'il prenne plaisir à noter, soit l'action profonde des mobiles impérieux, soit le jeu des vanités et l'effet des ridicules, et qu'ainsi l'étude de la physionomie morale des personnages arrive à tenir une place considérable dans un roman ? Ce roman n'aura plus le même genre d'intérêt que les précédents. Nous y chercherons les fines peintures ou les puissantes analyses ; nous y trouverons la jouissance que donne la nature prise sur le fait : nous aurons une troisième espèce de roman, le roman de caractère.

Mais voici un nouveau genre encore qui se dégage et se

détache du précédent. Un caractère n'est pas seulement un effet de la nature, il est aussi un produit de l'éducation, et tel individu, avec ses ridicules ou ses vices, représente moins un état particulier d'esprit qu'un état général de la société. Grandet n'est qu'un avare et Goriot n'est qu'un père imbécile, mais la plupart des personnages de Balzac, ses grandes dames, ses vieilles dames, ses vieilles filles, ses courtisanes, ses généraux en retraite, ses aventuriers, ses bohêmes, ses escrocs, ses paysans, tous ses portraits sont en même temps des tableaux de notre civilisation française au dix-neuvième siècle. Eh bien, c'est là surtout ce que Balzac a apporté de nouveau à la littérature romanesque. Quant à l'invention, nous l'avons vu, il n'est que suffisant; quant à la peinture des sentiments passionnés, il manque de vérité aussi bien que d'éloquence, et, à dire vrai, il se hasarde rarement dans des régions où il se sent trop étranger; mais Balzac a fait deux choses : il a agrandi le roman de caractère et il a fondé le roman de mœurs. Peut-être serait-il plus juste encore de dire qu'il a élevé le premier de ces genres à la dignité du second, qu'il les a mêlés tous les deux, qu'il les a confondus, et nous a laissé ainsi des peintures où les traits les plus individuels servent à rendre les travers et les misères de toute une société.

Le génie dont Balzac a fait preuve dans cette tentative est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On peut tout reprocher à Balzac : le manque d'esprit et de délicatesse, l'absence d'âme et de passion, l'abus des descriptions, la prédilection pour les corruptions sociales,

un style à la fois laborieux et incolore : on peut lui contester toutes les qualités de goût et de finesse ; mais on ne peut se refuser à saluer en lui une puissance d'évocation sans égale. Ses personnages restent dans le souvenir comme s'ils avaient vécu. Chacun les connaît comme s'il les avait coudoyés. On les a vus, on leur a parlé, on les cite par leurs noms. Et ces êtres imaginaires sont en nombre incroyable : l'œuvre du romancier est vaste comme un monde : Balzac avait non-seulement la force mais la fécondité du génie. Chose étrange! Balzac n'est pas un artiste, et il est créateur; il n'est pas écrivain, et il a fondé un genre; il n'a pas fait un ouvrage achevé, et toute une littérature procède de lui.

Mars 1870.

VII

VICTOR COUSIN

Encore une page à tourner dans l'histoire de la première moitié de notre siècle ! M. Cousin a tenu une place considérable dans cette époque de trente ou quarante années qui fut marquée, en politique, par les institutions constitutionnelles ; en poésie, par le romantisme ; et par le spiritualisme en philosophie. La philosophie française, pendant tout ce laps de temps, se personnifie presque entièrement en M. Cousin. Il en est le commencement et la fin. Il a fondé une école, et cette école meurt aujourd'hui avec lui.

Esprit souple et actif, M. Cousin a tenté plusieurs voies, il a brillé sur plusieurs théâtres, et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, sa gloire a probablement perdu en intensité ce qu'elle gagnait en étendue. L'admiration est déroutée quand elle est obligée de passer de l'analyse de Locke à l'analyse des charmes de la duchesse de Longueville ! Il faut faire un effort aujourd'hui pour se bien rendre compte du premier rôle de M. Cousin, et se le représenter tel qu'il apparut aux yeux d'une autre

génération : le grand-prêtre jeune, érudit, inspiré, d'un nouveau culte philosophique.

Il débuta à la Sorbonne à la fin de 1815; il n'avait alors que vingt-trois ans. Son enseignement eut tout d'abord de l'éclat, mais il devint encore plus brillant, attira encore plus l'attention, lorsque la chaire du jeune professeur, fermée en 1821, lui fut rouverte en 1828.

Le cours de M. Cousin, pendant les années 1828 et 1829 a été l'un des événements de la Restauration. Deux mille auditeurs s'y pressaient. On ne se lassait point de contempler un enthousiasme si savamment mis en scène; on admirait cette abondance, cette voix, ce geste; l'auditoire était comme dominé par cet air de profonde conviction, par des connaissances qui semblaient aussi sûres que vastes, par des aperçus nouveaux, des accents généreux, des paradoxes éloquents. On ne voyait pas l'habileté consommée qui se cachait sous l'imprévu de cette inspiration, et combien peu de réelle originalité suffisait à ces dépenses de verve. M. Cousin a été avant tout un artiste; la pensée a été pour lui un rôle; il a conçu l'enseignement philosophique comme un effet à produire, comme un drame à jouer.

Aussi est-il presque superflu de s'enquérir des doctrines philosophiques de M. Cousin. Avec la souplesse de l'artiste dramatique, il s'est transporté successivement dans tous les personnages. Il a commencé par Laromiguière, il a passé par Royer-Collard, il a emprunté à Schelling et à Hegel ce qu'il en avait compris, et quand il a songé qu'il lui fallait pourtant un système à lui, il a encore emprunté

à droite et à gauche les pièces de ce manteau de philosophe qu'il portait avec un si grand air.

Sa psychologie est celle des Écossais. Il n'a rien ajouté à leurs travaux, et, il faut être de bon compte, il n'y pouvait rien ajouter. L'étude des facultés de l'esprit humain, telles qu'elles se réfléchissent dans la conscience de l'homme lui-même, est terminée. L'observation intérieure a donné à peu près tout ce qu'elle peut donner. Une énumération un peu plus complète, des distinctions un peu plus exactes, voilà tout ce qu'il est permis d'espérer aujourd'hui. Le seul moyen de renouveler ici la science serait de sortir de ces abstractions stériles qui opposent le corps à l'âme et l'âme au corps, ce serait de prendre l'homme dans son indivisible unité, et de rectifier le fait de conscience par l'étude physiologique. Il est probable que M. Cousin eût repoussé toute tentative de ce genre comme une concession au matérialisme. Il est deux genres de recherches, d'ailleurs, qui sont toujours restées pour lui lettre close : les sciences naturelles et la critique historique. Malheureusement, ce sont justement celles qui sont en train de fonder la science moderne.

En métaphysique, M. Cousin s'est mis du parti de Schelling et des théoriciens de l'absolu contre Kant. Il s'est fait fort de prouver la réalité objective de nos connaissances, ce qui ressemble beaucoup à la fantaisie d'un homme qui se mettrait à la fenêtre pour se voir passer lui-même dans la rue. Il a prétendu démontrer l'infini, ce qui implique contradiction, puisque toute connaissance implique la relation et la limite, c'est-à-

dire le fini. Il a inventé, à cet effet, une doctrine dite de la raison impersonnelle, dont j'aurais mauvaise grâce de parler, vu que je ne l'ai jamais comprise. La raison, selon M. Cousin, n'est pas notre raison. C'est un je ne sais quoi qui « descend de Dieu et s'incline vers l'homme, comme un hôte qui apporte des nouvelles d'un monde inconnu dont il donne à la fois l'idée et le besoin. La raison est à la lettre une révélation nécessaire et universelle, le médiateur entre Dieu et l'homme, le Logos de Pythagore et de Platon, le Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble. » On le voit, nous sommes ici en plein mysticisme ; nous retournons à ces Alexandrins qui donnèrent un être et un corps aux abstractions du langage. M. Cousin revenait d'Allemagne ; il avait lu tant bien que mal Fichte et Schelling ; il avait causé avec Hegel ; il avait été ébloui de cette fantasmagorie merveilleuse où les idées jouent un rôle quasi mythologique ; là-dessus, il se prend d'émulation ; il s'écrie : Et moi aussi je suis peintre ! Il infuse Schelling dans une solution de Philon et de Malebranche, et il nous donne la raison impersonnelle ! Le bon, c'est que l'Université a enseigné cela vingt ans.

S'il est impossible d'estimer bien haut les découvertes psychologiques et métaphysiques de M. Cousin, en revanche, on ne saurait surfaire les services qu'il a rendus à l'histoire de la philosophie, soit par ses propres travaux, soit par l'impulsion qu'il a donnée en France à cette étude. M. Cousin a porté son attention sur tous les

grands noms et sur toutes les grandes époques, sur Proclus et Abélard aussi bien que sur Platon et Descartes. Il faut ajouter qu'il a pris Kant pour limite, et qu'il n'a pas permis à ses disciples de s'aventurer au delà. Il redoutait la séduction des grands penseurs étrangers pour l'école dont il se regardait comme le gérant responsable. Lui-même ne s'y sentait pas à l'aise. Il ne comprenait qu'à moitié. Il manquait du sens intime de ces choses-là. En parlait-il, il restait dans les à-peu-près. M. Cousin était un esprit trop purement français pour se transporter dans un monde de conceptions aussi complétement différentes des nôtres. Tranchons le mot : M. Cousin était, en philosophie, un érudit et un littérateur bien plutôt qu'un philosophe. Il ne manquait pas seulement du grand génie spéculatif, il manquait même de la vraie notion de la science. Je n'en veux d'autre preuve que sa fameuse formule de l'histoire de la philosophie. A l'entendre, les évolutions de la pensée humaine s'accomplissent dans un cercle fatal, par voie d'action et de réaction, allant du spiritualisme au sensualisme, du sensualisme au scepticisme, et du scepticisme au mysticisme. C'était exclure de la philosophie toute évolution organique, tout progrès, toute vie. Je demande pardon pour l'irrévérence de mon langage, mais la formule de M. Cousin ressemble terriblement à ce qu'on appelle une *balançoire*.

Cette absence, chez M. Cousin, de la notion de l'organisme et du mouvement, ne se trahit nulle part aussi nettement que dans ce mot d'éclectisme, dont notre écrivain

avait fait le nom de son enseignement et le drapeau de son école. Gœthe l'a très-bien fait remarquer : il peut y avoir des philosophes éclectiques, mais non pas une philosophie éclectique. Pourquoi cela? Parce que les philosophes sont des individus que rien n'empêche de prendre à droite et à gauche les opinions qui leur conviennent, et que rien ne force d'en faire un système; au contraire toute philosophie digne de ce nom a une conception fondamentale, un centre d'unité autour duquel elle s'organise, un principe de formation et de développement qui exclut jusqu'à la notion d'un choix fait entre diverses doctrines. Un système philosophique n'est pas un ouvrage de marqueterie, formé de pièces de rapport, mais une idée vivante et créatrice. L'éclectisme, c'est donc la négation même de la philosophie comme science. Mais, je le répète, M. Cousin n'a jamais bien su ce que c'était que la science : il s'en est occupé en dilettante et en littérateur.

J'explique par cette même absence de rigueur dans les idées, la manière dont M. Cousin concevait les rapports entre la philosophie et la religion. Il se plaisait à présenter celles-ci comme deux puissances indépendantes, deux territoires habités par des populations distinctes et également intéressées à ne se permettre aucune incursion chez le voisin. « La philosophie est une chose, disait-il, et la religion en est une autre; il les faut laisser chacune dans leur ordre, avec leurs instruments particuliers, et sous l'autorité qui leur est propre. » Il aurait même voulu, pour assurer cette neutralité respective, que croyants et philosophes s'abstinssent également de trop rechercher ce

qui se passe de l'autre côté du mur. Le fidèle n'a que faire de la pensée libre, puisqu'il a par devers lui une solution surnaturelle de toutes les grandes questions, et le philosophe n'a aucune raison pour s'aventurer dans le domaine de la théologie, puisqu'il y trouverait des méthodes qui lui sont étrangères. M. Cousin ne s'était point demandé ce qui arriverait si la solution philosophique se trouvait par hasard en contradiction avec la solution révélée. Il semblait supposer que le penseur peut affirmer sans nier en même temps ce qui est opposé à ses affirmations. Il trouvait tout naturel de tracer des limites aux exigences de la raison et aux investigations de la science. Et il mettait d'autant plus de bonne foi à demander aux autres ces actes de discipline, qu'il avait su, dans l'occasion, en donner lui-même l'exemple. Les souvenirs de son voyage d'Allemagne en 1817, renferment à cet égard les confessions les plus ingénues. M. Cousin nous raconte avec une naïveté charmante, que son attention, de l'autre côté du Rhin, se porta forcément sur les questions relatives à l'origine et aux monuments primitifs du christianisme, mais qu'il y renonça bientôt; ce n'était pas son fait; il y avait trop à apprendre; il aurait fallu étudier l'hébreu, se plonger dans l'interprétation des textes, dans des discussions sur l'authenticité des écrits bibliques. Du reste, s'il renonça à examiner la question, ce fut pour la trancher. Ne pouvant en connaître, il la résolut d'autorité. « Renonçons, se dit-il, renonçons une fois pour toutes à l'exégèse et à la théologie. Prenons le christianisme tel qu'il est sorti du concile de Nicée, avec le dogme arrêté et achevé de la

Trinité ; acceptons ce dogme en lui-même, sans en rechercher l'histoire, la formation, l'origine. Partons de la défaite de la doctrine séduisante, mais superficielle d'Arius, de la victoire de saint Athanase, du Dieu triple et un, que Platon a pressenti, que saint Augustin, saint Hilaire, saint Anselme, Bossuet et Leibnitz, ont établi avec une certitude égale aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi. » En d'autres termes : tenons pour accordé ce qui est en question ; ne nous inquiétons pas de savoir si c'est Jésus ou Athanase qui est le fondateur du christianisme ; prenons la doctrine catholique au moment où elle se présente suffisamment claire et certaine ; ce sera plus commode pour nous, et au fond cela nous est si égal !

L'influence de M. Cousin sur l'enseignement philosophique en France a été heureuse et bienfaisante comme initiative ; elle a été déplorable comme pression administrative. Aussi longtemps que M. Cousin tint entre ses mains l'autorité universitaire, ses doctrines furent imposées à tous les manuels de philosophie, et devinrent le symbole d'une orthodoxie en dehors de laquelle il n'y avait ni place, ni avancement à espérer. Toute indépendance fut bannie, tout dissentiment écrasé. Ainsi se forma la moderne école française, je ne sais quel mélange de spiritualisme déclamatoire, de morale honnête et de théologie naturelle : grandes prétentions, formules creuses, stérilité absolue.

La carrière de M. Cousin se divise en trois parties. Jusqu'à 1830, il fut professeur éloquent et couru. De 1830 à

1848, il eut des places, siégea au conseil royal de l'instruction publique, fut conseiller d'État et ministre. Depuis lors, il s'adonna à la littérature, et partagea son temps, par moitiés à peu près égales, entre de nouvelles rédactions de ses ouvrages philosophiques, et des livres de littérature et d'histoire anecdotique qui lui ont valu comme une seconde renommée. Il nous a rendu les *Pensées* de Pascal, — c'est son plus beau titre de gloire, — et il nous a donné sur les turbulentes héroïnes de la Fronde et sur la société précieuse du dix-septième siècle, des études où le littérateur, séparé cette fois du philosophe, a laissé plus distinctement apercevoir de grandes qualités d'écrivain.

Le style de M. Cousin est justement admiré : mais on l'offre comme un modèle, on le dit parfait, et d'un pareil jugement il y a beaucoup à rabattre. M. Cousin, intelligence peu originale, peu sûre d'elle-même, avait en tout besoin de règle et d'autorité. Il aimait les chefs de file et les partis pris. Nous l'avons vu, tout à l'heure, prendre le christianisme tel que l'avaient formulé les conciles, uniquement parce que cela le dispensait des recherches et du doute. De même en philosophie : après avoir flotté entre les Écossais et les Allemands, il s'était arrêté de propos délibéré à Descartes, dont le grand nom lui avait paru d'un prestige suffisant. Et ainsi en toutes choses. Le XVIIe siècle, le siècle de l'autorité, celui où tout se fixe et se fige en France, lui offrait la demeure stable qu'il avait rêvée. Il s'y transporta donc avec armes et bagages. Il s'y cantonna. Il en étudia les coins et les recoins. Puis, comme

il était naturel, il chercha à se persuader que la France était le point autour duquel tourne l'univers, et l'époque de Louis XIV le dernier terme des progrès de l'esprit humain. Il s'appliqua à en exagérer les mérites, à en agrandir les illustrations. Condé devint l'égal d'Annibal, d'Alexandre et de César. Eschyle, Sophocle et Euripide réunis ne balancent pas le seul Corneille. Lesueur et Poussin dépassent de toute la tête Murillo, Rembrandt, Titien, Corrège. Il l'a dit, l'éloquent philistin, il l'a écrit, je ne fais que citer! Cela établi, le reste allait de soi. Il n'y a plus rien à faire pour les siècles suivants que d'imiter le siècle modèle. L'écrivain, en particulier, ne saurait avoir d'autre ambition que d'écrire comme on faisait il y a deux cents ans. Choix des mots, tour des phrases, couleur de style, il faut tout emprunter aux maîtres. Et M. Cousin est resté rigoureusement fidèle à ce principe. Ses écrits sont des pastiches infiniment savants, ingénieux et exacts, de la manière d'écrire de nos pères. M. Cousin, malheureusement, ne s'était pas rendu compte des inconvénients de ce procédé. A travailler ainsi, l'écrivain cesse d'être lui-même; il n'est pas d'individualité, pas de physionomie qui puisse percer à travers un langage d'emprunt. Mais ce n'est pas tout : l'artiste qui veut imiter les maîtres, réussira toujours mieux à n'être pas de son temps qu'à être du leur; il arrivera bien à supprimer les mots trop nouveaux, les façons de dire incorrectes ou barbares; mais qui lui donnera le tour heureux et naturel? La préoccupation même où il est de n'employer que le langage autorisé, le mettra dans la

situation intellectuelle la moins convenable au véritable écrivain, à l'homme qui a quelque chose à dire et qui veut le dire virilement. C'est ainsi que dans les pages étudiées et correctes de M. Cousin (correctes, pas toujours, et bien moins qu'on ne croit !) on trouvera une belle langue, claire, unie, coulante, sans rien qui vous arrête ou vous trouble, mais aussi sans un mot qui vous touche, un trait qui vous charme, une phrase qui vous émerveille. Son style est le plus impersonnel que je connaisse; aucun homme peut-être n'aurait pu écrire ses livres, tout le monde pourrait les signer.

M. Cousin avait commencé par être jeune. En 1824, il fut arrêté, à Berlin, comme carbonaro; à Paris, on l'accusa d'abord d'hégélianisme. Hâtons-nous d'ajouter qu'il revint promptement de ses erreurs. Le goût de l'autorité que nous avons reconnu dans ses doctrines et jusque dans sa manière d'écrire, prit vite le dessus chez lui. Il reconnut à temps que le vainqueur a toujours raison. La puissance du catholicisme lui imposait : « Je lui tire mon chapeau, disait-il ; il a encore trois cents ans dans le ventre. » Et ces dispositions ne firent qu'augmenter à mesure qu'il avançait dans la vie. Il était en coquetterie avec Rome ; il usait de son influence à l'Institut pour en exclure toutes les hétérodoxies ; en politique, il ne cachait point son penchant pour la grande dictature et les entreprises guerrières ; on assure qu'à Cannes, ces dernières années, lorsqu'il causait avec tel illustre fonctionnaire de l'empire, le plus dévoué des deux n'était pas celui qu'on aurait pensé.

Aussi ne peut-on s'empêcher de trouver qu'il a manqué quelque chose à l'harmonie de son existence ; la destinée, qui l'a d'ailleurs si bien servi, lui a refusé les consécrations suprêmes ; je ne sais, mais il semble que M. Cousin ne devait mourir que dans la toge du sénateur et nanti des sacrements de l'église.

Janvier 1867

VIII

LAMARTINE

Quand la nouvelle de la mort de M. de Lamartine s'est répandue, chacun a bien compris qu'un des hommes considérables de ce siècle venait de disparaître. Il y a eu loin cependant de cette émotion du public à l'enthousiasme qui avait salué les premiers ouvrages de l'écrivain, au prestige qui avait jadis entouré sa personne. C'est que la perspective est pour beaucoup dans l'effet général d'une vie humaine. La gloire ne se compose pas seulement de la force du talent et de l'éclat des actes, mais aussi d'un certain enchaînement des circonstances. Il y faut du bonheur ou de l'habileté. Finir au moment propice, voilà surtout la grande affaire. Heureux ceux qui meurent avant d'avoir laissé trop voir en eux les limites de notre commune humanité, tenant jusqu'au bout l'opinion en éveil, disparaissant enfin dans la nue et la longue traînée de lumière !

Il vaudrait la peine de se rendre compte de cet effet de perspective dont je parle, et qui s'appelle la gloire. On verrait que la variété des aptitudes et des rôles n'y nuit pas, mais à une condition, c'est que les diversités ne

soient pas des disparates. Lamartine s'est peut-être montré à ses contemporains sous trop de différents aspects et sous des aspects trop différents. D'autres ont écrit comme lui en prose après avoir écrit en vers ; ont été historiens après avoir été romanciers ou poëtes ; se sont adonnés à la politique après s'être fait un nom dans les lettres. Le Chateaubriand d'*Atala* et des *Martyrs*, par exemple, a pu devenir ministre d'État et siéger au congrès de Vérone sans que l'unité de sa vie en souffrît aux yeux de la postérité. Mais chez Lamartine, j'en ai peur, l'écart a été trop grand. Son action politique a trop sensiblement fait comme une seconde vie dans sa vie, et la seconde surtout a trop tranché sur la première. Cette lyre d'or, ces chants désespérés, ces pieuses tristesses, il y avait trop loin de là au tribun du peuple qui harangue la foule sur la place de l'Hôtel de Ville. La sincérité de l'un et de l'autre rôle semble perdre quelque chose à ce contraste. On ne parvient pas à se représenter un même homme sous deux aspects si divers, ou l'on n'y parvient qu'en les prenant pour des masques tour à tour portés et déposés. De là vient que Lamartine lui-même s'est mis un jour à regretter les écrits auxquels il devait le plus clair de sa gloire, et qu'il a presque demandé pardon au public de ses poésies, comme d'un péché de jeunesse.

La souplesse et la variété du génie de Lamartine ont donc contribué à le diminuer, en divisant l'impression qu'il nous laisse. Une autre circonstance lui a nui plus encore : il n'est pas resté égal à lui-même ; il a donné un grand nombre d'ouvrages auxquels il a refusé le soin et

le temps nécessaires à toute œuvre d'artiste. Un moment est venu où il n'a plus écrit pour satisfaire son goût, mais pour satisfaire ses créanciers. Je ne veux pas dire qu'on ait le droit de le lui reprocher; il est honorable de chercher à payer ses dettes, quand même on est obligé pour cela, ô misère! de livrer au public des ouvrages qu'on voudrait pouvoir jeter au feu. Walter Scott a éprouvé le même sort. Il a fait la *Vie de Napoléon* et *Castle Dangerous*. Seulement, Walter Scott eut cette bonne fortune de n'être atteint par les difficultés pécuniaires que dans les dernières années de sa vie. Il avait, à cette époque, écrit tous ses poëmes et presque tous ses romans; si bien que les ouvrages inférieurs de sa vieillesse se perdirent comme d'eux-mêmes dans le nombre de ses chefs-d'œuvre. C'est le contraire qui est arrivé à Lamartine. Lamartine publia pour coup d'essai, à l'âge de trente ans, ses premières *Méditations poétiques*, c'est-à-dire le fruit le plus exquis de sa plume. Les recueils qui suivirent, sans ajouter à sa réputation, la soutinrent et la confirmèrent. C'était beaucoup. En 1835, grand événement! *Jocelyn*, avec tous ses défauts et ses négligences, donnait à la France un poëme, le premier qu'elle eût, le seul. Non pas une épopée, il est vrai, mais une immortelle idylle. Ce que la voix du chanteur pouvait avoir perdu en pureté, elle l'avait gagné en étendue. Mais Lamartine nous réservait d'autres surprises encore. Quel ne fut pas l'étonnement, quand le poëte un jour se trouva orateur, — je ne dis pas homme politique, — quand il inonda la Chambre des députés des flots d'une parole

telle qu'on n'en avait assurément jamais entendu en pareil lieu, et quand enfin, en 1847, l'orateur se métamorphosa à son tour et publia les *Girondins*! Il faut avoir vécu alors pour se représenter l'effet produit par cet ouvrage : ces livraisons qui, en se succédant, apportaient chacune quelque émotion nouvelle; cet écrivain qui semblait se transformer de volume en volume; l'admiration, le scandale, la passion, se mêlant dans une fièvre générale. On n'avait jamais rien lu de semblable aux récits de l'attentat de Charlotte Corday, du siége de Lyon, de la mort des Girondins. L'histoire semblait renouvelée, le genre agrandi. On est bien revenu de ces impressions, je le sais. On a reconnu depuis ce qu'il y avait d'inexact dans les faits et de faux dans la couleur. L'œuvre était trop légère pour durer. L'auteur avait, non pas élevé un monument, mais seulement donné, dans une sorte d'improvisation, une nouvelle preuve des ressources de son génie. Dans tous les cas, c'était la dernière fois qu'il faisait œuvre d'artiste. Les ouvrages de Lamartine qui suivirent n'appartiennent plus qu'à l'industrie. Il faudrait, dans les intérêts de sa gloire, pouvoir en rayer le souvenir. Malheureusement ce sont les plus nombreux, le public en a été assiégé, importuné. Malheureusement aussi, la réputation d'un écrivain est un total qui se compose de l'addition de tous ses écrits, des plus faibles comme des meilleurs. En vain se dit-on que Lamartine ne s'est fait lui-même aucune illusion sur la valeur littéraire de ses derniers livres : on n'est pas libre de partager son œuvre, sa vie, et le souvenir du

grand écrivain reste malgré nous obscurci et troublé par tant d'écrits indignes de lui.

Au reste, Lamartine eût-il été toujours égal à lui-même, il était condamné à diminuer un peu. L'auteur des *Méditations* ne pouvait, dans aucun cas, rester pour la postérité ce qu'il avait été pour ses premiers lecteurs. On ne parvient à se rendre compte du ravissement éprouvé par ceux-ci, qu'en se reportant, par un effort d'imagination, à l'époque où parut le livre. Lamartine, nous sommes en train de l'oublier, a été un initiateur. Il a apporté à notre langue et à notre littérature quelque chose de tout nouveau. Delille, Parny, Fontanes, Millevoye, ne nous y avaient assurément pas préparés. André Chénier était encore à peine connu, sans compter que tout, dans ses divins pastiches, inspiration et facture, appartenait à un ordre différent de poésie. On a reproché aux Français de n'avoir point d'épopée : ils n'avaient guère plus d'élégie. Lamartine est le premier parmi nous qui ait ouvert les registres secrets de l'âme, qui ait formé la parole aux sentiments ineffables, donné à la strophe l'accent touchant et sublime. Et quelle mélodie dans ses vers ! Quelle sonorité prêtée tout à coup à la moins musicale des langues ! Quel choix de mots murmurants et rêveurs ! Où trouver, chez aucune nation, rien d'égal à l'*Isolement*, au *Lac*, aux *Préludes*, au *Crucifix ?* Les *Méditations* n'ont pas été un moindre événement dans l'histoire de notre poésie que le *Génie du Christianisme* dans l'his-

toire de notre prose. Du premier coup, et par le fait d'un mince volume, tombé de la plume d'un jeune homme inconnu, nous prenions place au premier rang des littératures lyriques.

Voilà ce que l'on sentait en 1820, en 1823, et ce que naturellement on sent moins aujourd'hui. Nous sommes blasés sur ces conquêtes, et c'est ainsi que le temps, sans diminuer le mérite de Lamartine, a enlevé quelque chose à l'éclat de son nom. Mais une autre circonstance encore l'a desservi. Lamartine a exprimé des sentiments qui avaient un écho à l'époque où il écrivait, et qui nous sont devenus fort étrangers.

Les jeunes hommes de la Restauration étaient les fils de ceux qui avaient subi la Révolution et servi l'Empire. Ils avaient été élevés au milieu de ces grands événements : le 10 août et le 9 thermidor, le 18 brumaire et les deux abdications, Austerlitz et Waterloo. Ils arrivaient au lendemain du bouleversement le plus soudain et le plus complet qui ait jamais renversé les institutions d'un pays, de l'empire le plus puissant et le plus éphémère qui se soit élevé. Ils avaient souffert de la ruine des fortunes, des misères de la guerre ou de l'exil, de l'incertitude de toutes choses. De pareils spectacles et de pareilles expériences agissent sur les âmes. La génération qui sortit de là s'en ressentit de diverses manières. Les uns s'en trouvèrent plus fortement trempés. Telle est la vertu de l'épreuve : elle fait les hommes. Ainsi se

manifesta un grand éveil des facultés humaines, si bien que la Restauration est restée une sorte d'époque classique, et cela en tous les genres à la fois, dans la politique, l'éloquence, les lettres et les arts. Cependant les mêmes causes produisirent un autre effet, bien différent. Beaucoup de jeunes gens, après la chute de la République et de l'Empire, tombèrent dans un accès de découragement. Les émotions avaient comme brisé le ressort intérieur. On avait tout vu et éprouvé le néant de tout. On restait en proie au vide. De là l'ennui désespéré de Chateaubriand et la mélancolie contemplative de Lamartine. Lamartine est devenu le poëte de cet ordre de sentiments. Il n'a proprement chanté qu'une chose, le désenchantement. Il n'a ni regret, ni espoir. Il est triste jusqu'à la mort. Il lui semble que le péril seul pourrait lui offrir encore des voluptés, qu'il reprendrait à la vie dans quelque cataclysme de la nature,

> Comme un homme roulant des sommets d'un rocher,
> De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.

Ce vague passionné de l'âme a prêté, chez lui, un nouvel accent à tous les thèmes traditionnels de la poésie. On connaît le catholicisme des *Harmonies :* une religion sans dogme, ni morale, ni culte ; une foi qui n'apporte ni lumières, ni consolations; mais en revanche la contemplation de l'infini, l'aspiration immense. La nature avait subi une égale transformation. Le poëte ne cherchait plus à en saisir l'aspect pittoresque, mais à s'identifier avec

elle. Il l'interrogeait comme l'éternel problème. Il opposait son perpétuel renouvellement à la caducité humaine. Il se plaisait à célébrer le triomphe de l'impassibilité des choses. De même enfin pour l'amour. L'amour n'était plus ni l'épicurisme badin, ni l'ardeur conquérante et virile, mais je ne sais quelle sensualité raffinée, une ivresse qui s'abreuve de cette amertume dont parle Lucrèce : le fini des plus infinies voluptés ; une passion qui jouit de sa propre satiété ; la plainte aiguisant le bonheur ; le néant savouré jusque dans les bras d'Elvire. Tout cela enveloppé d'un voile flottant et magnifique, dit dans une langue enchanteresse, exprimé dans une poésie d'une douceur infinie. Lamartine n'était pas un peintre, — il n'avait ni le dessin ni la couleur — mais il était le musicien, maître souverain de motifs mélodieux. On éprouvait, en le lisant, des sensations plus qu'on ne reconnaissait des idées. Il semblait qu'on eût bu un philtre magique, que les contours de la réalité se confondissent, que notre être fût sur le point de se dissoudre pour se perdre dans l'infini comme un son, pour rentrer dans le sein de la nature comme un de ses éléments primitifs.

Telle fut la révolution apportée par Lamartine ; le mot n'est pas trop fort. On l'a dit : il y eut des personnes qui entrevirent alors l'idéal, et pour qui tout a daté de là. Une génération entière a porté les *Méditations* dans sa poche, les a lues à l'ombre des bois, s'est enivrée de ce vague sublime. Mais si la faculté d'inspirer de pareilles émotions est assurément l'un des triomphes de l'art,

ce n'est pourtant pas en cela que consiste l'art le plus élevé. Lamartine n'a exprimé que des sentiments, et des sentiments intimes, personnels, bien plus, des sentiments particuliers à une époque. La poésie élégiaque, si séduisante à l'âge où l'on ne cherche dans le monde entier que l'écho des émotions dont on est soi-même agité, est un genre inférieur de poésie. Elle n'a qu'un intérêt limité. Elle enferme l'âme dans un monde étroit, sans issue. Gœthe l'a admirablement bien dit : « Celui-là est un poëte qui sait s'assimiler le monde et le peindre. Il est alors inépuisable et peut toujours être nouveau. Mais une nature personnelle a bientôt exprimé le peu qu'elle a en elle, et elle se perd alors dans la manière. A toutes les époques de recul ou de dissolution, les âmes sont occupées d'elles-mêmes, et à toutes les époques de progrès, elles s'occupent du monde extérieur. Notre temps est un temps de recul, il est personnel. » Aussi qu'est-il arrivé à Lamartine ? Le siècle a marché, les dispositions ont changé, et l'écrivain a vieilli. Très-grand poëte, il ne sera jamais pour ceux qui le liront à l'avenir, ce qu'il a été pour ses contemporains : il restera, mais comme un souvenir d'un autre âge. Il semble séparé de nous par des siècles. Elevés au milieu d'une paix de cinquante années, témoins, non plus de grandes catastrophes sociales, mais d'un grand développement industriel, tous ingénieurs, chimistes ou agents de change, préoccupés de gagner et de dépenser, voués aux affaires, au luxe et au plaisir, comment les hommes de notre génération comprendraient-t-ils les *Harmonies* ou les *Méditations?* Se

représente-t-on les jeunes gens d'aujourd'hui répétant ce que nous avons tous soupiré jadis :

> Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
> Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !

Grave leçon à l'adresse des poëtes intimes ! Victor Hugo est un écrivain bien moins pur que Lamartine ; il nous scandalise ou nous irrite à chaque page. Mais, au fond, c'est peut-être un plus grand poëte. Il a servi un art plus élevé. Il a fait une œuvre plus puissante. Il s'est montré plus créateur. Il a embrassé dans son imagination un monde plus vaste et une humanité plus humaine. Musset, de son côté, est plus vivant que Lamartine : c'est du vrai sang qui coule de son âme avec ses vers ; sa souffrance n'est pas affaire de convention, mais le cri authentique d'un homme blessé au cœur, abandonné, saignant et pleurant, le Philoctète de la passion. Tout cela, gardons-nous d'en douter, est plus sain que le désenchantement.

Entre Chateaubriand et Lamartine ressemblance frappante. Le grand ennuyé et le grand éploré. Deux carrières politiques qui n'ont point abouti. Deux initiateurs littéraires immortels. L'un et l'autre, au total, laissant un nom plutôt qu'une œuvre.

Mars 1869.

IX

SAINTE-BEUVE

La mort d'un homme tel que Sainte-Beuve produit deux effets. Le premier, c'est de le grandir ; il n'est plus là, nous sommes tout à coup devenus la postérité pour lui : il nous apparaît comme un être un peu élevé au-dessus de cette humanité avec laquelle il n'a plus désormais rien de commun. L'autre effet est l'impression de tristesse qu'on éprouve toujours en voyant finir quelque chose de mémorable. Sainte-Beuve était l'un des derniers représentants d'une époque. Il faisait partie de cet ensemble d'hommes d'État, d'orateurs, de poëtes, d'artistes, qui surgirent comme par enchantement en France après la chute de l'Empire. Il y avait sa place distincte et au premier rang. Sainte-Beuve n'est pas moins décidément le premier de nos critiques modernes que de Serre et Berryer n'étaient nos premiers orateurs, Lamartine et Victor Hugo nos premiers poëtes, Ingres et Delacroix nos plus grands peintres. Aussi, en disparaissant aujourd'hui, semble-t-il emporter avec lui ce qui restait encore de cette ère mémorable, et marquer d'une borne funèbre la fin d'un temps désormais passé au nombre des choses qui ne sont plus.

Mais ce n'est pas seulement un chœur d'immortels artistes qui disparaît de la scène, c'est plus que cela, une manière de concevoir les choses de l'esprit qui cesse, une littérature qui s'en va. Sainte-Beuve a été le dernier des littérateurs dans l'ancien sens du mot. On ne verra plus d'écrivains s'occupant uniquement des choses de l'esprit, et de les dire avec grâce et avec goût. Je voudrais me tromper, mais il me semble que la plume, à l'avenir, va servir surtout à deux classes d'hommes, le faiseur et l'amuseur ; d'un côté, le langage des affaires ; de l'autre, les effets violents et les puériles surprises.

Sainte-Beuve a commencé par la poésie, et il tenait à ses titres en ce genre. Il serait injuste, en effet, de n'en pas tenir compte. Je n'ai jamais ouvert ses volumes de vers sans m'y oublier, comme on s'oublie et on s'égare en automne dans de discrets sentiers. Il y a dans ces volumes, sinon la poésie même, du moins un si vif sentiment et une si sincère intention de poésie ! A d'autres égards, et comme tentative, Sainte-Beuve a sans doute échoué dans ses vers. Il avait voulu nous donner un nouveau genre. Ayant goûté de bonne heure les poëtes anglais descriptifs et intimes, Cowper, Coleridge, Wordsworth, il désirait nous apprendre à chercher aussi la poésie toute simple et naïve des choses, celle qui se dégage de partout pour peu qu'on ait l'œil pour la voir et l'âme pour la sentir. Une promenade, une lecture, une rencontre dans la rue, lui paraissaient suffisantes pour éveiller l'imagination. Il rêvait un entre-deux, si j'ose ainsi parler, entre le plus grand vol poétique et le genre purement aimable et familier.

Les étrangers, Schiller et Gœthe, par exemple, dans leur correspondance, ont reproché à la poésie française de n'être que de l'éloquence; or, Sainte-Beuve, on ne l'a peut-être pas assez remarqué, était tout à fait étranger à ce tour oratoire de notre nation. Il était absolument dépourvu de cette rhétorique qui fait toujours le fond de nos meilleurs talents. Il n'avait, de l'éloquence, ni l'emphase ni le nombre. Quand il a parlé en public, ses discours ont été de simples articles de journaux. Quand il écrivait en prose, il disloquait sa phrase, comme à plaisir : il semblait éviter de parti pris l'harmonie et la plénitude. Et de même en vers. Des brisures, des enjambements; rien de musical; il semble, si la langue le lui eût permis, qu'il aurait aimé écrire en vers blancs.

Nous avons de Sainte-Beuve son propre jugement sur son œuvre poétique. « J'ai monté assez près du sommet, lui ai-je entendu dire, mais je ne l'ai pas dépassé, et en France il faut dépasser. » Fin et juste!

Le poète, au surplus, et c'est là le plus clair de ses essais en ce genre, le poëte, chez Sainte-Beuve, a profité au critique. Avec quelle pénétration de goût n'a-t-il pas jugé nos auteurs poétiques! Avec quel penchant secret ne recherchait-il pas les volumes de vers de nos contemporains, des jeunes surtout! Avec quelle expérience et quelle autorité ne leur parlait-il pas de leur art! Sainte-Beuve est le seul grand critique de poésie que nous ayons eu. Mais j'anticipe; je n'en suis pas encore au critique.

Sainte-Beuve a été toute sa vie journaliste, et il n'a

voulu être que cela. Sauf deux ou trois, ses ouvrages sont tous des recueils d'articles. C'était sa manière naturelle et favorite de travailler. Il avait, si je ne me trompe, besoin de cet excitant de la publication prochaine, immédiate. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver dans ses papiers de ces ouvrages ébauchés que les auteurs ont d'ordinaire en portefeuille. Mais si, dans les vingt dernières années, Sainte-Beuve s'est borné, dans les journaux, à des articles littéraires, il n'en avait pas toujours été ainsi. Au *Globe*, à l'origine, et plus tard au *National*, il avait fait de la politique. Politique de jeune homme, libérale, ardente, agressive, et qu'il est facile de mettre en opposition avec son attitude des derniers temps. Me voici amené à parler de l'adhésion que Sainte-Beuve a donnée au second empire, la plus illustre assurément de celles que le coup d'État ait reçues, d'autant plus éclatante en même temps que les lettres se sont généralement et honorablement refusées à admirer ce coup de force. Je ne pense pas, pour ma part, qu'il soit bien difficile de rendre compte du choix qu'avait fait Sainte-Beuve, quelque malheureux ou maladroit que ce choix ait pu être. Le parti qu'il avait pris tenait à des instincts profonds chez lui. Ce n'était pas, comme on pourrait le supposer, l'effet d'un tempérament d'homme de lettres, facilement effrayé des agitations publiques. Je ne crois pas même qu'il faille mettre le césarisme passager de Sainte-Beuve au compte du scepticisme, de cette défiance à l'endroit de la nature humaine qui s'insinue si facilement au cœur de ceux qui ont beaucoup vu les hommes et traversé plusieurs révolu-

tions. Le libéralisme est de deux choses l'une : ou bien une sorte de foi religieuse, d'autant plus robuste qu'elle est affaire de jeunesse, le résultat d'un besoin illimité d'action ; ou bien, l'effet d'une croyance très-raisonnée, la confiance dans la puissance immanente des idées, l'opinion que le vrai, étant en définitive conforme à la nature des choses, n'a besoin pour triompher que du grand jour et de l'égalité des armes. Il y a plus : la vérité n'est pas, elle se fait ; elle va sans cesse se dégageant de la lutte des idées opposées ; si bien que cette lutte est l'essence de la vérité, que la contradiction est sa vie, que la seule chose qu'elle ait à demander aux dieux et aux hommes, c'est la mêlée des opinions, c'est-à-dire précisément la liberté. Je ne crois pas que Sainte-Beuve partageât ni la foi aveugle du libéral par tempérament, ni la foi raisonnée du libéral spéculatif. Loin de là, il avait peur de la liberté pour certaines libertés qui lui étaient chères. Il ne croyait pas que, dans la société française, telle qu'elle est constituée, la partie fût toujours égale. Il se demandait par exemple, si, avec un clergé puissant et organisé, des classes bourgeoises sans culture profonde, et, en bas, un peuple qui ne sait pas lire ; si, avec tout cela, l'obscurantisme n'était pas trop fort pour être entamé par des Voltaire même ou des Renan. Mais ce qui dominait chez Sainte-Beuve, dans cet ordre d'idées, et ce qui le rendait moins fervent pour la liberté qu'il ne convient à un homme de pensée, c'était assurément un des sentiments honorables de sa nature. Il avait, au plus haut degré, l'*humanité*. Il était touché des souffrances de la foule, et l'adou-

cissement de ces souffrances lui paraissait le plus grand devoir, comme le plus grand intérêt des sociétés. Sous l'empire de ces préoccupations, il faisait facilement bon marché de toute autre considération, bon marché même des difficultés offertes par la nature des choses. On voit ici comment il avait pu éprouver de l'attrait pour des penseurs tels que Proudhon; il était tout disposé d'avance à croire qu'ils avaient raison, puisqu'ils promettaient de guérir des maux dont gémissait son âme compatissante. Et l'on comprend comment son esprit pouvait accepter l'image d'un pouvoir fort, d'une dictature bienfaisante, qui, puisant ses droits dans la seule grandeur de sa tâche, guiderait puissamment le monde vers ses nouvelles destinées sociales. J'ai toujours souri du malentendu, quand j'ai vu le parti démocratique extrême affecter du dédain pour un écrivain qui, plus délicat assurément et moins affirmatif, ne s'en rencontrait pas moins avec lui sur les généreuses préoccupations et sur le rôle attribué à l'autorité. Sainte-Beuve, au surplus, nous n'avons pas besoin de le rappeler, n'avait pas tardé à comprendre qu'il y avait eu beaucoup d'illusion dans ses espérances; que le génie sauveur, dans tous les cas, n'était pas apparu, et que le plus sûr était encore de s'en tenir à la liberté de tous et à toutes les libertés. Vers la fin de sa vie, la conversion, dirai-je, ou le désenchantement, était à peu près complet.

Après tout, ce qui reste et restera de Sainte-Beuve, c'est le critique littéraire. Là est son originalité, son titre, son incontestable primauté. Il est en ce genre le

premier, ou plutôt le seul, puisque l'effet de ses écrits a été de faire oublier tous ceux qui l'avaient précédé. A quelle distance ne nous a-t-il pas transportés des vaines discussions théoriques et des stériles débats sur les mérites ou les défauts des écrivains ! Je ne sais si une nouvelle critique ne viendra pas, à son tour, prendre la place de Sainte-Beuve — c'est la loi des choses humaines, — mais en attendant, on ne peut plus se représenter le jugement des ouvrages de l'esprit sous une autre forme que celle dont il nous a donné le modèle.

Sa vocation s'était manifestée de bonne heure. Il commença à faire de la critique en même temps que de la poésie. Il en faisait dans le *Globe*; il en mit dans son *Joseph Delorme*; il commença, dès 1829, à la *Revue de Paris* ces portraits littéraires qu'il continua bientôt à la *Revue des Deux-Mondes*, et qui constituent sa première manière. Mais nous touchons ici à un sujet délicat, et auquel Sainte-Beuve attachait une assez grande importance; arrêtons-nous donc un instant à ces commencements.

Sainte-Beuve, on le sait, devait d'abord être médecin. En 1826, à l'âge de vingt-deux ans, il vivait avec sa mère, rue de Vaugirard, suivant ses études médicales, externe à l'hôpital Saint-Louis. Il avait pour travailler une petite chambre rue de Lancry, faisait lui-même son lit, si seul à ce moment de sa jeunesse, disait-il, que pendant trois mois, personne que lui-même n'était entré dans sa chambre. Sa mère tenait à cette poursuite de la médecine, comme au certain et au solide ; lui, n'y mordait qu'à moitié. Il n'était pas satisfait de l'ensei-

gnement qu'il recevait. Le plus clair de ses travaux en ce genre fut un certain fonds de connaissances physiologiques positives, ces souvenirs de Bichat, de Lamarck et de Cabanis qui lui revinrent après sa phase mystique, et qui restèrent dès lors comme l'arrière-plan de ses pensées sur le monde et la vie. En outre, il commençait alors à écrire des vers. Il avait, en 1827, fait un séjour chez des amis en Angleterre, « il s'était baigné dans la Tamise, » il avait lu les poëtes, ceux dont il allait essayer d'introduire le genre dans notre langue. Il était entré, vers le même temps, au *Globe*, où il faisait des articles de critique, « pas mal, disait-il, mais secs. » Daunou, enfin, l'encourageait à travailler pour un concours ouvert sur la littérature poétique du seizième siècle ; il lui avait prêté des livres, et le jeune homme s'était mis à l'œuvre. Ne semble-t-il pas qu'on le voit d'ici, à cet âge de vingt-deux ans, déjà studieux et curieux, interrogeant son talent et sa destinée?

La destinée lui répondit. C'est sur ces entrefaites qu'il fit la connaissance de Victor Hugo. Le second volume des *Odes et Ballades* venait de paraître (1826). Sainte-Beuve devait en rendre compte, et il alla voir le poëte, qui demeurait justement tout près, à deux portes du critique. Ce dernier avoua qu'il faisait aussi des vers; il en montra, il reçut d'utiles conseils ; bref, voilà les deux jeunes gens liés, et Sainte-Beuve qui renonce à la médecine pour les lettres: il racontait qu'il n'avait pas même pris la peine d'aller chercher sa trousse à l'amphithéâtre.

Quelque temps après, Hugo ayant changé de logement, Sainte-Beuve le suivit, et ils finirent par demeurer dans la même maison. Cette intimité exerça, sur cette partie de la vie de notre ami, une influence que celui-ci ne cherchait point à cacher. Il était alors tout à la poésie, à l'amitié, au zèle pour la naissante église romantique. Les années de 1827 à 1830 s'écoulèrent ainsi, dansune sorte de dévotion enthousiaste, dont la préface des *Consolations* nous a conservé la note lyrique :c'était quelque chose comme les relations de maître à disciple à l'époque de la Renaissance, un besoin de se faire humble et petit, de tout rapporter au pontife de la foi nouvelle. Il faut relire cette préface; il le faut d'autant plus que Sainte-Beuve, si je ne me trompe, a eu de la peine, plus tard, à se la pardonner : très-revenu depuis de cette ferveur comme des autres, il s'en voulait d'avoir pu cesser autant de s'appartenir; il en souffrait dans son goût littéraire et moral.

A partir de 1830, un peu de refroidissement entre les deux amis. La politique y contribua. D'autres sentiments d'ailleurs s'étaient emparés de Sainte-Beuve, et l'avaient jeté dans une crise pendant laquelle, agité, désolé, il essayait de tout, abordait les idées les plus diverses, s'adressait aux nouveaux prophètes, fréquentait Lamennais, Lacordaire, etc. De cette crise est sorti *Volupté*, (« ce sont tous des portraits, une peinture très-exacte »), ainsi que beaucoup de poésies, dont les *Pensées d'août* nous ont donné quelques-unes, dont les additions faites aux anciens recueils nous ont livré quelques autres,

mais dont plusieurs sont restées inédites. « Il y en a une trentaine que je vous donnerai à lire, et puis vous les brûlerez. »

Ainsi donc, de 1826 à 1830, dévotion au romantisme dans la personne de son grand chef, et, de 1830 à 1836, époque de passion et de fièvre : en somme, une période de dix années, à laquelle Sainte-Beuve a souvent fait allusion, et dont il a dit que s'il aliéna alors sa volonté, ce fut « par l'effet d'un charme. » Il tenait beaucoup à faire comprendre qu'à ce moment-là, il n'était pas encore lui-même; qu'il avait suivi le romantisme plus que son jugement ne l'a approuvé depuis; en un mot, selon son expression, que la critique n'était pas encore éveillée en lui. Elle était comme tenue en échec par des affections. Mais les affections elles-mêmes, ô douleur ! ont leur désenchantement et leur fin. Sainte-Beuve partit pour Lausanne : ce fut la fin de cette portion poétique et passionnée de sa vie ; il y ébaucha *Port-Royal*, ce fut le premier fruit de sa nouvelle activité littéraire.

L'*Histoire de Port-Royal* occupe une place très importante dans la vie de Sainte-Beuve. Il avait bien fait auparavant des articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et ailleurs, mais rien de très-précis, « de la louange, de la complaisance, du parti-pris. » Le sujet qu'il venait de choisir le mettait pour la première fois aux prises avec des études historiques positives; il s'y fit aux recherches, à l'exactitude. Il y développa les qualités qu'il y apportait déjà, intelligence psychologique, souplesse infinie. Il rencontrait d'ailleurs à chaque pas de grandes figures

littéraires, qu'il n'avait garde d'éviter, qu'il savait même au besoin faire rentrer de force dans son cadre. Ainsi Sainte-Beuve, en ce sujet monastique, se rompait à tout à la fois : l'apprentissage était complet. Il publiait du reste en même temps la plupart de ses *Portraits* contemporains et autres, qui ont longtemps été son principal titre critique, et qui lui avaient déjà fait une place à part et très-élevée, avant que les *Lundis* ne lui en fissent une nouvelle et plus considérable encore.

Les *Lundis*, je n'hésite point à le dire, sont un des livres les plus extraordinaires dont l'histoire littéraire conserve le souvenir. L'œuvre est aussi étonnante par son étendue que par la variété des sujets, aussi prodigieuse par le travail qui lui a donné naissance que par le talent qui s'y montre. Il y a de tout : les anciens et les contemporains, les plus graves à côté des plus légers, les étrangers aussi bien que les Français, prose et poésie, éloquence et histoire ; Bourdaloue et d'Aguesseau coudoyant Musset et Parny ; avec cela, force recherches originales, mémoires faits sur documents, fouilles curieuses dans des domaines inexplorés. De plus, une exactitude merveilleuse. Il faut avoir connu Sainte-Beuve pour savoir l'importance presque maladive qu'il attachait à l'orthographe d'un nom propre, à un renseignement, à une date. Il voulait tout voir de ses propres yeux, tout vérifier. Il avait vraiment la religion des lettres. A partir du commencement des *Lundis*, sa vie entière fut dominée par les conditions de la tâche qu'il avait entreprise. Ces gracieux articles sor-

taient d'une cellule de bénédictin. La porte de Sainte-Beuve était fermée, hormis le lundi, jour de la publication, devenu jour de repos et de vacance. Les livres dont il avait besoin avaient été réunis d'avance dans les bibliothèques publiques par des amis dévoués. Les lectures faites, les passages marqués, il faisait un premier jet de son article, il le *bâtissait*, selon son expression. Après quoi, il le reprenait en sous-œuvre, le rédigeait, dictant à son secrétaire, saisissant lui-même la plume de temps en temps, intercalant, modifiant, cherchant. Tous les scrupules du savant et de l'artiste étaient à la fois en éveil dans ce labeur, et jusqu'au dernier moment. Le vendredi l'article était fait; Sainte-Beuve respirait; il allait lire son travail à Véron (je parle des premiers *lundis*, de ceux des années 1849 et suivantes), dont il prisait le tact bourgeois, puis il restait à dîner avec lui et quelques amis. La tâche n'était pourtant pas encore finie: après la rédaction venait la correction des épreuves et il en fallait deux, trois quelquefois pour satisfaire à ses exigences. Le samedi et le dimanche y passaient; alors l'autre semaine était déjà là, il y avait un nouvel article a ébaucher. Tel est le prix que coûtent les choses parfaites, les choses durables!

Sainte-Beuve continua cette tâche sans interruption pendant cinq années, puis l'occasion recommençant, il recommença aussi, et poursuivit de plus belle. Plus tard, il y eut çà et là un peu de ralentissement, lorsque, par exemple, il devint maître de conférences à l'École normale. La maladie en dernier lieu l'avait

aussi arrêté. Il n'en est pas moins vrai qu'en somme il a poursuivi son œuvre pendant vingt ans, et qu'il n'a déposé sa merveilleuse plume de critique qu'avec la vie.

J'ai trop souvent, et en trop d'occasions, parlé du talent de Sainte-Beuve pour éprouver le besoin d'y insister aujourd'hui. Je suis seulement frappé d'une chose en ce moment où sa carrière est là tout entière devant nous. Le progrès, chez lui, a été continuel, mais il a été lent, ainsi qu'il en est, dit-on, du développement de toute vie supérieure. Il lui a fallu du temps pour arriver à la pleine possession de son génie. Mais aussi, comme tout chez lui a toujours tendu au but! Quelle persévérance d'efforts! Quelle incessante progression! Quelle distance de son premier style à celui auquel il était arrivé en dernier lieu, et, dans le premier déjà, quelle visible lutte pour dompter la langue, pour enchaîner le Protée! Quelle sincérité d'intention! Quel besoin de se satisfaire lui-même, et lui surtout! Sainte-Beuve a grandi jusqu'à la fin; il n'a pas eu une défaillance; il est presque le seul d'entre nos hommes de lettres qui n'ait absolument rien sacrifié à l'exploitation industrielle, qui n'ait rien donné à la manière, qui n'ait pris, en vieillissant, ni tic, ni pose. Il est resté fidèle jusqu'au bout au travail héroïque, au scrupule de l'artiste, au respect de son propre talent. Sainte-Beuve est le modèle de l'homme de lettres!

Je m'aperçois que je n'ai rien dit du trait le plus extraordinaire peut-être des ouvrages de Sainte-Beuve. Voilà

vingt-cinq volume de *Lundis :* joignons-y les *Portraits,* le *Port-Royal,* le *Chateaubriand,* et nous aurons quarante volumes de critique littéraire. Eh bien, l'auteur ne s'est jamais répété. Il a toujours quelque chose à dire, et il le dit toujours d'une manière ingénieuse, piquante. Je ne sais pas un écrivain qui vous mette comme lui en appétit. On l'ouvre au hasard, on lit, et on ne quitte plus le livre. Il disparaît si bien derrière son sujet, et quand il se montre, c'est avec tant de sens, parfois avec un trait si heureux, un mot si trouvé, si décisif ! On dirait Montaigne devenu critique. Curieux, sensé, saus ombre de charlatanisme, revenu de tout ; plus sceptique toutefois qu'indifférent ; parfois même une mordante saveur ; çà et là une fleur de poésie : tels sont les livres de Sainte-Beuve.

On lui a reproché des injustices ; je suis persuadé, au contraire, qu'il n'y a jamais eu de critique plus équitable. Il avait ses passions sans doute, mais les passions c'est l'homme même, c'est la vive expression de sa nature morale ; et les répugnances, chez Sainte-Beuve, n'étaient, la plupart du temps, que la révolte de son goût et de sa probité littéraire contre les médiocrités, les prétentions, les afféteries. Il est des auteurs qui comptent dans notre littérature et qu'il n'a jamais su goûter, les uns parce qu'ils n'étaient pas assez artistes pour lui, les autres parce qu'il comprenait l'art autrement qu'eux, et souffrait trop de leurs défauts pour jouir pleinement de leurs beautés. A part cela, il était possédé du désir d'être juste et il l'était par un effet naturel de sa conscience littéraire. Il

sentait que tout jugement est nécessairement partiel et provisoire, et que le seul moyen de le rendre moins imparfait, c'est de le rectifier, de le compléter, et, pour cela, d'y revenir, une fois, deux fois, sans cesse. Il était persuadé, en général, que « tout dit a son contredit, » que les hommes, en particulier, ont tous un envers et un endroit, et il se sentait comme obligé de montrer l'un des côtés après avoir montré l'autre. De là ces portraits du même personnage, qu'il reprenait sans cesse de nouveau, changeant de ton et de point de vue ; de là les retouches, les notes, l'objection tout près de l'assertion. Sainte-Beuve, contrairement à ce que supposent ceux qui ne l'ont pas suivi de près, est l'un des critiques dont les jugements ont été le moins influencés par des considérations étrangères aux lettres mêmes.

Et maintenant il faut prendre congé de lui, congé de cette lucide intelligence, de cet écrivain merveilleux, de ce causeur charmant, de cet indulgent ami ; il faut lui répéter ce triple et dernier adieu dont nous l'avons salué avant-hier, au moment de voir se fermer sa tombe. Heureux si les mélancoliques prévisions naturelles en un pareil moment ne se réalisent pas ! Heureux si la mort d'un homme qui a tenu une si grande place dans notre littérature n'est pas en même temps la fin d'une ère littéraire ; si la délicatesse et le goût, privés aujourd'hui de leur dernier représentant, ne doivent pas disparaître avec lui ; si la royauté des lettres n'est pas destinée à passer comme les autres royautés, pour faire place à la médiocrité générale et aux procédés violents. J'ai eu bien souvent l'im-

pression que Sainte-Beuve lui-même, à la fin, se sentait comme dépaysé au milieu de tendances nouvelles; et il est inévitable peut-être, lorsqu'on perd un homme tel que lui, de s'imaginer que tout est fini lorsque seulement tout se transforme.

Octobre 1869.

X

LE PORTEFEUILLE DE SAINTE-BEUVE[1]

Je ne sais si M. Sainte-Beuve a jamais formé le projet d'écrire ses souvenirs littéraires, mais je ne puis imaginer un ouvrage plus agréable et plus piquant qu'aurait été celui-là. Il n'est point d'écrivain qui ait été plus que M. Sainte-Beuve mêlé aux hommes et aux choses littéraires des quarante dernières années; aucun qui ait traversé, avec plus de développements personnels, plus de sociétés diverses et de centres d'opinions; aucun qui joigne à une mémoire aussi fidèle un culte aussi dévoué de la vérité et de l'exactitude. Je ne parle pas de la pénétration du jugement, de l'équité foncière et imperturbable. Ce ne sont point des tableaux et des portraits arrangés que nous aurions eus là, une biographie tracée pour la plus grande glorification de l'écrivain lui-même. M. Sainte-Beuve ne se serait point posé en Jupiter au milieu des

1. Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*. Nouvelle édition revue, corrigée et très-augmentée : t. I et II.

autres dieux de l'Olympe ; il ne se serait point donné pour l'alpha et l'oméga de la littérature moderne. Il aurait même dissimulé, je le crois, sous-entendu plutôt qu'exagéré la part qu'il y a eue. Il se serait contenté de faire revivre toute cette époque, de faire poser et parler tous ces personnages, de nous montrer les ressorts cachés des choses, de citer des mots charmants ou terribles, de conter des anecdotes amusantes ou cruelles : il se serait efforcé d'atteindre à une ressemblance toujours plus parfaite en revenant sur les traits, en multipliant les touches et les teintes. Les vues générales n'auraient certes pas manqué, mais il aurait surtout abondé en détails caractéristiques, multipliant les notes sous le texte, commentant à son tour les notes par d'autres notes, laissant l'impression totale se dégager de ces tours et détours et enchevêtrements. Enfin, il y aurait eu, et en grand nombre, sur les divers sujets qui se seraient offerts en chemin, poésie, religion, société, tentatives de rajeunissement ou d'innovation, il y aurait eu de ces pages merveilleuses de justesse, de finesse, de goût, comme il y en a une cinquantaine dans le *Chateaubriand et son groupe*, les plus belles que la critique littéraire ait jamais produites, et telles que M. Sainte-Beuve seul les pouvait écrire. Voilà ce qu'auraient été les Mémoires littéraires de l'auteur des *Lundis*, et ce qu'il faudra éternellement regretter s'il ne nous les donne pas. Il faudra en même temps se féliciter d'en avoir au moins reçu des fragments. Ce sont ces fragments que j'annonce aujourd'hui. M. Sainte-Beuve, en train de revoir ses ouvrages, et,

comme il dit, de mettre ordre à ses affaires littéraires, publie en ce moment une nouvelle édition des *Portraits contemporains* qui avaient paru en 1846. Et, comme toujours, il enrichit ce qu'il réimprime. Outre un bon nombre de nouveaux morceaux, deux sur Victor Hugo, par exemple, et tout un chapitre sur George Sand, ce qui donne deux volumes déjà pour le premier de l'ancienne édition, — outre ces additions, il a joint à chaque article des appendices quelquefois très-étendus. On y trouve, la plupart du temps, le dernier mot, le jugement final sur les auteurs dont il est question ; mais surtout M. Sainte-Beuve y a mis ses souvenirs personnels, et c'est à quoi je faisais allusion en présentant ces volumes comme un fragment des Mémoires mêmes de l'auteur. Il y a longtemps que la littérature n'avait reçu un présent plus inattendu et de toute manière plus précieux.

M. Sainte-Beuve a mis, à parler de lui-même, la réserve à laquelle il nous a accoutumés : mais il n'a pu empêcher que son livre ne servît tout d'abord à le faire mieux connaître, lui. Bon gré mal gré, l'auteur est là avec sa sincérité et ses malices, avec son équité surtout. Je ne connais pas, en effet, de critique de meilleure foi. Non qu'il n'ait ses passions, mais il a encore plus le goût du beau, et il le reconnaît et le salue sans effort, de quelque côté qu'il vienne. Non qu'il soit parvenu à se déprendre de sa propre nature et n'éprouve plus de répugnance pour aucun écrivain ou aucun genre : à qui lui présenterait cet idéal du

critique, il répondrait sans doute avec Gœthe dans *Tasso* :

Rien d'insensé
Comme de prétendre être absolument juste ; ce serait
Détruire sa propre personnalité [1].

Non ; mais M. Sainte-Beuve prend un intérêt si vif aux choses, il a le tempérament si littéraire, les œuvres de l'esprit l'émeuvent si sincèrement, qu'aucune considération étrangère à ces œuvres mêmes ne se glisse dans ses jugements, ou du moins n'y reste longtemps. Sans compter cette passion d'exactitude qui le pousse à serrer son sujet toujours de plus près. Il revient sans cesse sur ses premières impressions : il n'est content que quand il a fait le tour du modèle qui pose devant lui ; il n'en a jamais fini avec nos grands auteurs, cherchant toujours à être plus fidèle et plus complet.

En notant les aveux volontaires ou involontaires que renferment les volumes dont nous parlons, nous retrouvons tout d'abord le poète, resté bien plus persistant qu'on ne croit chez M. Sainte-Beuve, et pour qui sait comprendre, formant une bonne moitié du critique. En 1835, il semblait tout à *Port-Royal*, ce qui ne l'empêchait pas, dans le fond, d'être tout à l'élégie intime et familière. Il écrivait à Béranger :

J'ai fait assez de vers durant cette saison, de manière à m'assurer que mes doigts ne sont pas encore trop rouillés. Il

1. Thœricht ist's
In allen Stücken billig seyn ; es heisst
Sein eigen Selbst zerstœren.

me faudrait deux ou trois mois pour mettre à fin des pièces commencées ou projetées qui, avec ce que j'ai déjà, seraient un troisième volume à ajouter à *Joseph Delorme* et aux *Consolations*, volume que je ne publierai pas quand il sera achevé, mais qui alors me laissera libre pour quelque autre essai poétique. Au fond, voyez-vous, c'est là ma prédilection secrète, mon courant caché; et quand toutes mes digressions dans les bouquins me fournissent jour à un sonnet neuf, à un mot bien encadré, à un trait heureux dont j'accompagne un sentiment intime, je m'estime assez payé de ma peine; et, en refermant mon tiroir à *élégies*, je me dis que cela vaut mieux après tout que tous les gros livres d'érudition, lesquels je veux pourtant faire de plus en plus profession d'estimer.

Ce sont les mêmes préférences, si je ne me trompe, qui percent dans un jugement, presque dédaigneux pour la critique. Il s'agit d'un article qui avait excité, lui écrivait-on, beaucoup d'admiration ; sur quoi l'auteur se hâte d'ajouter en note :

Personne ne sait mieux que moi à quoi s'en tenir sur le mérite absolu de ces articles qui sont tout au plus, et même lorsqu'ils réussissent le mieux, des choses sensées dans un genre médiocre. Ce qu'ils ont eu d'alerte et d'à-propos à leur moment suffit à peine à expliquer ces exagérations de l'amitié. Réservons l'admiration pour les œuvres de poésie et d'art, pour les compositions élevées : la plus grande gloire du critique est dans l'approbation et dans l'estime des bons esprits.

Ailleurs encore M. Sainte-Beuve indique, toujours sans y penser, un autre des traits de cette complexion spirituelle qui l'a fait le plus souple et le plus intelligent des critiques

je veux dire la mobilité au moyen de laquelle il a traversé toutes les idées, y demeurant assez pour les comprendre, trop peu pour s'y jamais fixer et s'y figer. Un article de 1832 parlait, non sans onction, de « la doctrine vraiment catholique, » comme de la conciliation des croyances et de la pierre de touche des erreurs. L'auteur, à ce propos, fait remarquer aujourd'hui ;

Ceci se ressent du voisinage de l'abbé de Lamennais et de l'abbé Gerbet, dont les systèmes n'étaient pas sans exercer alors sur mon esprit une sensible influence. Ma jeune imagination, en ces années 1830-1834, caressa indifféremment bien des systèmes. J'avais le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion, et, pour me distraire ou m'étourdir, je jouais à tous les jeux de l'esprit. Je m'y portais ardemment, très sincèrement sur l'heure, et sans arrière-pensée ni calcul ; mais c'était ainsi. On trouverait à un endroit de *Volupté* (chap. XI et XII) une image de la même disposition morale, avec transposition de noms selon les dates, lorsque Amaury, pour donner le change à la passion qui le possède, se livre à toutes les curiosités de l'esprit et se prend tour à tour et presque à la fois aux systèmes de Lamarck, de Saint-Martin, etc.

Et ailleurs, à propos d'un article sur Ballanche, qui scandalisa fort, dans le temps, les fidèles du *National :*

En écrivant cet article et pour être plus sûr de comprendre comme il fallait un auteur éminent, mais très-particulier et assez difficile, j'avais songé avant tout à me placer au point de vue de cet auteur et à le considérer, comme on dit aujourd'hui, dans son milieu. Je m'étais, pour le moment, transporté avec lui dans son monde, dans les régions d'idées ou

d'opinions qu'il avait traversées, et je m'étais comme transformé en lui. Ç'a été volontiers de tout temps mon habitude et ma méthode de critique : je cherchais à m'effacer, à m'oublier ; je n'étais plus chez moi, j'étais chez un autre pour une quinzaine, ou mieux, j'étais cet autre même, et l'on m'aurait pu prendre pour son second.

D'autres fois, au contraire, le critique s'accuse d'avoir commencé par la prévention. Il avait mis d'abord de la résistance à suivre tel écrivain dans son procédé d'artiste, il n'y était pas entré *de droit fil*. « Cela arrive souvent, ajoute-t-il avec grâce, aux devanciers par rapport à leurs successeurs; ils sont sur la défensive, en méfiance, grondeurs tout d'abord et comme grognons. »

On le voit, pour qui sait chercher, il y a, dans cette nouvelle édition des *Portraits contemporains*, un portrait de l'auteur lui-même. Mais où j'aime mieux le trouver, c'est dans des passages plus involontaires encore, lorsque sans y penser il se montre à l'œuvre, et nous laisse saisir son procédé sur le fait. « Vous me traitez beaucoup trop bien, lui écrivait un jour George Sand. J'ai peur de votre admiration, parce qu'on dit que c'est chez vous une disposition généreuse de l'âme, mais la raison reprend, dit-on, ses droits un peu plus tard. » C'est bien cela, M. Sainte-Beuve ne le cache pas : il avait plus ou moins pour tous commencé par l'admiration, et la critique ne reprit ses droits que plus tard :

Il y avait en moi, dans ces années, un trop plein de sensibilité et d'enthousiasme, un besoin d'admirer et de pousser à l'idéal chaque objet de mon culte, tellement qu'il n'aurait pas

été inutile pour continuer de paraître vrai, que l'objet disparût presque aussitôt, et moi-même peu après. Mais au lieu de cela, nous vécûmes, et la réalité, comme toujours, amena avec elle ses diminutions et ses mécomptes.

Il faut dire, et ces dernières lignes l'indiquent déjà, qu'il y avait aussi de la faute des modèles :

Cette suite d'articles sur Lamennais exprime et accuse plus nettement qu'aucune autre l'espèce de difficulté où je me suis trouvé plus d'une fois engagé vis-à-vis de mes modèles contemporains. Je m'étais mis à leur appliquer tout d'abord une forme de critique singulièrement délicate et chatouilleuse ; je me faisais l'introducteur, l'interprète et jusqu'à un certain point le panégyriste de grands écrivains qui allaient se modifiant eux-mêmes pendant que je les peignais, et qui, souvent, par leur prompte métamorphose, déjouaient mes louanges les plus sincères et les plus méritées.

Il y avait autre chose encore, et tout naturellement, des convenances de société et de situation. Il faut vraiment avoir bien peu d'idée du monde réel, ou être possédé d'un grand besoin d'injustice, pour reprocher à M. Sainte-Beuve d'avoir parlé différemment de Chateaubriand, lorsqu'il venait d'entendre l'illustre vieillard lire lui-même à l'Abbaye-au-Bois quelques morceaux de ses Mémoires, et lorsque, dix ans après la mort du grand écrivain, il cherchait à le juger historiquement en le replaçant au milieu de son groupe, et en appréciant tout l'ensemble de son œuvre. Mais s'il y avait de tout cela dans la critique de M. Sainte-Beuve, des égards pour des convenances évidentes, une admiration légitime à son heure, bien que l'événement,

ne l'ait pas toujours assez justifiée ou confirmée, un besoin de culte, enfin, et d'idéal, qui est le propre de la jeunesse, — s'il y avait de tout cela, il y eut de très-bonne heure aussi, dans cette critique sympathique, une façon de procédé. M. Sainte-Beuve ne s'en cache pas davantage :

Ces nouveaux volumes ont leur caractère assez à part, les noms les plus célèbres du jour s'y pressent ; j'ai eu affaire à la plupart d'entre eux, d'assez près et plus d'une fois. La forme de la critique se ressent des difficultés dont j'ai eu à triompher ; je débute le plus souvent par la louange, par la pleine louange, tellement que la critique proprement dite semble parfois bien près de disparaître. Ç'a été sincérité de ma part en même temps que curiosité d'étude et ouverture commode, je l'avoue : ç'a été à la fois, s'il m'est permis de le dire, un penchant et une méthode.

Et la méthode se trahit, en effet, sans cesse, dans le commentaire aussi bien que dans le texte. L'auteur se plaît à faire sentir comment, « même après s'être engagé d'abord par une admiration sincère, il ne craint pas de revenir et de poser ses réserves, s'il y a lieu. » Il ne lui en coûte point de signaler le mouvement alternatif, qui posant d'abord l'extrême louange, puis la restriction, n'en demeure pas moins chaque fois naturel et sincère[1]. Il sera le premier, au besoin, à noter sous sa plume des contradictions réelles ou apparentes, si bien qu'un passage devient le correctif de l'autre. « C'est, après tout, dit-il, l'observation

1. *Portraits contemporains*, 1re édition, t. I, page 272.

du même fait, mais dans un sentiment différent. » Ainsi a-t-il toujours procédé : fidèle au sentiment intérieur, plus préoccupé d'atteindre le vrai que d'éviter l'apparence de la versatilité, pouvant se rendre le témoignage aujourd'hui d'avoir « fait le tour de son sujet, et plutôt deux fois qu'une, » d'avoir, en mille occasions, « parcouru et comme épuisé toute la gamme des sentiments du critique, depuis l'enthousiasme premier jusqu'au temps d'arrêt et à la résistance finale. »

Voilà le procédé caractérisé en général ; il resterait à le suivre dans le détail, à montrer, par exemple, par combien de moyens secrets, de recettes particulières, si j'ose ainsi dire, l'auteur cherche à arriver à cette complexité d'impressions qui, à ses yeux, est essentielle à la justesse du jugement ; avec combien d'art et même d'artifice, il introduit la réserve, et fait, en quelque sorte, dans chaque pensée entrer son contraire. Ainsi, il n'est guère de ses articles où il n'amène, en note, un tiers chargé de faire l'avocat du diable, parfois de trancher le débat par un mot brusque et décisif. Il a à ses côtés certain ami plus sévère que lui-même, qui endosse la responsabilité des duretés ou des malices. Ce sont parfois des morts illustres qui prêtent leur nom et leur style : vous lisez une page de Reynolds, le peintre anglais, de Diderot, un sonnet d'Hazlitt ; vous admirez, et tout à coup vous entendez dans la coulisse une voix que vous reconnaissez : « Qui donc a dit cela ? Il me semble que je l'aurais dit moi-même. »

Nous n'avons pas le temps de suivre plus loin cette ana-

lyse, si nous voulons achever l'inventaire du portefeuille que M. Sainte-Beuve a si libéralement ouvert devant nous.

Je passerai rapidement sur les moins célèbres entre les écrivains dont M. Sainte-Beuve a fait le portrait, ou sur ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne l'ont jamais séduit qu'à demi. Car il est capable de se buter contre les gens. Il s'irrite quelquefois de ne pas trouver chez autrui cette largeur et ces ouvertures d'esprit qui lui sont, à lui, si naturelles. Ou bien l'injustice lui a donné des préventions à son tour, il a regimbé, il s'est roidi. D'autres fois, encore, il y a eu simple manque de sympathie littéraire, absence fondamentale d'accord en matière de goût, un besoin de finesse, ou de perfection, ou de mesure, qui n'était pas suffisamment satisfait. Pour Musset, par exemple, il écrit qu'il n'est pas à la hauteur de certains adorateurs, — sans doute parce qu'il avait connu l'homme de près, et savait quel était le fond par trop cynique et fâcheux de ces éloquentes douleurs :

Après tant de témoignages de constante attention, on ne saurait dire assurément que je l'aie négligé : je crains cependant de n'être pas tout à fait arrivé, à son sujet, au niveau des exigences de quelques-uns, — et je ne parle pas seulement de sa famille, mais des admirateurs enthousiastes qu'il n'a cessé de recruter dans les générations survenantes. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne soit le premier et l'unique poëte du siècle. Ce n'est pas ici le lieu d'apporter les correctifs à ce qui est devenu un engouement, et je crois que, pour qui sait lire, la double part est suffisamment faite dans ce qui précède.

Alfred de Vigny n'est pas moins froidement traité. Voici comment M. Sainte-Beuve termine le récit de ses relations avec lui :

J'avais produit ma manière de voir à son égard ; j'eusse été heureux d'être rectifié, s'il y avait lieu, et de m'éclairer. Au lieu de cela, il s'enveloppa de plus en plus, se fit de plus en plus rare de communications et d'œuvres, et se retrancha en vieillissant, dans son inviolabilité d'ange et de poëte : il y semblait véritablement confit. D'autre part, au contraire, redevenu moi-même d'humeur et d'habitude de plus en plus libre et jugeuse, le froid avec les années se mit entre nous.

M. Sainte-Beuve est dur pour M. de Montalembert; mais, tout en faisant la part de la mauvaise humeur inévitable entre tempéraments si opposés, que de vérité, de bonheur, de justesse même, ne faut-il pas reconnaître dans ce jugement !

En le lisant, on n'entend jamais qu'une cloche et qu'un son. Il célèbre d'un bout à l'autre, ou il dénigre ; panégyrique ou philippique, il n'y a pas de milieu. Esprit de hauteur, de surface et d'éclat, il n'est jamais entré dans les replis de rien. Ses livres peuvent attirer et forcer l'admiration pendant quelques pages, mais bientôt leur monotonie fatigue; car ils sont le contraire de ces écrits chers à Montaigne, pleins de suc et de moelle intérieure, pétris d'expérience et d'indulgence, qui gagnent à être exprimés et pressés, et qui, de tout temps, ont fait les délices des hommes de sens, des hommes de goût, des hommes vraiment humains...

La même opposition fondamentale se fait sentir dans le morceau suivant sur Lamennais : une jolie page d'his-

toire anecdotique en même temps, et, au bout, le mot définitif.

Je n'avais pas été le premier à le rechercher au début de notre liaison ; lui-même m'avait fait, par Victor Hugo, des avances dès le temps des *Consolations* : je l'avais connu prêtre et disant encore la messe, ultramontain et pur romain de doctrine : je l'avais pris avec vivacité et sympathie par tous les points desquels je pouvais me rapprocher, et qui m'offraient un moyen de correspondre ; je m'étais efforcé de multiplier ces « points d'attouchement, » comme les appelle Lavater dans son Manuel de l'amitié ; je n'avais eu, dès son premier pas dans le libéralisme, que d'excellents et chauds procédés envers lui et lui avais hautement rendu, je puis dire, de bons offices littéraires. De son côté il n'avait cessé de m'exhorter directement ou indirectement à me fixer, à *croire*... Mais, je le demande, que pouvais-je faire lorsque, tout d'un coup, je le vis passer du blanc au noir ou au rouge, et dans sa pétulance sauter par-dessus ma tête, m'enjamber comme au jeu du *cheval fondu*, pour aller tomber tout d'un bond du catholicisme dans l'extrême démagogie ! Il y avait de quoi être embarrassé vraiment et de quoi baisser la tête. La vérité aussi, c'est que M. de Lamennais, avec ses jugements absolus, devait assez peu goûter ma forme de critique d'alors, et même celle où, de tout temps, ma curiosité n'a cessé de se complaire.

Tant qu'il me put croire à lui ou avec lui, il m'appelait dans ses lettres « le bon Sainte-Beuve, » et trouvait ma plume à son gré. Quand je me séparai et que je me hasardai à le contredire (sans y mettre jamais de l'hostilité), il ne vit plus dans ma critique que du « marivaudage. » C'était encore, de sa part, de l'indulgence. J'ai eu depuis occasion de le revoir. Je le rencontrai chez l'excellent d'Ortigues, qui était resté, bien que catholique, son disciple fidèle ; on me fit dîner avec lui ; il m'engagea à le visiter, et je le retrouvai rue Tronchet à son

quatrième, tout à fait le même que je l'avais connu autrefois, naturel et affectueux. Je le dis à son éloge, il m'avait tout à fait pardonné mes libertés de plume. Mais les événements de 1848 l'assombrirent de nouveau ; les colères le ressaisirent ; je ne cherchai plus à le rencontrer, le hasard n'y aida pas, et je ne l'ai pas revu jusqu'à sa mort. Il est resté pour moi un grand écrivain, un grand et surtout un vigoureux esprit, dominé par une imagination forte, et plus que tout encore une âme de douleur, d'angoisse et de tourment.

Balzac est encore de ceux que M. Sainte-Beuve n'est jamais arrivé à goûter pleinement, contre la vogue desquels il a toujours implicitement protesté. Il avoue lui-même qu'il n'est point arrivé à l'admirer autant qu'il voudrait. Ce qu'il trouve de plus favorable à en dire, c'est que Balzac est « un écrivain actif, infatigable, toujours en effort et en rêve de progrès, qui nous a charmé mainte fois, et dont nous saluons volontiers en bien des points la supériorité naturelle. » Oui, mais on ne se fait pas faute, en même temps, d'insinuer en note que Balzac, après tout, est « un Pigault-Lebrun de salon, le Pigault-Lebrun des duchesses. » Là, évidemment, est le défaut d'affinité : un je ne sais quoi de vulgaire et de plat que M. Sainte-Beuve ne pardonne guère, le manque de distinction et de goût. On peut vanter Balzac tant qu'on voudra pour la fécondité, bien des dons de création et de puissance, mais il est permis aussi à ceux qui tiennent encore à l'art de rappeler que Balzac est le moins littéraire des grands talents. Il faut se souvenir, d'ailleurs, que Balzac avait déclaré à M. Sainte-Beuve une

guerre à outrance, guerre qu'il engagea sans excuse et qu'il soutint sans esprit. La cause en fut l'article même qui figure dans les *Portraits contemporains*, et qui ne parut pas au grand romancier assez adulateur. M. Sainte-Beuve nous a conservé le récit de l'effet produit par ce morceau :

Jules Sandeau m'a plus d'une fois raconté qu'il était auprès de Balzac au moment où cet article de la *Revue des Deux-Mondes* lui arriva. Le grand romancier, qui comptait sur un article tout laudatif et surtout favorable, se mit lui-même à le lire tout haut. Les premières pages ne le choquèrent pas trop, et il continuait d'assez bonne humeur sa lecture. Mais bientôt son visage se rembrunit : il jeta la *Revue*, et s'écria dans sa colère : « Il me le paiera ; je lui passerai ma plume au travers du corps. » Et il ajouta, pour complément de vengeance : « Je referai *Volupté*. » Ce dernier roman venait de paraître.

L'article sur Victor Hugo, je veux dire la notice qui suit les anciens morceaux de critique consacrés aux *Feuilles d'automne*, aux *Chants du crépuscule*, etc., ces pages sont parmi les plus intéressantes du volume. On y trouve l'aveu, sinon tout à fait l'explication, de la réserve dans laquelle M. Sainte-Beuve s'est depuis longtemps tenu en face du grand poëte. Mais je commence par le récit de leur première entrevue, un vrai chapitre de mémoires, celui-là :

Voici ce qui se passa : j'avais été chargé par M. Dubois de rendre compte dans le *Globe* du recueil des *Odes et Ballades ;* je l'avais fait avec des réserves, mais dans un assez vif sentiment de sympathie et de haute estime. Victor Hugo étant

allé voir M. Dubois, lui demanda mon nom et mon adresse pour me remercier. Or, précisément, je demeurais porte à porte, et sans le savoir, près de Victor Hugo, non pas encore rue Notre-Dame-des-Champs, mais bien rue de Vaugirard. Hugo y occupait un modeste appartement au second, nº 90, et moi j'y habitais avec ma mère au nº 94. Hugo étant venu chez moi sans me rencontrer et m'ayant laissé sa carte, j'allai lui rendre sa visite le lendemain vers midi, et je le trouvai à déjeuner. La conversation, dès les premiers mots, roula en plein sur la poésie : Mme Hugo me demanda à brûle-pourpoint de qui donc était l'article un peu sévère qui avait paru dans le *Globe* sur le *Cinq-Mars* de De Vigny : je confessai qu'il était de moi. Hugo, au milieu de ses remercîments et de ses éloges pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rhythme et de couleur. Je faisais dès ce temps-là des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter : je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois, et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture du vers; comme je m'occupais déjà de nos vieux poëtes du seizième siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui. Une seconde visite acheva de me convertir et de m'initier à quelques-unes des réformes de l'école nouvelle. Rentré chez moi, je fis un choix de mes pièces de vers et les envoyai à Victor Hugo, ce que je n'avais osé jusqu'alors avec personne ; car je sentais bien que mes maîtres du *Globe*, vraiment maîtres en fait d'histoire ou de philosophie, ne l'étaient point du tout en matière d'élégie. Hugo, en me répondant à l'instant, et en louant mes vers, sut très bien indiquer, par les points mêmes sur lesquels portait son éloge, quelles étaient tout à côté mes faiblesses. J'étais conquis dès ce jour à la branche de l'école romantique, dont il était le chef. Quelques mois après, nous allions, lui et moi, habiter rue Notre-Dame-des-Champs où, par un nouvel et heureux

hasard, je me trouvai encore son proche voisin, lui au n° 11 et moi au 19. Une vive intimité s'en suivit. Mon *Joseph Delorme*, déjà commencé dans la solitude et le silence, s'augmenta d'élégies plus fermes et d'un accent plus précis. Une période tout enhousiaste de trois années commença pour moi (1827-1830) : elle acheva de se consacrer dans mon culte intérieur par le recueil des *Consolations*, qui est resté à mes yeux comme le sanctuaire ardent et pur des plus belles heures de ma jeunesse.

M. Sainte-Beuve, à l'égard de M. Victor Hugo, en est où j'imagine que se trouvent bon nombre d'autres lecteurs, pas hostiles, certes, ni dénigrants, mais plutôt regrettant de ne pas admirer autant qu'ils le voudraient, tout prêts à s'en attribuer le tort, s'il le faut, mais ne pouvant, avec la meilleure volonté du monde, suivre l'auteur jusqu'au bout et dans toutes ses aventures. M. Sainte-Beuve ne fait aucune difficulté de reconnaître en M. Hugo une organisation d'artiste et de poëte, « la plus extraordinaire et la plus inattendue qu'ait vue paraître la littérature française. » Et encore : « Ce qui ne fait pas question pour moi, c'est que quand Hugo enfourche bien le coursier lyrique, il va plus loin que nul n'est jamais allé avant lui. » Le critique n'a pas cessé de conserver pour le poëte « les sentiments de respect d'un lieutenant vieilli pour son ancien général. » Mais tout cela n'empêche pas que la sympathie ne soit pas entière, que la communication électrique entre les deux ne reste imparfaite. Autrefois même, et lorsqu'il servait encore sous le grand capitaine du romantisme, M. Sainte-Beuve se

prenait déjà à le désirer un peu autre qu'il n'était ou qu'il ne pouvait être; il ne l'acceptait qu'à moitié ou, pour mieux dire, il ne l'acceptait qu'en l'idéalisant et en choisissant; il se demandait pourquoi, si sensible à l'admiration pour certaines parties, il se trouvait de la répulsion pour d'autres.

A propos de M. Victor Hugo, je ne puis m'empêcher de citer une lettre où se montrent, dès 1832, avec les mouvements généreux et humains qui furent toujours ceux du poëte, des aspirations républicaines assez inattendues à cette date. Je donne, avec la lettre, les lignes dont M. Sainte-Beuve l'a fait précéder :

Hugo, en 1830, était surtout un homme littéraire ; il se ralliait à la révolution de Juillet par un principe général de libéralisme plutôt que par un enthousiasme personnel. Dès les premières années qui suivirent, il semblait que, sauf un peu plus de vivacité dans ce qui concernait les droits du poëte au théâtre, il fût resté dans cette même mesure. Et pourtant, lorsque après les événements de juin 1832, à la suite de l'insurrection, Paris fut mis en état de siége, quand on put craindre à un moment une réaction sanglante, et qu'il fut question d'insérer dans le *National* une protestation revêtue de signatures, Victor Hugo, que j'avais prévenu, de la part de Carrel, me répondit par cette lettre, à laquelle je ne change pas un seul mot :

« Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14, et qui se réservent la mise en état de siége dans le double fond de leur gobelet !

» J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les

faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

» Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs.

» Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un F. S., dévoué il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout, clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un F... annonce en plein cabaret, pour la fin du mois, quatre belles guillotines permanentes dans les quatre principales places de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique, qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

» Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre. »

Et maintenant que j'y pense, voilà le mystère de tout à l'heure expliqué! On se demande pourquoi ces haut-le-corps de M. Sainte-Beuve, bien souvent, en lisant les œuvres de M. Hugo : il n'aura jamais pu digérer ce quatre-vingt-treize transformé en asticot!

M. Hugo aime ce qui est énorme; il a même fait de l'énormité, on se rappelle, la fonction de son Pégase. M. Sainte-

Beuve, lui, a surtout le sentiment des proportions et de la justesse : de là une note fondamentale diverse. Lamartine, en somme, semblait devoir être mieux son affaire. Mais Lamartine a été un homme politique, et il a trop visiblement porté dans ce second rôle les recherches de l'homme blasé, la soif d'aventures, des ardeurs de littérateur qui s'ennuie et qui veut à tout prix quelque émotion nouvelle. Voilà ce que M. Sainte-Beuve a cru voir, et ce qui le choque à bon droit. Il n'a pas essayé, du reste, de résumer son impression sur cette carrière extraordinaire de l'homme d'État lyrique ; il s'est contenté d'ouvrir son carnet de 1843, et d'en tirer quelques notes écrites au jour le jour, mais qui toutes reviennent à la même idée, à savoir que le politique, chez Lamartine, c'était encore et avant tout l'artiste.

C'est parce qu'il sentait qu'il avait en lui de quoi suffire à cette situation (au moins dans un grand moment) et de quoi y vibrer dans le tonnerre, que Lamartine a tout fait pour amener cette situation et pour la créer.

Ce qui me frappe dans ces événements si étonnants, c'est, à travers tout, un caractère d'imitation, — et d'imitation littéraire. On sent que la phrase a précédé.

Ordinairement la littérature et le théâtre s'emparaient des grands événements historiques pour les célébrer, pour les exprimer ; ici c'est l'histoire qui s'est mise à *imiter* la littérature.

Évidemment son grand talent cherchait une situation à sa hauteur et où il put se déployer. Ç'a été là son mobile secret et instinctif, indépendamment des convictions. Le fleuve cherche son niveau, l'oiseau cherche sa région.

Lamartine est au fond un roué, mais un roué de la race de Fénelon.

Il s'est corrompu, — peut-être. Mais c'est la corruption de l'ambroisie. Cette corruption elle-même est angélique et divine.

Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans cet appendice sur Lamartine, ce sont les citations de son discours de réception à l'Académie française, en 1830. Plein d'une sorte d'inspiration prophétique, le poëte y opposait la vie littéraire à la vie d'action. Évoquant « ces drames désordonnés et sanglants qui se remuent à la chute ou à la régénération des empires, » il s'assignait, d'avance, sa place dans les luttes sublimes. « Il faut des harangues pour la place publique, s'écriait-il, des plans pour le conseil, des hymnes pour les triomphes... On cherche un homme! son mérite le désigne : point d'excuse, point de refus, le péril n'en accepte pas ; on lui impose au hasard les fardeaux les plus disproportionnés à ses forces, les plus répugnants à ses goûts... L'esprit de cet homme s'élargit, ses talents s'élèvent, ses facultés se multiplient; chaque fardeau lui crée une force, chaque emploi un mérite, chaque dévouement une vertu. »

En présence d'un pareil discours, on ne peut nier, sinon la préméditation, du moins la prédestination du tribun. Le rôle était écrit; il ne s'agissait plus que d'obtenir la représentation de la pièce.

J'arrive à la partie des souvenirs de M. Sainte-Beuve qui excitera certainement le plus d'intérêt : je veux parler de la correspondance de l'auteur avec George Sand. George Sand n'avait point de chapitre dans l'ancienne édition des *Portraits contemporains*. M. Sainte-Beuve,

cette fois-ci, a été rechercher ses articles de 1832 et 1833, sur *Indiana*, *Valentine* et *Lélia*, moins pour ces articles mêmes, évidemment, que pour avoir l'occasion d'y rattacher les pages qui suivent. Nous avions tout à l'heure les Mémoires du critique, ce sont ceux d'un grand romancier qui s'y glissent maintenant comme un attrayant épisode. J'ai déjà beaucoup cité, mais je demande la permission de citer encore et largement. On n'est pas souvent à pareille fête. Et d'abord, l'introduction de M. Sainte-Beuve lui-même :

C'est ici le lieu tout naturel de parler de mes premières relations avec George Sand. Je voudrais pouvoir le faire aussi complétement que possible, parce que rien, selon moi, ne plaiderait plus en faveur de ce beau génie que les confidences d'amitié dont j'ai été le dépositaire à un moment bien décisif et critique de sa vie. Dès aujourd'hui pourtant, je puis indiquer le caractère d'une liaison dont elle-même a si bien parlé en ses *Mémoires*.

Lorsque je commençai à écrire sur George Sand, et que je donnai au *National* les articles qu'on a pu lire sur *Indiana* et sur *Valentine*, je ne la connaissais nullement. Ces deux romans m'avaient été signalés comme écrits par une jeune femme qui venait assez souvent dans un cabinet de lecture de la place de l'Odéon, et qui vivait d'une vie originale, d'une vie de garçon et d'étudiant. Je ne savais rien de plus, que de la manière la plus vague et par ouï-dire. L'article sur *Indiana* passa sans que je reçusse de ses nouvelles ; mais après l'article sur *Valentine*, Planche, qui la connaissait déjà, me dit que l'auteur désirait me voir pour me remercier. Nous y allâmes un jour vers midi ; elle habitait depuis peu, et seule, le logement du quai Malaquais. Je vis en entrant une jeune femme aux beaux yeux, au beau front, aux cheveux noirs un

peu courts, vêtue d'une sorte de robe de chambre sombre des plus simples. Elle écouta, parla peu et m'engagea à revenir. Quand je ne revenais pas assez souvent, elle avait le soin de m'écrire et de me rappeler. En peu de mois, ou même en peu de semaines, une liaison étroite d'esprit à esprit se noua entre nous. J'étais garanti alors contre tout autre genre d'attrait et de séduction par la meilleure, la plus sûre et la plus intime des défenses. Ce préservatif contre un sentiment d'amour en présence d'une jeune femme qui excitait l'admiration fut précisément ce qui fit la solidité et le charme de notre amitié. George Sand voulut bien me prendre, à ce moment délicat de sa vie où elle arrivait à la célébrité, pour confident, pour conseiller, presque pour confesseur. J'ai entre les mains les lettres les plus vraies, les plus naïves, les plus modestes, dans lesquelles elle s'ouvrait à moi et de son cœur et de son talent. C'est trop vif, trop sincère, trop plein surtout de noms propres, pour pouvoir être donné en entier. Voici pourtant quelques-uns de ces billets pris au hasard, et qui me font trop d'honneur ainsi qu'à elle pour que je ne saisisse pas l'occasion qui s'offre de les montrer aux amis comme aux ennemis, si elle pouvait en avoir encore. Les deux ou trois premiers qui tranchent par le ton sont les seuls qui soient légèrement cérémonieux ; le *monsieur* tomba vite entre nous.

On voudrait pouvoir donner chacune des lettres qui suivent, mais c'est toute une correspondance : force est donc de choisir. Voici la fin d'un billet de 1833, lorsque G. Sand n'avait pas encore fait la connaissance de Musset :

... Et ne croyez pas trop à tous mes airs sataniques : je vous jure que c'est *un genre* que je me donne. A propos, réflexion faite, je ne veux pas que vous m'ameniez Alfred de Musset. Il est très dandy. Nous ne nous conviendrions pas,

et j'avais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités, et meilleur d'obéir à ses sympathies. A la place de celui-là je veux donc vous prier de m'amener Dumas, en l'art de qui j'ai trouvé de l'âme, abstraction faite du talent. Il m'en a témoigné le désir, vous n'aurez donc qu'un mot à lui dire de ma part : mais venez avec lui la première fois, car les premières fois me sont toujours fatales.

Une autre fois, c'est Jouffroy, le philosophe, qu'elle voulut voir. Mais elle avait un effort à faire, se sentant naturellement sauvage. La lettre est bien belle, dégagée, profonde.

Prévenez-le, je vous prie, de mon extérieur sec et froid, de la paresse insurmontable et de l'ignorance honteuse qui me rendent silencieuse la plupart du temps, afin qu'il ne prenne pas pour de l'impertinence ce qui est chez moi une habitude, un travers, mais non pas une malveillante intention. J'ai vu, à la figure de M. Jouffroy, qu'il pouvait avoir l'âme belle et l'esprit bien fait ; mais je lui reconnaîtrai peut-être la possession de ces choses (très-rares et très-estimables à coup sûr) sans une très grande admiration. Il y a des hommes qui viennent au monde tout faits et qui n'ont pas de lutte à soutenir contre les écueils où les autres s'engagent et se choquent : ils passent au travers sans savoir seulement qu'ils existent, et parfois ils s'étonnent de voir tant de débris flotter autour d'eux. Je crains un peu ces hommes vertueux de naissance . Je les apprécie bien comme de belles fleurs et de beaux fruits, mais je ne sympathise pas avec eux ; ils m'inspirent une sorte de jalousie mauvaise et chagrine : car, après tout, pourquoi ne suis-je pas comme eux ? Je suis auprès d'eux dans la situation des bossus qui haïssent les hommes bien faits : les bossus sont généralement puérils et méchants ; mais les hommes

bien faits ne sont-ils pas insolents, fats et cruels envers les bossus?

Au reste, tout ceci doit être pris par vous d'une façon plutôt générale qu'applicable absolument à M. Jouffroy. Je ne prétends pas le juger sans le connaître; je ne veux pas négliger de le connaître par la seule crainte de le trouver trop régulièrement bon. Vous me dites de lui des choses qui s'accordent fort bien avec l'idée que j'en ai, et qui me confirment dans une opinion que j'ai de tous les hommes, c'est qu'il n'y a pas de confiance entière possible à réaliser : les gens qu'on estime, on les craint, et on risque d'en être abandonné et méprisé en se montrant à eux tel qu'on est; les gens qu'on n'estime pas comprendraient mieux, mais ils trahissent.

Cela est triste, mais ce qui prouve que c'est vrai, c'est que cela même, il faudrait le penser et ne pas le dire.

Or, cette idée de solitude éternelle qui vous saisit et vous serre, au sein des plus vives et des plus saintes affections, c'est une idée très-sombre et très-difficile à accepter. Tant qu'elle m'a semblé nouvelle, elle m'a fait désespérer : je commence à l'admettre, j'en parle encore comme d'une chose étonnante et rude, comme on parlait du choléra huit jours encore après le choléra, et bientôt, sans doute, je m'en tairai comme d'une chose triviale et de mauvais goût ; je n'en souffrirai peut-être plus. Quand on consent à vieillir, on vieillit si vite !

Je dis dis donc que M. Jouffroy doit être bon, candide, inexpérimenté pour un certain ordre d'idées où j'ai vécu et creusé, où vous avez creusé aussi, quoique beaucoup moins avant que moi. Par exemple, je me suis dit : Est-ce qu'il ne serait pas permis de manger de la chair humaine? —Vous vous êtes dit : Il y a peut-être des gens qui se demandent si l'on peut manger de la chair humaine. — Et M. Jouffroy s'est dit : L'idée n'est jamais venue à aucun homme de manger de la chair humaine.— Pourtant il y a des peuplades entières qui en mangent, et qui n'en sont peut-être pas plus mal avec Dieu pour cela,

Peu après vinrent les grandes passions et leurs joies, puis les grandes déceptions et leurs douleurs, puis enfin le calme, le travail, l'équilibre. Il y aurait là des trésors à piller. Je termine, puisqu'il faut terminer, par une lettre, la plus belle de toutes peut-être, et couronnant admirablement cette correspondance : elle est de M. Sainte-Beuve lui-même, parlant de son éloquente amie, en termes dignes de lui et d'elle. Vous la connaissez, dit-il, par ses écrits, mais vous ne la connaissez encore qu'à demi :

Il y a des parties plus profondes, plus vives, qu'elle a raison, du moins maintenant, de ne pas dire, et seulement d'indiquer : si on savait tout d'elle, je ne parle pas de l'admiration, mais l'estime pour sa nature et la sympathie même augmenteraient. Elle a pu et dû se tromper quelquefois, et avec violence, mais toujours avec sincérité ; personne n'a joué plus franc qu'elle à ce jeu si périlleux de la vie. Son talent, son âme, toute son organisation, ne sont qu'un dans les grands moments ; elle est femme et très femme, mais elle n'a rien des petitesses du sexe, ni des ruses, ni des arrière-pensées ; elle aime les horizons larges et vastes, et c'est là qu'elle va d'abord ; elle s'inquiète du bien de tous, de l'amélioration du monde, ce qui est au moins le plus noble mal des âmes et la plus généreuse manie. En un mot, elle a la puissance et le cœur, et plus on la connaîtrait en tous ses orages, plus on lui resterait attaché par cet attrait qui intéresse aux natures singulières, en même temps que par ce nœud qui lie aux êtres profondément humains. Elle a su être naturelle sous les systèmes, comme elle s'est trouvée passionnée sous ses magnificences de talent.

Il est temps de finir. J'ai beaucoup cité, et je n'ai fait, avec tout cela, qu'effleurer les richesses contenues dans

les volumes de M. Sainte-Beuve. J'y renvoie donc le lecteur. Il n'y trouvera pas seulement de piquantes révélations et des pages exquises, il y puisera une nouvelle estime pour la probité littéraire de l'auteur, pour ce besoin incorruptible de justice, de vrai en tout, et, dans la justice et le vrai même, pour ce besoin de la mesure et des nuances sans lesquelles tout se fausse aussitôt.

Juillet 1869.

XI

LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-BEUVE

Je ne veux point médire de la bibliothèque du simple curieux ou amateur de livres. J'y prends plaisir, tout le premier. J'aime les belles éditions, les belles reliures, et je ne suis pas sans m'intéresser au livre rare pour sa rareté même, à l'exemplaire unique pour ces seuls mérites de convention qui en font une chose à part. M. Jules Janin, dans un amusant ouvrage qu'il vient de publier, nous parle d'un *La Fontaine*, deux volumes reliés par Derome, et qui n'ont jamais été ouverts ! C'est absurde, n'est-ce pas, et cependant est-il un amateur qui maniât ces volumes sans quelque respect? Ces superstitions, ces raffinements, je les comprends donc et j'y trempe, mais à une condition, c'est qu'on m'accorde hautement la supériorité du bon livre sur le livre simplement curieux, et de la littérature sur la bibliomanie. Celle-ci n'a de valeur, en définitive, et de raison d'être que celle-là. Du moment qu'on méconnaît ce lien, qu'on veut donner au livre une signification indépendante de son contenu, on en fait un simple article de bric-à-brac, on ravale ce qu'on voulait élever. Le bibliomane a beau faire, nous en-

trerons toujours avec de tout autres sentiments dans la bibliothèque d'un amateur, fût-il le plus riche et le plus intelligent de son espèce, et dans celle d'un écrivain qui a illustré son nom par les lettres. La première peut être le monument d'un goût éclairé et délicat, mais la seconde porte l'empreinte de l'intelligence qui l'a formée: voilà les instruments de son travail; voilà la trace de ses prédilections, les matériaux de ses propres immortels ouvrages; on sent ici comme la place encore chaude du génie; on y lit comme l'abrégé d'une histoire intellectuelle!

Ce n'est pas que tout écrivain ait nécessairement une bibliothèque. Chateaubriand n'en avait pas : des nids à rats! disait-il. Lamartine n'en avait pas non plus. Lamartine et Chateaubriand étaient avant tout des poëtes, même dans leurs voyages et dans leurs histoires. Mais Sainte-Beuve devait avoir une bibliothèque, lui, si exact dans son savoir, si patient dans ses recherches. Et, de fait, il en avait une, et considérable. Il en avait même plusieurs, chacune représentant une phase de sa vie, une époque de ses travaux. C'est ainsi que le *Tableau de la poésie française au seizième siècle* y figure par toute une collection de nos poëtes du seizième siècle, achetés dans un temps où ils étaient moins difficiles à trouver qu'aujourd'hui, de beaux exemplaires, bien conservés, bien reliés: une trentaine de volumes qui sont destinés à allumer de terribles luttes entre les amateurs. Puis vient une seconde bibliothèque, celle qui a servi à faire le *Port-Royal*, la plus complète probablement qui ait jamais été formée en dehors des maisons jansénistes. Elle comprend

même quelques manuscrits. Il serait à déplorer qu'elle fût dispersée, et peut-être vaudrait-il mieux encore qu'elle passât à l'étranger : on assure que la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne s'apprêtent à nous la disputer. Voilà pour les goûts anciens et solides. Des goûts plus modernes trouveront à se satisfaire dans les éditions originales des ouvrages romantiques, des drames de M. Victor Hugo, par exemple, et tous ou presque tous avec la dédicace autographe des auteurs. Ce n'était pas là pourtant, il faut le reconnaître, le coin de sa bibliothèque que préférait Sainte-Beuve ; ses prédilections étaient pour un petit nombre de chefs-d'œuvre : l'*Iliade*, qu'il mettait au-dessus de tout ; Virgile, dont il rassemblait avec soin, vers la fin de sa vie, les éditions récentes, même celles qui paraissaient à l'étranger ; Racine, pour lequel il avait une tendresse particulière ; et, parmi les poëtes de nos jours, Lamartine. M. Hugo le savait et le disait un jour à Lamartine lui-même, en présence de Sainte-Beuve : « Il vous aime plus que moi. » Joignez à ces poëtes quelques moralistes, la Rochefoucauld, la Bruyère, et vous aurez la bibliothèque intime du défunt. On voit d'ici quelle est la variété de la collection que les héritiers de Sainte-Beuve vont mettre en vente. Je n'ai parlé, d'ailleurs, que des parties les plus marquantes. Le gros du catalogue sera formé, on le comprend, d'une quantité de livres de travail, relatifs pour la plupart à l'histoire littéraire ; des livres excellents, mais qui ne touchent pas autant que les autres à la personne et à la biographie de leur possesseur.

Ce qui ajoute infiniment à la valeur des livres de Sainte-Beuve, c'est que beaucoup sont chargés de notes marginales, ou renferment de petites feuilles de papier sur lesquelles le critique écrivait ses impressions et ses remarques. Il y a là en foule des traits curieux, des réflexions ingénieuses, d'amusantes boutades. Sainte-Beuve semble avoir hérité de cette habitude d'annoter les auteurs qu'il lisait. Son père (qui mourut l'année même où il lui naquit un fils), avait de la littérature, le goût de l'antiquité latine, une grande mémoire. Nous avons vu son Virgile, son Horace, criblés de commentaires, et un lambeau d'un numéro du *Vieux Cordelier* dont il s'était servi pour écrire ses pensées. Parmi ces pensées se trouve un portrait de Camille Desmoulins, qui paraît avoir été tracé d'après nature, et qui ne sera pas déplacé ici. « Desmoulins, y est-il dit, avait un extérieur désagréable, la prononciation pénible, l'organe dur, nul talent oratoire, mais il écrivait avec facilité, et était doué d'une gaieté originale qui le rendait très-propre à manier l'arme de la plaisanterie. »

Mais passons aux livres annotés par Sainte-Beuve lui-même. Voici d'abord son *Homère*, en quatre volumes, tout couvert d'une petite écriture fine. Je l'ouvre au hasard et je tombe sur ce jugement. « La poésie d'Homère, pour la peindre avec ses propres traits, c'est comme les courants du grand fleuve Océan, qui est le père de tous les fleuves. » A la fin de l'Odyssée, se trouve cette note : « Achevé de lire l'Odyssée pour la troisième fois, le 30 juillet 1856. » Sainte-Beuve, on le sait, dans les der-

nières années de sa vie, avait pris un maître de grec, M. Pantasidès, helléniste instruit avec lequel il revoyait ses auteurs. « Pantasidès, lui disait-il parfois, quand je serai trop vieux et que je ne pourrai plus faire d'articles, nous relirons ensemble l'*Iliade*. » Mais cette *Iliade*, disait M. Pantasidès à son tour, « c'est lui qui me l'expliquait; je comprenais mieux que lui le sens littéral, mais, avec son sentiment de poëte, il me faisait comprendre la pensée littéraire du texte. »

L'admiration de Sainte-Beuve pour les Grecs ne l'empêchait pas de savourer les Latins. Sur un joli exemplaire de Catulle, Tibulle et Properce, je lis ce vers écrit de sa main, l'épicurien littéraire pris sur le fait :

Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.

Un Horace porte cette note : « Heureux Horace ! quel n'a pas été son destin ! Quoi ! parce qu'il a une fois exprimé en quelques vers charmants son bonheur champêtre et décrit son coin de terre préféré, voilà que les vers faits à plaisir pour lui seul et pour l'ami auquel il les adressait, se sont, depuis, emparés de toutes les mémoires, et s'y sont si bien logés qu'on n'en conçoit plus d'autres, et qu'on ne trouve que ceux-là dès qu'il s'agit pour chacun de célébrer sa propre retraite chérie ! »

Je passe à côté d'un Plaute qui a appartenu à Antoine Arnauld, et qui porte sa signature : double relique aujourd'hui ! Quant au Cicéron de Sainte-Beuve, il n'a point de notes, mais voici qui en tient place, le fragment

d'une lettre adressée à une dame, à une grande dame, à laquelle notre écrivain avait envoyé en cadeau les œuvres de l'orateur latin : « Cicéron, écrivait-il, est le Platon des Latins, et plus accessible pour nous que l'autre. Son traité de l'*Amitié*, son traité des *Devoirs*, le commencement de son dialogue sur les *Lois*, grand nombre de ses *Lettres* vous feront plaisir à parcourir : vous en aurez une suffisante idée. C'est le plus grand littérateur qu'il y ait jamais eu, le plus élégant, le plus instruit, le plus spirituel, le plus honnête (avec son grain inévitable de vanité), et aussi le plus philosophe : lisez, pour vous en convaincre, quelques pages de son traité de la *Nature des Dieux*. »

« Le plus grand littérateur qu'il y ait jamais eu, » — comme c'est bien cela ! Et que nous voilà loin, avec ce critique éclairé, des dénigrements injustes, j'allais presque dire envenimés, de certains modernes, de M. Mommsen, par exemple !

Sainte-Beuve ne fit que rarement des excursions dans les littératures étrangères. Il a cependant annoté quelques auteurs anglais, un Cowper, entre autres, et un volume dépareillé des *Essais* de sir William Temple. Sur un paquet de livres et articles relatifs à la Chine, on lit une indication piquante : « Article à faire sur la poésie chinoise, et aussi, immédiatement après, sur les poëtes français, un *convoi de contemporains*. » L'expression est jolie. Sainte-Beuve, en effet, n'exécutait pas les gens, il *n'éreintait* pas, il se contentait de conduire les obsèques. Je relève encore cette note sur un exemplaire des *Lettres de*

Jean de Müller à ses amis : « Le duc de Broglie dit, de cette correspondance de Jean de Müller et de Bonstetten, que cette lecture a peut-être décidé de sa vie ; qu'il y a pris le goût de l'étude sérieuse, élevée, etc. »

Nous avons vu le vers que Sainte-Beuve inscrivait sur son exemplaire des élégiaques latins ; sur son *Imitation de Jésus-Christ,* il avait écrit : *Ama nesciri*, aime d'être ignoré, complais-toi dans l'obscurité. Cela doit dater des environs de 1830, et nous tenons là les deux Sainte-Beuve, ou plutôt nous le tenons, lui, dans les deux points extrêmes de sa vie et de sa pensée ; mais, ne l'oublions pas, cherchant à remplir tout l'entre-deux.

On arrive, en continuant cette promenade à travers la bibliothèque de notre ami, à ces belles éditions des poëtes du seizième siècle dont j'ai déjà parlé. Le Vauquelin est d'une grande rareté ; il a appartenu à Pixérécourt et à Nodier, et avant eux au cardinal Mazarin. « Il est probable qu'il est sorti de la bibliothèque du cardinal lors de la grande vente qui se fit par arrêt du Parlement, et dont parle Gui Patin dans sa lettre du 30 janvier 1652. » Le Ronsard n'est pas moins beau, et dans un état de conservation et de reliure qui fait l'admiration des amateurs. Il a beaucoup de notes. En lisant ces vers, par exemple :

Là sont par la nature encloses,
Au fond de cent mille vaisseaux,
Les semences de toutes choses,
Éternelles filles des eaux, etc.

En lisant ces vers, l'imagination de Sainte-Beuve s'était

échauffée; il avait vu comme une germination future de ces semences éternelles, et, de sa fine écriture, il avait écrit en regard: « C'est beau, c'est peut-être vrai. Quel laboratoire, en effet, que ce qui se passe au fond des mers, surtout si ce fond doit un jour apparaître à la lumière et fermenter sous le soleil (la masse des eaux se déplaçant) dans quelque grand printemps futur ! »

Nous voici au dix-septième siècle. Mais là tout d'abord et dès le seuil, Sainte-Beuve nous arrête, nous avertit qu'il faut distinguer. En face d'un passage alambiqué et ampoulé de la *Clélie* (bel exemplaire de 1656, en neuf volumes), se trouve la remarque suivante : « Il y a une conclusion sérieuse à tirer de là : ne plaçons jamais le beau moment du dix-septième siècle à l'heure où de telles choses avaient la vogue et étaient admirées dans la meilleure compagnie. O Molière! ô Boileau! au secours ! »

Patience, les voilà, plusieurs dans toute l'originalité de l'édition *princeps*, les *Provinciales*, par exemple, les *Satires* de Boileau, *Phèdre* et *Athalie*, le *Discours sur l'histoire universelle*. Les *Provinciales* surtout feront faire des folies aux amateurs. Ce sont les « petites lettres, » sous leur forme primitive de feuillets in-quarto : « exemplaire original et précieux, dit Sainte-Beuve. On peut encore voir à certaines lettres la trace du *pli* qui prouve que c'est bien l'édition originale et qu'elles ont été d'abord pliées comme un journal. » L'auteur de *Port-Royal* y a mis beaucoup de notes, celle-ci entre autres, en tête de la dixième lettre : « A la fin de la dixième, le dialogue cesse, l'ironie a fait son temps, l'impatience et l'indigna-

tion saisissent *l'auditeur* (Pascal), il se lève, *l'orateur* commence, il tire le glaive. Il y a des *Philippiques* et des *Catilinaires.* »

La Rochefoucauld avait beaucoup occupé Sainte-Beuve, l'attirant et le repoussant tour à tour, tantôt lui arrachant son adhésion, tantôt l'excitant à la contradiction.

Ainsi, sur son exemplaire des *Mémoires* de Retz, il avait écrit un jour : « La vocation de M. de la Rochefoucauld était donc d'assister à tout, de se mêler à tout, de marquer tout, mais de bien voir, d'observer et de le dire ensuite, de résumer toute son expérience en des termes concis, incomparables. »

Une autre fois, au contraire, le sentiment moral protestait avec chaleur, presque avec indignation. « Et dans les événements récents de l'Inde anglaise, le siége de Lucknow, un sir *Henri Laurence*, un sir *Henri Havelock !* Ces hommes de devoir, de dévouement, de sacrifice sublime et simple, irez-vous les expliquer par la méthode de la Rochefoucauld ? Mais ce serait un attentat, un sacrilége que de chercher le calcul dans leur longue et constante inspiration ! S'il y a pour mobile l'amour-propre, il est bien caché, et cette ignorance même, cet *incognito*, constitue un état tout particulier qui mérite qu'on le distingue. »

La pensée suivante ne porte plus directement sur la Rochefoucauld, elle a seulement été suggérée par lui ; elle est profonde :

« Pour garder votre réputation devant la postérité

et pour qu'elle s'étende, l'essentiel est que cette postérité croie avoir besoin de vous comme type, comme exemple, comme matière continuelle et commode à citations. Cela vous perpétue plus encore que le mérite intrinsèque de votre œuvre. En un mot, l'homme qui passe pour avoir eu le plus d'esprit est celui qui a l'esprit de demain et d'après-demain. »

Le là Bruyère est couvert de notes au crayon; il y aurait presque de quoi en faire un commentaire. Sainte-Beuve goûtait singulièrement les *Caractères*. A la fin du chapitre *Des femmes*, il écrit : « Que de qualités dans ces pages! Cœur, probité, finesse, malice, talent, discrétion, la Bruyère avait tout. » Et en regard du célèbre fragment dans lequel la Bruyère a célébré, sous le nom d'Arténice, la charmante et malheureuse Mme de Boislandry : « C'est de l'André Chénier, c'est un diamant, une perle. Et quelle délicatesse d'avoir ainsi loué une femme qui avait eu les plus désagréables démêlés avec son mari, et qui avait été chansonnée. Cela me rappelle le début de Chénier : Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine... Et qu'on dise, après cela, que la Bruyère n'est pas poëte à sa manière ! Quel dédommagement immortel pour une femme que l'opinion harcelait et insultait ! »

Le Boileau aussi (édition originale de 1666, les sept premières satires, une précieuse plaquette !) a son commentaire. On y note des *passages faibles*, des *lieux-communs*. L'éloge domine cependant; ainsi, à propos de la septième satire :

« Nous avançons, nous montons les degrés du talent

de Despréaux jusqu'à ce qu'il soit en pleine possession. Il y a la verve du genre, le vœu, la vocation, le coin du génie. » — Et plus loin, à la fin : « Il y a un joli entrain. Le satirique est sûr de lui, il sent sa force : il n'a plus rien à ménager — il va entrer dans sa seconde carrière à pleines voiles. Il ose se faire imprimer et avouer ses productions. »

Mais voici la perle de cette collection, Sainte-Beuve se livrant à ses impressions de jeunesse, puis revenant longtemps après, se corrigeant, et à cette occasion s'élevant aux fines considérations, traçant l'image délicate des conditions de la lecture faite avec goût. L'écrivain n'a pas écrit de plus jolies pages que cette saillie griffonnée sur la marge d'un livre. Il s'agit du *Télémaque*. L'exemplaire avait appartenu de bonne heure à Sainte-Beuve, qui, à vingt et un ans, y avait tracé quelques lignes :

« On dit que Fénelon écrivit *Télémaque* pour matière de thèmes du duc de Bourgogne, et que le manuscrit est presque sans ratures. On s'en aperçoit bien à ce style si souvent lâche et commun, à ces maximes banales, à ces caractères sans vérité, que ne rachètent pas l'harmonie et la richesse de quelques descriptions, et qui rendraient un tel livre, s'il était composé aujourd'hui, insupportable de fadeur et de déclamation (1825.) »

Dix-sept ans après, Sainte-Beuve se contente d'ajouter ces mots : « Tout cela a été écrit dans la férocité de l'âge, *ferox juvenis* (1842). » Mais cela ne lui suffit pas, et plus tard encore il revient sur ce sujet et il écrit :

« Je réfute aujourd'hui ces jugements hautains et cava-

liers, en disant : La jeunesse est trop ardente pour avoir du goût. Pour avoir du goût, il ne suffit pas d'avoir en soi la faculté de goûter les belles et douces choses de l'esprit : il faut encore du loisir, une âme libre et vacante, redevenue comme innocente, non livrée aux passions, non affairée, non bourrelée d'âpres soins et d'inquiétudes positives, une âme désintéressée, et même exempte du feu trop ardent de la composition, non en proie à sa propre verve insolente ; il faut du repos, de l'oubli, du silence, de l'espace autour de soi. Que de conditions, même quand on a en soi la faculté de les goûter, pour jouir des choses délicates ! »

Cette dernière note, sans date, est tout à fait de l'écriture serrée et ferme, bien définitive, des dernières années de M. Sainte-Beuve.

La bibliothèque de Sainte-Beuve, à côté de tous ces livres annotés par lui-même, renferme deux volumes d'un plus grand intérêt encore, l'un de Fontanes et l'autre de Chateaubriand.

Fontanes, vers 1800, avait eu l'idée de recueillir ses poésies ; l'impression, en plusieurs volumes, en était même presque achevée, lorsque la faveur du consul vint trouver l'écrivain. « Se sentant à la veille d'une destinée politique, il ne voulut point la compromettre d'avance par une publication littéraire qui offre toujours prise à la critique[1]. » Il arrêta donc l'impression, et fit détruire ce qui avait été tiré de l'édition. Un exemplaire d'un de ces

1. Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I. page 86, nouvelle édition.

volumes échappa cependant à la destruction, et avait passé dans les mains de Sainte-Beuve. Il renferme une traduction en vers d'une partie du cinquième chant de Lucrèce, et surtout une préface de cette traduction, dans laquelle l'écrivain, esquissant les conditions d'une apologie moderne du christianisme, semble prédire l'ouvrage de Chateaubriand qui parut deux ans plus tard. Le passage est remarquable.

Il faudrait, disait Fontanes, éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique vague, obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet ; l'élévation et la sensibilité y domineraient, mais sans faste et sans effort. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements et de raisonnements qui forme l'éloquence, car, dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme qui persuade y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse qui subjugue la raison. C'est donc à une âme douce, plutôt qu'à une âme fière, qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain.

Sainte-Beuve, en face de ce passage, a ajouté au crayon : « Le grand écrivain était tout trouvé, il le connaissait ! »

Ce volume de Fontanes est donc un livre inédit quoique imprimé, et probablement unique ; mais il a pour pendant, dans la bibliothèque de Sainte-Beuve, un volume de Chateaubriand encore plus précieux et plus curieux.

On sait que Chateaubriand avait publié son premier

ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*, à Londres, en 1797. Il paraît que l'ouvrage eut du succès, puisque dès l'année suivante, nous voyons l'écrivain en préparer une nouvelle édition. Il prend son exemplaire à cet effet, et là il rature, il corrige, il ajoute; le plus souvent, cependant, il oublie qu'il travaille pour le public, et il griffonne en marge toutes les idées qui lui passent par la tête, des boutades, des anecdotes. Mais laissons ce volume raconter lui-même son histoire jusqu'au jour où il a passé entre les mains de Sainte-Beuve. Voici la note qu'y trace son premier possesseur, M. Augustin Soulié, à qui Chateaubriand en avait fait cadeau :

Cet exemplaire de l'édition originale de l'*Essai sur les Révolutions* est d'autant plus précieux, qu'il renferme plusieurs pages chargées de notes de la main de l'auteur. Ces notes n'ont aucun rapport avec celles que M. de Chateaubriand a faites depuis dans l'édition des Œuvres complètes publiées par le libraire Ladvocat : celles-ci expriment des sentiments particuliers de l'auteur à une époque où il était très-jeune, et des particularités curieuses sur des écrivains contemporains, tels que Lebrun, Parny, Fontanes, Bernardin de Saint-Pierre, etc. etc.

Une seconde note est signée de M. Aimé Martin :

Ce livre fut trouvé dans les papiers que Chateaubriand avait laissés en Angleterre, et qui lui furent rendus en 1814 après la chute de Napoléon. L'exemplaire avait été préparé pour une seconde édition. Ne se souvenant plus des notes écrites sur les marges, M. de Chateaubriand le donna à M. Augustin Soulié, éditeur de ses œuvres publiées chez Ladvocat. L'exemplaire devait servir de copie. Heureusement M. Soulié

eut l'idée de le conserver, et plus tard il consentit à s'en défaire en ma faveur.

Le volume, à la mort de M. Aimé Martin, avait passé aux mains de M. Tripier, et de là dans celles de Sainte-Beuve qui l'acheta fort cher. L'auteur des *Lundis*, à diverses reprises, a signalé ces notes de Chateaubriand, et le jour qu'elles jettent sur l'état de ses convictions religieuses en 1798, à la veille du *Génie du christianisme*[1]. Il en avait même donné des extraits, et nous a montré le futur apologiste de la religion, parlant du christianisme à cette date comme d'une croyance surannée, envers laquelle on ne se croit plus obligé qu'à des ménagements de politesse. C'est ainsi qu'à la suite de je ne sais plus quel argument : « Cette objection est insoluble, écrivait Chateaubriand, et renverse de fond en comble le système chrétien. Au reste, personne n'y croit plus. » Puis, comme, dans le texte imprimé de l'ouvrage, il avait cru devoir faire quelques compliments aux défenseurs de la foi et parler de leurs raisons victorieuses, il s'empresse, en marge, de protester contre lui-même. Sa véritable opinion, c'est que ces prétendues raisons victorieuses sont « des platitudes » et s'il a écrit le contraire, c'est, dit-il, que « j'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots. »

Même émancipation de toute croyance et de tout préjugé dans ses opinions politiques : « Qu'est-ce qu'un républicain ? un sot dévoré par des fripons. Qu'est-ce qu'un

1. Voy. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, page 163, mais surtout le 10e vol. des *Causeries du Lundi*.

royaliste? un sot dévoré par *un*... » Le mot est en blanc dans l'original; Chateaubriand n'a pas osé écrire, dans toute sa crudité, l'injure que le mépris lui suggérait.

Du reste, dès cette époque, c'est-à-dire à l'âge de trente ans à peine, Chateaubriand éprouvait ce désenchantement, ce dégoût de la vie, qui a trouvé une si magnifique expression dans *René:* « Ne désirons point survivre à nos cendres! s'écrie-t-il; mourons tout entier, de peur de souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit corriger de la manie d'*être.* »

Ainsi on voudrait pouvoir cesser d'être, pouvoir s'anéantir; mais, en attendant, on ne laisse pas que d'être très-préoccupé de gloire littéraire; on fait des projets de publication, on a les yeux fixés sur ce Paris dont l'opinion fait loi. Fontanes y était retourné; Chateaubriand désirait aller le rejoindre, y retrouver ses amis, y rencontrer ses vrais juges : « Si la paix se fait, écrit-il, j'obtiendrai aisément ma radiation, et je m'en retournerai à Paris, où je prendrai un logement au Jardin des Plantes; je publierai mes *Sauvages*, et je reverrai toute ma société! Toute ma société! combien je trouverai d'absents! » Ailleurs, en regard du récit d'une *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, on lit ces mots: « Toute cette nuit est connue des gens de lettres de Paris; on l'a fort applaudie. » Et ailleurs encore, en marge d'une autre description américaine : « On applaudira à Paris, on blâmera peut-être à Londres. Et que m'importe Londres! Est-ce les émigrés que je dois prendre pour juges? Parmi les Anglais il y en a plusieurs dont je désirerais obtenir le suffrage. Mais

comment la généralité pourrait-elle juger du style d'un livre écrit dans une langue étrangère? Je me dis et me dirai toujours : que penseront la Harpe, Fontanes, Bernardin de Saint-Pierre ? C'est le seul moyen de faire quelque chose de passable. Si je me mets à écrire pour M. P..., M. B..., il vaut beaucoup mieux retourner bêcher la terre. Au fait, il n'y a que deux classes qui jugent dans le public : les gens de lettres et les femmes; les uns raisonnablement, les autres avec sensibilité ; cette manière-là vaut bien l'autre. »

Je n'ai pas la prétention, on le comprend, de recueillir ici tous les fragments de ces confessions ou mémoires inscrits sur les marges d'un livre. Mais j'y trouve quelques portraits que je me reprocherais d'omettre; celui-ci par exemple :

Le chevalier de Parny est grand, mince, le teint brun, les yeux noirs, enfoncés et fort vifs. Nous étions liés. Il n'a pas de douceur dans la conversation. Un soir, nous passâmes cinq heures ensemble, et il me parla d'Éléonore. Lorsqu'il était près de quitter l'Ile de France, lors de son dernier voyage, Éléonore lui envoya une négresse pour le prier d'aller la voir. Cette négresse était la même qui l'avait introduit en de plus doux rendez-vous. Le vaisseau qui devait ramener Parny en Europe était à l'ancre ; il devait partir dans la nuit. Qu'on juge des sensations que l'amant d'Éléonore dut éprouver, lorsqu'après douze ans de silence, il reçut ce message au moment de son départ, par cette négresse. Que de souvenirs! Éléonore était blonde, assez grande, non belle, mais attrayante, mais respirant la volupté. Au reste, Parny m'a dit que les sites décrits par Saint-Pierre dans *Paul et Virginie* étaient faux ; mais Parny enviait Bernardin.

Le portrait de Lebrun est des plus curieux; c'est Pindare décrit par son valet de chambre :

Lebrun a toutes les qualités du lyrique. Ses yeux sont âpres, ses tempes chauves, sa taille élevée. Il est maigre, pâle, et quand il récite son *Exegi monumentum*, on croirait entendre Pindare aux jeux olympiques. Lebrun ne s'endort jamais qu'il n'ait composé quelques vers, et c'est toujours dans son lit, entre trois et quatre du matin, que l'esprit divin le visite : quand j'allais le voir le matin, je le trouvais entre trois ou quatre pots sales, avec une vieille servante qui faisait son ménage. « Mon ami, me disait-il, ah ! j'ai fait cette nuit quelque chose ! oh ! si vous l'entendiez ! » et il se mettait à *tonner* sa strophe, tandis que son perruquier qui enrageait lui disait : « Monsieur, tournez donc la tête, » et avec ses deux mains, il inclinait la tête de Lebrun qui oubliait bientôt le perruquier et recommençait à gesticuler et déclamer.

Voici maintenant une anecdote. Ce n'est pas ma faute, je prie le lecteur de le remarquer, si Chateaubriand, en ces notes, laisse un peu aller sa plume et ses souvenirs. Sainte-Beuve l'a dit, « il y avait un Chateaubriand secret, aussi lâché et débridé de ton que l'autre l'était peu; mais celui-là connu seulement d'un très-petit nombre dans l'intimité. » C'est justement ce Chateaubriand-là qui se montre ici à nous, et que nous croyons utile de prendre sur le fait.

Fontanes m'a fait faire un dîner fort gai dans ma vie. Nous étions pour convives, moi, Ginguené, Flins [1], le chevalier

1. Flins, poëte médiocre que l'on appelait « le Ragotin de la littérature, » et dont on est étonné de voir le nom revenir plu-

de Parny ; La Harpe, qui prétendait qu'il n'allait plus à ces parties de *jeunes gens*, nous avait envoyé sa femme. Mme Dufresnoy, la *poëtesse* et la maîtresse de Fontanes, y était, et ce qu'il y a de bien français, c'est que le mari y était aussi, et qu'il ne s'apercevait de rien. Grande chère, bon vin, pas trop *poëtes:* cependant nous ne pûmes nous empêcher de l'être un peu. »

Chateaubriand, dans un article du *Conservateur* sur un ouvrage de Boissy-d'Anglas, a écrit ces lignes : « L'auteur a tort d'avancer que Malesherbes eût conservé aux philosophes du dix-huitième siècle l'affection qu'il avait eue pour eux ; je l'ai entendu s'exprimer sur le compte de Condorcet en des termes que je n'oserais pas rapporter. »

Eh bien ! ces expressions trop vives, nous les trouvons consignées dans les notes manuscrites de l'*Essai*, et il est certain qu'elles font un singulier contraste avec le caractère du *Sage* qui les a prononcées. « Condorcet a été mon ami, aurait dit Malesherbes, mais, à présent, je ne me ferais aucun crime de l'assassiner. » Et Chateaubriand d'ajouter : « Je n'ai pas rapporté ce mot, parce que les *honnêtes gens* en auraient été scandalisés. O petits hommes ! »

Revenons à Sainte-Beuve et terminons ces extraits par deux ou trois notes relatives à des contemporains.

sieurs fois comme une autorité dans l'*Essai sur les Révolutions*. Il était lié avec Fontanes. « On ne pouvait voir quelque chose de plus laid, dit Chateaubriand dans ses Mémoires : court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents sales, et, malgré cela, l'air pas trop ignoble. »

Sur un exemplaire des *Méditations* de Lamartine, en face de ces beaux vers :

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit...

« Il y a de la sérénité chez Lamartine, écrit Sainte-Beuve, même dans les moins beaux jours : jamais chez René. Lamartine engendre la sérénité, il la crée même là où il n'y a pas lieu. René engendre l'orage. »

Et en tête de la *Semaine Sainte*, dans le même recueil :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautonniers sans étoile, abordez, c'est le port!

« Ce second vers, fait observer notre critique, est du duc de Rohan, chez qui Lamartine fit cette pièce. Il avait fait les trois vers, moins le second, et il disait : « Et mon second? » L'abbé de Rohan lui dit : « Le voici : Nautonniers sans étoile, etc. » — Les premières Méditations furent recueillies par l'abbé de Rohan, et choisies entre plusieurs albums, ou elles étaient dispersées avec d'autres [1]. »

Je saute de Lamartine à M. Véron, dont Sainte-Beuve

1. Il s'agit du prince de Léon, devenu, à la mort de son père, duc de Rohan-Chabot et pair de France. Après avoir servi et avoir été marié, il entra dans les ordres, devint archevêque d'Auch et cardinal. Il est mort en 1833.

faisait cas, on le sait; mais Véron s'était avisé de devenir auteur, écrivain, et Sainte-Beuve n'entendait pas raillerie sur ce point. Il n'y eut jamais de plus incorruptible probité littéraire que la sienne. L'ambition, l'amitié, les égards les plus nécessaires, rien n'y faisait. C'est ainsi qu'il se refusa toujours à faire, sur le *César* de Napoléon III, l'article qu'il semblait si naturel d'attendre d'un écrivain désigné pour le Sénat; c'est ainsi encore qu'il ne put lire les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, sans protester sur le papier :

J'accorderai, certes, à Véron, en bien des points, tout ce qu'il voudra : d'être un homme d'esprit (c'est bien juste), même d'être un homme de goût, d'être un amphitryon modèle, d'être un impresario habile, un directeur de théâtre ou de journal comme il n'y en a pas; d'être... quoi encore? Cherchez; j'y consens d'avance.... d'être un excellent conseil pour ce qu'écrivent les autres, de leur donner des avis et même des idées. Mais il y a une chose que je ne lui délivrerai jamais, c'est un brevet d'écrivain pour lui et à son compte. Écrivain, il ne l'est à aucun degré : il n'est en ce genre que ridicule : et cette dernière et malheureuse prétention qui lui a pris sur le tard gâte toutes les autres qualités qu'il a réellement.

Contre des amis refroidis, Sainte-Beuve s'est contenté quelquefois, pour toute vengeance, de garder leurs anciens témoignages de respect et d'admiration. Voici ce que je lis en tête d'un volume de poésies, une dédicace à l'encre rouge avec le signe de la croix :

« Au grand poëte qui a écrit *Joseph Delorme*.

» A Monsieur Sainte-Beuve.

†

» Que le critique se détourne avec indulgence, et que le poëte généreux comme le génie me donne l'hospitalité.

» JULES BARBEY D'AUREVILLY. »

Le morceau suivant est à l'adresse de M. Rouher. On dirait une vengeance posthume; mais non, c'est la simple protestation du bon sens et du goût contre la médiocrité et la prétention :

Ce que c'est que de manquer de littérature, même lorsqu'on est un homme d'un grand talent ! Dans son discours du 15 septembre 1867 à Nantes, M. Rouher, célébrant M. Billault, termine en disant que l'histoire lui assignera sa place « au » premier rang de cette *Pléiade* de grands hommes qui, de- » puis 1789, ont illustré nos assemblées parlementaires. » Or la *Pléiade* n'est composée que de *sept* étoiles, de *sept* noms, et, depuis 1789, si l'on choisit *sept* grands orateurs seulement, M. Billault ne sera ni au premier rang ni même l'un des *sept*. Mais M. Rouher n'a jamais su, littérairement pas plus qu'astronomiquement, ce que c'est qu'une *Pléiade* : de là sa faute, plus en vue encore au terme et au sommet d'une péroraison. Il a cru évidemment que *Pléiade* signifie simplement une grande quantité, et c'est ainsi que se trahit le manque de littérature fine et première. O Cicéron ! que tu as eu raison de tant exiger pour ton orateur !

On a vu, dans un petit nombre d'exemples, combien de richesses manuscrites renferme la bibliothèque de Sainte-Beuve, si précieuse déjà par la beauté et la rareté d'une

partie des livres qui la composent. Il est impossible, en parcourant une collection où le possesseur a ainsi laissé partout la trace de sa pensée, de ne pas désirer ardemment qu'elle trouve quelque acquéreur éclairé, qui la préserve de la dispersion, qui en comprenne la valeur, et qui sache en tirer parti pour les lettres.

Février 1870.

XII

PRÉVOST-PARADOL

Est-il possible? Quoi, lui, ce cher et brillant Paradol, ce vif esprit, cet aimable compagnon, nous ne le verrons plus! Et qui donc avait jamais eu l'air de porter si légèrement la vie? Toutes les fois qu'on le rencontrait, c'était le même entrain, la même verve de bonne humeur; et c'est lui qui nous est enlevé, là-bas, loin de notre amitié, et par une mort qu'on croyait réservée aux plus tragiques infortunes!

Tout semblait lui sourire. Notre temps n'avait point vu encore de dons si précoces, de renommée si soudaine, de position si rapidement conquise. Entré à vingt-sept ans aux *Débats*, Paradol était devenu d'emblée le plus brillant de nos journalistes. On n'a jamais mis dans des articles tant de goût, de grâce ni d'éloquence; c'était poli et acéré comme une flèche; et avec cela une si droite raison! Paradol restera le plus littéraire et le plus charmant de ceux qui ont jamais écrit dans un journal.

Sa facilité était prodigieuse. Il fallait voir comme elles coulaient de sa plume, ces pages d'un tour si fin, d'un style si achevé. On entrait, on le trouvait à l'ouvrage;

il vous disait bonjour avec cette gaieté qui semblait ne l'abandonner jamais, vous passait un livre ou un journal, vous interrompait bientôt sans s'interrompre lui-même, et continuait la conversation tout en achevant de couvrir des feuilles de papier de sa grande, belle écriture. Et cela sans une hésitation ni une rature; sa phrase semblait travaillée : en réalité, il improvisait.

La manière d'écrire de Paradol était si exquise qu'elle a empêché d'estimer à leur prix les solides qualités de sa discussion. Nous sommes ainsi faits que l'agrément nous paraît incompatible avec l'utilité, et qu'une certaine nudité nous semble convenir au journalisme. Nous n'admettons guère que la littérature se glisse dans la politique. C'est ainsi que les qualités mêmes de Paradol avaient fini par lui nuire un peu dans l'opinion. Et cependant, que de sens sous cette élégance ! Et qui a jamais mis une plus belle clarté dans l'exposé d'une question, une dialectique plus victorieuse dans la réfutation des sophismes ?

Je ne prétends pas nier qu'il ne fût porté à la rhétorique. Chacun a son défaut secret vers lequel il penche, et Paradol n'ignorait pas de quel côté était pour lui le danger. Comme je l'y avais rendu attentif dans un article sur l'un de ses volumes : « Je sens bien de temps à autre, me répondait-il, quand mon article hebdomadaire me pèse un peu, le vieil homme académique et pompeux reparaître, mais il suffit que la passion s'éveille pour le chasser, et, grâce à Dieu, les sujets de se passionner ne manqueront pas à notre commune existence ! » Il ajoutait : « Nous la passerons, je l'espère, non loin l'un de

l'autre, et sans changer d'avis l'un sur l'autre. » Hélas! il m'a été facile de rester fidèle à cette amitié; on se perdait parfois un instant de vue, mais c'était pour le retrouver, à la première occasion, toujours le même, facile, ouvert, entraînant.

J'eus quelque regret, je l'avoue, de le voir entrer à l'Académie. Peut-être y mettais-je un peu d'une aversion naturelle pour toutes les étiquettes, les vertes comme les rouges; il me paraissait, en outre, que Paradol était trop jeune pour se fixer ainsi et se figer. Je ne dirai pas que l'Académie exhausse les talents médiocres et nuise aux talents vrais, ce serait manifestement faux; mais je crois bien que le fauteuil doit être réservé aux réputations faites, aux carrières déjà parcourues : un jeune homme n'a rien à gagner parmi des écrivains déjà si formés. Il est impossible que les vénérables traditions, représentées par tant d'auteurs émérites, ne pèsent pas sur un talent lorsque ce talent est encore dans sa sève. Eh! mon Dieu, attendez un peu : la franchise, l'audace, la pétulance, se calmeront assez vite d'elles-mêmes, et il sera temps alors de faire endosser l'uniforme à ces volontaires de la plume.

Paradol, du reste, avait de plus hautes ambitions, il ne s'en cachait pas. Il désirait jouer un rôle politique, arriver au Corps législatif. Il l'avait essayé, mais sans succès, et il voyait avec chagrin le but de ses désirs reculer devant lui. Je ne doute point que ces échecs ne l'aient engagé à chercher une autre issue, et finalement à accepter les fonctions diplomatiques qui l'ont conduit en

Amérique. Il voulait à tout prix être quelque chose, servir son pays, et il accueillit avec empressement les facilités que lui offrait à cet égard le soi-disant empire libéral. Paradol, en ce qui concerne le ministère du 2 janvier, a été dupe comme nous tous, un peu plus que nous tous, mais il a été sincère. Il ne faut pas oublier que dès les concessions du 24 novembre 1860, il en avait hautement proclamé l'importance ainsi que le devoir d'en profiter. Avec toute son aversion personnelle pour le régime de 1851, il mettait encore au-dessus les interêts libéraux du pays. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il se pressa trop de faire acte d'adhésion, et que l'événement, par suite, l'a frappé encore plus cruellement que les autres. On peut se figurer ce qui se passa dans le cœur de cet homme, lorsqu'il se vit désormais lié au sort d'un gouvernement qui semblait n'avoir réveillé les espérances que pour nous mieux faire savourer les déceptions. Il avait cru au régime parlementaire, à la dissolution de la Chambre, à l'indépendance ministérielle : au lieu de cela, on lui donnait le plébiscite, et le ministre constitutionnel descendait au rôle de favori. La déception dut être cruelle pour Paradol, et il y a des moments où je me demande si cette contradiction, dans laquelle il se vit fatalement jeté avec ses antécédents, n'a pas été suffisante pour le pousser à un acte de désespoir.

A part les tristesses politiques, tout semblait devoir attacher Paradol à la vie. Professeur, critique littéraire, écrivain polémique, il venait d'entrer dans les plus grands emplois du pays. Mais là même était le danger. Avec un

esprit aussi vif que le sien, Paradol faisait vite le tour des choses, et découvrait combien elles tiennent peu ce qu'elles promettent. Il était sceptique comme toute notre génération. La lutte contre un régime odieux avait servi à lui cacher à lui-même le vide intérieur ; une grande foi n'est pas nécessaire pour combattre l'absolutisme, le besoin d'air et de lumière y suffit. Mais le jour où Paradol crut avoir remporté la victoire, où il se vit contraint de sortir de son attitude d'opposition, il s'affaissa sur lui-même : il avait comme perdu sa raison d'être.

Quand Paradol quitta Paris, ce fut sans doute avec l'espoir d'y revenir bientôt : toutefois, et quelque court qu'il eût pu être, cet exil volontaire était déjà une faute. On ne quitte pas Paris impunément lorsqu'on y est né, lorsqu'on y a vécu, lorsqu'on lui appartient, comme Paradol, par tout le tour de l'esprit et toutes les habitudes de la pensée : c'était pour lui l'air natal, hors duquel l'existence n'est plus que souffrance. « J'aime passionnément Paris, dit-il, dans l'un de ses *Essais*, je l'aime non-seulement pour tout ce qu'il contient, mais pour lui-même. J'aime ses rues, ses places, ses jardins, son fleuve, ses aspects variés de jour et de nuit, ses bruits et ses silences. Aucune capitale ne semble, comme Paris, avoir été créée et mise au monde pour être le vrai théâtre de la pensée et des passions. » Il est vrai qu'il ajoutait : « Le grand festin intellectuel de la vie parisienne a ses nombreuses victimes qui disparaissent de temps à autre, souvent sans bruit, quelquefois avec éclat, comme ces fusées de feu d'artifice qui font dans le ciel une grande courbe lumineuse pour

aller tomber éteintes dans la rivière. Cette fête brillante n'a pas de fin ; mais elle use bien des acteurs ; la mort prématurée, le suicide, la folie, sont à la porte du salon, qui réclament leur part, ou plutôt qui la prennent, et non pas certes dans les derniers rangs des convives. »

Ne dirait-on pas un pressentiment? Et qui aurait pu exprimer en termes plus frappants le sort même de notre ami? Au reste, les passages de ce genre sont moins rares dans ses écrits qu'on ne le croirait d'abord. « N'y a-t-il point, s'écrie-t-il quelque part, tel jour dans l'existence où l'on est éprouvé par de si injustes douleurs, frappé par des déceptions si odieuses, que le monde et la vie paraissent n'avoir plus de sens, que notre raison trahie, que notre cœur blessé se révoltent, et que notre main se lève comme d'elle-même pour accuser un ciel vide? Les uns se redressent après de telles secousses ; les autres, jamais : mais ces heures cruelles sonnent tôt ou tard pour la plupart des âmes, et quiconque ne les connaît pas n'a point vécu. » Ainsi le gai, le sceptique, le brillant Paradol avait sondé de l'œil les abîmes que côtoie la vie humaine ; tant il est vrai que le cœur, comme dit l'Écriture, connaît sa propre amertume, et qu'on peut vivre à côté d'un ami sans se douter de ce qui se passe dans les profondeurs de son âme : le sourire sur les lèvres et la tragédie en dessous !

Le passage que je viens de citer est tiré d'un morceau sur Lucrèce. Paradol avait une prédilection particulière pour cet auteur, qu'il avait appris à lire et à goûter à l'École normale. Il en admirait la poésie, ces vers, comme il le dit, qui, semblables à des marteaux d'airain, se suc-

cèdent à coups pressés, et tombent l'un après l'autre avec un son si ferme et si clair. Mais il goûtait aussi les stoïques doctrines de Lucrèce, ses fiers accents, « ses cruelles beautés, » et, de même que Gœthe se réfugiait dans l'*Ethique* de Spinosa, Paradol cherchait volontiers un asile dans le *De Natura rerum*.

On ne peut s'empêcher, en pensant à la fin de notre ami, de se représenter l'infortuné déjà livré au désespoir, pesant pour ainsi dire entre ses mains la mort et la vie, interrogeant le destin, se rappelant les exemples et les pensées de ceux qui l'avaient précédé dans la sombre voie, se souvenant alors de son poëte favori, se redisant les magnifiques exhortations du troisième livre, et, tout en chargeant l'arme fatale, se murmurant peut-être encore :

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum.

Paradol, qui citait peu, aimait à citer Lucrèce, et il dut à cette circonstance d'être une fois reconnu sous le masque de l'anonyme. La *Revue des Deux-Mondes* avait publié, en février 1860, une nouvelle intitulée *Mme de Marçay*; c'était une histoire de la vie parisienne, moitié fiction, moitié réalité, dont on n'eut pas de peine à deviner les personnages lorsqu'on sut qui en était l'auteur, mais dont l'auteur, pendant quelque temps, resta d'autant mieux caché que l'éditeur, si je ne me trompe, n'avait pas lui-même été mis dans le secret. Par malheur il y avait dans la nouvelle une citation de Lucrèce, cela mit sur la voie, et depuis lors, bon gré malgré, Paradol a

passé pour être l'écrivain aussi bien que le héros de l'histoire. Il y porte le nom de Ferni. Hélas ! c'est pour le coup qu'on est tenté de croire aux pressentiments. On dirait que notre ami, dix ans à l'avance, avait voulu raconter la catastrophe dont il vient d'être la victime.

« Le dessein qu'il avait conçu avait quelque chose d'insensé et de criminel, et se ressentait du trouble de la nuit fatale qui l'avait enfanté; mais, une fois décidé à l'accomplir, Ferni retrouva pour l'exécuter sa présence d'esprit et son énergie accoutumées. Il partit pour Saint-Pétersbourg. » A peine arrivé en Russie, Ferni donne quelque signe d'un dérangement d'esprit qui trompe tout le monde, puis il se fait sauter la cervelle. « Cet accident, continue l'écrivain, qui parut l'effet d'un accès subit de folie, affligea tout le monde à Saint-Pétersbourg, et vous vous souvenez qu'il causa dans Paris, où Ferni s'était généralement fait aimer, la plus pénible surprise. On le regretta universellement, et presque tous les journaux de l'Europe déplorèrent sa fin prématurée. »

Les détails sur la fin de Paradol nous manquent, et nous ne saurons peut-être jamais à l'obsession de quel chagrin il a cédé, amour froissé, honneur blessé, ambition déçue, peut-être simple dégoût de la vie. Mais une pensée n'en serre pas moins affreusement le cœur: quel n'a pas dû être, se disent ses amis, le poids de la douleur secrète pour briser cette nature élastique et charmante, et livrer à la mort celui qui, à tous égards, semblait si bien fait pour la vie!

25 juillet 1870.

XIII

LES MÉDITATIONS RELIGIEUSES

DE M. GUIZOT[1]

Le titre de l'ouvrage par lequel M. Guizot semble vouloir clore la volumineuse collection de ses écrits, n'est pas heureux parce qu'il n'est pas exact. En entendant parler de *Méditations religieuses*, on se représente aussitôt un auteur qui cherche à pénétrer son âme des grandes pensées de la foi : Dieu, la mort, l'éternité. Ou bien encore, on suppose qu'il a appliqué à l'étude des questions religieuses cette réflexion intense qu'exige la recherche de la vérité. M. Guizot ne nous a rien donné de pareil. Nous avons ici des citations, des considérations, des discussions, mais rien dans le fond ni dans la forme qui justifie le titre adopté jadis par Descartes et par Bossuet.

Le sujet de l'ouvrage n'est guère mieux révélé par la table des matières que le caractère ne l'est par le titre.

1. *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, par M. Guizot. — *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne*, par le même. Paris, 1865 et 1866, 2 vol. in-8.

Le premier volume renferme des réflexions sur le surnaturel, la révélation, l'Ecriture sainte, et quelques-uns des dogmes chrétiens. Le second passe en revue les diverses erreurs en matière de religion. L'auteur, enfin, nous promet encore deux volumes, dont l'un racontera l'histoire du christianisme, et l'autre essaiera d'esquisser l'avenir religieux de l'humanité. On le voit, il est difficile de ramener tous ces sujets à l'unité d'une même pensée : ces volumes ne formeront pas un livre, mais plutôt une sorte d'encyclopédie théologique.

Ajoutons que M. Guizot ne s'est point proposé d'épuiser les sujets qu'il traitait, mais seulement d'émettre sur chacun les idées qui lui venaient spontanément à l'esprit. De là, dans l'importance qu'il attribue aux diverses questions, une inégalité qui ressemble à du caprice. Dix pages sur « les problèmes naturels dont l'âme humaine est invinciblement travaillée : » assurément, ce n'est pas beaucoup. Quelquefois, c'est dans le choix des matières que se montre l'arbitraire des procédés. Ainsi l'auteur met la Providence au nombre des dogmes chrétiens, mais il ne parle pas de la grâce; il y range la création, mais il en exclut la vie à venir. En revanche, il y a des parties entières de l'ouvrage qu'on est étonné d'y rencontrer. C'est ainsi que la première et la plus forte moitié du nouveau volume est occupée par une histoire du « Réveil chrétien en France au dix-neuvième siècle. » Ce morceau ne manque pas d'intérêt. On y apprend de quelle manière l'auteur a fait la connaissance de M. Veuillot, et quels principes a suivis en matière de liberté reli-

gieuse, le cabinet du 29 octobre. Tout ce chapitre est proprement un fragment des Mémoires de M. Guizot. D'un autre côté, on n'y trouve point ce qu'annonçait le titre du volume, et ce que réclamait le sujet, un exposé des modifications qu'ont éprouvées le catholicisme et le protestantisme, des idées nouvelles qui s'y sont fait jour, des principes qui s'y sont développés et qui menacent de les transformer. Et puis, pourquoi n'est-il question que du mouvement religieux en France? Pourquoi pas un mot de l'Angleterre? Pourquoi, surtout, l'Allemagne est-elle ignorée? Un travail sur l'histoire des idées religieuses qui ne tient pas plus de compte des Allemands que des Patagons, un écrivain qui traite de la théologie de son temps et qui n'a pas l'air de connaître le nom de Strauss, n'est-ce pas un peu comme la pièce d'*Hamlet* dont on aurait retranché le rôle d'Hamlet lui-même?

Mais laissons là les lacunes. S'il est bon qu'un livre soit complet, ce n'est pourtant pas le principal. Il importe, avant tout, que l'auteur soit capable de traiter les questions sur lesquelles il a entrepris d'éclairer le public. Les *Essais sur l'Histoire de France* de M. Guizot, par exemple, ne forment pas ce qu'on appelle un livre, mais ils n'en sont pas moins un ouvrage capital, le fruit d'une grande sagacité et d'une érudition de bon aloi. Pour peu que l'écrivain ait apporté à ses travaux sur le christianisme la même rigueur de méthode et la même exactitude de recherches, il n'est personne qui ne se déclarera satisfait. Voyons donc ce qu'il en est.

L'étude du christianisme présente deux sortes de ques-

tions, des questions de doctrine et des questions d'histoire. Prenons une question de chaque espèce, et voyons comment M. Guizot résout les difficultés que soulèvent soit l'examen des faits, soit les exigences de la logique.

M. Guizot a entrepris de défendre le péché originel. En quoi consiste ce dogme? Le voici. Dieu est parfait et le monde ne l'est pas; Dieu, qui est la bonté et la sainteté même, a du créer l'homme pour le bonheur et la vertu, et il se trouve que l'homme fait le mal et qu'il est exposé à la souffrance. Étrange contradiction, problème redoutable, qui de tout temps a inquiété l'intelligence humaine, et dont les penseurs ont donné les solutions les plus diverses. L'Église a aussi son explication. Elle suppose que Dieu a créé le premier homme innocent, et que celui-ci est tombé dans le mal par un mauvais usage de sa liberté. Il n'était donc déjà pas si innocent! Mais la grosse difficulté n'est point là. Elle est dans la transmission du péché d'Adam. On dit qu'Adam étant tombé, tous ses descendants sont tombés en lui, avec lui, comme lui. Voilà ce qui me paraît un peu fort, et ce qui révolte tous mes sentiments de justice. On voulait sauver la perfection de Dieu, la concilier avec l'existence du mal, et l'on attribue à Dieu un arrangement qui est l'iniquité et l'arbitraire même. Et ce n'est pas la seule contradiction dont soit atteinte la doctrine du péché originel. De quoi s'agit-il? De conserver au mal son caractère moral, en en faisant une conséquence de notre liberté, au lieu d'en faire une imperfection de notre nature. En effet, si nous faisons le mal parce que nous sommes mauvais de nature, le mal n'est

plus affaire de libre volonté, il n'est plus un acte moral, il n'est plus le mal. Telle est la conclusion que devait prévenir la doctrine que nous examinons. Mais au lieu de la prévenir, elle s'y abandonne, elle l'adopte, elle se l'approprie. Si nous sommes pécheurs, par cela seul que nous sommes les descendants du premier homme, il est clair que nous n'y pouvons rien ; la nature humaine a été corrompue sans qu'il y eût de notre faute, et par conséquent c'est la nature qui est la source du mal en nous ; ou, ce qui revient au même, le mal n'est pas le mal, c'est un vice de la création, c'est la faute de Dieu. De telle sorte que le péché originel aboutit à nier précisément ce qu'il s'était chargé d'affirmer.

Pascal n'avait pas senti la contradiction intérieure qui ronge le dogme du péché originel, mais il ne se faisait pas illusion sur les autres difficultés que ce dogme présente. Il ne craignait point de reconnaître que rien ne choque plus notre raison, et ne nous semble plus injuste. « Le péché originel est folie devant les hommes, disait-il, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. » A la bonne heure; on sait à quoi s'en tenir avec des apologistes de cette trempe, et si de cette manière les questions ne sont pas résolues, au moins sont-elles vigoureusement posées. Il n'en est pas de même avec M. Guizot. Cet auteur, dans le sujet qui nous occupe, ne voit « rien d'étrange ni d'obscur. » Il lui paraît tout simple « que la responsabilité et la peine de la faute soient héréditaires. » Il se contente de rappeler

que cette transmission est un fait, que les enfants héritent souvent des mauvaises dispositions de leurs parents, et qu'à nier le dogme dont nous parlons, il ne resterait plus qu'à regarder le mal comme naturel et nécessaire. M. Guizot n'a pas aperçu que cette conséquence est précisément celle à laquelle il arrive lui-même. Il n'a pas compris qu'en se transmettant avec la vie, le mal devient un fait de nature, et, comme je le disais tout à l'heure, que la doctrine du péché originel aboutit tout droit à la négation même du principe qu'elle voulait sauvegarder, de la notion qu'elle prétendait établir.

On vient de voir ce que deviennent, sous la plume de M. Guizot, les grandes questions de métaphysique religieuse. Voyons maintenant comment il se tire des questions historiques. Je trouve dans son premier volume quelques pages sur « l'attente du Messie. » C'est là un point capital de l'histoire du judaïsme et du christianisme. Les prophétes de l'Ancien Testament ont annoncé la venue d'un monarque qui devait régner sur eux et les délivrer de leurs ennemis. Jésus, de son côté, s'est offert à ses concitoyens comme étant ce Messie, ce roi d'Israël, mais sa destinée n'a qu'imparfaitement répondu aux descriptions des prophètes et à l'attente du peuple. Au lieu d'un conquérant, d'un triomphateur, d'un prince puissant comme David ou sage comme Salomon, Jésus n'a montré que la grandeur du dévouement et la gloire du martyre. Et, cependant, s'il est le Messie, il faut bien que les prédictions s'adaptent à sa personne et à son sort. Grande difficulté, en présence de laquelle l'Eglise s'est trouvée

placée dès les premiers temps ! On a cherché de deux manières à la résoudre. Les uns ont supposé que le langage des prophètes était figuré, allégorique, et que, par ces expressions de conquête, de domination et de royauté, il fallait entendre les victoires de l'Évangile. C'est l'interprétation à laquelle se range Pascal lorsque, avec sa hardiesse ordinaire, il écrit les paroles suivantes : « Pour examiner les prophéties, il faut les entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu. » Malheureusement, ce double sens des prophéties est une fiction qui ne supporte pas l'examen. D'autres s'y sont pris autrement. Frappés d'un mot, d'une phrase qui, isolés du reste du discours, offraient quelque analogie fortuite avec tel ou tel trait de la vie de Jésus, ils ont fait de ces passages autant de prédictions, et ont ainsi retrouvé dans l'Ancien Testament tous les détails de la vie du fondateur du christianisme, sa naissance, son séjour en Egypte, son entrée à Jérusalem, son supplice, sa résurrection. Telle est la voie qu'a suivie M. Guizot, et cela avec une plénitude de confiance qui montre combien sont nouvelles pour lui les études auxquelles il s'adonne aujourd'hui. C'est ainsi qu'il cite l'Ancien Testament d'après une vieille version protestante qui fourmille de fautes, et dans laquelle la prophétie ne repose souvent que sur un contre-sens du traducteur. Ce n'est pas tout. Parmi les passages cités par M. Guizot, les uns se rapportent au Messie juif et n'ont point trouvé leur accomplissement en Jésus-Christ, tandis que les autres ne se rapportent ni à Jésus-Christ,

ni au Messie, ni à rien de semblable. De ce nombre est la malédiction du serpent. Dieu punissant l'animal qui a séduit nos premiers parents, déclare que les animaux de sa race ramperont à l'avenir et que, plein d'horreur pour eux, l'homme cherchera à les écraser, tandis qu'ils chercheront à le piquer. Il a fallu toutes les préventions des théologiens pour voir, dans un passage si simple, le Messie, le diable, les triomphes de l'Évangile. Quant à M. Guizot, il ne se doute même pas qu'il y ait lieu à quelque doute.

Les chapitres que nous venons d'examiner se trouvent dans le premier volume de M. Guizot. Le second volume, après une esquisse du réveil chrétien en France dont j'ai déjà dit quelques mots, passe en revue les diverses erreurs du temps : rationalisme, positivisme, scepticisme, etc. Cette forme de catalogue raisonné a plusieurs inconvénients. On ne voit point quel est le lien par lequel les opinions ou les écoles se rattachent les unes aux autres. L'esprit humain, nous le savons assez, porté à se jeter tout entier vers une vérité ou une portion de vérité, réagit ensuite contre lui-même, et se porte avec non moins d'ardeur et d'exagération vers d'autres éléments de la réalité. C'est ainsi qu'une psychologie ingénieuse, mais stérile, finit par lasser les penseurs, qui s'aventurent alors dans les régions de la métaphysique de l'infini. Bientôt grisée d'absolu, la philosophie ne tarde pas à trouver que le terre-à-terre a son mérite, et il ne faut pas trop s'étonner si elle s'enferme pour un temps dans le domaine des sciences d'observation. Et ainsi de suite. Cette génération des sys-

tèmes peut seule nous les faire suffisamment comprendre, et j'aurais voulu que M. Guizot fît ressortir ainsi, avec leurs exagérations, leur raison d'être naturelle et leur légitimité relative. Tels qu'ils sont, ces chapitres sur les erreurs religieuses de notre époque ne ressemblent à rien tant qu'à des tiroirs étiquetés, dans lesquels l'auteur aurait fait entrer pêle-mêle tous les ouvrages qu'il lui est arrivé de lire, tous les noms qui se sont présentés à sa mémoire. Qui croirait, par exemple, que le rationalisme se trouve représenté ici par trois écrivains, dont l'un, M. Sainte-Beuve, aurait pu tout aussi bien être rangé sous toute autre rubrique, et dont les deux autres n'ont aucune autorité et ne sauraient passer pour représenter quoi que ce soit? Les étiquettes, d'ailleurs, sont accompagnées de définitions, et ces définitions ne sont pas toujours exactes. L'idée, par exemple, que l'auteur se fait du rationalisme me paraît confuse. Un rationaliste, selon M. Guizot, est un homme qui ne sait pas reconnaître les limites de la raison et de la science, et qui, niant ce qu'il ne comprend point, élimine bien des vérités précieuses, celles entre autres de l'ordre religieux. J'avoue que je n'ai jamais pu comprendre ce reproche. Qu'une vérité soit religieuse ou non, elle ne s'adresse pas moins à nous comme vérité, elle n'exige pas moins que nous en prenions connaissance, et il n'est pas moins nécessaire que nous lui demandions ses titres de créance, à moins que nous ne voulions admettre indistinctement et sans contrôle toutes les croyances dont nous entendons parler. La seule question est de savoir quel genre

de contrôle est applicable aux vérités religieuses. Mais ici tout le monde nous semble à peu près d'accord; il ne viendra assurément à l'esprit de personne d'exiger une démonstration mathématique des choses de l'âme et de la conscience, et il pourrait bien se trouver ainsi, en définitive, que les penseurs appelés rationalistes soient tout simplement des hommes plus difficiles que les autres en matière de preuve.

On cherche à soustraire la religion à l'examen, sous prétexte qu'elle est inaccessible à la science. Il faut distinguer à cet égard. Mettons qu'il y ait des vérités incompréhensibles dans la religion : le propre de la science alors est précisément de reconnaître l'incompréhensible comme tel. Mais la prétention dont il s'agit n'est au fond qu'une défaite. De quoi se composent, en effet, les croyances chrétiennes? D'une foule d'éléments disparates, philologie, histoire, métaphysique. Je veux que la foi, dans son essence, soit affaire de cœur et non de raisonnement : toujours est-il que cette foi repose sur des textes en langues étrangères, et qu'il faut traduire ; sur des faits transmis par les historiens, et qu'il faut vérifier; sur des propositions dogmatiques et morales, auxquelles il est impossible de ne pas appliquer les lois de la pensée et les instincts de la conscience humaine. Comment voulez-vous que je croie à la résurrection de Jésus-Christ sans m'inquiéter des récits qui en ont été faits? Ou au nom de quel principe me demanderez-vous d'admettre la Trinité, si vous me refusez le droit d'appliquer à ce dogme les catégories logiques de mon intelligence? Je le répète,

la méthode apologétique qui consiste à soustraire les croyances à l'examen, sous prétexte qu'elles échappent à la raison humaine, n'est qu'une illusion ou une ruse. L'homme ne peut admettre, véritablement admettre, que ce dont il prend connaissance, et il ne prend connaissance des choses qu'en les soumettant à une critique quelconque.

Ce mot de critique me rappelle une singulière inadvertance du livre de M. Guizot. L'auteur consacre un volume à l'examen des tendances modernes qui lui paraissent hostiles au christianisme traditionnel, et il a oublié celle de ces tendances qui a porté les coups les plus sensibles à la tradition; je veux parler de la critique historique. Il oppose Royer-Collard à Jouffroy, il réfute Plotin et Spinosa, et il ne consacre pas une page à l'œuvre la plus caractéristique de la science contemporaine, à ce grand labeur intellectuel qui, par l'étude des langues, par la comparaison des textes, par le contrôle des témoignages, par toutes les méthodes et toutes les ressources de l'histoire, est arrivé à transformer la connaissance des siècles passés. Chaque âge, sous le regard du critique, a repris sa physionomie, chaque fait sa valeur. On a distingué les témoins, pesé leurs dépositions. Le faux a été séparé du vrai, le douteux du certain. La légende a conservé sa place parmi les monuments de l'antiquité, mais à titre de légende. Ç'a été toute une révolution. Et les religions n'ont pas échappé à cette révolution, parce que les religions sont liées à une histoire. Il est arrivé ainsi que le dissolvant le plus actif des croyances reçues

a été l'étude la plus légitime, en apparence, la plus innocente, la plus nécessaire, celle des livres bibliques et celle des faits évangéliques. On s'y mettait sans arrière-pensée, et peu à peu tout se transformait aux yeux du chercheur consciencieux. Combien n'en ai-je pas connus qui, cédant à l'évidence, voyaient avec douleur disparaître des articles de foi auxquels ils tenaient plus qu'à leur vie, mais auxquels ils avaient le courage de préférer le vrai ! C'est là, à le bien prendre, le fait le plus considérable de l'histoire religieuse dans les temps modernes. La lutte entre l'orthodoxie et ses adversaires n'est plus au fond qu'une lutte entre ceux qui ne savent point et ceux qui savent. C'est dire qu'il ne faut pas s'étonner de trouver M. Guizot parmi les partisans de la tradition. M. Guizot n'est pas seulement étranger aux travaux de la critique moderne, il en ignore jusqu'à l'existence, et il a pu écrire deux volumes sur le christianisme, sans soupçonner seulement de quelle manière se posent aujourd'hui les questions religieuses.

Juillet 1866.

XIV

L'HISTOIRE DE SAINT PAUL

PAR M. RENAN

M. Renan a entrepris d'écrire une histoire complète des origines du christianisme. Cette entreprise offre des difficultés de plus d'un genre, mais la plus grosse de ces difficultés me paraît être l'incertitude du sujet. Qui dit histoire suppose des faits assez nombreux et assez sûrs pour qu'on puisse en suivre l'enchaînement. Ici, rien de pareil. Ce que nous savons de la vie du Christ, se réduit à très-peu de chose : une ou deux années de son ministère, moins que cela, la semaine qui a précédé sa mort. Et de même, pour ce qui regarde ses disciples. Nous ignorons presque complétement l'histoire des douze Apôtres ; nous ne lisons nulle part ce qu'ils ont fait, où ils ont vécu, comment ils sont morts. Le second siècle de notre ère nous montre l'Église déjà constituée, l'Évangile déjà répandu de la Perse jusqu'à l'Afrique, et de l'Espagne jusqu'à l'Angleterre, la doctrine déjà formée, les hérésies déjà nombreuses : mais quand de là on jette un regard en arrière, quand on se demande par quels moyens la

religion nouvelle s'est ainsi répandue, quels sont les hommes qui l'ont portée jusqu'aux extrémités du monde connu, comment se sont élaborées cette constitution ecclésiastique et cette théologie orthodoxe : quand on se pose ces questions, on se voit réduit à des indications très-vagues et à des conjectures très-incertaines. Comment l'humble prophète galiléen est-il devenu le Verbe créateur? Comment l'ancien d'un troupeau est-il devenu l'évêque d'une église? Comment l'enseignement de quelques pauvres juifs a-t-il détrôné les philosophies et les mythologies du monde païen? Comment leur parole s'est-elle répandue de proche en proche jusqu'à couvrir la terre? Comment, en cent années, s'est produite la plus grande puissance morale que l'univers eût encore vue, et une puissance sociale capable d'inquiéter l'empire? Autant de questions qui ne recevront jamais de réponse. Les documents nous manquent. Nous voyons bien les résultats, mais les causes restent enveloppées dans une impénétrable obscurité.

Il ne faut pourtant pas exagérer. Si la chaîne nous manque, il nous en reste quelques anneaux. Au milieu de cette obscurité qui pèse sur les origines du christianisme, nous pouvons distinguer deux ou trois points fixes. En premier lieu, la personne même du fondateur. Nous ne savons presque rien de sa vie, mais nous connaissons sa personne. Nous la connaissons aussi bien que celle d'aucun autre personnage de l'antiquité. Les évangiles nous en donnent une idée plus distincte et plus complète que Xénophon ne nous donne de Socrate. Telle est l'impres-

sion que Jésus fit sur ses disciples, telle est la vivacité avec laquelle sa parole se grava dans les esprits, telle est la fidélité avec laquelle la tradition conserva ces sublimes sentences, ces ingénieuses paraboles, que nous croyons entendre parler le maître. On sent là-derrière une personnalité vivante, l'une des plus originales, des plus marquées, qui aient jamais existé. Nul n'a inventé ces discours, car celui qui les aurait inventés serait lui-même le plus grand des génies religieux. Encore moins pouvons-nous les rapporter à une formation populaire et légendaire, ils ont un cachet trop individuel pour cela. Chose immense! Privilége inappréciable du christianisme! Il possède dans les trois premiers évangiles une empreinte vraiment authentique et suffisante de la pensée du maître. M. Renan a bien senti ce qu'il y a là de considérable : « Heureusement, dit-il en parlant de l'époque à laquelle saint Paul écrivait ses épîtres, précieuses aussi, mais d'une originalité religieuse infiniment moindre; heureusement, les parfums de Galilée vivent encore dans quelques mémoires fidèles. Peut-être déjà le discours sur la montagne est-il écrit sur quelques feuilles secrètes. Le disciple inconnu qui porte ce trésor porte vraiment l'avenir. »

Le second point de repère qu'on peut signaler parmi les incertitudes des origines du christianisme, c'est la vie de saint Paul. Défendons-nous cependant ici contre une illusion. Comme Paul est le seul des disciples du Christ dont nous connaissions les travaux, et comme ces travaux ont embrassé plusieurs pays, nous sommes tentés d'imaginer qu'il a tout fait, et que sa vie, telle que

nous la savons, est une histoire complète de la propagation de l'Évangile dans l'empire romain. Ce serait une erreur. La Syrie avait reçu la parole de Jésus avant Paul, Rome avait déjà une Église lorsque Paul y arriva. Il évangélisa une partie de l'Asie-Mineure, de la Macédoine et de la Grèce, voilà tout. Et encore ne faut-il pas croire que ces pays se soient convertis en masse, que les églises fondées par lui aient été extrêmement nombreuses. La lecture des Actes des Apôtres et des Épîtres de Paul pourrait donner à cet égard une fausse impression. C'est ce que M. Renan a encore très-bien vu : « Paul, qui nous parle souvent des Juifs rebelles, ne parle jamais de l'immense majorité des païens qui n'avaient aucune connaissance de la foi. En lisant les voyages de Benjamin de Tudèle, on croirait aussi que le monde de son temps n'était peuplé que de Juifs. Les sectes sont sujettes à ces illusions d'optique; pour elles, rien n'existe hors d'elles, les événements qui se passent dans leur sein leur paraissent des événements intéressant l'univers. Les personnes qui ont des rapports avec les anciens saint-simoniens sont frappées de la facilité avec laquelle ils s'envisagent comme le centre de l'humanité. Les premiers chrétiens vivaient de même si renfermés dans leur cercle, qu'ils ne savaient presque rien du monde profane. Un pays était censé évangélisé quand le nom de Jésus y avait été prononcé et qu'une dizaine de personnes s'étaient converties. Une église, souvent, ne renfermait pas douze ou quinze personnes. Peut-être tous les convertis de saint Paul, en Asie-Mineure, en Macédoine et en Grèce, ne dépassaient-ils pas beaucoup le

chiffre de mille. Ce petit nombre, cet esprit de comité secret, de famille spirituelle restreinte, fut justement ce qui constitua la force indestructible de ces Églises, et fit d'elles autant de germes féconds pour l'avenir. »

Il y a donc deux choses à distinguer dans saint Paul : ce qu'il a été personnellement, pendant sa vie, par son action directe, et ce qu'il est devenu après sa mort, grâce à des écrits dans lesquels l'humanité a cherché, pendant des siècles, un aliment pour sa foi et des forces dans ses défaillances. Considérable, comme missionnaire, par son action sur ses contemporains, il l'est devenu bien plus encore aux yeux des générations suivantes, comme l'un des oracles de la vérité révélée. Mais Paul n'est guère moins intéressant à un point de vue purement historique. C'est dans ses lettres que nous saisissons sur le fait le caractère héroïque de l'apôtre, la fougue bizarre de l'écrivain, les inspirations sublimes du chrétien, les subtilités rabbiniques du théologien ; c'est là que nous assistons à la fermentation et aux combinaisons des idées du monde antique ; c'est là que nous voyons la nouvelle doctrine prendre un corps, se faire dogme, morale et prophétie. Les épîtres authentiques de saint Paul sont un document direct et inappréciable du christianisme primitif.

On voit de quelle nature était la tâche de M. Renan dans son nouveau volume. Il se trouvait enfin arrivé sur le terrain de l'histoire proprement dite. Ce qui ne veut pas dire que tout ici fût clair et certain. La biographie de saint Paul est moins obscure que celle de Jésus, mais elle a aussi ses lacunes. Elle ne se prête guère davantage à

une narration suivie, et la preuve en est que M. Renan, pour l'écrire, a cru devoir recourir, comme pour la *Vie de Jésus*, à la méthode conjecturale et aux ornements descriptifs.

Je n'ai point changé d'opinion sur la *Vie de Jésus*. On peut y signaler bien des défauts, on peut parler tant qu'on voudra de la légèreté de quelques-uns des procédés de l'auteur, du manque de précision dans son érudition, de certaines mièvreries dans son style ; l'auteur lui-même a donné raison à ces critiques en retouchant et remaniant son livre. Il ne l'a que trop remanié. On ne refait pas un livre qui a été un événement. Ces scrupules, qui font tant d'honneur à la conscience de M. Renan, semblent indiquer qu'il a trop pris son ouvrage au sérieux comme œuvre de science. Là n'est pas sa valeur. Il importe peu que l'écrivain français ait plus ou moins fidèlement ou complétement reproduit les travaux des exégètes qui l'ont précédé; l'important c'est ce qu'il y a ajouté, ce qui est bien à lui, le dédain de toute tradition, la fraîcheur des intuitions, la hardiesse des conjectures. Il y a, dans ce livre, des fautes qu'un enfant pourrait relever; il y a des beautés qui le marquent au front comme une œuvre de génie. Tel mot va plus avant dans le sujet, telle phrase donne du caractère et de la mission du Christ une idée plus juste, plus vive, plus belle que toutes les recherches des théologiens. On s'est beaucoup récrié contre la méthode fondamentale de l'ouvrage, ces suppositions au moyen desquelles l'écrivain suppléait à l'insuffisance des faits ; mais on n'a pas assez remarqué que la signification

du livre était justement là, dans cet essai de divination, dans cette hypothèse, risquée sans doute, contestable peut-être, mais servant du moins à faire comprendre de quoi il s'agissait en pareille matière, et donnée d'ailleurs assez franchement pour ce qu'elle était, une clef de rencontre essayée dans une serrure que personne n'avait pu ouvrir.

Avec saint Paul, je le répète, nous nous trouvons sur un terrain plus solide. Au lieu d'une tradition populaire recueillie on ne sait par qui, ni à quelle époque, nous avons ici des documents positifs, tels que les *Actes des Apôtres*, dont la moitié est consacrée à la biographie de Paul, et plusieurs lettres du grand missionnaire lui-même. C'est dire que la méthode divinatoire de M. Renan ne trouvera plus ici autant de place. Mais M. Renan a un tel besoin de voir net, qu'il force les traits, qu'il en suppose même au besoin, pour achever l'image fournie par l'histoire. Je ne sais où il a vu saint Paul : ce qui est certain, c'est qu'il l'a vu. Il le faut bien, puisqu'il l'appelle un laid petit juif. Que dis-je ? il le décrit des pieds à la tête. « Il était de courte taille, épais et voûté. Ses fortes épaules portaient bizarrement une tête petite et chauve. Sa face blême était comme envahie par une barbe épaisse, un nez aquilin, des yeux perçants, des sourcils noirs qui se rejoignaient sur le front. » Mais voici qui est d'une imagination plus féconde encore. Il est un des compagnons de saint Paul qui ne nous est connu que de nom. L'apôtre le désigne, en passant, dans l'une de ses lettres comme « Luc, le médecin, qui m'est très-cher. » C'est à ce Luc que la tradition attribue le troisième évangile et

les *Actes des Apôtres*, et c'est lui, selon une supposition assez gratuite, qui parlerait à la troisième personne du pluriel dans la seconde moitié de ce dernier livre. Voilà, dans tous les cas, à quoi se réduisent nos renseignements sur Luc. Aussi ne peut-on se défendre de quelque surprise, en voyant le parti qu'en a tiré M. Renan. Luc, selon lui, « avait reçu une éducation juive et hellénique assez soignée. C'était un esprit doux, conciliant, une âme tendre, sympathique, un caractère modeste et porté à s'effacer... Il semblait avoir été créé exprès pour être compagnon de Paul. La soumission et la confiance aveugles, l'admiration sans bornes, le goût de l'obéissance, le dévouement sans réserve, étaient ses sentiments habituels. L'idéal du disciple n'a jamais été si parfaitement réalisé : Luc est à la lettre fasciné par l'ascendant de Paul. Sa bonhomie d'homme du peuple éclate sans cesse : son rêve lui présente toujours comme modèle de perfection et de bonheur un brave homme, bien maître dans sa famille, dont il est comme le père spirituel, juif de cœur, se convertissant avec toute sa maison. » L'auteur continue sur ce ton ; il nous apprend que Luc aimait les officiers romains, qu'il avait probablement étudié l'armée romaine en Macédoine et en avait été frappé, qu'il estimait aussi beaucoup les fonctionnaires de la même nation. Mais le résultat le plus inattendu se trouve à la fin ; M. Renan termine en nous apprenant que Luc avait probablement composé les morceaux poétiques du commencement de son Évangile, « ces délicieux cantiques de la naissance, de l'enfance de Jésus, ces hymnes des

anges, de Marie, de Zacharie, du vieillard Siméon, où éclatent en sons si clairs et si joyeux le bonheur de la nouvelle alliance, l'hosanna du pieux prosélyte, l'accord rétabli entre le Père et le Fils dans la famille agrandie d'Israël. » Ne dirait-on pas que M. Renan a connu personnellement saint Luc, ou qu'il a puisé ses informations dans des mémoires inédits? Ou plutôt n'éprouve-t-on pas une sorte d'inquiétude à la vue des libertés qu'il se permet avec l'histoire? Il me semble que l'écrivain n'a pas assez senti la différence qui existe entre la vie de Jésus et celle de saint Paul, et qu'il n'a pas assez renoncé à une méthode dont l'un de ces sujets pouvait s'accommoder, mais dont l'autre n'a vraiment que faire.

Un autre moyen que l'auteur avait employé pour rajeunir et vivifier le récit des destinées du Christ était la description des contrées où Jésus avait vécu, enseigné et souffert. Des critiques prévenus ont affecté de rire de ces riants paysages galiléens, des merles bleus, des tortues aux yeux doux. Chacun son goût : je comprends que le christianisme dogmatique s'accommode mieux d'un messie à auréole d'or et assis sur les nuées du ciel; mais pour quiconque se plaît à la réalité, la reconstitution des milieux géographique et historique n'est rien moins que superflue. On ne comprend bien un homme que dans son entourage, les faits que sur le sol où ils se sont accomplis. L'Évangile cesse d'être tout à fait l'Évangile, si on lui fait perdre son parfum des bords du lac de Tibériade. M. Renan a donc pu abuser du paysage, mais, en l'employant, il ne s'est pas montré infidèle aux conditions de son art. Quant à son

nouveau sujet, l'histoire des premières missions chrétiennes, la description y trouvait encore plus naturellement place. Comment comprendre la rencontre de la nouvelle idée avec la civilisation juive ou grecque, si les caractères de celle-ci ne nous sont pas retracés? Ou comment se rendre compte de ce spectacle plein de grandeur, « le laid petit juif » arrivant avec trois ou quatre de ses compagnons dans l'une des métropoles du monde ancien, et se mettant à y prêcher la bonne nouvelle, si l'on ne s'est pas représenté d'abord les populations de ces grandes villes, leur fourmillement, leurs occupations, leurs jeux, leurs mœurs, et toute cette corruption qui, selon la remarque de M. Renan, « n'est souvent qu'une vie plus pleine et plus libre, un plus grand éveil des forces intimes de l'humanité. » C'est dans ces tableaux qu'excelle notre écrivain, et c'est grâce à ses descriptions d'Athènes, de Corinthe, d'Éphèse, que cette histoire, si souvent écrite des missions de saint Paul, revêt chez lui un nouveau caractère. Ici, comme dans la *Vie de Jésus*, on peut dire que le sujet prend plus d'intérêt en prenant plus de vérité, qu'il retrouve plus de poésie à mesure qu'il plonge davantage dans la prose de la réalité. Je n'apprendrai rien à personne en ajoutant que les passages de ce genre sont ceux où M. Renan a mis le plus des qualités exquises de sa plume, grâce, finesse, élévation, toutes les séductions de l'idée, tous les enchantements de l'expression. Quoi de plus exquis, par exemple, que la page suivante, de plus juste, sans doute, mais en même temps de plus délicat et de plus

brillant? Il s'agit des Grecs et du génie de leur religion :

Si, comme on peut le soutenir, la préoccupation de la mort est le trait le plus important du christianisme et du sentiment religieux moderne, la race grecque est la moins religieuse des races. C'est une race superficielle, prenant la vie comme une chose sans surnaturel ni arrière-plan. Une telle simplicité de conception tient en grande partie au climat, à la pureté de l'air, à l'étonnante joie qu'on respire, mais bien plus encore aux instincts de la race hellénique, adorablement idéaliste. Un rien, un arbre, une fleur, un lézard, une tortue, provoquent le souvenir de mille métamorphoses chantées par les poëtes ; un filet d'eau, un petit creux dans le rocher, qu'on qualifie d'antre des nymphes ; un puits avec une tasse sur la margelle, un pertuis de mer si étroit que les papillons le traversent, et pourtant navigable aux plus grands vaisseaux, comme à Paros ; des orangers, des cyprès dont l'ombre s'étend sur la mer, un petit bois de pins au milieu des rochers, suffisent en Grèce pour produire le contentement qu'éveille la beauté. Se promener dans les jardins pendant la nuit, écouter les cigales, s'asseoir au clair de lune en jouant de la flûte ; aller boire de l'eau dans la montagne, apporter avec soi un petit pain, un poisson et un lécythe de vin qu'on boit en chantant ; aux fêtes de famille, suspendre une couronne de feuillage au-dessus de sa porte, aller avec des chapeaux de fleurs ; les jours de fêtes publiques, porter des thyrses garnis de feuillages ; passer des journées à danser, à jouer avec des chèvres apprivoisées : voilà les plaisirs grecs, plaisirs d'une race pauvre, économe, éternellement jeune, habitant un pays charmant, trouvant son bien en elle-même et dans les dons que les dieux lui ont faits. La pastorale à la façon de Théocrite fut dans les pays helléniques une vérité ; la Grèce se plut toujours à ce petit genre de poésie fin et aimable, l'un des plus caractéristiques de sa littérature, miroir de sa propre vie, presque partout ailleurs niais et factice. La belle humeur, la joie de vivre

sont les choses grecques par excellence. Cette race a toujours vingt ans ; pour elle, *indulgere genio* n'est pas la pesante ivresse de l'Anglais, le grossier ébattement du Français ; c'est tout simplement penser que la nature est bonne, qu'on peut et qu'on doit y céder. Pour le Grec, en effet, la nature est une conseillère d'élégance, une maîtresse de droiture et de vertu; la « concupiscence, » cette idée que la nature nous induit à mal faire, est un non-sens pour lui. Le goût de la parure, qui distingue le Palicare, et qui se montre avec tant d'innocence dans la jeune Grecque, n'est pas la pompeuse vanité du barbare, la sotte prétention de la bourgeoise, bouffie de son ridicule orgueil de parvenue ; c'est le sentiment pur et fin des naïfs jouvenceaux, se sentant fils légitimes des vrais inventeurs de la beauté.

Une telle race, on le comprend, eût accueilli Jésus par un sourire.

J'abrége ces pages charmantes, non sans regret. Le contraste continue entre le Grec, qui nous paraît toujours un peu sec, le Grec actif, subtil, étranger à la rêverie, et nous autres, Celtes et Germains, dont le génie est dans le cœur. Ici se glisse une de ces phrases, ravissantes comme un beau vers, et dont M. Renan a le secret : « Au fond de nous, dit-il, est comme une fontaine des fées, une fontaine claire, verte et profonde, où se reflète l'infini. » Admirable image de ce qu'est le style même de l'écrivain. On va, on parcourt la page érudite, et tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, on se trouve transporté au bord d'une source fraîche, où glisse un rayon incertain, au-dessus de laquelle l'oiseau chante dans la branche, asile mystérieux où l'on s'abandonne aux songes. Ne croyez pourtant pas que le magicien vous y laisse longtemps. Le

Grec aura sa revanche sur le Germain. Vous tournez la page, et vous lisez qu'après tout la légèreté de l'Athénien était mille fois plus profonde que le sérieux de nos lourdes races. Le voilà rompu, le charme de la fontaine enchantée ! Nous voilà ramenés, par un nouveau coup de baguette, aux grâces légères et sublimes de Platon, et c'est ainsi que chrétien et païen, savant et penseur, philosophe et poëte, poëte surtout, poëte incomparable, M. Renan, d'un mot, nous fait tout voir et tout sentir.

La première chose qu'un historien ait à faire, lorsqu'il aborde un sujet d'étude, c'est d'examiner à quelles sources d'informations il doit puiser, et quelle confiance méritent ces documents. M. Renan n'a point cherché à éviter cette condition de l'entreprise à laquelle il se vouait, et le fait est qu'aucun sujet n'exige plus de circonspection que les origines du christianisme.

Les idées morales sont bien moins fixes qu'on ne pense ; nos idées de probité littéraire, en particulier, sont fort étrangères à l'antiquité. Les chrétiens eux-mêmes n'avaient pas, à cet endroit, la conscience plus délicate que les païens. Des disciples de la nouvelle religion, sans autre but que de répandre leur foi ou d'édifier les âmes, fabriquaient des livres qu'ils plaçaient sans façon sous l'autorité des noms les plus augustes. Il en est qui ont été attribués au Christ lui-même et à la vierge Marie. Il y a de faux évangiles, de faux actes des apôtres, de fausses épîtres et de fausses apocalyses. Quelques-uns de ces ouvrages apocryphes (c'est le nom qu'on leur donne) se sont glissés jusque dans le recueil de nos livres saints,

ce qui ne saurait d'ailleurs nous étonner : l'empressement à recueillir tous les débris de la littérature apostolique était trop grand, et la critique des chrétiens d'autrefois était trop peu avertie pour qu'ils exerçassent un contrôle bien sévère sur les écrits dont ils formèrent le Nouveau Testament. Paul a été victime comme les autres de cette facilité. Le recueil sacré renferme un assez grand nombre de lettres de lui, mais ces lettres ne sont pas toutes à l'abri du soupçon. Chose étrange! l'écrivain y fait lui-même allusion aux épîtres que, de son vivant déjà, l'on fabriquait sous son nom. Il met ses lecteurs en garde contre ces faux documents. Il leur indique à quels signes ils devaient reconnaître ce qui venait véritablement de lui. Nous voilà donc bien avertis, mis en demeure en quelque sorte de soumettre toute cette littérature à un examen rigoureux, de ne puiser pour le récit de la vie de l'apôtre ou pour l'exposition de ses idées, que dans ceux de ses écrits qui auront résisté à l'épreuve. Malheureusement, cette épreuve est souvent embarrassante. Il est difficile de répondre toujours aux questions de ce genre par un oui ou par un non. Il y a des épîtres de Paul qui sont certainement de lui, et ce sont heureusement les plus importantes, les plus intéressantes. Il en est d'autres qui tout aussi certainement ne sont pas authentiques, celles, par exemple, qui portent l'adresse de Tite et de Timothée. Mais il y a aussi un certain nombre d'épîtres douteuses, et, dans ce nombre, il en est que le doute atteint davantage, d'autres au sujet desquelles le critique éprouve seulement quelque hésitation. On comprendra ce

qu'une pareille incertitude a de pénible pour ceux dont la foi repose sur des textes, et dont la religion est ainsi mise en cause par des recherches dont ils ne peuvent cependant nier la légitimité. C'est là le côté vulnérable du protestantisme, de même que l'infaillibilité de l'Église est le côté vulnérable du catholicisme. Au surplus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous sommes avec M. Renan dans le domaine, non de la foi, mais de l'histoire. Il a voulu retracer la vie du grand apôtre des Gentils, et l'on accordera qu'il a dû s'informer du fond que l'on peut faire sur les écrits de Paul. Aussi l'introduction de son nouveau volume est-elle consacrée tout entière à cette discussion un peu aride, mais inévitable. Je suis d'accord, en général, avec les résultats auxquels il arrive, et, ce qui est plus important, avec la méthode qu'il suit. M. Renan est du petit nombre des savants français qui connaissent les questions de critique littéraire. Il sait par quelles opérations détournées, par quels procédés délicats on arrive à constater l'origine, l'âge, le pays, à rétablir tout l'état civil, si j'ose ainsi parler, d'un livre qui nous a été légué par l'antiquité. L'érudition étrangère est arrivée, en ce genre, à des prodiges de tact, de sagacité et de précision ; elle a fait les découvertes les plus inattendues ; elle a renouvelé l'histoire. Quant à nous autres Français, nous avons l'air de ne pas même nous douter de l'existence de ces questions et de ces méthodes. Nos lycées nous y laissent étrangers, nos facultés des lettres les ignorent. Nous ne sortons jamais de l'appréciation esthétique des auteurs. Tout, dans les questions histori-

ques, nous paraît également certain et incertain. Nous n'y voyons que du feu. Il y a parmi nous des dupes pour croire au premier faussaire ou au premier rêveur venu. Il y a de ces dupes quelquefois parmi des hommes très-intelligents d'ailleurs, très-versés dans d'autres branches des connaissances humaines. N'avons-nous pas tous, un jour, reçu comme pain bénit une correspondance supposée de Marie-Antoinette ? Ne donnons-nous pas en ce moment même à l'Europe le spectacle d'une Académie des sciences discutant sérieusement la plus impudente et la plus ridicule question d'autographes qui se soit jamais présentée ![1]

Mais revenons à Paul. Nous ne savons presque rien de lui avant sa conversion. Il était originaire, non de la Syrie, mais de la Cilicie, une province de l'Asie-Mineure qui confinait à la Syrie. Il s'était adonné, dans l'école d'un rabbin nommé Gamaliel, à ces études où se confondaient, pour les Juifs, la théologie, le droit et l'histoire nationale. Il avait en même temps, selon la coutume de ceux de sa nation qui se destinaient à l'enseignement, appris un métier, et il pouvait, au besoin, gagner sa vie à fabriquer une étoffe grossière dont se faisaient les tentes. C'était l'industrie de sa province natale, ainsi que le rappelle encore aujourd'hui notre mot de *cilice*. Quant à son caractère, Paul se représente lui-même comme un fanatique redoutable. La tradition n'avait pas de champion plus zélé. L'orthodoxie chez lui allait jusqu'à la fureur. Aussi ne put-il entendre parler du Messie galiléen et de ses

1. Les autographes de M. Chasles.

disciples sans éprouver le besoin de châtier ces blasphémateurs. Il offrit ses services aux autorités de sa nation, il se fit délivrer une commission, il parcourut le pays, jetant dans les chaînes tous ceux d'entre les novateurs sur qui il pouvait mettre la main, ne se faisant pas même faute, dans l'occasion, d'exciter la populace à les lapider. On sait qu'il était présent à l'exécution de cet Étienne qu'on regarde comme le premier des martyrs. On sait également qu'il était en route pour exécuter un de ces messages de persécution, lorsqu'une révolution subite le jeta dans les rangs de ceux qu'il avait voulu exterminer. Ne nous étonnons pas trop de ces coups de la grâce. Rien n'est plus voisin de l'amour que la haine, parce que la haine est souvent un hommage rendu à une puissance contre laquelle nous nous débattons en vain. Plus le mouvement en un sens est violent, passionné, irréfléchi, plus le mouvement en sens contraire est imminent, et risque de pousser à l'extrême opposé. Paul était évidemment d'une nature très-pure, très-religieuse, très-élevée, et l'on comprend facilement quelle impression dut faire sur lui la vue de ces chrétiens qui vivaient si saintement et mouraient si joyeusement. Ce fut pour son âme comme une révélation morale. Il reconnut une force supérieure, et il se rendit. Voilà ce qu'il y a de fondamental dans sa conversion; les circonstances extraordinaires qui l'accompagnèrent n'ont point d'importance. On racontait qu'il avait été frappé d'une grande lumière, qu'il était tombé dans le chemin, qu'il avait perdu l'usage de la vue pour le recouvrer plusieurs jours après. Lui-même déclarait

que Jésus lui était apparu et lui avait parlé. Il insistait même sur cette apparition, y rapportant la mission dont il se disait revêtu, et s'appuyant sur le miracle dont il avait été honoré pour se regarder comme l'égal des autres apôtres. Tout ce prodige, je le répète, n'est qu'un point secondaire, la forme matérielle d'un phénomène moral. Il ne faut pas l'oublier, en effet, Paul était disposé à l'extase. On ne le connaît pas bien, si l'on ne part de là. Il trahit lui-même à chaque instant cette faiblesse, dirons-nous, ou cette sublimité de tempérament. Il tombait fréquemment dans cet état de surexcitation où les chrétiens perdaient conscience d'eux-mêmes, et ne poussaient plus que des sons inarticulés ou des mots inintelligibles, ce qu'on a appelé la *glossolalie*[1]. Il avait des ravissements d'esprit. Il avait été transporté jusqu'au troisième ciel, et y avait entendu des paroles ineffables. Paul, en résumé, vivait dans une atmosphère de songes, d'inspirations, d'apparitions, et l'aventure du chemin de Damas n'est pas un fait isolé dans sa vie : c'est le surnaturel chez lui qui était le naturel.

Du jour où Paul fut converti, il devint missionnaire. Il était de ceux qui ne distinguent pas entre la conviction et le besoin de faire partager cette conviction. Il faut dire, d'ailleurs, que le christianisme, comme toutes

1. M. Renan a eu tort d'écrire : « Paul se montra contraire à la glossolalie, et il est probable que jamais il ne la pratiqua. » (*Les Apôtres*, p. 237.) Paul atteste, au contraire, que nul ne possédait plus que lui cette étrange faculté. Voy. I. *Cor.* XIV, 18.

les religions dogmatiques, en faisant de la foi la condition de salut, faisait aussi de la propagation de la foi un devoir élémentaire de philanthropie. Quoi qu'il en soit, le reste de la vie de Paul fut tout entier consacré à répandre l'Évangile qu'il venait d'embrasser, à proclamer comme Messie ce Jésus qui avait été crucifié, qui était ressuscité, et qui lui était apparu, à lui, Paul, en preuve vivante de cette résurrection. Mais si le caractère que j'appellerai visionnaire de la conversion de Paul donna un cachet particulier à sa manière d'envisager le Christ et le christianisme, une autre circonstance n'exerça pas moins d'influence sur sa prédication. Après quelques voyages dont il est difficile de suivre la chronologie, Paul s'était fixé à Antioche, une grande ville de cinq cent mille âmes, au sud de l'Asie-Mineure, au nord de la Syrie, la troisième cité du monde (les deux autres étaient Rome et Alexandrie). C'est là, au milieu du grand va-et-vient des nations, que l'Évangile sortit pour la première fois des limites du judaïsme. Quelques fidèles, chassés par la persécution, s'étaient réfugiés à Antioche, et avaient été conduits, comme malgré eux, à annoncer la parole du salut à des païens. Le succès avait dépassé leur attente, et le succès, comme il arrive souvent, avait tranché une question dont la théorie ne serait jamais venue à bout : force fut d'admettre qu'on pouvait être chrétien sans commencer par devenir juif, et recevoir le baptême sans commencer par subir la circoncision. Tout l'avenir de l'Évangile était là, car c'est ainsi que d'une secte juive, le christianisme est devenu une religion universelle.

Paul, appelé à Antioche pour prendre part à ce mouvement, saisit, avec l'ardeur accoutumée de son esprit, ces vues inattendues sur le règne du Messie dans le monde. Il se jeta tout entier dans cette interprétation des promesses divines. Sa grande âme s'ouvrit avec transport aux perspectives qui s'ouvraient soudainement à l'œuvre de l'évangélisation. Il devint comme l'apôtre spécial de cette idée, le héraut d'une foi toute spirituelle, affranchie des rites juifs, capable d'embrasser l'universalité des hommes, parce qu'elle s'adressait à ce qui est universel chez eux, le besoin de relèvement et de consolation. Pendant quelque temps encore, il conserva une espèce de prédilection pour ceux de sa nation; il regarda comme son devoir de s'adresser d'abord et de préférence aux citoyens du peuple de Dieu; puis il finit par se lasser de leurs préjugés, de leur étroitesse, de leur orgueil, et par se dévouer complétement à l'évangélisation des gentils.

Antioche resta le quartier général de Paul. C'est de là qu'il partait pour entreprendre ses voyages de mission, c'est là qu'il revenait chaque fois rendre compte à ses frères des « grandes choses que Dieu avait faites par ses mains. »

M. Renan a tracé une image frappante des conditions, des difficultés et des périls de ce rôle de missionnaire :

Paul avait déjà beaucoup voyagé pour répandre le nom de Jésus. Il y avait sept ans qu'il était chrétien, et pas un jour son ardente conviction ne s'était endormie. Son départ d'Antioche avec Barnabé marqua cependant un changement

décisif dans sa carrière. Alors commença pour lui cette vie apostolique, où il déploya une activité sans égale et un degré inouï d'ardeur et de passion. Les voyages étaient alors fort difficiles, quand on ne les faisait pas par mer; les routes carossables et les véhicules n'existaient guère. Voilà pourquoi la propagation du christianisme se fit le long des côtes et des grands fleuves. Pouzzoles, Lyon eurent des chrétiens quand une foule de villes voisines du berceau du christianisme n'avaient pas entendu parler de Jésus.

Paul, ce semble, allait presque toujours à pied, vivant sans doute de pain, de légumes et de lait. Dans cette vie de piéton errant, que de privations, que d'épreuves ! La police était négligente ou brutale. Sept fois Paul fut enchaîné. Aussi quand il le pouvait, préférait-il la navigation. Assurément, aux heures où elles sont calmes, ces mers sont admirables, mais, tout à coup aussi, ce sont de fous caprices : s'échouer sur le sable, s'accrocher à un débris, est alors le seul parti à prendre. Le péril était partout : « Les fatigues, les prisons, les coups, la mort, dit le héros lui-même, j'ai goûté tout cela avec surabondance. Cinq fois les Juifs m'ont appliqué leurs trente-neuf coups de cordes; trois fois j'ai été bâtonné; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Voyages sans nombre, dangers au passage des fleuves, dangers des voleurs, dangers venant de la race d'Israël, dangers venant des gentils, dangers dans les villes, dangers dans le désert, dangers sur la mer, dangers des faux frères, j'ai tout connu. Fatigues, labeurs, veilles répétées, faim, soif, jeûnes prolongés, froid, nudité : voilà ma vie. » L'apôtre écrivait cela en 56, quand ses épreuves étaient loin de leur fin. Près de dix ans encore, il devait mener cette existence, que la mort seule pouvait dignement couronner.

.... Partout où Paul faisait quelque séjour, il s'établissait et reprenait son métier de tapissier. Sa vie extérieure ressemblait à celle d'un artisan qui fait son tour d'Europe, et

sème autour de lui les idées dont il est pénétré. Un tel genre de vie, devenu impossible dans nos sociétés modernes pour tout autre qu'un ouvrier, est facile dans les sociétés où, soit les confréries religieuses, soit les aristocraties commerciales, constituent des espèces de franc-maçonneries. La vie des voyageurs arabes, d'Ibn-Batoutah par exemple, ressemble fort à celle que dut mener saint Paul. Ils circulaient d'un bout à l'autre du monde musulman, se fixant en chaque grande ville, y exerçant le métier de kadhi, de médecin, s'y mariant, trouvant partout un bon accueil et la possibilité de s'occuper. Benjamin de Tudèle et les autres voyageurs juifs du moyen âge eurent une existence analogue, allant de juiverie en juiverie, entrant tout de suite dans l'intimité de leur hôte. Ces juiveries étaient des quartiers distincts, fermés souvent par une porte, ayant un chef de religion, avec une juridiction étendue ; au centre, il y avait une cour commune, et d'ordinaire un lieu de réunion et de prières. Les relations des Juifs entre eux, de nos jours, présentent encore quelque chose du même genre. Partout où la vie juive est restée fortement organisée, les voyages des Israélites se font de *ghetto* en *ghetto*, avec des lettres de recommandation. Ce qui se passe à Trieste, à Constantinople, à Smyrne, est sous ce rapport le tableau exact de ce qui se passait, du temps de saint Paul, à Éphèse, à Thessalonique, à Rome. Le nouveau venu qui se présente le samedi à la synagogue est remarqué, entouré, questionné. On lui demande d'où il est, qui est son père, quelle nouvelle il apporte. Dans presque toute l'Asie et dans une partie de l'Afrique, les Juifs ont ainsi des facilités de voyage toutes particulières, grâce à l'espèce de société secrète qu'ils forment et à la neutralité qu'ils observent dans les luttes intérieures des différents pays. Benjamin de Tudèle arrive au bout du monde, sans avoir vu autre chose que des Juifs ; Ibn-Batoutah, sans avoir vu autre chose que des musulmans

Et ailleurs encore :

Paul et Barnabé eurent à lutter avec de grandes difficultés extérieures. Il ne faut pas se représenter ces voyages comme ceux d'un François Xavier, ou d'un Livingstone, soutenus par de riches associations. Les apôtres ressemblaient bien plus à des ouvriers socialistes, répandant leurs idées de cabaret en cabaret, qu'aux missionnaires des temps modernes. Leur métier était resté pour eux une nécessité ; ils étaient obligés de s'arrêter pour l'exercer, et de se régler selon les localités où ils trouvaient de l'ouvrage. De là des retards, des mortes saisons, mille pertes de temps. Malgré d'énormes obstacles, les résultats généraux de cette première mission furent immenses.

Nous ne suivrons pas saint Paul dans ses diverses expéditions. On en distingue trois. La première fois, il traversa l'île de Chypre, et visita les provinces de l'Asie-Mineure formée par le rameau méridional du Taurus. Dans un second voyage, il passa en Europe, fonda des églises en Macédoine, séjourna à Athènes, passa dix-huit mois à Corinthe. Après la Grèce, Paul voulait aborder l'Italie, mais son dessein fut violemment traversé. Il venait de passer deux ans à Éphèse lorsqu'il se rendit à Jérusalem. Il y portait des secours recueillis dans les nouvelles églises en faveur de l'Église-mère, espérant se faire pardonner par ces offrandes le scandale que donnait son libéralisme religieux. Il avait compté sans le fanatisme juif. A peine arrivé, les zélotes reconnurent celui qui s'était fait la réputation d'un ennemi de la religion mosaïque ; ils voulurent le massacrer et l'autorité romaine ne put le sauver qu'en l'enfermant. Une fois en prison, Paul y demeura

deux ans, et finit par être envoyé à Rome, où son affaire devait être entendue. C'est là que le laissent les *Actes des Apôtres*, ouvrage resté inachevé, et au silence duquel aucun autre document ne supplée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Paul était sans doute encore à Rome en l'an 64, lors de la persécution des chrétiens sous Néron, et que, s'il y était, il a dû être enveloppé dans le massacre. Au reste, M. Renan ne va pas jusque-là ; il prend congé de Paul au moment où celui-ci arrive à Rome, vers l'an 61, et il réserve pour le volume suivant l'histoire de ses dernières années.

M. Renan paraît éprouver plus d'admiration que de sympathie pour celui dont il écrit l'histoire. Il le représente le plus souvent comme ardent, impérieux, trop préoccupé du but pour être toujours bien scrupuleux sur les moyens. Je sais bien que M. Renan n'hésite point, çà et là, à noter d'autres traits du caractère de Paul, qui semblent en contradiction avec ces violences de conquérant. Mais cela même aurait dû l'avertir que nous avons affaire ici à un tempérament moral extrêmement complexe. Nous sommes trop portés aujourd'hui à regarder les personnages historiques comme faits d'une seule pièce : pour peu qu'un des traits de leur physionomie soit un peu accusé, nous ne voyons plus que ce trait, et nous le grossissons encore, nous l'exagérons, nous le faisons grimacer. Il nous faut à tout prix de l'étrange, parce qu'il nous faut à tout prix du dramatique. Et cependant, Dieu sait si les choses se passent ainsi dans la réalité ! Il n'est guère de qualité qui n'ait son défaut correspondant, guère de défaut qui ne

laisse place à quelque vertu. Paul, pour ne parler que de lui, était un composé de contradictions. Il se dépeint lui-même comme timide, manquant d'autorité; sa personne imposait peu; et cependant il avait le cœur du lion, l'audace invincible. On le voit tantôt absolu, à cheval sur son droit, tantôt plein de délicatesse et d'affection. Il rudoie et ménage tour à tour. Il lance la menace, l'anathème : que l'hérétique périsse! que l'adversaire soit maudit! que Satan s'empare de lui! Mais, en même temps, avec quelle tendresse il aime ses disciples! C'est un père veillant sur ses enfants; c'est une nourrice réchauffant ses nourrissons sur son sein. Semblable à ses propres écrits, à ces épîtres où la pensée s'enveloppe dans des détours sans fin, où l'expression cahote et rebute, mais d'où découlent des ruisseaux de lait, de miel et d'onction; semblable, dis-je, à son propre style, saint Paul est à la fois hérissé et séduisant; le plus étroit, le plus enchevêtré, le plus convaincu des logiciens, et le plus profond, le plus onctueux, le plus médullaire des mystiques. Homme du texte, ne procédant qu'à coups de citations, vrai champion de la lettre, nul n'a pourtant donné plus d'entorses à la lettre au profit de l'esprit. Il s'emprisonne dans un argument rabbinique, et il s'élève aux considérations les plus généreuses et les plus élevées sur l'avenir religieux de l'humanité. Il a l'étroitesse du sectaire et la largeur du philosophe; la roideur de l'homme de principes et la souplesse de l'homme pratique. Il méprise les formes, et il s'y soumet dès que les intérêts de son œuvre sont en jeu. Personne a-t-il jamais plus vécu à la fois au ciel et sur la

terre? Le héros et le dévot ont-ils jamais été plus étroitement unis en un même personnage ? Le contemplatif est-il jamais plus entré dans l'action ? C'est un enthousiaste, un visionnaire; il croit à la fin du monde, il entend la trompette du jugement, il se voit déjà transporté dans les airs à la rencontre du Christ, et ce visionnaire ne se distingue par rien tant que par le bon sens et la modération en toutes choses. M. Renan ne me paraît pas avoir assez senti, ni ce paradoxe du caractère de Paul, ni la beauté de son âme et de sa vie. On rencontre rarement une nature aussi riche sous une enveloppe, je l'avoue, moins prévenante. Paul est à la fois de la race des mystiques, des martyrs et des conquérants, un Thomas Kempis, un saint Xavier et un Alexandre le Grand.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte du rôle de Paul dans le monde, voici ce que l'on trouve. Paul a été un grand missionnaire : c'est lui qui a fait sortir l'Évangile du monde sémitique, qui l'a porté d'Asie en Europe, qui l'a planté sur le sol classique de la Grèce. Paul a été, en outre, un grand écrivain religieux, l'un des créateurs de la morale et du dogme chrétiens, l'auteur de bien des pages émues et profondes dans lesquelles puisent, depuis des siècles, toutes les âmes altérées de l'infini. Mais Paul est surtout grand par une idée : si Jésus avait au fond de son cœur conçu la religion comme assez spirituelle, assez libre de toute condition de temps et de lieu pour devenir la foi du genre humain, si Jésus semble même s'être élevé à l'idée d'un culte universel, il n'avait pourtant pas donné à cette idée la forme agressive, la por-

tée polémique sans laquelle elle ne pouvait exercer son action. C'est Paul qui en dégagea la signification, qui en accusa les angles, qui en poursuivit les conséquences, c'est lui qui en fit une doctrine, et qui de cette doctrine tira une révolution. Le mot n'est pas trop fort : du judaïsme, c'est-à-dire du culte le plus étroitement local et national qui ait jamais été, Paul a fait sortir une religion qui, selon sa propre expression, ne met plus de différence entre le juif et le grec, entre l'esclave et le citoyen libre, entre l'homme et la femme. C'est à Paul, en ce sens, que le christianisme doit d'être devenu le christianisme.

On voit d'après cela quel rang il convient d'assigner à Paul dans l'établissement de la religion chrétienne, et dans quelle relation il se trouve avec le fondateur par excellence, le Christ lui-même. Historiquement parlant, Jésus reste ce que le monde l'a proclamé, l'unique, l'incomparable, celui, comme s'exprime M. Renan, qui a « porté la religion sur les plus hauts sommets où elle eût jamais été portée, » et qui est ainsi devenu, non pas seulement le héraut d'une foi nouvelle, mais l'objet même de cette foi. La parole de Jésus est l'expression d'une conscience aussi limpide que profonde de la sainteté et de la miséricorde divines. Son œuvre a consisté à se montrer tel que le faisait cette conception sublime; sa vie a été la traduction de sa pensée, sa mort l'expression abrégée et sublime du message qu'il voulait délivrer au monde. Quant à saint Paul, il n'est que le reflet de tout cela. Jésus a vu Dieu, et Paul a vu Jésus. Ce qui était chez le maître l'effet d'une intuition sublime, est déjà chez le dis-

ciple affaire de réflexion. Le rayon divin s'est brisé dans le milieu à travers lequel il se projette. Jésus voit, Paul croit. Jésus prophétise, Paul argumente. Jésus vit en Dieu, Paul vit pour Dieu. Jésus est tout naïveté, paix et simplicité ; Paul excite à l'effort, trace les règles, formule la croyance. Jésus est le génie, Paul l'entendement. Paul a traduit Jésus, et c'est grâce à cette traduction que la connaissance de Jésus s'est répandue dans le monde ; mais qui oserait dire que Paul, en le traduisant, ne l'ait pas trahi, en le manifestant ne l'ait pas caché, en l'exaltant ne l'ait pas diminué ?

Plusieurs circonstances, il est vrai, ont contribué à obscurcir la gloire de Paul. Paul est le seul apôtre qui ait réellement joué un rôle considérable, et une tradition intéressée a mis au-dessus de lui Pierre, un homme médiocre, un personnage inconnu et légendaire. Paul a donné au christianisme son rang de religion universelle, et le christianisme s'est hâté de dépouiller le spiritualisme religieux auquel il devait cette dignité, et de redevenir une religion de sacerdoce, de cérémonies et d'observances. Paul a laissé des épîtres qui sont l'un des monuments les plus précieux de la foi apostolique, mais ces écrits sont en même temps l'un des textes les plus obscurs de la littérature grecque, de sorte que, à toute époque, ils ont été très-peu, et surtout très-mal compris. Paul, enfin, a attaché son nom à deux grandes doctrines, la prédestination et la justification, et ces doctrines ont eu l'une et l'autre un sort étrange. La première, adoptée et développée par saint Augustin, a été escamotée par l'Église ; le catholi-

cisme, tout en professant de suivre les deux illustres docteurs, a reculé devant le scandale de leur fatalisme. La justification par la foi, l'idée favorite de saint Paul, a eu encore moins de succès. Doctrine subtile et profonde, mais paradoxale et sujette aux malentendus, elle disparut en quelque sorte avec son auteur. On en trouve à peine une trace dans les écrits des Pères apostoliques; elle est restée comme non-avenue pendant quinze siècles; elle n'est ressuscitée enfin, et n'a exercé une action dans le monde qu'avec Luther, qui en fit le mot d'ordre de la réformation. Je ne sais rien de plus curieux dans l'histoire du christianisme que cette longue éclipse et cette soudaine réapparition.

Le nouveau volume de M. Renan a toutes les qualités de l'auteur et très-peu de ses défauts. C'est un très-beau livre, plein de substance et d'éclat, l'un des meilleurs d'un écrivain qui a jusqu'ici marqué par un chef-d'œuvre chacun de ses pas dans la carrière. Je ne saurais cependant être de son avis dans son jugement final sur saint Paul. Non pas qu'il ne le place assez haut, mais il me paraît lui appliquer des règles de jugement trop arbitraires. Il déclare que Paul est inférieur aux autres apôtres : or, nous ne savons rien, ce qui s'appelle rien des autres apôtres. Paul n'a pas formé de légende : sans doute, mais c'est parce qu'il était trop bien connu, trop placé en pleine lumière historique, et franchement ce n'est pas sa faute. Paul n'avait pas vu Jésus; « le Christ, qui lui fait des révélations personnelles, est son propre fantôme; c'est lui-même qu'il écoute, en croyant enten-

dre Jésus. » Eh! qui ne voit que là est justement l'originalité de Paul? d'autres ont sténographié les paroles du maître; lui, il nous a donné le Christ qu'il avait conçu en son âme. Paul, enfin, selon M. Renan, n'a été ni un saint, ni un philosophe, ni un poëte; il n'a pas été un homme d'idéal, mais simplement un homme d'action, ce qui, aux yeux de M. Renan, suppose toutes sortes de limites et de fâcheux compromis. M. Renan va jusqu'à préférer à Paul cet insupportable fou, dont il s'est entiché, je ne sais trop pourquoi, et qu'il ne se lasse pas d'offrir à notre admiration, saint François d'Assise, un mendiant et un aliéné! Je comprends, en effet, que le bon sens de l'apôtre paraisse froid à M. Renan à côté des facéties du stigmatisé! Pour le reste, j'en appelle à l'humanité, qui n'a jamais cessé de réserver sa plus vive admiration pour les héros de l'action, jugeant sans doute que le héros est en même temps le plus grand des artistes, je veux dire le plus puissant réalisateur de l'idéal entrevu. Il y a du poëte chez Paul, car sa parole est inspirée; il y a du philosophe, car ses vues religieuses sont d'une largeur extraordinaire; il y a un saint, enfin, quoi qu'en dise M. Renan, car on n'a jamais poussé plus loin la pureté, le désintéressement, le dévouement, la charité. Paul est donc très-grand; il est le plus grand dans son ordre et en son genre; il est l'image accomplie du missionnaire.

Juillet 1869.

XV

LES ODEURS DE PARIS

DE M. VEUILLOT [1]

> Le polémiste le plus diffamant, le plus souillant, le plus emporté qui fut jamais.
> L. VEUILLOT.

M. Veuillot a pris le bon parti. On ne le lisait plus depuis qu'il s'était fait grave. *La Vie de N. S. Jésus-Christ* n'avait point fait figure à côté du livre de M. Renan. Les journaux ne s'étaient guère occupés de l'*Illusion libérale*, ni du *Guêpier italien*. M. Veuillot est retourné à son vrai genre; il a fait scandale, et les lecteurs lui sont revenus.

Le succès a été grand; j'ajoute qu'il était sûr. Les croyances de l'auteur sont un peu fortes pour le public, mais le public se soucie si peu de ce que croit l'auteur! Puis, à part les dogmes, il y avait dans le volume de quoi plaire tour à tour à chacun. La grande presse est malmenée, mais elle se console en voyant la petite presse recevoir les plus gros coups. La petite presse est injuriée.

1. 3e édition in-18, 1867.

mais à travers ces injures elle reconnaît si bien l'allié, j'allais dire le complice ! On a toujours quelqu'un qu'on déteste, et quelle est la vengeance que le livre de M. Veuillot ne serve pas ? Ou bien on appartient à la galerie, on attend la réplique, on juge les coups, on en rit. M. Veuillot a fait rire Paris huit jours.

La collection des portraits peints par M. Veuillot est riche. Elle serait complète si le sien n'y manquait. Son image y avait droit à une place. M. Veuillot est bien de ce Paris où l'on trouve de tout. Paris seul pouvait produire un si curieux mélange de dévotion et de gaminerie. M. Veuillot, d'ailleurs, s'est donné pour tâche de descendre dans les sentines de la grande ville ; ce métier a un nom, et finissant par se confondre avec les souillures qu'il exploite, il devient lui-même l'une des « Odeurs de Paris. »

M. Veuillot a peu changé depuis l'*Univers* [1]. Amis ni ennemis n'ont obtenu de lui aucune concession. Ses procédés de style et de controverse sont restés ce qu'ils étaient. Tout au plus son talent a-t-il un peu grossi, soit que l'âge, en avançant, donne plus de saillie aux défauts, soit que la satire se fige et s'alourdisse en passant du journal dans le volume. Au total, c'est bien toujours le même écrivain qui, jadis, pendant quinze ans, a trouvé le moyen d'amuser le parterre en tenant les rôles sérieux. La seule différence grave, c'est qu'il est actuellement dans l'opposition. M. Veuillot a retiré au gouvernement de décembre le *satis-*

1. L'*Univers* était alors supprimé.

fecit qu'il lui avait autrefois décerné. Lui, le satisfait, le triomphant, le radieux d'autrefois, il se pose aujourd'hui en martyr. Qu'est-il donc arrivé? M. Veuillot s'est-il fatigué d'attendre des libertés dont le jour persiste à ne pas se lever? ou bien M. Veuillot désapprouve-t-il les expéditions lointaines, et gémit-il des charges dont elles grèvent nos budgets? ou bien encore son patriotisme s'est-il éveillé en reconnaissant que le rôle de la France n'avait pas précisément grandi cette année en Europe? Non, M. Veuillot ne s'émeut pas pour si peu. Il est de l'opposition parce que son journal a été supprimé, ou, si vous aimez mieux, parce que l'Église est atteinte lorsque son journal est frappé. Rendez-lui l'*Univers*, et l'univers rentrera dans l'ordre. Il faut voir comme M. Veuillot sait exploiter sa situation. De deux choses l'une, s'est-il dit : ou bien les libéraux reconnaîtront ce qu'a de rigoureux la suppression de l'*Univers*, et ils seront tenus de s'intéresser à moi; ou bien, ils applaudiront au traitement que j'ai subi, et alors j'aurai beau jeu à exposer les inconséquences du libéralisme! — Il est bien possible, en effet, que quelques journaux soient embarrassés de ce dilemme. Pour moi, je n'en ai que faire. Je déclare que je ne m'en sens pas atteint. Comme je ne mets rien au-dessus de la liberté, pas même la vérité, ou plutôt comme je crois qu'il n'y a de vérité que celle qui se dégage de la discussion, je regarde toute suppression d'un élément de la discussion comme regrettable pour la cause de la vérité. La suppression d'un journal tel que l'*Univers* me blesse donc dans l'essence de ma foi. Je ne l'ap-

prouve pas, je la déteste. Mais, cela dit, je me hâte d'ajouter que M. Veuillot est le seul qui n'ait ici aucun droit, ni celui de réclamer contre le pouvoir qui le frappe, ni celui d'attendre la sympathie du public qui le voit frapper. Car, il ne s'en cache nullement : ce n'est pas le système qui lui déplaît, c'est l'application qui lui en a été faite. Il est pour les rigueurs, pour l'avertissement, pour la suppression, et il ne demande qu'une chose : d'en être exempté, lui. Qu'on sévisse contre les autres, à la bonne heure; c'est le droit, c'est le devoir; seulement, au nom du ciel, que l'Église soit respectée en sa personne! Il y a eu des journaux supprimés en décembre 1851 ; croyez-vous que M. Veuillot ait réclamé en leur faveur? non, il a battu des mains ; il a, selon son habitude, insulté à la victime :

> Depuis le deux décembre adieu l'*Événement!*
> La patrouille a fermé cette fraîche boutique.

Le moyen de sentir une bien vive compassion pour l'écrivain qui se permet de ces gaietés-là ! D'autant plus, je le répète, qu'il n'a point changé de manière de voir. Il continue à ne vouloir de liberté que pour la vérité, c'est-à-dire pour ses propres opinions. Quiconque ne pense pas comme lui est dans l'erreur, et l'erreur doit être bâillonnée. Il est vrai qu'il cherche, par moments, à donner le change en se moquant des libéraux de l'école du *Siècle*. Comme si la théorie du *Siècle* différait de celle de l'*Univers*! Il traite ces messieurs de sous-inquisiteurs et de sous-chambellans, et il oublie que, chambellan, il l'a été

lui-même et des plus abjects; inquisiteur, et des plus odieux.

Revenons à l'écrivain. M. Veuillot est un écrivain. Il n'est que ça. Il est de cette espèce inconnue dans d'autres littératures que la nôtre, et à d'autres époques de notre littérature : le styliste. Il n'a jamais établi un fait, peint un siècle, dessiné une physionomie, exposé une doctrine, discuté une idée, hasardé un aperçu. Il a écrit vingt volumes, et son nom n'éveille le souvenir ni d'une question qu'il aurait éclaircie, ni d'un horizon qu'il aurait ouvert, ni d'une vérité qu'il aurait semée. A vrai dire, il ne lui en chaut. Il ne se pique que de deux choses, d'être orthodoxe et de parler français. Français, mais quel français ? Il reconnaît lui-même qu'on peut avoir quelques notes de cette langue, sans en posséder tout le clavier. Et il n'en a que quelques notes, en effet. Seulement, il les a claires et fortes. Ne sachant rien d'autre, langues anciennes ni modernes, science ni art, antiquité ni philosophie, il s'est adonné sans distraction au gaulois. Gaulois est le mot. Ce n'est ni beau, ni fin, ni varié, mais c'est exempt de nos termes abstraits, et comme retrempé dans le pur ruisseau parisien. M. Veuillot est donc très-fier de sa plume. Aussi s'est-il constitué le régentin du style contemporain. Il a appelé Vaugelas au secours de la foi. Les catholiques, on le comprend, ont des dispenses ; l'abbé Rohrbacher devient même un grand écrivain. Mais quant aux infidèles, pas de merci : M. Veuillot ne leur fait aucun quartier, soulignant leurs barbarismes, leurs solécismes, leurs cacophonies, distribuant de mauvais points, allon-

geant des coups de martinet. Personne n'y échappe. La question est de savoir si M. Veuillot lui-même supporterait pareille épreuve. Car il a ses moments de banalité, et il dira, par exemple, un nourrisson des Muses pour un poëte. Il a ses moments de précieux, et il parlera de « la réverbération de l'imperceptible dans l'infiniment petit. » Il a des fautes de grammaire, telles qu'*éloigner un endroit* et *pardonner un ennemi*. Son orthographe n'est pas même toujours bien sûre et je l'ai vu écrire *dystique* pour *distique*. Qu'aurait fait M. Veuillot s'il eût rencontré la moindre de ces licences sous la plume d'un élève de l'École normale? Il peut, du reste, m'en croire : ce n'est point pour le chagriner que je rappelle ses peccadilles, mais uniquement pour le convier à la modestie, source de la modération. « Le juste, a dit un sage, pèche sept fois par jour; » l'écrivain le plus exercé en fait autant. Un critique ne prenait-il pas l'autre jour M. Sainte-Beuve à partie sur un imparfait du subjonctif? L'important, en ces matières, est de distinguer la bonne langue de la mauvaise. Celle de M. Veuillot est bonne, mais elle est inférieure à beaucoup d'autres en étendue, en souplesse, et elle manque totalement de charme et de grandeur. M. Veuillot prise trop les qualités qu'il possède, et trop peu celles qui lui manquent : le contraire serait plus séant.

M. Veuillot, d'ailleurs, n'est pas seulement prosateur, il est aussi poëte, poëte moins heureux que persévérant, et l'on a peine à comprendre la sécurité avec laquelle il maltraite ses confrères, lorsqu'il leur donne barre sur lui en publiant de pareils vers. Nous en avons eu tout un

volume il y a trois ans. Ce fut un grand succès d'ébahissement. On y trouvait une veine fertile qui

S'ouvre et flue aussitôt qu'on touche le piston.

Il y avait un sonnet adressé à saint Louis qui finissait ainsi :

Aucun droit devant toi n'éleva de reproches,
Tu fis justice à Dieu, dans ton peuple, en tes proches,
En toi-même ; et, toujours poussé du Saint-Esprit,

Courus sus au méchant, au traître, à l'incrédule:
Tu disais : — Du Seigneur j'apporte la cédule ;
Je suis le bon sergent du Seigneur Jésus-Christ.

Aujourd'hui, tout de même. Les *Odeurs de Paris* se terminent par vingt morceaux, dont quelques-uns, grâce sans doute aux priviléges de la rime, sont encore plus odorants que le reste. Le français mis en vers brave l'honnêteté. Il brave autre chose encore. M. Veuillot nous donne un sonnet-rondeau en l'honneur de Jésus-Christ ; le motif en est contenu dans ce vers :

Jésus est la fontaine, et l'eau courante est monde.

Monde signifie probablement *propre* : l'eau courante est propre, précieuse vérité, dont M. Veuillot tire une conséquence, non moins précieuse, c'est que l'eau courante peut servir à laver. Plus bas, en effet, nous voyons qu'elle «rendra pure les doigts crochus du million,» et qu'elle dissoudra « le fard épais de l'histrion. » Et dire que M. Veuillot ose persiffler Tibulle Mouton ! C'est pour

le coup qu'on peut s'écrier avec notre écrivain lui-même : « Poésie ! Poésie ! ce sont là tes coups. »

M. Veuillot se tromperait s'il croyait que j'ai contre lui un parti pris de rigueur. Je pense lui avoir montré autrefois le contraire. Aujourd'hui encore, et jusque dans ce volume violent et méphitique des *Odeurs de Paris*, je trouve des pages à louer. Il y a, sur la manière d'écrire, des conseils qui sont d'un connaisseur. L'auteur a des admirations et des antipathies littéraires que je partage. J'aime lui entendre dire : « C'est une sensation délicieuse d'écouter une tragédie de Racine, après qu'on s'est trempé pendant quelques jours dans les œuvres modernes. » Il est vrai que je serais plus touché de cette délicatesse de goût, si l'auteur ne mesurait trop visiblement son enthousiasme à l'orthodoxie des gens, se laissant surtout aller à louer Racine parce que Racine a fait une bonne fin. J'avoue encore que la *Confession de Sauret* m'a paru une belle chose : caractère pris sur le fait, scène dramatique, peinture franche, d'une franchise à laquelle M. Veuillot ne nous avait point accoutumés, puisqu'il en vient à reconnaître l'impuissance de ses propres croyances pour guérir les maladies morales de notre temps. Le fait est que M. Veuillot excelle à signaler les plaies, à les mettre à nu, à les sonder, au risque de les exaspérer, puis, quand on en vient au remède, ce n'est plus que recettes de bonne femme, des médailles, des *Ave*, des formules de catéchisme.

Malheureusement pour lui ou pour nous, M. Veuillot est complétement étranger à la culture de notre société

moderne. Il est, au milieu de nous, dans un isolement intellectuel absolu. Il ne se doute pas que la plupart des hommes ont acquis des connaissances et contracté des habitudes de penser qui les empêchent de croire ce qu'il croit. M. Veuillot est libre de s'inscrire en faux contre notre astronomie, notre physiologie, notre histoire ; il est maître de tenir pour les légendes et les miracles ; rien ne l'empêche de proclamer que Pie IX est la bouche même de Dieu, et que des dogmes tels que l'Immaculée-Conception sont destinés à faire notre bonheur dans cette vie et dans l'autre ; rien ne l'empêche même, s'il est à bout d'arguments, de recourir aux menaces et de nous annoncer un cataclysme social comme la conséquence de notre incrédulité : il est possible, en effet, que la société tout entière aille au diable, mais ce qui est impossible, il faut bien que M. Veuillot le sache, c'est qu'elle en revienne à la foi de M. Veuillot. Il n'est point d'exemple d'un pareil retour. Le dix-neuvième siècle serait plus embarrassé pour raisonner et sentir comme le treizième siècle, qu'un homme fait pour rentrer dans les vêtements de sa première enfance. On ne croit pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut. M. Veuillot, lui, est un homme qui, un jour, s'est mis à croire ce qu'il voulait. Comment a-t-il fait ? C'est son secret. Il y a eu probablement, de sa part, un peu d'effort et beaucoup d'ignorance, ou peut-être seulement beaucoup de scepticisme. Ne se fiant ni à sa raison, qu'il n'avait jamais soumise à une discipline sévère, ni aux faits qu'il n'avait jamais serrés de bien près ; et à défaut de convictions personnelles, ne se sentant point

porté par le courant des idées générales du siècle, hors duquel les hasards de son éducation l'avaient jeté, M. Veuillot a embrassé plus facilement qu'un autre une foi qui lui apportait le repos du cœur et un certain idéal de la vie. Son tort est de s'imaginer que tout le monde soit en état d'en faire autant. Il nous considère comme des prodiges d'aveuglement volontaire. Il nous juge mal, il ne comprend rien à l'état de nos âmes; c'est lui avec sa foi naïve et massive, c'est lui qui est un phénomène au milieu de notre époque. Je ne le lis jamais sans m'imaginer voir l'exemplaire fossile d'une faune perdue, quelque *elephas primigenius*, qui pouvait avoir sa place dans un monde antédiluvien, mais qui, aujourd'hui, en désharmonie avec tout ce qui l'entoure, paraît surtout étrange et difforme.

Il est une chose qui semblerait pourtant faite pour ouvrir les yeux de M. Veuillot, ou du moins pour jeter dans son esprit quelque doute sur la valeur de ses croyances. Je veux parler de sa propre polémique. M. Veuillot n'a qu'un procédé de controverse; il n'argumente pas, il ne réfute pas, il ne prouve rien : il se contente d'injurier. Voici un volume de près de cinq cents pages; y a-t-il, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, une seule considération propre à éclairer ou à toucher, à diminuer les difficultés qui empêchent tant de gens de croire, à réduire à néant les objections que la science oppose à la foi catholique? Y a-t-il une idée dont un homme intelligent et sérieux puisse faire son profit? Je ne le pense pas, et je n'imagine pas que M. Veuillot se fasse illusion

à cet égard. Non; il a voulu faire contre ses adversaires théologiques, ce que M. Hugo avait fait contre ses adversaires politiques. Les *Odeurs de Paris* sont des *Châtiments*. Soit; mais pourquoi l'auteur n'a-t-il jamais rien donné d'autre? Pourquoi toujours la satire et rien que la satire?

J'ai beau m'y efforcer, je ne puis entrer dans l'intention de M. Veuillot. Je me dis que ce serait lui faire injure que de le regarder comme un simple amuseur. Il veut nous convertir, c'est évident. Comme l'apôtre, il croit, c'est pourquoi il parle. Eh bien, que dit-il? Tout son discours, depuis qu'il tient une plume, n'a jamais tendu qu'à une chose, à nous montrer que les non-croyants sont ridicules ou odieux. Point d'exception. Les injures dont il gratifie ses contemporains sont toujours dans une proportion exacte avec leur hétérodoxie; le talent n'obtient pas grâce; l'honorabilité du caractère pas davantage; M. Veuillot n'a jamais reconnu un mérite ou une vertu à un adversaire. Mais, au nom du ciel, que peut se promettre M. Veuillot en agissant ainsi? Quand le public aura applaudi à l'exécution de tel ou tel, en sera-t-il plus près de la foi? Il se sera indigné avec vous contre le journalisme officieux, ou amusé avec vous aux dépens de la petite presse : en sera-t-il mieux disposé à devenir catholique? Pouvez-vous le penser? En vérité, il y a des moments où l'on a bien de la peine à regarder M. Veuillot comme un croyant sérieux et un apôtre convaincu.

Non-seulement les livres de M. Veuillot sont peu faits

pour éveiller la foi dans le cœur des hommes, mais ils semblent écrits comme à plaisir pour soulever d'invincibles préjugés contre les convictions dont l'auteur se fait l'avocat. M. Veuillot veut apparemment nous faire aimer et admirer la religion qu'il prêche; et qu'a-t-il inventé pour cela? de se présenter lui-même à nos yeux sous l'aspect le plus propre à exciter nos répugnances.

Comme M. Veuillot ne s'en prend jamais aux idées des gens, il ne lui reste à attaquer que leur français et leur figure. La critique du style a un avantage, c'est de montrer combien M. Veuillot est lui-même habile à écrire. En revanche, la critique de la figure a un inconvénient, c'est de donner à entendre que l'écrivain se trouve mieux doué de la nature que les personnes dont il raille la laideur, et un autre inconvénient plus grave, celui que je signalais à l'instant même, à savoir, de mettre le genre d'injure le plus bas au service d'une cause qui prétend être celle des sentiments élevés.

M. Veuillot prend ce qu'il y a de plus personnel dans les personnalités, de plus outrageant dans l'outrage. Il s'est permis, à cet égard, ce que nul autre n'avait osé. Il a fait comme une gageure de violence et d'impudeur. Il parle du ventre de l'un, du nez de l'autre. Il n'épargne pas les femmes plus que les hommes. Ce n'est pas tout, il se fait familier : il appelle celui-ci « compère, » celui-là « pauvre gros. » Un peu plus, il vous frappera sur l'épaule, il vous tutoiera. On sent ses mains sur soi. On est pris de dégoût. On reste sans armes devant cette insolence d'homme mal élevé.

Et voilà l'écrivain qui malmène le *Siècle*, qui nous convie à rire de MM. Havin et Jourdan! Eh! sans doute, le *Siècle* n'est pas œuvre de fin ouvrier; mais, après tout, qu'est-ce qu'une platitude auprès d'une polissonnerie?

Il y a, dans cette conduite de M. Veuillot, une aggravation. Ce n'est pas seulement de sa part une façon d'homme sans éducation, c'est une lâcheté. Je m'explique, et d'autant plus nettement, que M. Veuillot jusqu'ici a fait semblant de ne pas comprendre ce qu'on lui reprochait. M. Veuillot a très-bien parlé du duel dans les *Odeurs de Paris*. Il y voit « le dernier rempart de l'individu dans une société démocratique, c'est-à-dire impolie et pleine de méchants personnages, qui oseraient tout contre tout le monde si l'on n'avait à leur montrer la gueule du pistolet. » On sait néanmoins que M. Veuillot ne se bat pas. Sa foi ne le lui permet point. Rien de mieux. Il n'est personne qui n'admette la validité de cette excuse. Je vais plus loin : celui qui, sachant l'impossibilité morale où se trouve M. Veuillot de rendre raison, s'aviserait de lui chercher querelle, celui-là passerait à bon droit pour un faux brave. Mais il va sans dire, en même temps, que la situation de M. Veuillot, en lui créant ce privilége, lui crée aussi un devoir. Le même sentiment qui m'empêchera de l'insulter, sachant qu'il ne se bat pas, doit l'empêcher, de son côté, d'insulter des hommes auxquels il est décidé à refuser toute satisfaction. Il se trouverait autrement, que M. Veuillot s'abrite sous sa profession de christianisme pour outrager

impunément ceux qui sont sans défense contre lui, et, selon sa propre expression, qu'il pourrait tout oser contre tout le monde, parce que personne ne pourrait lui montrer la gueule d'un pistolet. Or, c'est là précisément ce que M. Veuillot a fait. Il a abusé de l'impunité que lui constituait sa qualité de catholique pratiquant. Il a renoncé au duel, ce qui est compatible avec l'honneur, mais il a en même temps profité de son inviolabilité pour outrager ses adversaires, ce qui est peut-être conciliable avec les lois de la dévotion, mais assurément pas avec celles de la délicatesse et de la chevalerie. Il a, comme on l'a dit, craché à la figure des gens par les fenêtres de la sacristie. Bel exemple donné aux mondains! Irrésistible séduction répandue sur les doctrines de l'Évangile! Il était réservé à M. Veuillot de marquer la différence qui existe entre le saint homme et le galant homme. Il était réservé à notre temps de voir la religion de Bossuet défendue en style poissard, et la foi des croisés maintenue par un monsieur qui revendique le droit de vous couvrir d'ordures, mais qui se ferait un scrupule de vous rencontrer l'épée à la main!

Lorsqu'on cherche à se rendre compte des mœurs littéraires de M. Veuillot, on se trouve arrêté comme par un problème. Il y a chez cet homme une lacune du sens moral qu'on n'a jamais rencontrée ailleurs. On dirait qu'il manque de la faculté de saisir la relation entre sa conduite et ses principes, les rapports entre sa propre personne et celle des autres. C'est un Gracchus qui crie à la sédition. Il affecte de regretter la politesse des mœurs, et il pousse la

grossièreté jusqu'au cynisme; il appelle Voltaire le plus souillant des polémistes, et il ne connaît d'autre arme que la souillure; il se donne pour le défenseur de la liberté de la presse, et, dans le chapitre même où il affiche cette prétention, il invoque l'autorité du ministre de l'intérieur contre les journaux; il se pose en martyr, et il oublie qu'il a été courtisan; il se dit victime, mais la main qui le frappe, il l'a baisée lorsqu'elle frappait les autres; il invoque les priviléges de la dévotion pour ne point se battre, et il profite de l'impunité pour lancer à la tête de chacun les outrages les plus offensants que lui fournisse sa verve rabelaisienne; il condamne le mépris comme un sentiment peu chrétien, et l'on voit qu'il ne se sait gré de rien tant que de son mépris pour le genre humain.

Il faut lire toute la page de sa préface où M. Veuillot, sous prétexte de confesser ce vilain péché de mépris, savoure si orgueilleusement la supériorité qu'il s'attribue sur le reste des hommes. Le mépris de M. Veuillot! Mais M. Veuillot n'y pense pas. Il ne dépend pas de lui de mépriser. Il faut qu'il en ait le droit. Il faut qu'il soit digne de ressentir l'indignation. Il faut qu'on ne puisse répondre à ses dédains par un plus légitime dédain. Or c'est là justement ce qui est arrivé à M. Veuillot. Ses violences et ses facéties ont dépouillé son jugement de toute autorité. Les flétrissures qu'il prétendait infliger lui sont retombées sur la tête. M. Veuillot ne soupçonne pas ce qu'un sentiment moral un peu délicat, ce qu'un cœur un peu haut placé éprouvent de dégoût pour cette dévotion aux

yeux de laquelle ne sont de rien justice, honneur ni courtoisie; pour ce justicier de l'Église, qui rend ses arrêts en langage de turlupin.

Décembre 1866.

XVI

DANIEL STERN

La femme distinguée, qui s'est fait connaître dans les lettres sous le nom de Daniel Stern, y tient aujourd'hui un rang de haute estime et de réelle autorité. Et cependant son mérite me paraît supérieur à sa renommée. Je dis plus : c'est ce mérite même qui à quelques égards lui a fait tort. N'oublions pas qu'on réussit dans le monde par ses défauts autant que par ses qualités, et que le succès tient à une juste proportion entre les uns et les autres. Il faut incontestablement de la puissance pour attirer, pour fixer l'attention des contemporains ; mais il faut en même temps un alliage inférieur, — procédé, exagération, charlatanisme, que sais-je ? — pour que le noble métal entre un peu largement dans la circulation. Et puis, il y a une mesure particulière d'appréciation pour les femmes qui écrivent. Les hommes prétendent bien que leur propre sexe fasse loi dans les choses littéraires comme dans le reste, et cependant ils ne veulent pas qu'une femme qui écrit approche trop près d'eux et se mette à leur ressembler. Elle est condamnée à rester femme, quand ce serait par la faiblesse et les travers. Daniel Stern, à ce compte-

là, n'a jamais couru le risque de réussir. Il n'est point d'écrivain de son sexe qui se soit montré aussi viril dans sa manière de penser et d'écrire, et il n'en est guère, hommes ou femmes, qui aient montré plus de sérieux dans la pensée et de noble simplicité dans le style, qui aient eu à la fois plus de sentiment de l'art et plus de dédain de l'artifice.

Une autre chose a encore manqué à Daniel Stern pour que sa réputation d'écrivain fût aussi étendue qu'elle est solide : il aurait peut-être fallu que sa plume s'enfermât dans un genre. L'attention publique n'aime pas à se sentir sollicitée en plusieurs sens à la fois. Il lui faut quelque chose de très un, d'un caractère très-saisissable. Elle est peu touchée du spectacle d'une intelligence, telle précisément que celle de notre auteur, avide de tout embrasser, allant de l'art à la science, s'essayant tour à tour dans le roman, la philosophie, l'histoire, la critique. Tout cela donne le change, déconcerte, et il se trouve que là encore les hautes qualités intellectuelles ont nui au succès qu'elles semblaient devoir assurer.

I

Daniel Stern n'a pas commencé de très-bonne heure à écrire. Ses premiers essais datent de cette période de la vie que Dante appelle « le milieu du chemin. » Sauf quelques morceaux sur les beaux-arts et la littérature allemande, son début fut un roman, celui de *Nélida*. Tel

est bien l'ordre, d'ailleurs. Le roman, c'est le premier langage, la poésie, la passion. La réflexion viendra plus tard; l'expérience et l'étude n'auront que trop tôt leur tour; mais le roman, on commence par là : chacun a eu le sien, chacun en porte un tout fait au dedans de soi; et, pour peu qu'il sache tenir une plume, chacun éprouve le besoin de l'écrire. L'inconvénient, c'est qu'on se livre ainsi. Où puiserait le romancier si ce n'est dans son propre cœur et dans ses souvenirs? Le roman, le premier, celui qu'on a écrit avec son âme, et où les préoccupations de l'art ou du métier ne sont pour rien encore, celui-là est, bon gré mal gré, un fragment de mémoires. Le vrai titre, si on osait l'y mettre, serait toujours « Elle et Lui.» Rien n'empêche de prendre ainsi *Nélida*, non pas à la lettre, sans doute, mais pour ce qui est de l'inspiration et de la note idéale. C'est une attachante création que cette Nélida. Elle a les hauts instincts, ceux du divin. Elle cherche sa chimère dans le cloître, elle s'imagine la trouver dans le mariage, elle l'entrevoit enfin dans l'art. Comment ne serait-elle pas séduite par « ce langage qui n'est ni celui de l'amour, ni celui de la religion, mais qui s'inspire de tous deux? » Comment la poétique jeune fille ne serait-elle pas éblouie, en s'apercevant un jour qu'elle règne sur les pensées d'un homme de génie? Il ne sera pas difficile à celui-ci de lui persuader de devenir sa Béatrice. Malheureusement si l'art, comme on s'exprimait volontiers en ce temps-là, est saint, s'il est immortel, l'artiste n'est pas toujours à la hauteur de son sacerdoce. Guermann, à tous égards, est

fort indigne de Nélida. Il faut lire le portrait qui nous en a été tracé :

Guermann était doué de facultés rares. Il avait, à s'y méprendre, toutes les apparences du génie : une perception vive, un enthousiasme communicatif, une facilité merveilleuse; de la flamme dans la parole et sous le pinceau, une volonté opiniâtre, une fierté indomptable, la soif du beau sous toutes les formes. Mais il ne possédait que la force d'expansion. La force de concentration, celle qui fait les philosophes, les grands caractères et les véritables artistes, lui manquait. Il allait obéissant à tous ses instincts, à des impulsions contradictoires que rien ne réglait ni ne refrénait. Pour tout dire en un mot, il manquait de conscience, et ne connaissait du bien et du mal que le succès ou l'échec de ses âpres désirs. Aussi, quoique doué d'une grande générosité de nature, était-il, par le fait, d'un épouvantable égoïsme. Les circonstances n'avaient pas peu contribué à fortifier cette personnalité démesurée. Aucun contre-poids n'avait été donné à ses penchants. Son éducation première dans un village, sous les yeux d'une mère subjuguée, avait été à peu près nulle, et, du jour où sa vocation se déclara, presque tout son temps fut consacré à l'exercice matériel de son art. Ainsi livré à lui-même, il lut beaucoup, parce qu'il était avide de connaître, mais il lut, sans méthode et sans choix, toute espèce de livres, bons et mauvais, sublimes ou détestables. Le désordre se fit dans son esprit, la soif de l'impossible dévora son cœur.

Voilà le drame engagé. D'un côté, Guermann, dont l'égoïsme reconnaît, en frémissant, que le sacrifice de Nélida lui a créé des devoirs, et, par conséquent, que cette femme est devenue une entrave dans sa vie. De l'autre côté, Nélida elle-même, à qui la clairvoyance ne

tardera pas à venir, et qui va faire cette découverte affreuse pour un cœur de femme, l'infériorité de l'homme qu'elle a élu. De ce moment, je n'ai pas besoin de le dire, elle est affranchie, intérieurement affranchie, et « si elle consent à porter encore ses chaînes, ce n'est plus avec aveuglement, c'est avec conscience. » Ce reste d'esclavage, Guermann l'aidera d'ailleurs à le secouer. A partir de là, le livre n'est plus que l'histoire du relèvement de Nélida, ou pour mieux dire de sa réconciliation avec elle-même, de ce souverain effort moral qui consiste à tirer parti de la faute : « Elle avait subi la grande épreuve de la destinée humaine, dit l'auteur, l'épreuve qui brise les cœurs faibles, qui dégrade les âmes communes, mais initie à la sagesse les caractères véritablement vertueux : elle avait failli. » En ressaisissant les rênes de son âme, elle rentre en même temps en possession des forces dont la nature l'avait douée, et qu'avaient comprimées les violences de la passion. Elle apprend à penser, à juger de haut ; la sérénité s'établit chez elle avec la souveraineté de la raison. Belle leçon assurément, et d'une moralité élevée ! Rien ne vaut l'innocence, sans doute, mais l'innocence n'est-elle pas restée au jardin enchanté ? Y a-t-il, depuis les jours de l'Éden, de vertu sans la connaissance, ni de connaissance sans la chute ? Ce qui importe, c'est le parti que chacun sait tirer de l'amère expérience. Tel est le sens du roman de *Nélida*, et l'une des pensées auxquelles l'auteur aime le plus à revenir. Sa philosophie de la vie se résume dans un symbole, celui de la tour penchée de Pise. « Vous savez l'histoire de cette tour que le

peuple regarde comme miraculeuse. Elle s'élevait sous les yeux de l'architecte, droite, fière, audacieuse, quand tout à coup, arrivée à moitié de sa hauteur, le terrain s'affaissa, et chacun pensa que l'édifice allait s'écrouler. Mais l'artiste, confiant en Dieu et en sa volonté, ne perdit pas courage. Il sut trouver le remède au moment du plus grand péril. Il étaya fortement la tour; puis, s'étant assuré que l'affaissement du sol ne pouvait dépasser une certaine profondeur qu'il calcula avec précision, il modifia ses mesures, il changea ses lignes, il acheva son campanile sur un plan incliné qui est aujourd'hui l'émerveillement de tous, et fait paraître son œuvre bien plus belle dans sa singularité qu'elle ne l'eût été, si aucun accident ne fût survenu. » Admirable page, n'est-il pas vrai? Eh bien! l'auteur a beaucoup de pensées aussi profondes et aussi fortement exprimées.

J'en ai dit assez pour faire comprendre que *Nélida* est avant tout œuvre de moraliste. Ce qui lui manque pour être tout à fait un roman, c'est le développement des passions et celui des caractères. Il n'est de fiction romanesque vivante et durable que celle qui remplit ces conditions. Daniel Stern ne prend pas assez de champ, si j'ose me servir de cette expression; il tourne trop vite et trop court; il dit les choses plus qu'il ne les fait voir, les indique au lieu de les peindre, met des réflexions qui font penser là où il aurait fallu des tableaux qui fissent voir. Il y a trop d'intention dans *Nélida* pour une œuvre d'art; l'art veut qu'on y aille avec plus de naïveté; la création et la plasticité ne sont qu'à ce prix. Au surplus,

quand *Nélida* parut, l'auteur avait déjà trouvé sa voie véritable. Il écrivait, sur des sujets divers, des pensées, des maximes, qui finirent par former un volume exquis, parfumé de sagesse et de grâce, et qui a valu à l'écrivain bien mieux que l'admiration bruyante, je veux dire des suffrages émus et affectueux.

II

Je n'ai pas besoin de dire que l'amour occupe une grande place dans les *Esquisses morales*, mais je ne sais si l'on en a jamais plus dignement parlé. Non pas Senancour, en tout cas, qui ne s'élève guère au-dessus de la physiologie de son sujet. Non pas Stendhal, qui veut bien que l'amour soit une passion, mais qui veut surtout que cette passion soit une intrigue. Tout au plus la belle Diotime, de qui Socrate avait appris, disait-il, tout ce qu'il savait de l'amour. N'allons pas toutefois nous imaginer qu'il s'agisse ici d'un sentiment platonique. L'auteur refuse également le nom d'amour à cette « subtilité de l'esprit, » et à une séduction des sens où l'âme ne serait pour rien. Il ne veut entendre sous ce mot ni « un plaisir dont les hommes rient et dont les femmes rougissent » (j'en lisais l'autre jour cette vilaine définition), ni une union mystique dans laquelle il ne s'échangerait que des idées. Qu'est-ce donc que l'amour ? C'est la réalisation d'une indivisible personnalité, la nature qui se fait esprit, et l'esprit qui se fait nature. C'est en même

temps l'union de deux êtres qui ne sont complets que dans ce mariage. Et c'est pourquoi l'amour est pour eux toute une révélation. « L'homme et la femme qui s'aiment d'une passion véritable ont en eux le foyer de la vie idéale. De l'union de leurs instincts, de leurs pensées, naît ce qu'on peut appeler le *sens divin* des choses, et c'est ce qui les tient si fortement, si indissolublement unis : car chacun d'eux sait bien que, séparé de l'être qui le complète, il perdrait aussitôt ce don suprême, cette grâce surnaturelle, sans laquelle il ne saurait plus vivre. »

Que nous voilà loin de l'amour tel qu'on l'entend d'ordinaire : charmante faiblesse, plaisir grossier, ou romanesque chimère ! C'est que si tous en parlent, peu sont capables de l'éprouver. A si grand sentiment il faut un grand cœur. « La passion, la passion de l'amour ! qui l'a connue? Un homme, peut-être, dans un siècle ; et celui-là voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti ? Et s'il le dit, qui le comprendra ? » Ajoutons que l'amour est susceptible de perfectionnement, que la durée lui est nécessaire, et que pour durer il a besoin de soins et de culture. « Il faut, pour qu'il arrive à cette perfection, qui seule peut remplir l'âme tout entière, qu'il ait traversé mille épreuves : la présence et l'absence, la santé et la maladie, la prospérité et l'infortune, le monde et la solitude, la faute même et le mutuel pardon. » Voilà donc ce que c'est que l'amour : ce qu'il y a de plus humain et de plus divin, passion à la fois et abnégation, une vertu, un héroïsme. Après cela que d'autres le nomment du bout des lèvres comme un sujet à peine permis. « Nous ne

saurions nous comprendre, s'écrie magnifiquement Daniel Stern. Pour moi, l'amour est un héros qui conquiert, au péril de ses jours, la domination du monde; pour vous, c'est un pauvre honteux qui mendie à la dérobée sa précaire existence. »

Il ne faut pas croire cependant que cette idée héroïque de l'amour enlève à notre auteur le don de discernement et de mesure sans lequel on ne va ni loin, ni sûrement en pareil sujet. Il suffit, pour s'en assurer, de lire la page où il traite des *amours indignes*. « On ne comprend pas, dit-il, on ne plaint pas assez ces passions subies plutôt qu'éprouvées, qui nous ravissent tout empire sur notre volonté sans aveugler notre jugement : affreux supplice pour une âme bien née ; maladie devant laquelle les remèdes moraux sont insuffisants, mais que l'on apprendra peut-être un jour à guérir comme on guérit la fièvre et les fluxions de poitrine. » Non, l'écrivain ne se fait aucune illusion. Ardeurs, déceptions, égarements, il le sait, c'est à ce prix qu'on aime : l'amour, c'est la vie même, avec tous ses orages et toutes ses épreuves. Mais, comme la vie, l'amour a aussi son apaisement et sa maturité. Il renaît en se transformant. Il n'a jamais paru plus beau qu'au moment où il va finir. « Le sentiment le plus parfait, le plus doux à l'âme, dans sa plénitude tranquille, c'est l'amitié qui succède à l'amour entre un homme et une femme qui n'ont à rougir ni de s'être aimés passionnément, ni d'avoir cessé de s'aimer avec l'ardeur première de la jeunesse. » Pure et sereine image, et qui clôt dignement le discours inspiré de notre moderne Diotime !

Diotime a dû traiter de plus hauts sujets encore. Si l'amour, tel qu'elle l'a conçu, est ce qu'il y a de plus grand dans la vie humaine, il n'en est pas le tout. Le mystère des mystères, c'est notre destinée elle-même, et comment la pensée vigoureuse et sincère de notre écrivain ne l'aurait-elle pas abordé ? Gœthe a un mot bien simple et bien profond sur ce sujet : « Se soumettre à ce qui est inévitable, voilà le thème de toutes les religions ; chacune s'en tire à sa manière. » Gœthe aurait pu ajouter que ce thème est également celui de toutes les philosophies. Mais si tout le monde entrevoit le problème, combien en est-il qui sachent le résoudre par ce que j'appellerais les méthodes naturelles, les seules efficaces cependant? Diotime est de ce petit nombre de sages ! Elle a cru un moment que c'était folie que de chercher à se consoler, et qu'il s'agissait seulement de se noblement distraire. Ou bien elle s'est exhortée à ne plus rien prétendre, à contempler les choses sous leur vrai jour, sans illusion et sans colère. Ou bien encore, dédaignant de se résigner à ce qui lui paraissait son malheur, elle a voulu simplement s'y conformer. Mais non, il n'y a qu'un remède, un seul, qui consiste à reconnaître le souverain droit de ce qui est. Pourquoi y a-t-il quelque chose ? Et pourquoi ce qui est est-il ainsi ? Questions puériles, puisqu'elles sont insolubles, et que la sagesse commence par retirer une fois pour toutes de la discussion. Cela fait, un grand calme entre dans l'esprit. On a dit que tout comprendre c'est tout accepter ; mais on peut dire aussi que tout accepter, c'est tout comprendre. Si le monde ne se justifie pas pleinement à

notre raison, il n'a pas besoin non plus de cette justification. S'il ne fait pas notre contentement, qu'importe du moment qu'il ne s'en est pas chargé ? Si nous désirons, si nous regrettons, si nous nous lamentons, c'est en vertu d'une conception enfantine, et parce qu'il nous plaît d'imaginer que les choses auraient pu se passer différemment. Ou bien encore, c'est l'illusion de la personnalité qui se prend pour centre de l'univers, tandis qu'elle n'est en réalité qu'une des conditions de la vie et l'une des lois de l'harmonie générale. Il est vrai que cette illusion nous tient de près, puisqu'elle nous constitue en quelque sorte, puisque cette illusion, c'est nous, et qu'il est proverbialement difficile de se mettre à la fenêtre pour se voir passer dans la rue. Aussi faut-il s'attendre à voir les hommes continuer de protester contre le sort, c'est-à-dire contre l'ordre des choses, absolument comme si cet ordre des choses pouvait être autre qu'il n'est; car, encore une fois, toute plainte revient à cela. Mais, en revanche, quelle surprise lorsque, dans un livre élégant et charmant, et qui plus est dans le livre d'une femme, nous rencontrons une page telle que la suivante :

L'homme commet, dans les sciences morales, une erreur analogue à celle qui retarda si longtemps ses progrès dans les sciences physiques. De même qu'il considérait la terre comme un point fixe autour duquel tournaient les mondes, de même il se considère volontiers comme la fin de la création, et demande raison au Créateur quand toutes choses ne vont pas à sa guise. Il juge mauvais ce qui ne lui agrée pas, insuffisant ou défectueux ce qu'il ne peut faire rentrer dans

ses étroites notions de perfection, inutile ce qui est sans rapport direct avec lui. De là ses grands mécomptes et la fausse mesure de ses calculs. S'il veut enfin se rapprocher du vrai, il est temps que l'homme s'observe et s'étudie, non plus comme un être isolé, mais comme partie d'un grand tout, comme *moment* d'une métamorphose éternelle et infinie, et qu'il ne se sépare point de cette immensité de forces et de formes qui concourent perpétuellement avec lui à la beauté de l'œuvre divine. Il perdra sans doute, dans ce mode plus rigoureux et plus scientifique d'étude, quelques illusions chères à son orgueil; mais aussi que de tourments et de troubles lui seront épargnés ! et combien la force calme qu'il puisera dans cette virile acceptation de soi sera supérieure à ces vues chimériques, à ces agitations puériles, qui font de lui, aujourd'hui encore, ce *jouet des dieux* dont parlent les poëtes anciens !

Il y aurait encore bien des choses à tirer de ce petit volume des *Esquisses morales*, et, par exemple, un morceau sur la vieillesse, qu'on comparera à celui de Mme Swetchine sur le même sujet, si l'on veut toucher au doigt la différence à laquelle je faisais allusion plus haut, entre la morale naturelle et la morale artificielle. Il y aurait aussi surtout à chercher le portrait de l'auteur lui-même, tel qu'il se dessine à nos yeux par plus d'un trait involontaire. Quand on parle si éloquemment du déclin des jours, par exemple, c'est qu'on a déjà senti quel apaisement il apporte. Quand on reconnaît si finement les supériorités aristocratiques, c'est qu'on est grande dame par la naissance, alors même qu'on est devenue démocrate par la conviction. Quand on envie la force et jusqu'à la vieillesse, parce que la souveraine bonté semble être leur

privilége, c'est qu'on possède la bonté du cœur, ce don « aussi rare que le génie. » Et c'est ainsi, Diotime, que vous allez vous trahissant à chaque page. N'est-ce pas vous qui avez écrit ce mot charmant : « Un esprit aimable est celui qui n'est affirmatif que dans la mesure strictement nécessaire. » Votre mâle raison ne se révèle-t-elle pas dans l'éloge de cette femme qu'on appela « l'esprit le moins chargé de bagage inutile » ? Et pour tout dire, enfin, pouviez-vous mieux marquer votre place parmi les plus illustres personnes de votre sexe, que par ces simples lignes : « La plupart des femmes passent sans transition de l'hypocrisie au cynisme. Combien peu s'arrêtent à la sincérité ! » Oui, Diotime, vous voilà ! la sincérité, c'est votre attribut ; la sincérité, c'est votre nom.

III

Si nous n'avons pas eu de peine à distinguer le moraliste dans l'auteur de *Nélida*, l'écrivain politique n'était pas moins apparent dans les *Esquisses morales*. On y lisait des chapitres sur l'aristocratie et la bourgeoisie, sur le peuple. Au reste, Daniel Stern, lorsque parut ce volume, avait déjà publié un *Essai sur la liberté* (1847). Quelques années plus tard, il entra encore plus avant dans la voie, et donna une *Histoire de la Révolution de 1848*, le plus considérable, le plus mûr, et, tout compté, le plus remarquable de ses ouvrages.

Je ne m'arrêterai pas au volume sur la liberté, qui n'est

pas seulement un livre politique, mais aussi un traité de psychologie, de morale et d'éducation. C'est dire qu'il a peut-être trop embrassé pour avoir complétement étreint. Ce petit volume me paraît d'ailleurs atteint d'un vice originel, je veux dire d'une confusion entre les deux sens dont est susceptible le mot de liberté : les uns le prenant pour la faculté d'opter entre différents partis, les autres pour la nécessité supérieure, l'ascendant habituel de la règle morale devenue comme une seconde nature. Malheureusement, ces deux sens ne sont pas seulement différents, ils sont opposés, de sorte que la confusion entraîne bien quelques inconvénients. Disons-le enfin, l'écrivain, avec sa vaillance habituelle, suggère sur de très-graves questions, telles que l'éducation, le paupérisme, la répression pénale, des solutions plus généreuses que raisonnées. Au surplus, c'est là une des tendances de ce noble esprit, et nous allons en trouver quelque chose dans l'*Histoire de la Révolution de* 1848.

Ce dernier livre a ceci d'extraordinaire, qu'il a été écrit au fort de la mêlée, et qu'il est cependant très-bien renseigné, très-passablement impartial, et littérairement très-achevé. « Souvent, raconte l'auteur, je prenais la plume au sortir d'une séance parlementaire, où d'orageux débats avaient jeté le trouble dans ma pensée; d'autres fois, j'écrivais pendant que l'émeute grondait dans la rue ; à plus d'une reprise, mon travail a été suspendu par le bruit des armes, par les angoisses, par les cruels déchirements de nos guerres civiles. » On ne s'en douterait pas, en vérité. Ce n'est point la passion qui respire dans ces

pages, mais bien une mâle conviction. Rien ne ressemble moins à la fébrile agitation de l'émeute, que l'ordonnance magistrale, les contours classiques, le style si ferme et si pur de l'ouvrage. Les événements contemporains sont consignés d'ordinaire dans des mémoires ou des chroniques; mais une histoire au sens propre du mot, écrite ainsi au milieu des événements qu'elle raconte, je n'en connais pas d'autre exemple.

Daniel Stern a eu un avantage pour écrire l'histoire de la révolution de 1848 : il a été de cette révolution ; il en a partagé les espérances ou les illusions. Or, il faut être du nombre des croyants pour raconter noblement cette histoire. Pour tout autre, pour celui qui n'y voit pas les légitimes conséquences de 89, et les promesses d'une régénération sociale, elle risque de ne paraître qu'un accident ou une impasse.

Daniel Stern est, en politique, un homme de 48. Je désigne ainsi, tout à la fois, une génération, une école et un parti. Il y a aujourd'hui encore des vainqueurs de 48, comme il y avait eu auparavant des vainqueurs de juillet, comme il y a des romantiques, des saints-simoniens. Ils ont, eux aussi, leur caractère propre et indélébile. C'est tout un ensemble de besoins, d'idées, d'aspirations, que les événements ont pu tromper, mais auxquels ils sont restés fidèles. C'est le souvenir des vives antipathies, des longues luttes, du triomphe inespéré, enivrant et passager. On a gémi pendant des années sous « la tyrannie. » On a conspiré tout haut ou tout bas. On a vingt fois tout mis en enjeu sur des barricades. On a caressé ensemble les

visions d'une humanité affranchie. Daniel Stern, on peut le dire, était prédestiné à cette foi généreuse. Il y appartenait d'avance par tous les instincts de sa nature, par la fibre démocratique, par le besoin de se sentir à l'unisson avec les masses, par l'impatience de l'autorité, par le goût du mouvement, par tout un tempérament éminemment français et révolutionnaire. Et ses idées les plus raisonnées venaient à l'appui de ses tendances les plus involontaires. Daniel Stern est optimiste. Il a, avoue-t-il lui-même, « une confiance inaltérable en la noblesse de notre race. » Il a besoin d'aimer, d'espérer, de se fier. Il croit au progrès, à tous les progrès. Il ne prend point son parti des inégalités ni des souffrances, et, ne pouvant les nier, il est sûr au moins qu'elles disparaîtront. Bref, le mélange un peu confus et turbulent de ses principes représente assez bien le mouvement même de 1848 : la république, la démocratie et le socialisme, n'ayant d'eux-mêmes qu'une conscience imparfaite, et livrés à des interprétations diverses.

Personne n'est plus éloigné que moi de confondre l'esprit libéral avec l'esprit révolutionnaire. Ces deux esprits me semblent même risquer si souvent de s'exclure que je sais tout particulièrement gré à Daniel Stern de les avoir alliés, au prix de quelques contradictions, sans doute, mais au total avec une honorable fermeté. C'est là un des traits originaux de son Histoire de 48, celui par lequel l'auteur se sépare tout ensemble de ceux qui compromirent la révolution et de ceux qui la contrarièrent. Daniel Stern distingue nettement entre la tradition jacobine et l'école

libérale. Il ne veut point de « cette simplification grossière de la notion de souveraineté, » qui conduit à la tyrannie démocratique. Il proteste contre un droit de l'émeute qui ne serait « qu'une révolte perpétuelle de toutes les minorités contre toutes les majorités, c'est-à-dire une constante anarchie. » Il se refuse à entendre le mot de peuple dans l'acception étroite qui ne lui fait plus signifier que le prolétariat industriel. Il reconnaît enfin qu'il est « des conditions essentielles de la vie sociale, » auxquelles on ne saurait porter atteinte sans mettre la société elle-même en péril. On le voit, si Daniel Stern est un croyant, un fidèle, ce n'est pas un sectaire.

Je disais tout à l'heure qu'un patriote de 1848 était seul capable d'écrire l'histoire des événements de cette époque ; mais était-il aussi bien placé pour la juger ? C'est ce que je n'affirmerais pas. S'il fallait y croire pour la raconter épiquement, comme l'a fait Daniel Stern, peut-être, en revanche, faudrait-il en douter quelque peu pour l'apprécier définitivement.

Nous avons eu trois révolutions, dont chacune a mis fin à un régime, et a cherché à en établir un autre. La révolution de 89 a renversé un ordre de choses séculaire, composé de féodalité nobiliaire, de monarchie absolue et de théocratie catholique ; elle a détruit le gouvernement irresponsable, les inégalités sociales, et elle s'est flattée de mettre à la place, sous la forme du gouvernement de tous, le règne définitif des mœurs, de la justice et de la liberté. Cette première révolution a été éminemment radicale, parce qu'elle s'attaquait à des

institutions très-anciennes, et qui ne pouvaient crouler que toutes à la fois ; la seconde, au contraire, celle de 1830, fut superficielle, parce qu'il ne s'agissait plus alors que d'écarter une dynastie. Les Bourbons, rétablis comme légitimes, c'est-à-dire comme tirant leurs droits de l'ancien régime, s'étaient vus condamnés à revenir en arrière vers ce régime autant que les circonstances le permettaient ; le pays les expulsa pour assurer des conquêtes qu'il voyait remises en question, et, sans regarder plus loin alors, il crut assurer, par un changement dynastique, la sincérité du régime constitutionnel et le gouvernement des classes moyennes. Ce fut une révolution simplement politique. Il n'en fut pas de même de la troisième, celle de 1848. La révolution de Février fut pour le moins aussi idéaliste que celle de 89 ; elle renversa la royauté à l'anglaise et la prédominance de la bourgeoisie, et tenta d'y substituer un gouvernement républicain, c'est-à-dire le pouvoir électif, et la démocratie, c'est-à-dire la participation de tous aux droits politiques ; à quoi il faut ajouter, si l'on veut énumérer complétement les causes du mouvement de 1848, le doute qui, dans bien des esprits, avait atteint les fondements économiques de la société, et de vagues mais ardents désirs de réforme en ce sens-là.

Voici maintenant qui est digne de toute notre attention. Nos trois révolutions ont également réussi à renverser ce qu'elles attaquaient, on peut même dire à le renverser définitivement ; mais elles n'ont pas moins échoué à élever ce qu'elles avaient voulu mettre à la place. Et,

pour ne parler que de la dernière, n'est-il pas clair que la révolution de Février a bien établi le suffrage universel, qui n'est qu'un autre nom pour la fin du pouvoir des classes moyennes, mais qu'elle n'a pas durablement fondé le gouvernement de la nation par la nation elle-même?

Celui qui écrira un jour la philosophie de la Révolution, nous dira les causes de ce double phénomène : force pour détruire, et impuissance pour établir. Peut-être, au surplus, ces causes reviennent-elles toutes à une seule : la nature même du procédé révolutionnaire. On ne crée point des institutions tout de neuf, *à priori*, à coups de décrets. Il y faut le temps et le développement. Ce qui dure, c'est ce qui est sorti de quelque germe naturel et a grandi insensiblement. En vain invoquerait-on contre ce principe l'exemple des États-Unis, puisque les colons anglais qui les ont formés, avaient apporté de la mère-patrie des mœurs, des lois et des institutions qui devinrent les matériaux de leur Constitution. Mais les révolutions courent un autre danger, ou, si l'on veut, elles ont une autre difficulté à surmonter. Une révolution est un effort soudain et violent; la force y joue toujours un rôle ; eh bien, il en est, à cet égard, du monde moral et social, absolument comme du monde physique: l'action appelle une réaction égale au mouvement imprimé. C'est une loi que toutes les révolutions ont eu à subir. Il y a toujours un choc en retour, des tentatives de restauration qui annulent une partie de leurs résultats; et plus ces révolutions ont été révolutionnaires,

c'est-à-dire soudaines et radicales, plus aussi elles ont perdu ensuite de terrain.

Outre ces causes générales d'insuccès, nos révolutions françaises en ont une qui leur est particulière. La France, si une à certains égards, et même si uniforme, n'est cependant rien moins qu'homogène quant à la culture intellectuelle de ses habitants. De grandes différences séparent telle région de telle autre, nos villes de nos campagnes, nos populations industrielles de nos populations agricoles, Paris, enfin, du reste du pays. De là aussi de grandes inégalités dans le développement politique. Ici domine le mouvement, là l'inertie; d'un côté sont les intérêts, de l'autre les idées; ceux-ci sont affamés d'ordre, ceux-là de mouvement. La conséquence en est que les révolutions en France sont faites par les uns, et par là même plus ou moins imposées aux autres. Et s'il arrive, par hasard, que ces autres se lassent d'accepter, qu'ils s'effraient, qu'ils ne suivent pas le drapeau déployé, alors la révolution est placée dans un dilemme : elle abdique, elle avorte, ou bien, comme l'a signalé Daniel Stern, elle se met en contradiction avec ses propres principes de liberté : minorité, elle essaie de faire la loi à la majorité; entreprise au nom de l'affranchissement des hommes, elle aboutit au despotisme révolutionnaire.

Telle est en quelque mesure l'histoire de la révolution de 48. Paris, dans cette révolution, comme du reste dans les précédentes, se persuada qu'il représentait la France. Et l'on ne peut nier qu'il ne la représentât, en effet, dans un certain sens idéal, et en vertu du droit de l'intelligence

et de la civilisation. Malheureusement, ce droit ne fut pas reconnu. Le pays s'effraya de l'évolution qui lui était proposée. Plus le changement qui venait d'être opéré en son nom était grave, plus il en eut peur; la révolution trouva ainsi contre elle, non-seulement le parti des vaincus, mais les intérêts qui réclamaient l'ordre à tout prix, les souvenirs funestes qu'éveillait le nom de république, les craintes encore plus vives qu'inspirait le mot de socialisme, et enfin l'inertie des masses campagnardes, trop peu sensibles à l'acquisition des droits politiques. Il faut savoir le reconnaître : le gros du pays ne ratifia pas la révolution de 1848, ou, ce qui est pis encore, il n'attendit qu'une occasion pour l'annuler. L'histoire impartiale, telle qu'on l'écrira un jour, quand ces souvenirs n'exciteront plus ni haine, ni amour, quand le sort des idées ne sera plus lié à la cause des partis, l'histoire résumera probablement ainsi son jugement sur la révolution dont Daniel Stern a tracé le mémorable récit : les chefs, les hommes de conviction et d'action, eurent le tort de se jeter en avant, sans s'inquiéter assez de savoir si le pays les suivait; et le pays, une fois la république faite, eut le tort de ne se point prêter à l'épreuve demandée, et de ne point chercher à tirer parti du fait accompli.

Septembre 1866.

XVII

LA MÉTHODE DE M. TAINE

Notre siècle est superficiel, je le veux bien. Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait vu quelques grands et consciencieux efforts de la pensée. Et pour en donner un exemple, je ne sais rien de plus digne de respect que la sincérité passionnée avec laquelle M. Taine revient sans cesse à l'idée dominante de ses travaux, cherche à s'en rendre toujours plus maître, s'attache à la préciser et à la rectifier, la livre continuellement de nouveau à la discussion. Tout cela, non par amour du débat, mais par besoin du vrai. C'est que M. Taine, il y a longtemps qu'on a pu le voir, offre la très-rare alliance d'un penseur et d'un artiste. L'artiste est plein de vigueur, le philosophe de rigueur. Le malheur veut qu'ils ne s'entendent pas toujours, et que l'un fasse parfois quelque tort à l'autre. Chose étrange! C'est la préoccupation scientifique, c'est le culte de l'idée qui l'emporte chez M. Taine, et l'admirable peintre réaliste que nous connaissons tous, ne se permet de l'être qu'à ses heures perdues et à défaut de mieux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. M. Taine vient de publier une nouvelle édition

de ses *Essais de critique et d'histoire,* et en tête de ce volume, il a mis une préface où il s'explique encore une fois sur ce qu'il appelle sa méthode. Il nous convie ainsi à examiner derechef et à discuter avec lui. Le moyen de se refuser à une pareille invitation !

M. Taine commence par exposer sa méthode avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. On prend une personne morale, que ce soit un individu, un siècle, une civilisation, ou une race. En étudiant le caractère de cette personne, en notant ses traits distinctifs, en analysant les qualités qui la distinguent, on arrive à reconnaître que ces qualités ne sont pas simplement juxtaposées, mais qu'elles dépendent les unes des autres, s'enchaînent, forment un système. Ainsi il y a, au dix-septième siècle, entre la philosophie, la poésie, la cour et la religion ; il y a entre Louis XIV, Bossuet, Descartes et Racine, quelque chose de commun qui échappe au premier coup d'œil, mais qu'il n'est pas impossible de déterminer, et qui forme justement l'unité et le caractère du siècle.

Ce n'est pas tout. Le caractère, tel que nous l'observons à un moment donné, est lui-même l'effet d'une situation antérieure. Il est produit par deux choses : une nature individuelle, et une histoire qui a modifié cette nature. Le dix-septième siècle s'explique par des aptitudes de race et par les influences de toutes sortes sous l'action desquelles ces aptitudes se sont développées. On peut remonter ainsi jusqu'au fait primordial et déterminant. Y sommes-nous parvenus, nous tenons le dernier mot de

l'histoire. La formule qui se trouve au bout de nos recherches explique tout, puisque tout découle nécessairement de la cause que nous avons constatée. Et qu'on ne nous objecte pas qu'en agissant de la sorte, et qu'en appliquant ce procédé à l'histoire de la littérature, nous portons le trouble dans les habitudes du genre : il ne s'agit pas ici d'agrément ; M. Taine ne veut, en tout cela, faire ni de l'art, ni de la critique, mais uniquement œuvre de science ; la littérature, comme il l'entend, devient une branche de la philosophie.

Telles sont les explications de M. Taine sur la méthode qu'il applique depuis longtemps à l'étude des lettres. Voici maintenant les difficultés que soulèvent en mon esprit tant la théorie que la pratique de l'auteur.

Et d'abord, je fais observer que M. Taine, dans les beaux travaux que tout le monde connaît, a renversé la méthode qu'il vient de nous décrire. Au lieu d'analyser le caractère des hommes, des siècles, des races, au lieu de noter successivement les diverses qualités qui constituent ce caractère, et, chemin faisant, de nous montrer comment l'une de ces qualités se rattache à une autre et s'y subordonne ; en un mot, au lieu de procéder par induction, M. Taine a constamment procédé par déduction. Il commence par nous donner une formule, puis il en tire les conséquences qu'il y croit renfermées. S'agit-il de Tite-Live, il nous le définira un génie essentiellement oratoire, et il nous montrera comment cette seule donnée explique toutes les particularités du talent de l'historien. S'agit-il de Shakspeare ou de Milton, il nous dira que « la faculté

maîtresse, » c'est chez l'un l'imagination, chez l'autre la sublimité; et cela dit, il nous fera voir « l'artiste tout entier se développant comme une fleur. » Veut-il enfin nous faire l'histoire de la littérature anglaise, il nous donnera la formule de l'Angleterre, son climat, sa population mêlée, son histoire, après quoi, il n'aura pas de peine à ramener tout le développement poétique des Anglais à cette donnée première.

Je dis qu'il n'aura pas de peine, et j'indique par là ce que le procédé a de scabreux. Au premier abord, il semble qu'il soit aussi légitime de redescendre du fait général aux faits particuliers que de remonter de ceux-ci à celui-là. Mais en réalité, et dans l'étude morale, la différence est grande. Si M. Taine, restant fidèle à la méthode qu'il nous décrit aujourd'hui, se contentait d'analyser les auteurs ou les littératures, nous le verrions en quelque sorte à la tâche; nous pourrions nous assurer de la réalité du lien qu'il établit entre un trait de caractère et un autre; nous serions là pour contrôler, à chaque pas, la légitimité de ses inductions. Il en est tout autrement quand, au lieu de nous appeler à le suivre dans ses recherches, il nous propose d'emblée la formule à laquelle il est arrivé pour son compte, puis se met à en tirer tout ce qu'il y croit contenu. Comme nous n'avons pas fait avec lui le travail préalable, nous sommes obligés d'accepter son affirmation, provisoirement du moins et à titre d'hypothèse. Vient ensuite la déduction, au moyen de laquelle l'habile écrivain fait sortir de la donnée première tout un caractère, toute une œuvre, toute une histoire.

Mais là encore nous sommes, en quelque sorte, forcés de le croire sur parole. Il nous dit ce qu'il voit, comment il voit, mais il ne nous le montre pas. Et qui ignore, en pareil cas, et lorsqu'il s'agit d'adapter une explication à des faits, qui ignore comment on se laisse aller malgré soi à forcer un trait, à en atténuer un autre, à aider aux résultats? Quiconque s'est occupé de philosophie de l'histoire en sa vie, quiconque a tenté de ranger les faits sous quelque loi éclose en son esprit, sait qu'il en est de ces opérations comme des tables tournantes ; on pousse à son insu, et on produit soi-même le phénomène devant lequel on est ensuite le premier à s'extasier.

Seconde objection, et qui touche au principe même, au fond de la théorie. M. Taine suppose qu'en analysant un caractère, et en rattachant une disposition morale à une autre, on finit par arriver à une qualité dominante. Et, de fait, personne n'ignore que dans la physionomie morale des peuples et des individus, il y a ordinairement un trait saillant, une inclination maîtresse, qui s'offre tout d'abord aux regards et qui constitue précisément ce que nous appelons physionomie. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend M. Taine. La disposition dominante, pour lui, n'est pas celle qui tient le plus de place, mais celle qui produit les autres; de telle sorte que l'une étant donnée, les autres le sont nécessairement aussi, et qu'au lieu de faculté maîtresse, c'est faculté *génératrice* qu'il faudrait dire.

Là est l'erreur capitale de la méthode que nous discutons. M. Taine, en cherchant le principe des sciences

morales, a été égaré par une fausse analogie. Il s'est représenté ce qu'on appelle l'âme humaine sous la ressemblance d'un mécanisme dans lequel le mouvement de tous les rouages dépend d'un seul ressort. Ou bien encore, si l'on veut, il a porté dans cette étude les préoccupations du logicien, et il a cru que, certaines prémisses étant données, on pouvait en tirer avec une parfaite nécessité, et par conséquent avec une parfaite certitude, ce qui y était implicitement contenu. A chercher des analogies, ce n'est pas là qu'il aurait fallu les prendre. Les penchants de l'âme ne se subordonnent pas, ils ne se déduisent pas, ils ne s'engendrent pas : ils se combinent dans des proportions, et, par suite, avec des effets infiniment variables, et si un état psychologique pouvait se comparer à quelque chose, ce serait à la formation chimique des corps.

Mais les analogies ne servent ici qu'à égarer. Le premier devoir de la science est de reconnaître, en chaque sujet, ce que ce sujet a de spécial. Or, l'âme humaine est un fait *sui generis*. Il faut l'étudier en elle-même. Ajoutons que, dès qu'on s'applique à cette étude, on en découvre les limites. Non pas qu'il faille faire entrer ici en ligne de compte, comme on le fait d'ordinaire, sous le nom de libre-arbitre, quelque force qui nous échapperait parce qu'elle serait l'arbitraire même : non, nous savons *a priori* qu'ici comme ailleurs, tout a sa cause, tout a sa loi. Mais ce n'est pas à dire pour cela que nous puissions déterminer ces lois ou atteindre cette cause. Personne ne doute que les phénomènes météorologiques ne s'enchaînent avec la même rigueur que ceux de l'attraction ; on

n'en est plus à regarder les vents comme soufflant où ils veulent ni la foudre comme une manifestation surnaturelle : et cependant, nous ne pouvons prédire les changements du temps comme nous prédisons les révolutions des astres, parce que nous ne pouvons réunir tous les éléments du problème. Il en est de même de la psychologie. Les faits s'y enchevêtrent trop, la personnalité humaine est quelque chose de trop complexe pour que nous puissions l'analyser complétement. Et l'on ne peut se flatter que la science soit un jour plus heureuse. C'est le sujet même qui se dérobe ici à nos instruments. Il restera toujours dans l'homme un je ne sais quoi d'irréductible, que ne nous livre ni l'étude de la race, ni celle de l'histoire. Nous pouvons énumérer plus ou moins complétement les diverses facultés d'un de nos semblables, nous pouvons plus ou moins exactement établir un rapport entre ces facultés, mais nous ne pouvons plonger jusqu'à leur fond commun, jusqu'à leur essence indivisible, ni, par conséquent, l'exprimer par une formule, qui, en nous donnant le secret de cet être, nous en expliquerait tous les penchants et tous les actes.

Avril 1866.

XVIII

M. TAINE ET LA PHILOSOPHIE DE L'ART GREC

M. Taine, lui aussi, a eu des fées autour de son berceau. L'une lui a donné la pénétrante intelligence ; une autre, le vif sentiment du relief et de l'aspect des choses ; une troisième, le privilége des mots qui peignent ; une quatrième, pour les grandes occasions, l'entente de la période savante et magnifique. Quelles espérances ne devaient pas s'attacher à un génie comblé de pareilles faveurs ! Malheureusement, on avait compté sans une dernière fée, qui, arrivée trop tard, et ne sachant plus que souhaiter à l'enfant, s'avisa d'en faire un philosophe. Elle lui donna le goût des définitions, des formules, des méthodes. La bonne fée crut avoir fait merveille : l'enfant, assurément, devait être un jour le plus complet des hommes. Et l'on ne peut nier, en effet, que M. Taine ne réunisse, dans une rare mesure, les virtuosités de l'écrivain aux vives qualités de l'intelligence. Seulement, voici ce qui est arrivé : le savant, chez lui, au lieu de servir l'artiste, n'a cherché qu'à le contrecarrer ; et l'artiste, à son tour, n'a paru avoir d'autre métier que de tendre des piéges au savant. On ne sait jamais à qui on

a affaire chez M. Taine, du penseur ou de l'écrivain.

« HARPAGON. — Oh ! ça, maître Jacques, approchez-vous.

» MAITRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

» HARPAGON. — C'est à tous les deux.

» MAITRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier? »

La différence est que maître Jacques endosse à tour de rôle la livrée du cocher et la veste du cuisinier, tandis que M. Taine veut toujours porter ses deux habits à la fois au risque de dérouter le lecteur, qui ne sait plus à qui il parle, ni ce qu'il doit attendre.

Je n'ai pas à dire quel artiste il y a en M. Taine. Il n'est pas un de ses ouvrages où il n'ait fait preuve d'une conception ingénieuse et d'une exécution puissante. Dès ses premiers livres il a attiré l'attention publique, et s'il n'est pas resté tout à fait à la hauteur de la réputation que lui avaient faite son *La Fontaine*, ses *Essais de critique et d'histoire*, et quelques parties de son *Histoire de la littérature anglaise*, c'est uniquement parce qu'il a préféré suivre d'autres voies. Mais s'il est vrai qu'on sente tout d'abord chez M. Taine un artiste d'un rang élevé, qui supplée à la délicatesse par l'autorité, au charme par la force, à la finesse par la pénétration, à la distinction par l'éclat, il est vrai aussi d'ajouter que cet artiste détruit comme à plaisir tout l'effet de ses ouvrages par la prétention qu'il a de les faire servir à des démonstrations. Il

n'en est pas un qui ne soit chargé de servir une thèse philosophique. De là, chez les amis et les admirateurs de M. Taine (je me vante d'en être, et des plus chauds), de là une humeur qui va croissant, je l'en avertis, et qu'il a tort de dédaigner.

D'abord, il procède par formules. A quoi bon une si vive imagination, des pages toutes colorées ou sculptées, s'il faut qu'elles soient encadrées dans des considérations, des démonstrations, des distinctions, s'il faut que tout cela tende à un but ? On veut nous faire apprendre et comprendre : à la bonne heure ! mais alors, conservez le ton de la science, et après avoir commencé par la formule ne continuez pas par la poésie. Autrement, vous risqueriez de ne satisfaire ni les artistes, qui n'ont que faire de votre appareil dialectique, ni les savants, qui se défient d'une méthode trop peu sévère.

En second lieu, c'est toujours la même chose. De quelque sujet que traite M. Taine, art ou littérature, il ramène tout au même principe, il jette tout dans le même moule, il soumet tout à la même opération. Il y a toujours, avec lui, trois choses à distinguer : la race, c'est-à-dire telle ou telle variété humaine ; le milieu, c'est-à-dire la nature environnante et les modifications qu'elle fait subir à la race ; enfin, le moment, c'est-à-dire le développement acquis à une époque donnée par le peuple qu'il s'agit d'étudier. Prenez l'*Histoire de la littérature anglaise*, prenez les petits ouvrages sur l'art en Italie, en Grèce, dans les Pays-Bas, vous retrouverez constamment les mêmes distinctions. L'auteur ne travaille que sur ce

patron. Heureux encore quand il ne se croit pas obligé de nous fournir chaque fois une nouvelle édition de sa théorie fondamentale.

Autre objection. M. Taine prétend nous donner la philosophie des choses, celle de l'art grec, par exemple [1]. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il essaie de ramener l'architecture et la sculpture des Grecs (nous ne connaissons d'eux que ces arts), à leurs principes les plus généraux, aux causes qui les ont faites telles qu'elles sont, et non pas telles que la sculpture et l'architecture des autres peuples. Eh bien, pour remplir cette tâche, pour prouver sa thèse, pour consommer sa démonstration, M. Taine nous donne à la fois trop et trop peu.

Il nous donne trop, beaucoup trop : son volume sur l'art grec est une très-remarquable, très-intéressante, très-spirituelle exposition du génie et de la vie des Grecs à l'époque classique. Mais cette exposition, précisément parce qu'elle est complète, déborde à chaque instant le sujet ; les prémisses ne tendent pas toujours à la conclusion ; et alors même qu'elles y tendent, elles se présentent avec un luxe de développements parfaitement inutile. L'Athénien est sobre, nous dit-on, par exemple. Qui le conteste ? Personne. Tout le monde le sait, et le fait n'avait besoin que d'être rappelé. Au lieu de cela, M. Taine a deux pages sur la cuisine de ces Athéniens ; il nous apprend, à la suite de M. About, qu'aujourd'hui

1. *Philosophie de l'art en Grèce*, par M. Taine.

encore les gourmets de l'Attique se partagent entre sept ou huit une tête de mouton de six sous. Plus loin M. Taine entreprend de montrer combien la vie publique des Grecs était plus simple que la nôtre : l'Athénien remplissait des fonctions politiques ; il plaidait au besoin sa propre cause ; il était juge, soldat, marin, que sais-je ? Six pages, vives, colorées, comme sait les écrire M. Taine, mais dont M. Taine lui-même ne s'est pas donné la peine d'indiquer la liaison avec le sujet qu'il avait à traiter. J'en dis autant d'un tableau de la vie militaire que je trouve plus loin, d'une foule de traits que je rencontre à chaque pas. Qu'on m'entende bien : je ne conteste pas, il s'en faut de beaucoup, la valeur de ces descriptions ; je les trouverais à leur place dans tout autre ouvrage sur la Grèce antique : je dis seulement qu'ici, dans un livre de science, de déduction rigoureuse, de philosophie, elles font tache, par cela seul qu'elles sont sans rapport apparent avec la thèse de l'auteur. L'écrivain l'a emporté un moment chez M. Taine ; il s'est laissé aller à raconter, à peindre, et il a oublié qu'il s'agissait de philosophie. L'artiste a fait tort au savant. Il est vrai, nous l'avons vu, que le savant se venge terriblement à l'occasion.

Si M. Taine, en un sens, nous donne trop, il est un autre sens dans lequel il ne nous donne pas assez ; si ses prémisses sont plus amples qu'il n'était nécessaire pour sa conclusion, sa conclusion fait souvent aussi défaut à ses prémisses. Le nouveau volume de M. Taine est tout à fait curieux à cet égard. L'auteur, dans un court avant-

propos, commence par nous déclarer que les monuments de l'art grec étant en petit nombre, et les renseignements historiques n'étant pas plus abondants, c'est à l'histoire générale du peuple grec, que nous sommes obligés de recourir : « Plus que jamais pour comprendre l'œuvre, dit-il, nous sommes obligés de considérer le peuple qui l'a faite, les mœurs qui la suggéraient, et le milieu où elle est née. » Suit, en deux cents pages, cette élégante et ingénieuse description de la Grèce et de la vie grecque, dont j'ai déjà parlé. Le détour est un peu long, comme l'écrivain l'avoue lui-même, et c'est par bien des cercles et des circuits que nous arrivons enfin à l'art qu'il s'agissait d'expliquer, à la statuaire, à la statue. C'est égal, nous voici arrivés. Levez donc le voile, et montrez-nous-la, cette œuvre immortelle dont la beauté vous a tellement ravi, que vous avez éprouvé le besoin de nous initier aux derniers mystères de sa création ! Puis, quand vous nous aurez fait admirer la merveille, rappelez-vous qu'il manque encore quelque chose à votre démonstration, qu'il y manque le principal. N'oubliez pas de nous indiquer quel est le rapport de la Grèce avec ses arts. Vous avez dépeint la race, décrit le milieu, déterminé le moment ; vous avez dit quel était l'Athénien, son caractère et ses institutions : il vous reste maintenant à serrer la question, à montrer comment de toutes ces données devaient nécessairement sortir la statuaire telle que l'a conçue Phidias, et l'architecture telle que l'a sentie Ictinus. Car, nous ne saurions vous le cacher , les généralités sont insuffisantes pour cela. On voit bien en gros que des

Doriens devaient considérer le temple de leurs dieux autrement que des Français ou des Allemands du treizième siècle ne regardaient la cathédrale élevée en l'honneur du Christ crucifié; mais cela ne suffit pas pour nous faire, à proprement parler, *comprendre* le Parthénon ni la Pallas qui en occupait le sanctuaire. Cela est à la fois trop évident et trop vague. Il manque à la démonstration l'indication du point exact où le caractère national détermine l'intelligence, et où l'intelligence et l'imagination à leur tour affectent telles formes, trouvent leur satisfaction dans telles combinaisons. En un mot, il manque à la démonstration ce qui en fait le nœud même et le nerf. Eh bien, chose bizarre ! M. Taine ne semble pas s'être douté un seul moment qu'il manquât un anneau, et le principal, à la chaîne de son argumentation. Il arrive à la fin de son volume sans avoir dit un mot de la plastique des Grecs ; il se plaît même à exagérer l'insuffisance de ce qui nous reste de leur sculpture ; il nous déclare que la statue a disparu, qu'il n'en reste que la place vide et le piédestal. Ce qui ne l'empêche pas de s'imaginer qu'il a expliqué cette statuaire dont nous manquent les monuments, qu'il l'a reconstruite *à priori*, peut-être même que, la connaissant si bien désormais, et en ayant si clairement vu les origines, nous n'avons vraiment pas à regretter de n'en pouvoir contempler la réalisation artistique. Otez six lignes du commencement et six lignes de la fin, et le volume de M. Taine, bien loin d'offrir une philosophie de l'art en Grèce, ne renfermera ni un mot d'art ni un mot de philosophie.

Un autre écrivain, dont l'ouvrage semble destiné à faire le pendant de celui de M. Taine, a conçu le problème d'une manière plus scientifique, et l'a résolu d'une manière plus rigoureuse, et par conséquent plus satisfaisante [1]. M. Boutmy, à la vérité, paraît être un disciple de M. Taine; mais, tout en adoptant la méthode du maître, il est devenu encore plus son critique que son émule. S'il n'a point ses traits brillants, il n'a pas non plus ses répétitions fatigantes; si son analyse est moins vive, moins animée, elle n'est pas moins ingénieuse; si sa manière d'écrire est moins piquante, elle n'est assurément pas moins heureuse et appropriée; enfin, s'il a moins de couleur dans son pinceau, il a incontestablement plus de précision dans ses procédés. M. Émile Boutmy était peu connu dans le monde littéraire : quelques articles, d'ailleurs remarquables et remarqués, dans la *Presse* et la *Liberté*, une ou deux leçons d'ouverture prononcées à l'École centrale d'architecture où il est professeur : voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'il avait publié jusqu'ici. A partir d'aujourd'hui, il a pris place au premier rang de ceux qui, parmi nous, écrivent sur les arts. Il sait beaucoup et il dit bien. Son livre est un des plus instructifs et des mieux faits que j'aie lus depuis longtemps.

Voici, du reste, quel est l'enchaînement des idées exposées par M. Boutmy.

1. *Philosophie de l'architecture en Grèce*, par Emile Boutmy, 1870.

La race, le pays que cette race habite, les institutions qu'elle s'est données, les phases historiques qu'elle a traversées, tel est le point de départ : nous obtenons ainsi le Grec du cinquième siècle avant notre ère, l'Athénien du temps de Périclès. Eh bien! parmi les traits de ce caractère national, qui est à la fois l'effet d'un développement déjà parcouru et la cause des évolutions ultérieures, il faut compter les conceptions idéales de ce peuple; car chaque peuple a une certaine notion supérieure et dernière, une vision de beauté et d'excellence immatérielles, dans laquelle se rejoignent et se fondent sa religion, sa poésie et ses arts. L'idéal des peuples d'Orient, c'est la force surnaturelle et oppressive qui se révèle dans les grands phénomènes de la nature; l'idéal du Grec, au contraire, c'est l'homme même, l'homme pris dans l'épanouissement complet de la nature humaine, le héros. « Tel est l'idéal sans profondeur et sans sublimité, mais libre, agissant, joyeux, familier, couronné de grâce légère et de paisible harmonie, que la Grèce oppose à celui de l'Orient. »

Le caractère de cet idéal nous livre déjà plusieurs des secrets de l'art grec. Ainsi, le dieu sera représenté sous la plus noble et la plus pure forme humaine, la statuaire deviendra l'art par excellence, et l'architecture, au lieu d'être significative, ne cherchera plus « qu'à éveiller des sensations et des émotions concordantes autour de l'idéal que la sculpture s'est approprié ; » elle sera *impressive*.

Toutefois, cette influence des conditions naturelles de la vie nationale sur l'idéal et de l'idéal sur l'art, est en-

core quelque chose d'arbitraire. J'ai reproché à M. Taine de se contenter trop facilement de ces données un peu vagues : M. Boutmy, lui, a éprouvé le besoin de serrer le problème de plus près. Il faut que l'idéal prenne des formes, mais ces formes considérées dans leur généralité, ce que M. Boutmy appelle les principes plastiques, seront déterminées par les mêmes conditions qui ont déjà constitué l'idéal. En d'autres termes, c'est la nature hellénique qui fait secrètement l'éducation des sens et même celle de l'esprit, qui décide de la prédilection du peuple pour tel ou tel genre de création ou d'ornement : c'est elle, pour tout dire, qui constitue le goût. La nature grecque est nette, distincte : l'art grec recherche ce qui est clair et simple; cette nature est proportionnée, discrète : l'art s'appliquera à en rendre l'exquise mesure; la nature a doué l'Athénien d'un esprit analytique, logique, systématique : toutes ces qualités se retrouveront dans son architecture. Elles s'y retrouveront si bien qu'elles en feront la force et la faiblesse, la grandeur et la limite; absolument comme la tendance opposée, le mysticisme infini et sublime, a continué d'élever toujours plus haut les cathédrales chrétiennes, jusqu'à ce qu'elles aient menacé de s'écrouler. « En voyant, dit M. Boutmy, l'esprit logique régner si souverainement au Parthénon, on pouvait presque pressentir l'abus inévitable, qui sous la forme de l'esprit *systématique,* allait arrêter la création spéciale et originale, et réduire l'effort des artistes postérieurs à un travail de raffinement sur un type à jamais fixé. »

Nous avons obtenu, avec les principales dispositions du

goût hellénique, les conditions de la forme qu'affecteront ces créations. Mais tout cela est trop général encore. Il est permis de préciser davantage; et il le faut bien, si la philosophie de l'art doit véritablement fournir l'explication des œuvres artistiques. « Il nous reste, dit notre écrivain, en arrivant à la dernière partie de son livre, il nous reste à montrer toutes ces forces opérant plus à l'étroit, sur un programme spécial et dans un édifice particulier, digne de servir d'exemplaire et d'illustration à l'architecture grecque tout entière. » Cet édifice, c'est le temple. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage même de M. Boutmy, pour l'étude qu'il a faite du Parthénon au point de vue des lois reconnues, des conditions naturelles établies. Il faut rendre à l'écrivain cette justice, qu'il a poursuivi avec autant de rigueur logique que de sagacité et de goût, et poursuivi jusqu'à la solution, le problème qu'il s'était posé.

Et maintenant, le dirai-je? je ne puis fermer des ouvrages de ce genre sans éprouver quelques doutes. Je rends pleine justice aux travaux de MM. Taine et Boutmy ; on n'est pas plus brillant et intéressant que l'un, pas plus exact et ingénieux que l'autre ; mais, en définitive, le genre d'écrit auquel ils semblent se consacrer mérite-t-il une si grande dépense d'étude et de talent? Sommes-nous beaucoup plus avancés lorsqu'on nous a montré que l'art grec était en relation étroite avec le génie grec, et le génie grec lui-même avec certaines conditions de géographie, de climat et de race? Ne le savions-nous pas en gros et y a-t-il vraiment grand profit à vérifier l'assertion

par le menu ? N'est-ce pas un peu enfoncer une porte ouverte ? Tout cela est-il bien fécond ? L'artiste appréciera-t-il mieux le Parthénon parce qu'il le comprendra de cette manière, et le savant, lui, aura-t-il une notion nouvelle des choses ? Enfin, dans tous les cas, et à supposer que ces ingénieux essais aient eu leur utilité, ne serait-il pas temps de s'arrêter et de passer outre ? N'est-ce pas trop d'une bonne chose ? Ne siérait-il pas, après toutes ces théories sur l'art, de nous ramener à l'art même ? J'en demande bien pardon à M. Taine, mais je ne puis parcourir ces perpétuels essais de tout réduire à l'état spéculatif sans me rappeler certaine boutade de Méphistophélès : « Qu'est-ce qu'un homme qui philosophise ? Un animal qu'un esprit malin fait tourner sur la lande aride, tandis que tout autour règnent de beaux et gras pâturages. »

Un de mes amis exprimait la même idée à sa façon : Taine, disait-il, se sert d'une clef d'or pour ouvrir un cadenas de deux sous.

Janvier 1870.

XIX

PAUL DE SAINT-VICTOR[1]

Il est peu d'hommes de goût qui n'aient lu les feuilletons que M. Paul de Saint-Victor écrit depuis douze ans dans la *Presse,* et il n'est personne qui, les ayant lus, n'ait désiré les voir réunis en volume pour leur donner une place d'honneur dans sa bibliothèque. L'auteur vient de nous accorder à la fois plus et moins que ce que nous lui demandions : il a réimprimé un petit nombre de ses articles, — simples prémices, nous l'espérons bien, de la moisson qu'il compte rentrer en grange, — mais en même temps il a retravaillé chacun de ces morceaux, complétant, corrigeant, perfectionnant avec le scrupule d'un véritable artiste.

M. Paul de Saint-Victor est un artiste en style ; ce qui ne veut pas dire, je tiens à le faire observer, qu'il doive être mis au nombre de nos fantaisistes modernes. Le thème, dans la fantaisie, est nul, la virtuosité de l'exécution est tout ; la broderie dissimule ce que l'étoffe a

1. *Hommes et dieux*, *études d'histoire et de littérature*, par Paul de Saint-Victor.

de ténu ou de vulgaire ; c'est un amusement d'une minute, un feu d'artifice dont il ne reste rien qu'éblouissement et fumée. M. de Saint-Victor, lui, est un écrivain pour de bon. Il parle aux yeux, mais par les yeux à l'esprit. Intelligence vive et ouverte, il a étudié de très-près une foule de choses, l'antiquité grecque surtout et la Renaissance, l'histoire et la peinture, les littératures du midi de l'Europe. Il a beaucoup lu, un peu au hasard, sans doute comme il arrive au critique, et grâce à une heureuse mémoire il puise avec un à-propos singulier dans le trésor de ses souvenirs.

Après tout, ce qui domine incontestablement chez lui, la maîtresse faculté dans son organisation intellectuelle, c'est l'imagination. J'entends par là l'aptitude de l'esprit à voir en toute chose l'aspect pittoresque. Les idées prennent aussitôt pour lui un corps, et, dans ce qui se voit même et se touche, il a au plus haut degré le don de saisir le trait caractéristique. Il évoque à nos yeux, par une puissance sans égale, la divine beauté ou la difformité grotesque qu'il a entrevue. Il nous révèle cela même que nous connaissions déjà, tant il sait ajouter de précision et de relief à nos impressions. Il a ce don suprême de l'artiste, cette intuition directe, immédiate, qui saisit, pour ainsi dire, le mystère de la vie individuelle dans l'apparence sensible des êtres. Et c'est ainsi que, des nombreux morceaux de son volume, il n'en est pas un dont le sujet ne se trouve comme fixé en quelque image saisissante. Parle-t-il de Diane : « C'est du courant des sources, nous dit-il, de la profondeur des

ombrages, des bruits du vent, des mystères de la solitude qu'elle est sortie. Tous les éléments chastes de la nature, toutes les puretés du corps et de l'âme se personnifient dans la grande vierge dorienne. » Sous le règne de Néron, « la nation n'est plus qu'un troupeau marqué du stigmate uniforme de l'esclavage, et parmi lequel le maître tire au hasard ses hécatombes quotidiennes. Les vies illustres s'éteignent sur tous les points du monde, comme les mille flambeaux d'une fête qui finit. » Attila est « le Caliban de la guerre. » Charles XII fait la guerre « comme on fait de la gymnastique, par besoin de tempérament. » L'histoire a été rigoureuse pour Louis XI ; elle ne lui a tenu compte d'aucune de ses qualités ; elle l'a traité, non pas seulement avec haine, mais avec mépris : « lui appliquant la loi du talion, elle l'a enfermé dans une cage, et elle le promène à travers les siècles comme une bête féroce d'espèce basse et de poil douteux. » Voici la Renaissance ; le genre humain recouvre ses forces plastiques ; il contemple ébloui les chefs-d'œuvre de l'art nouveau : « C'était comme une seconde création , aussi féconde, aussi spontanée que l'autre. L'homme se retrouvait dans l'attitude étonnée d'Adam s'éveillant au milieu du peuple infini des êtres éclairés par la première aurore. » Et ainsi à chaque page. Ce ne sont que traits également remarquables par la justesse et par l'éclat. On serait ébloui, si l'on n'était frappé en même temps de la vérité du pinceau. Il y a des chapitres entiers où l'on va de surprise en surprise, celui des *Bohémiens*, par exemple.

Il en est d'autres où l'on voit passer, comme en une féerie merveilleuse, au milieu de lignes pures et de tons délicats, sous quelque symbole significatif et charmant, l'esprit même et la personnification d'une époque. Est-il rien, en ce genre, de plus heureux que les lignes suivantes sur Diane de Poitiers ? « Diane de Poitiers est une des enchanteresses de l'histoire. Son nom seul évoque et rassemble, comme la fanfare d'un cor magique, tout un chœur de déesses éparses dans la peinture et les bas-reliefs de la Renaissance. Ce sont les deux Dianes de Jean Goujon : l'une appuyée sur son grand cerf, qui semble un prince enchanté, contemplant amoureusement le noble animal, qui, avec la hardiesse du cygne de Léda, approche sa bouche de ses lèvres, comme pour reprendre sa forme humaine par la vertu d'un baiser. C'est la Nympho de Benvenuto, couchée parmi les chiens et les fauves. Ce sont encore les divinités chasseresses du Primatice et de son école, qui lancent la flèche, ajustent l'épieu, allongent leurs corps ondoyants au bord des fontaines, ou marchent nues dans la campagne, au milieu d'une troupe de nymphes qu'elles dépassent du front. »

Si quelqu'un ne sent point ce que cette page a de rare, j'en suis fâché pour lui : il est étranger à l'une des plus vives jouissances que puisse donner l'art d'écrire. M. de Saint-Victor est désormais au premier rang de ceux qui peignent par la parole. Avec un vocabulaire moins étendu que celui de MM. Victor Hugo et Théophile Gautier, sans avoir leur science inépuisable du terme

technique et de l'archaïsme, il a aussi moins de recherche, partant une manière plus vraie et plus solide. Coloriste éminent, visiblement séduit par la lumière et l'éclat, il ne saurait cependant être confondu avec ceux pour qui la richesse de la palette est tout. Il a le sentiment de la plastique. Il aime la ligne. Il entend la composition. Les couleurs mêmes qu'il prodigue, il sait les distribuer. Il veut étonner, mais il tient aussi à convaincre. Il y a au fond de cette nature exubérante une conscience d'artiste qui sait se faire respecter.

Ce qui ne veut pas dire que M. de Saint-Victor n'ait pas quelquefois les défauts de ses qualités. Il n'est pas toujours, si j'ose ainsi dire, à la hauteur de sa propre manière. Je voudrais çà et là plus de variété dans le ton, une réflexion ou un récit pour rompre la monotonie du mode descriptif, un peu de détente dans l'effet général. En vain les connaissances et la conscience de l'écrivain nous sont-elles garant de l'exactitude de ses tableaux : chaque figure, chaque trait y a trop la même saillie; on y voudrait plus de perspective. Cette imagination qui vivifie et agrandit tout, exagère les dimensions des choses. Il y a plus : à force de rechercher en tout le sens intime et la beauté, l'auteur a l'air de les mettre dans les objets plutôt que de les y trouver. A force d'interroger l'art ou la nature, pour pénétrer jusqu'à leur sens intime, il leur prête des intentions secrètes, raffine sur leurs mystères. A force de demander à la comparaison les analogies dont il a besoin pour rendre sa pensée, il outre et fausse cette comparaison. L'image, trop souvent évoquée, finit quel-

quefois par manquer de justesse et par figurer pour son compte. Quand M. de Saint-Victor, parlant du culte de Cérès, compare le geste de semeur à la bénédiction donnée par le prêtre de la déesse; quand, dans un étrange et brillant chapitre, il insiste sur la ressemblance entre l'embaumement et la sculpture, et fait de la momie « une statue pétrie dans un bloc de baumes, » il établit entre les choses des rapports purement fantastiques. Il est juste d'ajouter qu'il a des instincts trop sûrs pour tomber souvent dans de pareilles fautes.

Quand on a lu M. de Saint-Victor, on n'éprouve guère qu'un regret, celui de n'avoir point le style même de cet écrivain, son ingénieux et magique pinceau, pour exprimer, comme il le faudrait, le charme mêlé d'éblouissement dans lequel il sait nous plonger.

Février 1867.

XX

BAUDELAIRE [1]

Il y a des livres qu'on lit pour le plaisir qu'ils procurent, et d'autres qu'on étudie pour l'instruction qu'on y trouve ; mais parmi ces derniers, et ce ne sont pas les moins curieux ni les moins intéressants, il faut ranger les ouvrages où se peignent au passage les modes, les travers, les maladies d'un siècle. De pareils écrits regagnent en signification historique ce qui leur manque en charme ou en beauté. Leur place est assurée sinon à notre chevet, du moins sur les planches de nos bibliothèques. Ils ont la valeur d'un document.

De ce genre sont les œuvres de Baudelaire. Il est impossible d'imaginer des écrits moins agréables à lire, et il est difficile d'en imaginer de plus curieux. Ils blesseront l'homme de goût, ils intéresseront le philosophe. Ce sont des productions difformes, répugnantes ; mais ne sait-on pas que pour la science, les plus laides maladies sont les plus belles ?

On peut étudier chez Baudelaire, j'allais dire sur Bau-

1. *Œuvres complètes*. Edition définitive, précédée d'une notice par Théophile Gautier, et ornée d'un portrait.

delaire, ce que c'est que la décadence d'une littérature. Il m'en a donné le sentiment, il m'en a révélé la nature. Je ne croyais point à ce qu'on appelle une décadence avant d'avoir lu ses volumes. J'avais toujours supposé que c'était un vain mot, par lequel les vieillards condamnent des œuvres étrangères à leurs habitudes. Je m'étais dit que tout est relatif; que chaque époque a sa langue et sa littérature ; que cette littérature et cette langue sont bonnes par cela seul qu'elles expriment les pensées des hommes à un moment de la vie des sociétés. Mais non, il y a bien, dans l'esprit humain et ses productions, une vieillesse tout comme une jeunesse; il y a la sénilité après la virilité; un moment où l'intelligence faiblit, où la langue s'épaissit, où les formes se déforment, où de beau, de souple et de fort qu'on était, on devient laid, radoteur et impuissant. Pour contester qu'il en est ainsi, il faudrait commencer par abolir la distinction même du beau et du laid; il est vrai que c'est justement à cela que s'occupent les Baudelaires.

Baudelaire est sorti du romantisme; et pour le comprendre, il faut se rendre compte de ce qu'a été le romantisme.

Nos distinctions entre l'idéalisme et le réalisme dans les arts sont fausses du moment qu'elles deviennent absolues. Il n'est pas de partisan si convaincu du choix, du type, du beau idéal, qui ne soit obligé de partir de la réalité. Et il n'est pas de réaliste si décidé à copier servilement la nature, qui ne triche plus ou moins et ne l'arrange en vue de l'effet. De sorte qu'ici, comme toujours, au

lieu d'une question de principes, nous avons une simple question de plus ou de moins. Le réel et l'idéal sont les deux pôles entre lesquels se meuvent les arts, et vers l'un ou l'autre desquels chacun se sent attiré par ses préférences. Il faut ajouter seulement que l'art, à le prendre dans l'ensemble de ses développements, oscille de l'un à l'autre. C'est la loi universelle. Rien, dans la vie de l'homme et de l'humanité, ne se fait que par bascule. Il n'est ici-bas qu'action et réaction. Plus le pendule est lancé dans une direction, plus il revient sur lui-même dans le sens opposé. L'art, par exemple, commence par l'imitation des objets. Bientôt il ne lui suffit plus que les représentations qu'il en fait soient exactes, il veut qu'elles soient belles. C'est ainsi que l'animal grossièrement sculpté par les hommes de l'âge de pierre est devenu peu à peu le cheval du Parthénon. Ensuite vient l'excès, c'est-à-dire la subordination des formes à l'idée, la convention. A l'étude directe de la nature l'art substitue les modèles et les traditions de l'école. Il s'appauvrit, il dépérit, il éprouve le besoin d'une régénération, et c'est alors qu'il se retrempe dans un bain d'hérésie et de réalisme.

Voilà ce qu'a été le romantisme. L'art spiritualisé outre mesure, atténué, appauvri par des besoins de style et de noblesse, était devenu anémique. Il fallait qu'il touchât la terre pour reprendre ses forces, qu'il revînt à la source éternelle, la nature. Il fallait rompre avec les règles factices. Il fallait rapprendre le langage de tous. Il fallait, au lieu d'une réalité de convention, se remettre à observer la réalité vivante, avec ses caprices, sa

variété, ses surprises, et tout ce perpétuel *inattendu* qui est le propre du vrai, et que l'art le plus inventif ne peut suppléer. Telle fut la mission du romantisme. Quels qu'aient été ses travers, il resta dans les conditions générales de la littérature. Il disait les choses autrement qu'on ne faisait avant lui, il en disait d'autres peut-être, mais il parlait. Il exprimait des passions et des pensées. La littérature, on n'y fait pas assez attention, diffère des autres arts en ce qu'elle s'adresse directement à l'esprit. La peinture, elle, atteint l'esprit par l'œil, comme la musique par l'oreille, indirectement, à travers la sensation; la parole, au contraire, si elle produit parfois la sensation, ne la produit qu'à travers l'idée. L'idée est la matière première de la poésie, comme de tout langage; elle en est le moyen; et c'est pourquoi la première condition pour être poëte, c'est d'avoir quelque chose à dire, ou, si l'on veut, à chanter. Je n'entends pas assurément par là que la poésie soit un simple vêtement formé d'images et de cadences, et jeté sur des pensées qui pourraient tout aussi bien se dire en prose. Non, le poëte ne dit pas seulement les choses autrement que le vulgaire, il les voit et les sent d'une autre façon, revêtues d'un corps, incarnées dans des formes, et sous l'aspect du beau; mais enfin, ce corps et cette beauté sont empruntés à l'ordre intellectuel, à la parole humaine et à ses procédés : il n'y a pas moyen de sortir de là.

Encore une fois, le romantisme, pris dans ses premiers interprètes et ses chefs de file, n'a pas failli à cette condition. On n'accusera pas M. Hugo de n'avoir point exprimé

les passions humaines, il les a toutes connues; — ou de n'avoir pas été un penseur : il n'en a peut-être eu que trop la prétention. Il est vrai seulement de dire que le romantisme a franchi la limite. Dans son avidité à s'emparer de tout ce vaste monde de réalités que la poésie négligeait avant lui, et par une espèce de réaction contre la pauvreté de formes et de couleurs de l'art classique, il a versé dans le matérialisme. Celui-ci était trop spiritualiste, il manquait de corps ; le romantisme a donné avec excès dans la chair et dans la chose. La forme, pour les classiques, n'était qu'un voile assez mince et assez pauvre : les romantiques en ont fait une magnifique parure sous laquelle la personne humaine a souvent disparu.

Les vices s'accentuent avec l'âge. Les imitateurs n'imitent guère que les défauts de leurs modèles. Le romantisme eut une seconde époque, dans laquelle s'exagéra le trait que je viens de signaler. Aux artistes succédèrent les *ornementistes*. Nous avions la forme pour le beau, nous eûmes la forme pour la forme : elle débordait déjà le fond parfois; elle l'opprima, le supprima, elle en prit la place. D'adjectif, elle devint substantif. On donna une importance capitale aux parties subordonnées de l'art. On sacrifia tout au pittoresque. On ne parla plus à l'esprit, mais aux yeux. On s'étudia aux raffinements. On mit sa gloire aux difficultés vaincues. La rime s'enrichit aux dépens du sens. On courut la terre et les mers à la recherche de mots rares et nouveaux. Les écrivains furent classés d'après la richesse de leur vocabulaire. Le style eut son *chic* et son *ragoût*. On a, en passant de l'atelier des

maîtres dans celui de ces inimitables ouvriers, la même impression qu'en sortant du musée des antiques pour entrer chez un marchand de curiosités.

Mais on ne s'arrête point sur les pentes. Cette seconde école elle-même devait pousser à une troisième. Courbet a produit Manet ! Une fois que, dans les arts, on se met à chercher la sensation, on veut de la sensation à tout prix. Après le beau, le laid ; après la forme, le difforme. Si nous ne pouvons vous charmer, nous vous ferons frémir ; si nous ne pouvons vous enchanter, nous vous torturerons. Il en est comme des ivrognes qui, pour agir sur leur estomac brûlé, avalent du trois-six ; comme du marquis de Sade, qui assaisonnait la volupté de cruautés. Et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Le terrible est-il épuisé, on arrive au dégoûtant. On peint les choses immondes. On s'y acharne, on s'y vautre. Mais cette pourriture elle-même pourrit ; cette décomposition engendre une décomposition encore plus fétide, jusqu'à ce qu'enfin il reste un je ne sais quoi qui n'a de nom en aucune langue. Voilà Baudelaire.

N'est-ce pas lui qui a dit :

> Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts !

Je me souviens qu'un de mes amis, ayant entendu répéter ce vers, ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

> Les charmes du fumier n'enivrent que les porcs !

Et il avait raison. Dans ce domaine de la sensation à tout

prix, tout a la même valeur : il n'y a plus ni beau ni laid, ni vrai ni faux, ni pur ni impur : il n'y a plus que la tenaille qui pince le nerf, et l'animal que satisfait ce réveil de son animalité [1] !

On pourrait être tenté de ranger Baudelaire parmi les réalistes. Qu'est-ce que le réalisme, en effet, sinon la prétention de copier la nature sans choix ni interprétation? Et comment le système montrerait-il mieux son respect pour la réalité pure, qu'en s'attachant à ce qui est laid, trivial ou répugnant? Baudelaire, cependant, n'a pas cessé de protester contre l'honneur d'être enregimenté dans l'école « dont Courbet est le dieu et Manet le grand prêtre. » Et, de fait, il s'en sépare à quelques égards. Il s'efforce de donner un certain tour à la vulgarité. Il porte le dilettantisme dans les choses fangeuses, le goût dans le dégoûtant. Ces images nauséabondes où il se complaît, il cherche à leur prêter une valeur artistique. Il se pique de trouver des effets inconnus, pour nous servir de ses propres expressions, dans la senteur de l'orage et la phosphorescence de la pourriture.

On voit dans quel sens Baudelaire peut passer pour poëte. Il avait le souci et le respect de la forme, ce qui est assurément quelque chose. Il a parfois réussi à tourner un morceau, ce *Don Juan aux Enfers*, par exemple, que l'on cite toujours dès qu'il s'agit de Baudelaire, et qui est en effet sculpté comme un camée, avec beaucoup de

1. Voir les deux poésies intitulées *Une charogne* et *Voyage à Cythère*. Nous sommes en plein Montfaucon. Le lecteur se bouche le nez, la page pue !

fini et de précision. Quant aux *Sept vieillards* et aux *Petites vieilles*, deux poëmes que les admirateurs rappellent aussi avec une sorte de prédilection, et qui sont dédiés à M. Victor Hugo, il m'est impossible d'y trouver aucune beauté. Ce ne sont que de prétentieuses niaiseries. Il ne faut pas croire, en effet, que la forme, chez Baudelaire, vaille beaucoup mieux que le fond. Baudelaire connaissait sans doute la partie technique de son art; il se piquait de correction et de raffinement; on a publié une lettre de lui dans laquelle il parle d'Alfred de Musset et de ses négligences avec le plus amusant dédain; mais pour être matériellement correcte, la manière d'écrire de Baudelaire n'en est pas moins méprisable. A l'exemple de beaucoup d'autres auteurs de nos jours, ce n'est pas un écrivain, c'est un styliste. Ses images sont presque toujours impropres. Il dira d'un regard qu'il est « perçant comme une vrille. » Le ciel est le

> Couvercle noir de la grande marmite
> Où bout l'imperceptible et vaste humanité.

Il appellera le repentir : « la dernière auberge. » Les cheveux de sa maîtresse sont bleus et d'un bleu qui le fait penser à l'azur du ciel. La pauvre femme est peu flattée du reste ; elle a les grâces du singe ; sa salive mord, sa gorge ressemble à une armoire,

> Dont les panneaux bombés et clairs
> Comme les boucliers *accrochent* des éclairs.

Et toutes ces belles images nageant dans une espèce

d'obscurité perpétuelle! Je ne connais pas d'auteur plus fatigant à lire que Baudelaire. C'est recherché, quintessencié, impénétrable. Que dire de l'homme qui a pu écrire les vers suivants :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Comprenne qui pourra ! Et encore si, au milieu de ces défauts, il y avait quelque mérite, quelque intérêt! Mais non, partout un esprit lourd et prétentieux, partout l'impuissance et le vide.

Baudelaire est encore pire écrivain en prose qu'en vers. Il est telle de ses poésies qui, à défaut de mérite poétique, a un mérite artistique, à défaut de mérite artistique, un mérite technique ; mais en prose, il n'y a pas une page de lui à citer. Cela se comprend: c'est en prose surtout qu'il faut avoir quelque chose à dire, et Baudelaire manque de substance intellectuelle. Aussi a-t-il tous les défauts de celui qui parle sans idées. Rien n'est plus amusant que de voir cet homme de style écrire dans le plus mauvais argot des gazettes. Il ne sait pas même la grammaire. «Tout écrivain français, dit-il, ardent pour la gloire de son pays, ne peut pas, sans fierté et sans regrets, reporter ses regards...» L'incorrection n'est pas ici seulement flagrante, elle est inepte. Et les incorrections sont les moindres de ses taches. J'aime mieux des fautes de grammaire qu'un

phébus comme la *pourpre symétrique d'une rime exacte*. Et j'aime mieux ces impropriétés de terme que l'emploi du jargon abstrait. Ce ne sont que fonctions, rapports, éléments. Baudelaire dira que « l'élément angélique et l'élément diabolique fonctionnent parallèlement ; » il racontera qu'un critique « a rempli dans différents recueils des fonctions généralement relatives aux arts et aux théâtres. » Il a, ce romantique effréné, l'amour de la circonlocution et de la périphrase. Au lieu de la précision, il mettra *un caractère de précision ;* au lieu de la littérature, *l'ordre littéraire* ; au lieu des femmes, *le personnel des femmes*. Il ne dira pas qu'un ouvrage n'est pas encore publié, mais que « les fragments n'en ont pas encore été rassemblés par la librairie. » Mme Desbordes-Valmore a été « une prêtresse infatigable de la muse. » Et ce ne sont pas là des expressions choisies à dessein, c'est le procédé constant. Un homme comme Baudelaire ne se commet pas à parler comme tout le monde, et, n'ayant pas à sa disposition la langue de M. Victor Hugo ou de M. Théophile Gautier, il se rabat sur celle de M. Prudhomme.

Ce fond de cuistrerie perce partout chez Baudelaire. Ici, c'est « un aveu bien cuisant pour un cœur français ! » Là, c'est le mot bonhomie, dont il se servirait volontiers, « s'il n'était pas bien trivial ! »

Il faut lire ses jugements sur les arts et les artistes. Voici comment il apprécie l'un des plus considérables de nos peintres modernes : « En somme, M. Meissonier exécute admirablement ses petites figures. C'est un Flamand, moins la fantaisie, le charme, la couleur et la naïveté—

et la pipe! » Il y a beaucoup de jugements comme celui-là dans les *Salons* de M. Baudelaire, tout aussi profonds et aussi spirituels.

Le fait est que Baudelaire, avec des qualités de dilettante, avec un certain don de chic et de ragoût, n'était pas un artiste, pas un poëte. Il manquait d'esprit autant que d'âme, et de séve autant que de goût. Aucune *génialité*. Rien, chez lui, de sincère, de simple, d'humain. Se croyant très-fort, parce qu'il était très-corrompu, mais dans le fond un pur philistin. On lui en veut, au premier moment, parce qu'il a l'air de nous mystifier, et puis l'on s'aperçoit qu'il est surtout dupe de lui-même. Baudelaire est un signe, non pas seulement de décadence dans les lettres, mais d'abaissement général dans les intelligences. Ce qui est grave, en effet, ce n'est pas qu'un homme se soit trouvé pour écrire quatre volumes comme les siens, c'est qu'un pareil homme ait un nom, qu'il ait ses admirateurs, voire ses disciples ; c'est que nous le prenions au sérieux ; c'est que moi-même je sois là occupé à lui consacrer un article.

Juillet 1869.

XXI

UN ROMAN DE M. FLAUBERT[1]

Il n'est rien de tel, pour vous mettre en pleine liberté critique, que d'avoir affaire à un écrivain hors ligne. Alors, plus de besoin d'habileté pour exprimer ce que vous avez à dire ; plus de recherche de nuances pour adoucir les réserves ; plus de laborieuse complaisance pour exagérer les mérites. Vous vous sentez vis-à-vis d'un homme capable de vous comprendre : rien n'empêche que vous ne vous flattiez de lui être utile par vos observations, et dans tous les cas, vous êtes sûr qu'il saura discerner votre estime, votre admiration, dans l'indépendance même avec laquelle vous discutez ses ouvrages. Tel est le sentiment avec lequel je vais parler du nouveau roman de M. Flaubert. L'auteur est trop haut placé, il est un artiste trop considérable pour prendre plaisir aux louanges banales, et il sait trop bien le cas que je fais de son talent pour ne pas voir un hommage dans la liberté avec laquelle je rendrai compte de l'impression que m'a laissée son livre.

1. Gustave Flaubert. l'*Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme.* 1869.

Shakspeare ne veut pas qu'on cherche querelle aux noms : « De quelque manière qu'on l'appelle, la rose en aura-t-elle moins de parfum ? » A la bonne heure ; mais le titre d'un livre est quelque chose de plus qu'un nom : c'est un jour donné sur l'intention de l'auteur, c'est le résumé de son œuvre, le sens qu'il a voulu lui assigner. Qu'on ne m'accuse donc pas de minutie, si je cherche querelle à M. Flaubert sur son titre. Ce titre a quelque chose de louche : il annonce un ouvrage didactique plutôt qu'un roman. Il a un tort plus grave, celui de ne pas dire ce qu'il voudrait. Une éducation sentimentale, en bon français, signifie une éducation à laquelle ont présidé l'exagération et l'affectation du sentiment. Or, ce n'est pas là évidemment ce qu'a entendu M. Flaubert. Il a voulu raconter les expériences d'un jeune homme. Le seul sentiment dont il parle c'est l'amour, et encore l'amour tel que l'auteur le conçoit ou le dépeint est-il à peine un sentiment. On voit que le titre est peu fait pour donner une idée du roman. Le livre aurait dû s'appeler les *Bonnes fortunes de M. Frédéric.*

Un autre inconvénient du titre choisi par M. Flaubert, c'est qu'il a l'air de nous inviter à prendre l'histoire du héros pour un exemple de ce qui arrive aujourd'hui à la jeunesse. L'auteur a prétendu généraliser. Les expériences de Frédéric, dans sa pensée, seraient, du plus au moins, celles de nous tous. Voilà, semble-t-il nous dire, voilà comment les choses se passent de notre temps, et de tout temps, sans doute ; voilà ce qu'il y a au fond de l'amour ! D'un autre côté, le livre ne se prête nullement

à cette généralisation. Les caractères et les portraits n'y ont rien de typique. Il n'y a aucune raison pour que personne se reconnaisse dans l'un de ces hommes, ou reconnaisse la femme qu'il a aimée dans l'une de ces femmes. Les faits se suivent sans s'enchaîner par le lien d'une nécessité morale. Je dis plus : je ne distingue dans ces récits aucune idée qui se détache un peu nettement. On y voit bien que l'auteur est fort revenu des illusions, et qu'il a les deux sexes en égal dédain : mais on ne voit pas qu'il ait entendu nous montrer autre chose que son propre détachement. Son livre n'est pas un roman : c'est un récit d'aventures, ce sont des mémoires. A force d'être réaliste, il est réel, sans doute ; mais à force d'être réel, il cesse de nous intéresser. Que nous veut ce M. Frédéric? Et qu'ai-je à faire de ces récits de dettes et d'amourettes, très-plausibles assurément, mais par là même très-vulgaires ?

L'art vit d'une contradiction. Supprimez l'un des termes de la contradiction, et vous le tuez. Il faut qu'il rende la nature, qu'il s'y attache; il ne saurait jamais la serrer de trop près, car le fond de l'art, c'est l'imitation; l'imitation est sa raison d'être, et l'idéal pur, à supposer qu'il pût se concevoir, ne serait que rêve et chimère. Mais, en même temps, il faut que l'art choisisse, parce qu'il faut qu'il fasse beau, parce qu'il faut qu'il intéresse. Or, pour nous intéresser, il faut qu'il nous parle, et, pour nous parler, il faut qu'il prête un sens aux choses, ou, ce qui revient au même, qu'il en dégage le sens caché. L'idéalisme et le réalisme ne sont donc pas deux manières

d'entendre l'art, ce sont deux pôles entre lesquels tout art se meut, vers l'un ou l'autre desquels tout artiste est attiré de préférence, mais en dehors desquels il n'y a plus qu'abstraction stérile ou non moins stérile reproduction. De quoi se compose la plus grande partie de la vie ? De faits dont la cause échappe et d'où il ne sortira rien, de rencontres oiseuses, d'actions capricieuses ou inutiles. Formez un roman de tout cela, je vous en défie : eh bien ! c'est ainsi que M. Flaubert a fait le sien.

Je touche ici au plus grand défaut du livre. Si la théorie a imposé bien des règles arbitraires aux ouvrages d'art, il est une condition, du moins, qui peut passer pour absolue. Cette condition, c'est l'unité. Il faut que l'œuvre ait un centre, que les lignes en soient combinées, que les détails en soient groupés ; il faut, en un mot, qu'elle forme un ensemble. Et il le faut, parce qu'autrement le spectateur ne voit pas, le lecteur ne comprend pas ; ils ne savent ce qu'on leur a voulu dire. Voilà à quoi l'auteur de l'*Éducation sentimentale* n'a pas assez réfléchi. Autant les actes du drame, dans *Madame Bovary*, s'enchaînaient naturellement et tendaient de concert au dénoûment, autant l'absence de tout lien se fait sentir ici. L'ouvrage n'est pas composé. Nous voyons passer devant nous des personnages, des scènes, mais comme au hasard. On dirait une suite de médaillons, une collection de photographies, admirables épreuves, il est vrai, découpées dans la réalité à l'emporte-pièce d'une pleine lumière, mais dont chacune est là pour son compte. C'est une collection, une série, ce n'est pas un tableau. Je vois bien les mêmes figures qui

reparaissent çà et là, mais je ne sais pas ce qu'elles viennent faire sur la scène. Elles tournent comme des marionnettes, pour se montrer. Les épisodes ne mènent à rien. Nous partons pour Fontainebleau ; nous y visitons le château, nous y parcourons la forêt, cela dure douze pages ; évidemment ce n'est pas pour le plaisir de ces promenades qu'on nous y a conduits ; quelque chose va sortir de là : nullement ; Frédéric et Rosanette en reviendront comme ils y sont venus. Et ainsi tout le long du livre ; le lecteur va, va, intrigué d'abord, impatienté ensuite, croyant toujours toucher à une péripétie, s'imaginant toujours arriver à un point décisif, et fermant le volume à la fin avec un sentiment mêlé d'humeur contre l'auteur, qui n'a cessé de le leurrer, et d'admiration pour l'écrivain, qui a suppléé à tout par le seul intérêt de l'observation et du style.

Je n'irais pas jusqu'au bout dans le devoir de franchise que je me suis imposé, si je passais sous silence ce qui décidément menace de constituer le genre de M. Flaubert, et de lui faire une place à part dans les lettres, je veux dire le choix des sujets et la nature du langage. Je ne suis pas plus prude qu'un autre. J'avoue même que je regarde la morale comme désintéressée dans la question. Je n'ai jamais bien compris ce qu'on entend par un livre dangereux, tout livre pouvant être tour à tour dangereux ou salutaire, selon la disposition de celui qui le lit. Mais s'il s'agit de décence, c'est-à-dire de goût, c'est-à-dire encore d'art, M. Flaubert sait bien lui-même que l'on ne peut ni tout montrer, ni tout dire. Il y a des choses qui

répugnent, qui dégoûtent, et qu'aucun artifice littéraire ne peut rendre agréables. Ou si elles plaisent, c'est par l'effet d'une corruption, produit elle-même de la satiété et de l'épuisement. Vous croyez faire preuve de force en bravant les conventions de la vie et l'honnêteté des termes, et vous ne faites preuve que d'impuissance. Vous vous flattez de vous élever au-dessus du bourgeois, et vous ne voyez pas que rien n'est plus bourgeois que cette espèce de cynisme. Vous vous enfermez d'ailleurs dans une voie sans issue. Ces mets de haut goût ne tardent pas à en rendre nécessaires de plus épicés encore. Les émotions malsaines, les vilaines curiosités exigent des aliments nouveaux, et celui qui s'est chargé de leur en fournir est condamné à descendre toujours plus bas. Qu'on lise l'histoire de Théodora dans Procope, on y verra jusqu'où peuvent descendre les spectacles publics, et jusqu'où notre littérature descendra assurément aussi, pour peu qu'on l'encourage à tout oser. Je ne connais pas de loi plus fatale que celle-là.

Je parlais plus haut de la contradiction entre l'idéal et le réel, sur laquelle l'art repose. Mais la contradiction se retrouve partout, elle est l'essence des choses, le mot de la vie. Le désir tend à la possession, et il périt dès qu'il y parvient. Nous sommes attirés par l'inconnu, et dès que nous l'embrassons, il cesse d'être l'inconnu et il nous laisse indifférents. Les voiles sont faits pour être levés ; et cependant malheur à qui les lève, car le voile même fait partie de la divinité. Aussi l'art consiste-t-il à faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit. Et vous qui prétendez

profaner tous les mystères, révéler tous les secrets, dissiper toutes les illusions, mettre tout à nu, tout en prose, tout réduire au terme propre, — artistes, poëtes, que faites-vous, si ce n'est briser votre lyre pour voir ce qu'il y a dedans?

En un autre sens encore, vous faites une œuvre qui vous trompe. Vous travaillez pour satisfaire, non un sentiment nouveau de l'art, mais un caprice de raffinement et de mode. Encore un peu, et nous serons guéris de ce travers par le dégoût, et ce dégoût, c'est vous qui l'aurez produit. Il y aura une réaction, comme on dit. On finira par éprouver des nausées dans cette société de Rastignac et de Rubempré, de ce monde de cabotins et de filles, qu'on nous donne pour la société française et la fleur de la civilisation. Ces choses-là ne durent pas, parce qu'elles ne sont pas vraies, parce qu'elles ne sont pas humaines. Il y a un certain bon sens public qui reprend toujours le dessus, qui se venge des exagérations, qui souvent même, il faut bien le dire, les corrige l'une par l'autre. Donnez-lui du Balzac, toujours du Balzac, et il retournera un de ces jours à la *Nouvelle Héloïse*.

Balzac a comme M. Flaubert une prédilection pour le monde interlope et les choses flétrissantes : mais il est un point sur lequel M. Flaubert renchérit sur Balzac; c'est la verdeur du terme. Une fois en train de vérité locale, rien ne l'arrête. Il est possédé d'une telle passion d'exactitude, qu'il se croit tout permis. Parle-t-il de boue, il en salit la page. Les Arnoux font les honneurs de leurs femmes devant leurs compagnons de vice : pourquoi M. Flaubert

serait-il plus pudibond que les Arnoux? Pourquoi? Voilà justement la question, et une question que notre écrivain ne paraît pas s'être posée. Il s'agit de savoir si le goût est un préjugé, le goût, et avec lui la distinction, la beauté, la morale, qui n'est qu'une esthétique plus haute, l'âme, qui est l'organe de l'idéal. A Dieu ne plaise que je soulève des problèmes à propos d'un roman : mais je rappelle à M. Flaubert que le public n'adopte jamais complétement, cordialement, un livre dont les peintures et le langage sont pris trop bas, et qu'un ouvrage de l'auteur lui-même en est le plus éclatant exemple ; il n'a tenu qu'au défaut dont nous parlons, que *Madame Bovary* n'ait pris place parmi les classiques du roman.

J'ai dit franchement, rudement peut-être, quels sont les défauts du livre de M. Flaubert. Ce livre impatiente parce qu'il est mal composé, et il blesse parce qu'il méconnaît les sentiments et les habitudes de l'homme comme il faut. Les aventures de pareilles espèces ne peuvent intéresser que ceux qui leur ressemblent. Mais ces défauts, si graves qu'ils soient, si inexplicables lorsqu'ils se trouvent sous la plume d'un homme de talent et d'esprit, ces défauts n'empêchent pas que l'*Éducation sentimentale* ne dépasse de toute la tête tous les romans du jour. On sent du moins ici qu'on a affaire à un artiste. On proteste en lisant le livre, mais on le lit; on se révolte en se voyant tiré en si mauvais lieu, condamné à entendre de si grossiers propos, et cependant on y reste. On y reste sans s'amuser, remarquez-le bien, sans y rien trouver de drôle ni de piquant, mais par la curiosité de voir

un écrivain aussi fort aux prises avec une tâche aussi ingrate.

L'*Éducation sentimentale* se distingue par la vérité triviale et singulière des caractères. Non pas de tous pourtant. Frédéric, le héros, n'a point d'individualité, ce qui est peut-être sa manière d'en avoir une. Les trois femmes, Mme Dambreuse, Mme Arnoux et Rosanette, paraissent destinées à représenter la grande dame, la bourgeoise et la grisette, mais ce n'est qu'à la réflexion qu'on s'en doute, et l'intention de l'auteur à cet égard n'est pas assez indiquée : le lecteur ne voit là d'abord que trois intrigues enchevêtrées et confuses. Plusieurs des personnages secondaires sont de même insuffisamment accusés : Deslauriers, Dussardier, Hussonnet, de Cisy, Sénécal. J'aime mieux Pellerin, le vieux rapin, « tourmenté par des convoitises de gloire, et perdant ses jours en discussions, croyant à mille niaiseries, aux systèmes, aux critiques, à l'importance d'un règlement ou d'une réforme en matière d'art. » J'aime mieux surtout Jacques Arnoux, le marchand de tableaux, l'homme de progrès, qui recherche l'émancipation des arts et le sublime à bon marché, qui s'enthousiasme pour une œuvre ou pour un homme, facile, vicieux, vulgaire, prodiguant les cigares, tutoyant les inconnus, répondant par une tape sur le ventre à ceux qui se plaignent d'être exploités. Arnoux est la vraie création de ce nouveau roman. Je ne voudrais pas laisser croire, d'ailleurs, que le don d'observation de l'écrivain se montre seulement dans le dessin de quelques physionomies : il se fait sentir à chaque instant par des

traits de nature, vifs, profonds, trouvés. L'auteur excelle à mettre en contraste l'immobile et banal aspect des choses avec les émotions qui bouleversent l'âme et qui voudraient voir la création entière partager leur trouble. Ce n'est pas tout : là où Balzac aurait mis des pages de description et de discours, M. Flaubert, d'un mot, jette sur un homme ou une situation la cynique lumière dans laquelle il se complaît.

Un autre mérite du livre de M. Flaubert, et son mérite capital, c'est qu'il est acte d'écrivain. En fin de compte et pour parler franc, il n'y a que deux classes de romans : ceux qui sont écrits et ceux qui ne le sont pas; et les premiers sont les seuls qui comptent. Récit fortement noué, caractères vrais et frappants, ces mérites n'ont jamais suffi au lecteur de goût. C'est là le fond, la matière du livre, la condition élémentaire de l'intérêt, mais les plus grands mérites en ce genre ne signifient rien s'ils ne sont accompagnés de ce don suprême de la mise en œuvre qui s'appelle l'art de bien dire. Que de romans qui paraissent chaque année dans les feuilletons de nos journaux ou aux vitrines de nos libraires, qui sont lus par le public des femmes oisives, et qui sont oubliés aussitôt que lus! Ils ne vivront pas, parce qu'ils n'ont jamais vécu. Le livre de M. Flaubert, au contraire, défectueux et désagréable comme il est, aura vécu, et par conséquent aussi il ne périra pas tout à fait. Œuvre d'art, il s'est adressé aux artistes; il s'est imposé à leur attention; tout en le discutant, ou plutôt par cela même qu'on le discutait, il a bien fallu reconnaître ses droits. Ou bien

me ferais-je illusion, et serais-je d'une école vieillie? Le fait est que je donnerais tout Balzac et tout Alexandre Dumas pour une page de français exquis. Et sans parler de langue exquise ce qui serait, en effet, un peu hors de place ici, je ne puis être insensible, en ouvrant l'*Éducation sentimentale* à la précision et à la clarté du style de M. Flaubert. C'est positivement un autre monde que dans les neuf dixièmes des livres qui s'impriment aujourd'hui. Le mot y est transparent, on voit à travers. L'auteur abuse peut-être des descriptions, mais ces descriptions, du moins, rendent les choses sensibles, au lieu de les cacher sous des plaques de couleur et des énumérations de détails. En somme, nous avons devant nous un homme qui sait son métier, et qu'il y a un métier. Il n'écrit pas au hasard. Il ne puise pas sa langue dans le ruisseau fangeux du journal. On sent partout chez lui le souci de la ligne, le sentiment de la couleur, le besoin de la lumière. C'est quelque chose, c'est beaucoup. Prenez garde : pour peu que vous me pressiez, je dirai que c'est tout !

Décembre 1869.

XXII

LES PRÉFACES DE M. A. DUMAS FILS[1]

I

M. Alexandre Dumas fils nous donne une édition complète de son théâtre ; c'est une entreprise à laquelle le succès est assuré. Il fait précéder chaque pièce d'une introduction où il raconte familièrement l'histoire de cette pièce ; c'est un attrait de plus pour le lecteur. Enfin la *Dame aux Camélias* lui paraît exiger autre chose qu'une simple notice ; il y joint une dissertation pleine de verve sur les mœurs du jour : c'est son droit, et bien que cette dissertation ne se rattache pas très-directement au sujet, on ne saurait en vouloir à l'auteur d'avoir signalé ce qu'il regarde comme un péril social, ni d'avoir proposé des remèdes qu'il considère comme infaillibles. J'irai plus loin et je louerai M. Dumas de n'avoir point mis à traiter ce sujet de fausse délicatesse. Il était libre de n'y pas toucher, mais dès qu'il y touchait, force était bien de se salir un peu les doigts. La seule question est de savoir

1. *Théâtre complet d'Alexandre Dumas fils.*

si M. Dumas n'a pas abusé de la nécessité. Un moraliste moins novice que lui se serait demandé si le langage n'a pas aussi sa pudeur, et si les libertés extrêmes auxquelles s'accoutume notre littérature, ne tiennent pas de très près à ce dévergondage même contre lequel l'auteur du *Demi-Monde* éprouve le besoin de protester.

Un autre défaut nuira à la démonstration de M. Dumas; il y a mêlé trop de choses, et des choses trop diverses. Le voilà parti en guerre ! A qui en veut-il ? A l'amour vénal, dont il retrace les fâcheux progrès. Mais à peine a-t-il touché à ce sujet, qu'il tombe sur une autre piste, et se met à nous parler du mariage d'argent. « Qu'on fasse le nœud avec l'écharpe du maire ou avec la ceinture de Vénus, » à ses yeux c'est tout un du moment qu'il y a fortune en jeu. Voilà qui n'est pas très-sérieux, et qui sent plus l'épigramme que la discussion. On ne résout pas un problème social avec des jeux d'esprit. D'ailleurs, une fois en train de digression, l'auteur ne s'arrête pas. Après le mariage d'argent, vient une parenthèse encore plus longue sur l'adultère. Si bien qu'à la fin, on a oublié d'où l'auteur est parti, on ne voit pas où il veut en venir, et l'on ne distingue plus qu'une espèce de protestation passionnée, forcenée, contre tous les vices, et ceux-là surtout qui permettent le langage le plus salé. Mon Dieu ! si les mœurs ont déchu en France, il faut avouer que les moralistes ont fait du chemin de leur côté. Jamais la vertu n'avait été à pareille fête. L'autel de la chasteté desservi par le curé de Meudon !

Je n'ai surpris qu'une fois M. Dumas en flagrant délit

de modération. Il reconnaît quelque part qu'il y a des sentiments contre lesquels ses arguments et tous ceux de la philosophie ont la valeur d'un fétu. Il honore ces sentiments, et il est prêt à les chanter. « L'amour, à cette puissance, dit-il, est presque l'égal de la vertu. » A la bonne heure! Voilà des distinctions, distinctions délicates, dangereuses même, puisque tout le monde pourra être tenté de s'en appliquer le bénéfice, mais distinctions auxquelles l'équité ne peut guère se refuser. On aime voir que M. Dumas ne tient pas la balance trop égale entre Héloïse et Aspasie. Malheureusement c'est presque le seul exemple de finesse et de mesure qu'il nous donne. Le plus souvent, il se laisse égarer par ce qui semble une ferveur de nouveau converti. Lisez les pages où l'écrivain cherche à poursuivre l'infidélité conjugale jusqu'en ses derniers retranchements : il ne s'est pas aperçu que devant des arguments de cette espèce, le mariage a vraiment trop peu d'avantage contre son ennemi.

M. Dumas a fait preuve, dans sa préface, de beaucoup de talent et surtout de beaucoup de zèle, mais le sujet qu'il a traité n'était peut-être pas dans ses moyens. Il lui manquait une chose pour y jeter de grandes lumières, une notion moins exclusivement physiologique de l'amour et du mariage.

L'idée que M. Dumas se fait de l'amour est toute matérielle. L'amour, à ses yeux, est essentiellement un besoin et la fin de l'amour est uniquement la reproduction de l'espèce. Il faut dire, à la décharge de M. Dumas, que sa défi-

nition est celle de l'Église, la véritable notion orthodoxe. Elle n'en est pas moins foncièrement immorale. L'amour est pur, il est saint, ce qu'il y a de plus haut dans l'humanité, ce qu'il y a de plus divin dans le monde, mais il n'est cela que parce qu'il est un instinct transformé en sentiment, et, si j'ose me servir de cette expression, la chair devenant esprit, l'union des corps servant à l'union des âmes. Pas d'âme, pas d'amour, mais une fonction animale qui en usurpe le nom. En revanche, là où existe l'amour, il est parfait en lui-même, et il n'attend pas la fécondité pour se légitimer ou se compléter.

Voilà pour l'amour, voici maintenant pour le mariage. M. Dumas n'y voit que la régularisation sociale d'un instinct physique. Belle explication ! Et l'adultère, que sera-t-il ? Un simple coup de canif donné à l'acte notarié. Nous voilà bien avancés ! Et le respect qu'inspire la chasteté, l'auréole virginale de la jeune fille, le prestige particulier qui l'entoure, comment l'expliquerez-vous ? Pour expliquer tout ce sujet mystérieux de la relation des sexes, il faut rendre compte d'un triple sentiment, de celui qui, chez les femmes, honore la virginité, approuve le mariage et condamne la promiscuité. Ce sentiment instinctif, irréfléchi, mais fondé, repose sur l'idée même de la femme. Nous comprenons que, pour elle, la vertu par excellence, j'allais dire la vertu constitutive, c'est la pudeur. Qu'il y ait contradiction entre cette vertu et la destinée ou la destination de la femme, je ne le nie point : le monde est fait de ces contradictions, ou plutôt ces contradictions sont la vie même et l'harmonie du monde.

Toutefois, il importe de le remarquer : si le mariage est une exception au principe, c'est une exception que nous n'admettons qu'en vertu d'une nécessité plus haute, d'un sentiment plus sacré encore, l'amour ; et, cette exception, nous la limitons tant que nous le pouvons : nous voulons que la femme n'ait qu'un mari ; nous n'aimons pas beaucoup que la veuve convole ; et enfin, si certaines fautes portent parfois leur excuse avec elles, c'est parce que le sentiment même qui les a produites nous garantit que la femme n'a pas rompu pour cela avec l'instinct fondamental de son sexe.

Après tout, M. Dumas est moins un moraliste qu'un réformateur. Ce qui le préoccupe, ce n'est pas tant l'analyse des sentiments, que la découverte des remèdes. Vrai réformateur à la française, du reste, mettant résolûment toute la responsabilité au compte des institutions. « En refusant à la vertu, nous dit-il, le droit d'être un capital, vous avez donné au vice le droit d'en être un. » En d'autres termes, si beaucoup de jeunes filles se perdent, la faute en est à l'État qui ne leur offre pas d'autre manière de gagner leur vie. Et maintenant, que faire pour parer aux dangers dont nous menace la courtisane ? Ou, pour nous servir de l'expression de M. Dumas lui-même, comment reconstituer l'amour en France ? Selon notre auteur, rien n'est plus facile. Comme il est clair qu'aucune courtisane n'aurait embrassé « cette carrière dangereuse, » si elle avait eu une fortune assurée, l'État proclamera le droit des femmes au travail, et ouvrira des ateliers où toute fille pourra toujours trouver de l'ouvrage.

Ce n'est pas plus malin que ça. Peut-être bien y aura-t-il de temps à autre une réfractaire qui ne voudra pas travailler : qu'à cela ne tienne ! à la première faute, on l'exportera dans les colonies. Peut-être aussi, quelque travailleuse entendra-t-elle assez mal ses intérêts pour se laisser séduire : rassurons-nous ; M. Dumas a trouvé les moyens de dégoûter les séducteurs, la perte d'une partie de leur fortune, cinq années de prison, dix, s'il le faut. Il n'y a donc que deux articles à ajouter au Code. Ouvrons des ateliers de femmes, autorisons la recherche de la paternité, et voilà la société régénérée. M. Dumas, du reste, n'est pas plus entêté de son projet qu'il ne convient ; trouvez-lui d'autres moyens, il y souscrit d'avance : il ne tient qu'au résultat.

Je n'ai garde, pour ma part, de fournir un contre-projet, mais je crois la proposition de M. Dumas susceptible d'amélioration. Il ne paraît pas avoir prévu le cas où la fille séduite aimerait mieux tenir sa faute secrète que de tirer parti de son déshonneur. Et puis ces ateliers nationaux ne sont peut-être pas suffisamment attrayants. Ne serait-il pas plus sûr de garantir à nos jeunes filles, non pas le pain seulement, mais aussi les bijoux, le coupé et la loge aux petits théâtres? De cette manière, au moins, on les laisserait tout à fait sans excuse. L'ouvrage à discrétion, et trois francs par jour : M. Dumas se fait une drôle d'idée des rêves de la grisette !

C'est, de toute manière, un étrange morceau que la préface de M. Dumas. Quelle disproportion entre le mal

signalé et le remède proposé ! Que d'expérience dans cette satire de la société, et que de naïveté dans ce programme de thérapeutique sociale ! C'est que, à dire vrai, le mal est plus grave encore que M. Dumas ne l'imagine. Il est surtout d'une autre nature. Le règne de la courtisane, ce n'est pas l'abus de l'amour, comme le croit notre écrivain, c'en est l'impuissante image. On ne pèche pas aujourd'hui comme jadis, parce qu'on aime trop, mais parce qu'on n'aime plus. L'homme moderne est sans âme, sans ardeur, vicieux, mais nullement égaré. Vous voulez le guérir de ses passions ; il faudrait plutôt lui en donner, si cela se pouvait. Vous voulez corriger la société, il s'agirait d'abord de la faire vivre.

Le pis est que les censeurs les plus rigoureux de nos mœurs sont atteints tout les premiers du mal qu'ils prétendent combattre. Je ne sais rien de plus immoral que cette morale où l'amour est si rabaissé, où il devient si purement physique, si semblable aux actes vulgaires de la vie, si naïvement affaire de choix et de calcul, qu'on travaille à le réglementer, comme l'entrée dans un lieu public, comme le dépôt des cannes et des parapluies.

Il semble, au premier abord, qu'il y ait contradiction entre nos mœurs et notre morale. Les mœurs, aujourd'hui, sont fort mauvaises, M. Dumas l'a bien montré ; mais la morale, en est-il de plus pure? Y a-t-il jamais eu autant d'avocats de la vertu, et des avocats plus rigoristes? Le théâtre n'est-il pas devenu toute une Morale en action? Hermione n'a-t-elle pas été envoyée à Charenton, et Phèdre aux Repenties? Je le répète, il y a là au moins une

apparence de contradiction. Reste à savoir si cette contradiction est réelle : s'il n'y a pas plutôt une liaison étroite entre cette belle morale et ces vilaines mœurs; si elles n'ont pas une même source; si elles ne proviennent pas d'une même anémie intellectuelle; si la vertu d'aujourd'hui est autre chose qu'un vice retourné; en un mot, si ce n'est pas notre corruption qui fait notre rigorisme. Le moraliste contemporain est impitoyable pour les vices de notre génération, non-seulement parce que ces vices sont en effet dignes de son mépris, mais aussi parce qu'il ne connaît que ceux-là, et qu'il n'est lui-même pas moins étranger aux grandes erreurs qu'aux grandes vertus.

Mai 1868.

II

La préface que M. A. Dumas fils vient de mettre en tête du *Fils naturel* est encore un manifeste; seulement, au lieu des femmes qui se vendent, il s'agit aujourd'hui des écrivains qui s'exploitent. Deux sujets qui se touchent d'ailleurs. Ce sont des tableaux qui font pendants. Et ces tableaux ne se ressemblent pas seulement par le sujet, mais par la manière dont ils sont traités: même verve satirique, parti pris de mettre au compte de la société les misères de la vie littéraire aussi bien que les turpitudes de la vie mondaine. Je n'exagère pas; nous tous qui lisons, — s'il faut en croire M. Dumas, — nous

sommes cause que M. de Lamartine a eu de grands besoins d'argent; nous sommes responsables des insultes qui attendent M. Hugo, lorsqu'il reviendra un jour parmi nous; c'est notre faute si Mme Sand a demeuré à Palaiseau, et même si M. Dumas père n'est pas de l'Académie. La seule différence entre ce manifeste contre l'homme de lettres et le précédent, c'est que le précédent se terminait par un projet de réforme. La société était mise en demeure de réparer tout le mal qu'elle a fait. Il devait y avoir à l'avenir du travail pour toutes les filles pauvres, et la déportation pour celles qui aimeraient mieux se promener sur le boulevard que coudre dans les ateliers de l'État. J'attendais quelque chose de semblable, je l'avoue, à la fin du morceau sur les hommes de lettres. Il n'eût été que conséquent de demander l'ouverture d'un prytanée où vivraient, aux frais de la société, ceux qui l'ont charmée de leur plume et qui n'ont pas trouvé la fortune en chemin. Au lieu de cela, M. Dumas propose que les hommes de lettres fassent amende honorable; ils ont corrompu le public, qu'ils le moralisent à l'avenir ! Rien de mieux, mais tout à l'heure il s'agissait du pain à gagner. M. Dumas veut-il dire qu'une fois régénérée par le théâtre, la société saura récompenser ceux qui lui auront rendu la pureté du cœur ? On le voit, il ne faut pas trop pousser la logique de ces éloquents réquisitoires.

M. Dumas, toutefois, soulève, en finissant, une question qui mérite de nous arrêter. Non pas qu'elle soit nouvelle : on l'a traitée de tout temps; ni, que M. Dumas l'ait résolue d'une manière définitive : il n'a fait que la trancher à

coups d'affirmations passionnées. Mais la question est impérieuse, puisqu'elle reparaît sans cesse, et la solution de M. Dumas est spécieuse, puisqu'elle a souvent séduit de bons esprits. Peut-être vaut-il la peine d'y revenir encore une fois.

Voici, dans toute sa verdeur, dans tout son emportement, la thèse que soutient M. Dumas, et qu'il avait déjà formulée, si je me rappelle bien, à propos des *Idées de Mme Aubray*.

« Par la comédie, par la tragédie, par le drame, par la bouffonnerie, dans la forme qui nous conviendra le mieux, inaugurons donc le théâtre *utile*, au risque d'entendre crier les apôtres de *l'art pour l'art*, trois mots absolument vides de sens. Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un seul écrivain, consacré par le temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine. »

L'art pour l'art, tel est le principe contre lequel s'élève M. Dumas; modifions-en l'expression pour la rendre plus claire, et disons : l'art pour le beau. Ainsi traduit, ce principe, au lieu d'offrir trois mots vides de sens devient évident jusqu'à la banalité, jusqu'à la tautologie. Je comprends les rigoristes, et il y en a, qui proscrivent les arts; je ne comprends pas ceux qui veulent leur assigner un autre but que le beau. Il y a des arts utiles : mais c'est l'industrie.

L'art pour le beau : qu'est-ce que le beau? Je n'ai garde de me lancer dans les définitions métaphysiques; je me contente de tout ce qu'il y a de plus superficiel, partant de plus évident : le beau, c'est ce qui nous plaît, c'est ce qui éveille en nous le sentiment de l'admiration. Dira-t-on que l'art ne doit pas se proposer ce but? Non, tout le monde est d'accord sur ce point : il faut que l'art plaise, touche, enlève. Seulement, on ne veut pas que ce soit là son seul but; on lui en assigne un second, celui d'instruire. Ou plutôt, comme l'art ne peut être tenu de courir deux lièvres à la fois, le beau n'est plus que le moyen et c'est l'instruction qui est le but. L'utilité d'abord, le charme ensuite. Faites le bonbon aussi délicieux que possible, mais, pour Dieu ! n'oubliez pas d'y mettre la médecine. Telle est la règle que l'utilitarisme trace aux artistes, spécialement aux écrivains, tout particulièrement enfin aux auteurs dramatiques.

Je tiens à le bien marquer : je n'ai rien contre la prétention utilitaire considérée en elle-même. Je regarde la morale comme ce qu'il y a de plus élevé et de plus important dans la société. Je regarde les mœurs que M. Dumas a peintes dans sa préface comme une plaie qu'il importe au plus haut point de guérir, je reconnais même que tout autre intérêt est de peu de poids en comparaison de celui-là. Par conséquent, aussi, je serais le premier à souscrire à la proposition de M. Dumas et à demander que l'art se mît à prêcher le monde pour peu que je crusse à la possibilité de l'entreprise. L'art devrait en souffrir, que cela ne m'arrêterait pas. Périssent mille fois nos plai-

sirs, même les plus délicats et les plus élevés, plutôt que les vertus qui seules font la beauté, la dignité, le prix de la vie, plutôt que la pudeur des femmes, l'honneur des hommes, la vérité et la justice chez tous! Malheureusement, ce n'est pas ainsi que la question se pose. Avec les intentions philanthropiques que M. Dumas veut introduire dans l'art, l'art périrait certainement, de sorte que la leçon perdrait justement l'agrément qu'on voulait lui donner. Le breuvage qui devait déguiser la médecine tournerait à l'aigre, et la drogue n'en paraîtrait que plus mauvaise.

Et pourquoi cela? Qu'y a-t-il donc dans l'art qui exclue ainsi l'intention didactique? Franchement je n'en sais rien. C'est un fait, voilà tout. Il est de fait que l'artiste ne saurait laisser pénétrer dans sa conception une autre préoccupation que celle de la représentation du beau, sans que cette conception en souffre, et sans que l'exécution le trahisse. Le public ne se rend pas bien compte de ce qui s'est passé, mais il sent tout d'abord la présence de cet élément étranger. L'ouvrage ainsi conçu manque de franchise, de sérénité, de distinction. Il y a un je ne sais quoi qui le rabaisse. Il est frappé au cœur. Et remarquez que je ne parle pas seulement de la préoccupation morale, mais aussi bien de toute autre. L'art ne peut pas plus impunément être école d'immoralité que de moralité. L'intention obscène, corruptrice, le dénature aussi sûrement que l'intention pie. Croyez-vous que Raphaël ait voulu nous édifier en peignant ses Madones? ou nous corrompre en peignant ses Grâces? La *Source*, de M. Ingres,

est nue : est-elle impudique? La *Femme couchée,* de M. Lefebvre, qu'on a justement admirée à l'exposition de cette année, est impudique ; est-elle belle ? non; elle est admirablement peinte, voilà tout.

Il y a là un phénomène qui pourrait s'expliquer sans doute par une analyse psychologique de l'art, mais qu'il suffit, je l'ai déjà dit, de poser en fait. La preuve d'ailleurs s'en fait toute seule, par l'expérience. Et cette expérience est de deux sortes. Qu'on me montre une œuvre d'art illustre, consacrée par l'admiration des hommes, où l'on puisse reconnaître l'intention didactique, le thème du philanthrope ou la thèse du sage, et je me rends. Ou bien encore qu'on prenne les grands poëtes de tous les temps, Homère, Shakspeare, Gœthe, et qu'on cherche dans leurs écrits la trace de ces motifs que M. Dumas leur prête. M. Dumas, dans cette triste langue des affaires que je regrette de trouver sous sa plume, défie qu'on lui cite un seul grand écrivain « qui n'ait eu pour dessein la plus-value humaine. » Je serais curieux de savoir comment il constaterait la présence de ce noble dessein dans *Hamlet* ou dans le *Songe d'une nuit d'été,* dans les *Élégies* de Gœthe ou dans les *Lieder* de Heine.

L'art c'est l'art; l'art c'est le beau. Il n'est par lui-même ni moral, ni immoral, parce qu'il appartient à un autre ordre d'idées ou de faits. C'est une plante qui pousse sur un terrain tout différent de celui où fructifient la vertu et le vice, et une plante qui meurt dès qu'on veut la transporter ailleurs. On dirait vraiment, à en croire nos utilitaires, qu'il n'y ait que deux catégories au monde,

le bien et le mal, l'utile et le nuisible, et que tous les produits de la nature et de l'art doivent se ranger sous l'une de ces rubriques. Et la fleur, la rose? ce n'est ni un légume, ni une plante vénéneuse : lui refuserez-vous le droit de charmer le regard et d'embaumer l'air?

Il y a une très-belle lettre de Schiller à Gœthe au sujet de *Wilhelm Meister*. Jacobi, le philosophe sentimental, avait dit de ce roman que c'était de « l'athéisme artistique. » Schiller répond : « Jacobi est l'un de ces hommes qui ne voient que leurs propres idées dans les conceptions des poëtes, et qui attachent plus de prix à ce qui devrait être qu'à ce qui est. La question entre lui et nous remonte donc jusqu'aux premiers principes. Dès qu'un homme laisse voir qu'il y a, dans une œuvre poétique, quelque chose qui l'intéresse plus que la nécessité et la vérité intimes, je l'abandonne. S'il pouvait vous montrer que l'immoralité de vos peintures ne provient pas de la nature même du sujet, mais de la manière dont vous avez traité ce sujet, alors vous seriez en effet coupable, mais coupable pour avoir péché contre les lois de l'art, et non contre celles de la morale [1]. »

1. Je ne résiste pas au plaisir d'enrôler M. Dumas lui-même parmi les défenseurs de l'art désintéressé. Voici ce que je lis dans la préface du *Demi-Monde* qui ne porte point de date, mais qui n'a certainement pas été écrite bien longtemps avant la préface du *Fils Naturel*.

« Est-ce que l'art, au théâtre surtout, est chargé d'épurer les mœurs, et surtout les mœurs des classes laborieuses?... Attribuez deux cent, trois cent, cinq cent mille francs, non pas

Il faut, au surplus, qu'il y ait une raison pour que la thèse défendue par M. Dumas reparaisse toujours, pour que la philanthropie continue d'inviter les artistes à employer leur influence à l'amélioration de la société. Cette raison, la voici. L'art, qui ne saurait être prédicateur sans abdiquer, ni moralisateur sans se dénaturer, l'art peut cependant produire une impression morale. Le beau, qu'il cherche et qu'il rend, peut être de l'ordre de ces sentiments qui se rapportent au bien et au mal. L'artiste peint la vie avec vérité, et la vie humaine ne donne jamais gain de cause au vice ; elle a son esthétique supérieure, elle a sa laideur et sa beauté. Gœthe, assurément, n'a pas entendu faire œuvre d'édification en écrivant *Faust*, et, cependant, on n'a jamais déduit les conséquences d'une faute avec une vérité plus impitoyable, exprimé les angoisses du remords avec un pathétique plus déchirant, et par conséquent on n'a jamais rien écrit de mieux fait pour mettre sur leurs gardes les Gretchen qui savent lire. J'ose ajouter que si Gœthe a si bien atteint ce but, c'est qu'il n'y a pas visé. Prêtez-lui les doctrines littéraires de M. Dumas, et *Faust* ne sera plus *Faust*. Pourquoi? Parce que telle est la nature de l'art ;

à l'œuvre la plus morale, mais à l'œuvre la plus belle qui aura été exécutée, ce qui est absolument beau n'étant jamais immoral, sachez-le une fois pour toutes. La première condition du génie, c'est la sincérité, et ce qui est sincère est toujours chaste... Épurez les mœurs des autres et les vôtres en même temps, et nous, peintres de mœurs, nous peindrons des mœurs pures. Aristophane est pour Athènes et non pour Sparte. »

il est nécessairement exclusif; il est voué à l'égoïsme esthétique.

Il est une autre raison pour laquelle la thèse de la moralisation par le théâtre, par l'art, a souvent séduit de bons esprits. C'est que l'on confond deux choses : l'influence générale qu'exerce l'art sur les hommes en les élevant dans la région des sentiments désintéressés, en leur apprenant l'admiration, en raffinant la vie; on confond, dis-je, cette influence toute générale et civilisatrice avec l'action morale proprement dite. Or, les deux choses sont réellement distinctes. Une société cultivée par l'exercice des arts est supérieure à cette même société grossière et barbare, mais elle peut être moralement inférieure à des populations moins bien douées en ce qui concerne les jouissances du goût.

Et puis, j'en reviens toujours à ce point : on confond l'influence indirecte des arts avec le but auquel doit viser l'artiste. On dit : le théâtre peut exercer une action morale, il peut servir à élever les masses, donc l'artiste doit se proposer d'exercer une action. C'est précisément le contraire qu'il faut dire. Le plus sûr moyen pour un poëte de remplir son rôle en ce monde, c'est de rester ce qu'il est, et de ne se préoccuper que de la beauté dont il est le divin interprète. Il en est du beau comme du vrai; dites au savant de chercher dans l'étude de la nature des résultats utiles à l'industrie, ou dans l'histoire des thèses favorables à la politique; dites à l'artiste de donner au public des leçons sur la fidélité conjugale, sur les mariages d'argent, sur le

sort des enfants naturels, — vous êtes sûr de leur faire manquer à l'un et à l'autre leur but, et cela par une bonne raison, c'est que vous aurez altéré chez eux l'inspiration même de l'art et de la science.

Juillet 1868.

XXIII

ALINE-ALI

PAR ANDRÉ LÉO

Le début de ce roman est vif. Aline, jeune fille de vingt ans, a une sœur mariée. Celle-ci, Mme de Chabreuil, se décide un jour à faire à Aline les plus délicates, les plus graves confidences. Elle veut l'éclairer sur le mariage, le mariage, cet « antre que voile un rideau de théâtre peint de guirlandes et d'amours, mais derrière lequel est une chute immense. » Mme de Chabreuil se borne d'ailleurs à raconter ce qui lui est arrivé à elle-même. Elle avait dix-huit ans quand elle s'est mariée. « Une nuit, sans m'avoir dit où j'allais, à la suite d'un bal, on me jeta dans le lit d'un homme, d'un débauché. J'étais marquise de Chabreuil. » L'auteur insiste sur ce premier scandale qui attend l'innocence de la femme. Il montre ce que devient soudain le fiancé, la veille encore si respectueux et si discret : « au rebours des contes de fées, ce n'est pas la bête spirituelle et bonne, qui se change en un beau prince... hélas ! non, c'est le beau prince qui se change en bête. » Le temps et l'expérience finirent cependant par

adoucir les impressions de Mme de Chabreuil. Puis, elle devint mère et mère passionnée. Pas assez passionnée, toutefois, pour ne point s'indigner des infidélités de M. de Chabreuil, ni ressentir ce vide de cœur que le mariage aurait dû combler, mais qu'il n'avait fait que creuser davantage du moment qu'elle n'avait pu s'attacher à son mari. On a chassé l'amour du mariage, il faut bien que l'amour se fasse sa part ailleurs. Qu'un étranger offre ses hommages à cette délaissée, il sera accueilli comme le sauveur qui lui rend l'idéal. Il faut voir avec quel emportement Mme de Chabreuil proteste que son mariage était nul, revendique le droit qu'elle avait de se donner à un autre, se glorifie du sentiment qui, l'ayant saisie un jour, lui fit habiter un moment les sommets de la joie et de la foi. Malheureusement, ce bonheur dura peu. Elle s'était rendue, comme tant d'autres, à l'admiration que commande un grand caractère, à la reconnaissance inspirée par des sentiments délicats et ardents. Elle avait compté sans l'égoïsme masculin. Le jour vint où elle fut obligée d'en appeler au dévouement de l'homme qu'elle aimait, et où celui-ci recula. « Mon cœur, en le voyant si lâche, s'écrie la marquise de Chabreuil, se souleva, et, par une convulsion horrible, rejeta cet amour qui avait été mon culte et ma vie. » Je n'ai pas besoin de dire quelles conclusions l'infortunée tire de son expérience. Les hommes ne sont qu'égoïsme brutal et sensuel. De tous ceux qui entourent une jeune fille, et auxquels elle sourit, confiante, il n'en est pas un qui n'ait perdu plusieurs femmes ... à moins qu'il ne se soit contenté

de femmes perdues. On invoque l'exception ! Leurre éternel auquel chacune se laisse prendre à son tour ! Non, « l'homme ne comprend pas comme nous l'amour. Pour lui, ce n'est pas un échange, c'est une conquête. A ses yeux, la femme est bien moins un être qu'un objet. Aussi éveille-t-elle en lui l'idée du plaisir plutôt que celle du devoir. Nous sommes hors la loi de justice ; nous sommes une proie de chasse, et l'homme est notre ennemi. Il y a plus, c'est par la trahison qu'il nous attaque. Rampant à nos pieds tant que nous sommes libres, il attend pour nous frapper et nous insulter, que nous nous soyons données par confiance et par amour. » Et Mme de Chabreuil termine en suppliant sa sœur, au nom de sa propre dignité, de rester libre, ou, du moins, de n'aliéner sa liberté qu'à bon escient.

Cet étrange entretien dura jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les deux sœurs se séparèrent enfin, mais quand Aline, le lendemain matin, entra dans la chambre de la marquise, elle la trouva morte. Mme de Chabreuil s'était empoisonnée, laissant pour legs à la jeune fille les terribles révélations qu'elle venait de lui faire.

A partir de ce point, le livre change de caractère. Au lieu d'un drame moral palpitant, du réquisitoire passionné d'une femme contre la vie, qui ne lui a tenu aucune de ses promesses, nous n'avons plus qu'une fiction très-romanesque et des dissertations très-paradoxales. Aline, qui était fiancée, se dégage d'une union où son futur ne consent pas à lui assurer l'indépendance. Elle décide en même temps qu'elle ne se mariera jamais, « à moins de

connaître son fiancé, non comme un frère est connu de sa sœur, mais comme un frère connaît son frère. » Condition difficile à remplir, on l'avouera ! Aline, pour y réussir, se met à voyager sous des vêtements d'homme, d'abord en la compagnie de son père, qui se prête à cette aventure ; puis, après la mort de son père, seule, à ses risques et périls. Elle tombe d'emblée dans la compagnie de trois ou quatre jeunes gens, dont l'un ne tarde pas à gagner secrètement son cœur, mais qui tous professent des principes et donnent des exemples auxquels la jeune fille, malgré les avertissements qu'elle avait reçus, ne pouvait guère s'attendre. Elle exprime elle-même, de la manière suivante, les impressions que lui laisse cette expérience : « Ce que j'ai vu sous mes yeux, ce que d'odieuses confidences ont appris à mon oreille, ce qu'il m'a été donné de découvrir d'infamie, de lâcheté, d'abjection, dans ce monde où mon pied ne s'est posé qu'en passant, à jamais, vois-tu, mon âme en sera troublée. Je suis comme un voyageur qui, s'approchant d'une source pour y boire, la voit remplie d'immondices au milieu desquels nagent des reptiles affreux ; il est pénétré d'un tel dégoût que sa soif se trouve éteinte sans avoir été satisfaite... »

Cependant Aline, ou plutôt Ali—c'est le nom sous lequel elle cache son sexe—s'attache de plus en plus à Paolo, le seul de ces jeunes gens qui montre quelque élévation et quelque délicatesse. Paolo, de son côté, éprouve pour Ali une affection mêlée de respect. Ils finissent par aller passer ensemble quelques semaines dans un châlet des

Alpes. Un accident révèle à Paolo le secret de son compagnon ; voilà l'amitié qui se change soudain en amour. Demande de mariage. Aline hésite ; elle a beau faire, elle a vu de trop près la légèreté de son ami ; elle ne peut secouer le souvenir des banales amours auxquelles il s'est livré jadis. Il n'est pas assez pur pour elle. Elle va céder pourtant, lorsque Paolo, désespérant de vaincre ses résistances, se fait tuer dans une tentative d'insurrection patriotique.. Et Aline ? Aline se console en se vouant à la philanthropie.

Toute cette histoire d'Ali et de Paolo soulève bien des objections. La situation n'est pas nouvelle ; nous l'avons déjà vue dans *Jocelyn* et dans le *Comte Kostia*. Une jeune fille déguisée en jeune garçon, et, à la faveur de ce masque, s'attachant comme ami à un homme qui deviendra un jour son amant. La situation serait piquante, si elle n'était par trop invraisemblable. Le moyen qu'une jeune fille de vingt ans, douée de tous les charmes de son sexe (et il faut bien qu'elle soit charmante), se déguise assez bien pour tromper tout le monde ! Le moyen surtout qu'elle vive dans l'intimité d'un jeune homme, partageant son logis et jusqu'à sa chambre, sans éveiller un seul moment ses soupçons ! Et ce n'est là que la moindre difficulté, la difficulté matérielle, si j'ose ainsi dire. La difficulté morale est encore plus grande. Cette situation si péniblement, si artificiellement établie, reste sans issue. Les deux amis, à un moment donné, voient changer leurs relations. Je veux bien que la jeune fille, elle, maîtresse de son secret, se soit rendue plus ou moins

compte du sentiment qu'elle éprouve pour son compagnon ; mais il n'en est pas de même de celui-ci. Il croit avoir affaire à un être de son sexe, et il ne peut lui porter que les sentiments qu'un homme éprouve pour un autre. Son amitié a beau être exaltée, ce n'est que de l'amitié. Or, l'amitié n'est pas un degré de l'amour; il n'y mène pas nécessairement; et quand le voile tombera, quand Jocelyn, Gilbert ou Paolo sauront que leur ami était une amie, ils n'auront nullement été préparés par leurs sentiments précédents pour un sentiment nouveau; il n'y aura point de passage naturel de l'un à l'autre. En vain l'écrivain cherche-t-il, comme l'a fait André Léo, à ménager la transition en jetant toute sorte de troubles et de pressentiments dans l'âme de Paolo : il ne fait par là qu'évoquer des idées, dont son innocence seule a pu lui dérober l'inconvénient.

Aline-Ali, malgré ce vice fondamental, est un livre qui se laisse lire, disons mieux, qui se fait lire, et même avec un certain entraînement. L'auteur, on le sent à chaque page, n'est pas le premier venu. Malgré une grande inexpérience littéraire, il sait inventer et raconter, décrire et écrire. Et puis, il est passionné, passionné pour toutes sortes de théories, théories elles-mêmes très-naïves, très-incohérentes, très-extravagantes, si l'on veut, mais qui intéressent par la sincérité et la hardiesse d'esprit dont elles témoignent. J'ai un faible, je l'avoue, pour les écrivains qui, comme André Léo, ont le courage de mettre en question les choses établies. D'autres résoudront les problèmes; l'impor-

tant à mes yeux, c'est que les problèmes soient posés.

Les précédents ouvrages d'André Léo, semblables en ceci à tant d'autres romans écrits par des femmes (André Léo est un pseudonyme sous lequel se cache Mme Champseix), s'occupaient du mariage. *Aline-Ali* va plus au fond, et s'attaque à l'amour lui-même. Tout, dans les relations des sexes, telles qu'elles sont établies aujourd'hui, non-seulement par la société, mais par l'usage et par la nature, tout offense l'âme chaste et idéaliste de notre écrivain. Il ne voit pas pourquoi la femme n'exigerait pas de son époux la pureté qu'elle lui apporte. Il signale, nous l'avons vu, l'espèce de viol auquel la jeune fille est livrée par le fait d'un mariage où l'amour n'entre pour rien, où la défaite, par conséquent, n'a point pour complice l'ivresse du cœur, où l'ignorance réserve à l'épouse de flétrissantes surprises. Mais l'auteur ne s'arrête pas là. Ce qui le scandalise, c'est l'amour même. Il lui en veut, on le voit bien, de n'être pas une union purement spirituelle. Que dis-je? il ne condamne pas seulement la profanation qui ne cherche dans l'amour qu'un plaisir, mais jusqu'au sentiment trop passionné qui s'empare de l'âme et décide de la vie. Il voit dans cette préoccupation exclusive comme une maladie de l'espèce humaine. Ces rêves de tendresse, d'ailleurs, ont un lendemain, et ce lendemain, c'est le mariage, c'est-à-dire un joug injuste et humiliant. Voilà donc ce que sont les relations des deux sexes aux yeux de Mme Champseix : souillure et esclavage! Pour elle, l'homme est un être égoïste et brutal, dont le contact avilit celle qui devait être son égale. Elle a contemplé la

société ; elle a vu fouler aux pieds ses dieux dans la boue ; elle a rougi du sort fait à ses compagnes ; en découvrant ce qu'on a fait de l'amour, de la beauté, elle s'est trouvée honteuse d'être femme !

Les conditions naturelles du mariage, la position sociale faite à la femme, le caractère sensuel et tyrannique de l'homme, telles sont les trois thèses qui se confondent dans le réquisitoire de notre auteur contre l'amour. Ces trois griefs, du reste, reviennent à un seul. L'homme, il n'est que trop évident, est la cause de tout ; c'est parce qu'il est impur qu'il souille la femme, et c'est parce qu'il est injuste qu'il la tient en sujétion. Et le remède, me demandera-t-on ? Mon Dieu ! le remède proposé par l'auteur est assez simple. Il ne s'agit que de rétablir l'égalité des sexes. Il est vrai qu'on ne dit pas qui sera chargé de cette œuvre d'équité ; mais la chose ne saurait offrir de grandes difficultés, si la femme est bien telle que se la représente André Léo. Nous sommes loin ici de cette pauvre créature infirme, nerveuse, mobile, en faveur de laquelle M. Michelet implorait notre compassion. La femme d'André Léo est un être doué des mêmes facultés et des mêmes sentiments que nous, ne différant guère de l'homme que « par ces différences artificielles que créent à l'envi leur éducation, leur condition sociale, la volonté des hommes et les fantaisies de l'opinion. » Qu'on l'élève autrement, elle reprendra la vigueur du corps, la virilité de l'esprit, les fortes occupations ; égale de celui qui est aujourd'hui son maître, l'amour entre eux ne sera plus le point unique où se rencontrent les deux sexes, et, par conséquent aussi

il ne sera plus la passion maladive, et envahissante qu'il est aujourd'hui. Au lieu d'un terrain où les deux parties se rencontrent forcément en adversaires, d'une lutte « où il s'agit d'être le plus fort, et où le plus fort est toujours celui qui aime le moins, » l'amour deviendra l'union de deux... de deux frères dans une même vie. Le mariage d'ailleurs sera libre, affranchi des formalités civiles aussi bien que des formalités religieuses, un engagement d'honneur, auquel le vice pourra sans doute se soustraire, mais que la vertu regardera comme indissoluble, et qui le sera d'autant plus qu'il s'appuiera sur la justice.

Le malheur des systèmes, c'est qu'ils sont presque toujours l'expression d'un tempérament. On généralise son sentiment personnel, et on en fait la loi même du monde. Les vues d'André Léo sur l'amour et le mariage partent d'une complexion froide, d'un cœur pur, d'un esprit raisonneur, d'une imagination enthousiaste, le tout accompagné d'une tendance toute féminine à l'idéalisme, c'est-à-dire au mépris des faits. L'auteur n'a consulté que ses propres conceptions du beau et du juste. Il s'est formé une image de l'homme, de la société, et il nous somme de nous y conformer. Nous le devons, puisque nous serions ainsi beaucoup plus vertueux et beaucoup plus heureux, et dès que nous le devons nous le pouvons sans doute.

Il est une circonstance cependant qui aurait dû faire réfléchir notre auteur. Aline a couru le monde sous son déguisement; elle a vu les hommes, et elle les a trouvés,

à peu de chose près, tous les mêmes. Il y a plus : les femmes ne sont pas seulement les victimes des hommes, elles sont aussi leurs complices. « Elles veulent aimer ! » comme s'écrie tristement Aline. Eh ! oui, elles veulent aimer et être aimées, et les hommes aussi, et c'est là le train du monde, et il n'y a pas apparence que vous y changiez grand'chose !

Fontenelle a dit de l'amour : « C'est l'étoffe de la nature, que l'imagination a brodée. » Au lieu de l'imagination, mettez le sentiment, le cœur, tout autre mot propre à désigner le côté supérieur et spirituel de notre nature, et vous aurez la définition la plus juste. Vous aurez en même temps la seule solution dont le problème soit susceptible. Toute cette question de l'amour et du mariage se confond avec la question générale de la destinée humaine. Il n'y a rien à cet égard de sûr ni de vrai, si ce n'est de prendre l'homme tout bonnement pour ce qu'il est, ni ange, ni bête, mais un corps et une âme, et encore faut-il bien se dire que le corps est le premier, que l'âme ne vient qu'après, et que même elle ne vient pas toujours. L'homme ne se dégage de la brute que comme la statue de la pierre, lentement et par un effet de l'art. Il n'arrive que peu à peu à élever le règne de l'esprit sur le fond de nature aveugle par lequel il tient à l'ordre inférieur et animal. Subordonner de plus en plus la nature à l'esprit, tel est le but de toute éducation et de toute civilisation, le but dernier imposé à l'humanité. Il faut seulement prendre garde de ne pas intervertir l'ordre des choses. La nature, on ne saurait trop le répéter, reste toujours le point de

départ. Qu'on la cultive, qu'on l'élève, qu'on la spiritualise tant qu'on voudra ou qu'on pourra, mais, au nom des intérêts mêmes de l'esprit, qu'on ne cherche pas à la supprimer : elle se vengerait trop cruellement.

L'application de ces principes se fait d'elle-même aux sujets traités par André Léo. L'amour est le chapitre de la morale où l'ascétisme se trouve le plus empêché. L'amour est le plus grand et le plus saint des mystères, précisément parce qu'il constitue le point où la vie purement naturelle se transforme en s'exaltant, où ce qu'il y a de plus vulgaire dans les fonctions devient ce qu'il y a de plus délicat dans les sentiments, où l'appétit devient tendresse, où le sang devient esprit, où la chair devient âme.

Voilà ce qu'André Léo n'a pas compris, ou pour mieux dire, ce qu'il n'a pas toujours compris. Il règne à cet égard, dans son livre, une sorte d'inconséquence qui semble trahir une lutte entre les exigences du système et les instincts de la raison. Je pourrais citer plusieurs passages où il s'exprime avec force sur la folie de vouloir refaire l'œuvre divine de la vie, et sur cette « innocence des lois éternelles, qui se transforme en chasteté dans l'amour humain, par l'intelligence et la liberté. » On ne peut dire ni plus juste ni plus heureusement. Il n'en est pas moins vrai que la pente de l'écrivain est vers l'idéalisme, c'est-à-dire vers une autre forme de cet ascétisme qu'il reproche à la foi chrétienne. Chose bizarre ! Rien ne ressemble plus aux vues d'Aline sur l'amour et le mariage que celles de l'Église : pour

l'une comme pour l'autre, l'union des sexes est excusable sans doute, puisqu'elle est inévitable ; on peut même y rattacher d'assez nobles considérations et d'importants devoirs ; mais au fond, Aline et l'Église tolèrent plutôt qu'elles n'approuvent. Elles n'ont dépassé ni l'une ni l'autre la vieille opposition du corps et de l'esprit. Elles se scandalisent à l'idée qu'une femme puisse se donner avec orgueil et bonheur. Ce qu'elles voient dans l'amour, c'est essentiellement l'œuvre de la chair, partant quelque chose de profane, une nécessité dégradante. Elles ignorent que l'amour vrai est au contraire le triomphe de l'âme, et qu'il devient d'autant plus chaste qu'il est plus passionné.

Mars 1869.

XXIV

L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE

ET DE LA JEUNESSE

PAR ERNEST LEGOUVÉ[1]

I

Parmi les auteurs qui ont écrit sur l'éducation, il en est, et ce ne sont pas les moins illustres, qui ont fait œuvre de moraliste, discourant de tout en un sujet si varié, y glissant mille considérations sur la diversité des âges, des conditions, des caractères. Montaigne et Mme Necker de Saussure sont les plus marquants de cette classe. Les autres ont abordé la tâche de front, ils ont méthodiquement posé les principes et déduit les applications. L'*Émile* est de cette école, moins attrayante, mais plus directement utile. M. Legouvé a également pris la pédagogie par le gros bout. Les sujets qu'il traite sont tous des questions fondamentales, discutées pour elles-mêmes, et, autant que possible, conduites à une

1. *Les Pères et les Enfants au* XIXe *siècle*, par M. Legouvé, 1867. — *La Jeunesse*, par le même, 1869.

solution. Ce qui ne veut pas dire que le livre soit pédant et se traîne dans l'ornière. Il est très-neuf, au contraire. Il l'est dans le fond et dans la forme. La forme est ce que j'en goûte le moins, de petites scènes dialoguées dont je ne sens pas bien la nécessité. Quant au fond, l'écrivain va aux difficultés avec un courage, et il s'en tire ensuite avec un bon sens également dignes d'éloge. Il est vrai qu'il y met aussi de l'esprit, et beaucoup. Le chapitre sur « les deux politesses, » par exemple, est un feu roulant de traits qui paraîtraient plus justes encore s'ils n'étaient pas si brillants. Il faut lire ce dialogue, ou, ce qui en double le prix, il faut l'entendre lire à l'auteur ; il ne se peut rien de plus charmant. Je me résume et je dis : M. Legouvé occupait un rang honorable dans les lettres françaises ; il s'était essayé en plusieurs genres, et avait réussi ; une bonne fortune, cependant, lui était encore réservée. Tout à coup, et lorsqu'on n'attendait sans doute plus rien de lui que la confirmation de ses premiers succès, M. Legouvé trouve un sujet nouveau, une veine heureuse, il se dépasse lui-même, il fait un vrai livre. Ce bonheur n'arrive pas à tout le monde, et, au fond, il n'arrive qu'à ceux qui en sont dignes.

Le chapitre où M. Legouvé compare les avantages des colléges ecclésiastiques et ceux des lycées, offre un exemple de sa ferme impartialité. Il sait faire la part de chacun, mais il sait aussi conclure. Cette conclusion, la voici : elle est bonne à faire connaître, à une époque où l'enseignement religieux est en train de nous créer un autre

pays dans le pays, une France ultramontaine au milieu de la France de 89.

Quoi qu'il en soit, écrit M. Legouvé, je ne mettrai pas mon fils dans un établissement dirigé par des ecclésiastiques. Deux raisons toutes-puissantes m'en empêchent. Ils n'ont pas le même sentiment de la vie moderne que nous, et ne placent la famille qu'au second rang. Je les crois sincères dans leurs déclarations de libéralisme ; mais, sauf quelques exceptions éclatantes, ils entendent la liberté autrement que nous ; ils appellent dépravation ce que nous appelons progrès ; ils appellent athéisme ce que nous appelons liberté de conscience; ils appellent révolte ce que nous appelons esprit de nationalité ; ils croient qu'un peuple peut appartenir à un souverain... il y a aujourd'hui, entre eux et la démocratie, un désaccord. Puis, autre danger. J'ai vu beaucoup d'élèves sortis des institutions cléricales. Ils se divisent trop souvent en deux classes. Ceux que l'enseignement religieux a rendus hostiles à toutes les idées modernes, et ceux que l'enseignement religieux a rendus irréligieux. Ce n'est pas un paradoxe. L'esprit d'indépendance et de libre critique qui souffle partout, passe par-dessus les murailles des séminaires, si hautes qu'elles soient ; il inspire au cœur des jeunes gens je ne sais quel esprit de défiance, de révolte, qui les met en garde contre les incessantes prédications. De notre temps, on veut bien être persuadé, mais on ne veut pas être contraint. Ces pratiques obligatoires, multipliées, ne laissent souvent à ces jeunes intelligences que le désir d'y échapper plus tard. Puis surtout, et avant tout, ces institutions ne donnent pas aux parents la part qui est la leur. Le clergé est habitué à dominer ; il a eu trop longtemps sur les âmes un empire absolu et salutaire, pour se résigner à n'en avoir aujourd'hui qu'une part. Il veut que ce qui est en ses mains soit tout à lui ; il se défie de tout ce qui n'est pas lui, même des parents ! Ce n'est pas par pur

esprit de prosélytisme; il agit dans une pensée élevée : il a pour seul but l'intérêt de l'éducation de l'enfant; mais, enfin, il veut en rester seul maître. Une fois l'enfant entré dans ses colléges, il n'appartient plus à ses parents, il appartient au collége. On le voit une heure ou deux chaque semaine; il sort une seule fois par mois ; il ne découche jamais. Malade, on le refuse aux parents, ou on ne le leur donne qu'à regret, à moins qu'il ne soit en danger, auquel cas on s'empresse de le rendre : sur ce point, tous les instituteurs, laïques ou cléricaux, se ressemblent; ils n'aiment pas qu'on meure chez eux, cela fait du tort à la maison.

Le sujet capital qu'a traité M. Legouvé, et celui sur lequel il a rencontré le plus de contradicteurs, est l'autorité paternelle. La thèse soutenue par l'écrivain est pourtant bien simple. Le pouvoir du père, selon lui, a subi les mêmes transformations que le pouvoir des souverains. De nos jours, notamment, une révolution s'est accomplie à cet égard dans nos mœurs. « Autrefois, l'existence des parents et celle des enfants étaient séparées. Chaque jour à l'heure des repas, chaque soir à l'heure du repos, on amenait les enfants à leur père; puis, après quelques caresses sagement mêlées de remontrances, on les rendait à leurs gouverneurs ou à leurs gouvernantes, et le rideau retombait entre eux et lui. Qu'en résultait-il? Que le père restait toujours pour eux à l'état de juge, presque de Dieu caché. Ils ne voyaient pas ses faiblesses, ils ne souffraient pas de ses défauts; une illusion pieuse, illusion du lointain, les entretenait dans cette espèce de tremblement salutaire, sans lequel il n'y a point de respect profond. » Aujourd'hui, les choses ont changé. L'égalité a amené la

division des fortunes et, par suite, leur diminution. Les conditions de la vie de famille ne sont plus les mêmes. Les maisons, moins grandes, mettent ceux qui les habitent en relation plus immédiate, plus fréquente. On n'a plus d'établissement séparé pour les enfants, plus de gouverneurs attachés à leur personne. On a moins de domestiques, ce qui multiplie encore les points de contact des parents avec les enfants. La conséquence en est que les enfants voient les faiblesses de leurs parents, ou, tout au moins, que la familiarité a pris la place du respect; et quand le moment de commander vient, « nous nous trouvons devant des cœurs sur lesquels nous n'avons plus aucune action, ni celle du prestige, la présence continuelle l'a usée; ni celle de l'autorité, l'usage journalier et incessant l'a amoindrie; ni celle de la persuasion : pour être persuadé par quelqu'un, il faut croire en lui, et nos enfants ne croient plus en nous. » Voilà le mal. Est-il sans remède? M. Legouvé ne le pense pas. Il reconnaît comme réel l'état de choses qui vient d'être décrit, et il insiste sur l'inutilité des efforts qu'on ferait pour y échapper. Mais il ne veut pas pour cela que le père renonce à son autorité. Ce qu'il demande, c'est que cette autorité se fonde, à l'avenir, sur un autre principe, celui de l'affection; c'est que la tendresse, une tendresse plus intelligente, plus vive, supplée à l'absence du prestige artificiel; c'est, en un mot, que les pères aiment plus et aiment mieux, c'est qu'ils fassent l'éducation de leur propre amour paternel.

M. Legouvé est dans le vrai. Je sais bien ce qu'on lui a opposé. On a allégué le droit divin du père. On a main-

tenu le caractère absolu de son pouvoir. On a invoqué tour à tour, à cette occasion, la nature et le Code. Jusqu'à vingt et un ans, l'enfant est mineur : on ne sort pas de là, cela répond à tout. Je dis, moi, que cela ne répond à rien. M. Legouvé, une fois engagé dans cette controverse, et précisant davantage ses idées, a fort bien montré qu'il y avait ici confusion entre deux choses distinctes, le pouvoir et l'autorité. Le pouvoir agit par la force, tandis que l'autorité est chose morale ; c'est sur les âmes qu'elle aspire à régner, c'est par l'influence qu'elle opère, c'est par le consentement qu'elle se manifeste. On ne peut mieux dire; j'ajouterai seulement que, dans la vie et dans la pratique, l'autorité et le pouvoir paternels se confondent toujours. Il n'est pas de père qui gouverne sa famille en vertu de son seul droit divin, ou qui se fasse obéir en invoquant, comme *ultima ratio*, la détention arbitraire que la loi lui concède. D'ailleurs, l'emploi même de pareils moyens est affaire de caractère; le père capable d'y avoir recours aurait en lui-même une vigueur ou une rigueur qui peuvent passer pour des attributs moraux, et qui sont l'un des éléments de l'autorité. Or, un père qui a de l'autorité, a toujours assez de pouvoir : tandis qu'un père qui n'a que le pouvoir, n'a pas même cela, puisqu'il faut, pour faire valoir ses droits, les qualités mêmes qui supposent et fondent l'autorité.

M. Legouvé, du reste, a une autre réponse. La question n'est pas une question de droit, mais de fait. Il s'agit essentiellement de savoir s'il est vrai que les relations des parents avec leurs enfants aient changé avec tout le reste de nos

mœurs et de nos institutions. Est-il vrai, oui ou non, que les conditions de la société moderne se fassent sentir à la famille, et que les enfants imbus des idées de leur temps, appelés plus tôt à se suffire à eux-mêmes et par suite à l'indépendance, vivant dans l'intimité de leurs parents et connaissant ainsi le fort et le faible du caractère de ceux-ci ; est-il vrai que les enfants réagissent naturellement contre l'autorité paternelle, et l'obligent par là à se transformer et à se fortifier ? C'est ce qui semble ne pas pouvoir être révoqué en doute. Eh bien, s'il en est ainsi, il ne sert de rien de déplorer le fait : il ne reste plus qu'à s'y soumettre. Il en est comme de la démocratie : est-elle un mal ou un bien ? Elle est avant tout un fait, qu'il serait dangereux de méconnaître, puéril de maudire, et qui forme désormais le point de départ de toute théorie et de toute action politiques.

J'irais même plus loin que M. Legouvé, et je dirais volontiers que le droit paternel lui-même n'est qu'un fait, et n'a jamais été autre chose. Il n'y a pas plus de droit divin à cet égard qu'ailleurs. Le pouvoir politique a été despotique lorsque les sociétés étaient ignorantes et désarmées; il est devenu constitutionnel lorsque les sujets ont pris conscience de leur force et ont commencé à demander compte au souverain de ses droits au trône ; il sera républicain et démocratique, le jour où les peuples seront définitivement majeurs. Il en est de même du droit paternel. Le fait naturel de la paternité et de la famille se traduit par des rapports qui ne sont eux-mêmes que des faits. Il n'y a point là de titre transcendental, de légitimité abstraite. A l'amour et au dévouement paternels correspond

la tendresse filiale. La subordination, l'obéissance, le respect sont des devoirs, mais des devoirs donnés par une relation où nous trouvons d'un côté la force, l'expérience, le savoir, et de l'autre le besoin, la faiblesse et l'ignorance. Le caractère sacré des rapports dont nous parlons vient de ce qu'ils ne sont pas artificiels ou consentis, mais nécessaires ou naturels, et ce qui prouve qu'ils ne sont que cela, un fait naturel, c'est qu'ils se modifient sans cesse : ils se transforment avec les âges, si bien que l'enfant finit par devenir majeur et s'affranchir entièrement.

Le pouvoir paternel est un fait résultant de la dépendance où est l'enfant relativement à son père, et l'autorité paternelle est un fait résultant de l'ascendant moral d'un caractère viril sur le caractère de l'enfant. La conséquence en est que l'autorité n'est pas affaire de règle ; elle est toute personnelle, elle ne se commande pas ; on ne la donne pas à celui qui en manque ; elle ne fait qu'un avec les facultés intellectuelles et morales de celui qui est appelé à l'exercer. Et comme l'éducation est, avant tout, affaire d'autorité, c'est-à-dire d'influence personnelle, d'action morale, l'éducation sera toujours de même nature que l'autorité exercée ; elle sera ce que seront les éducateurs, et avant tout les pères, ces éducateurs naturels des enfants. De sorte que la réforme de l'éducation ne dépend pas de nos discussions sur les principes d'autorité et d'affection, mais de la santé et de la vie morales des citoyens. Aussi longtemps qu'un homme sera faible, passionné, irritable, ignorant, conduit par ses instincts, jouet de ses vices ou de ses caprices, il élèvera ses enfants à son image ;

indigne de respect, il n'en inspirera point; esclave de l'impulsion du moment, il aura recours tour à tour à une sévérité brutale ou à une tendresse efféminée, et n'obtiendra ni la soumission ni l'affection véritables, parce que l'enfant n'obéit qu'à celui qu'il aime, et n'aime que celui qu'il estime, c'est-à-dire dans lequel il sent un caractère. L'éducation peut sans doute être perfectionnée par des conseils intelligents, des méthodes raisonnées; mais, en définitive, l'éducation, en tout pays, vaut ce que valent les citoyens eux-mêmes; elle est l'expression exacte du génie d'une race et du développement d'une civilisation.

Novembre 1867.

II

Le premier volume de M. Legouvé était consacré à l'enfance, le second, qui termine l'ouvrage et qui s'occupe de la jeunesse, a paru il y a quelques mois seulement, et il en est déjà à sa septième édition. Ce succès ne m'étonne point. L'ouvrage s'attaque à l'un de ces problèmes que tout le monde rencontre en son chemin, qu'il n'est pas permis d'éluder, et dont, après tant d'ouvrages écrits sur ce sujet, la solution n'est guère plus avancée que le premier jour. Qui, dans ces difficultés de l'éducation, n'est bien aise de trouver un guide sous la main, surtout si ce guide, au lieu de rester dans les généralités, se place au cœur des questions; si, au lieu de parler pour tous les temps, il s'occupe du temps présent, des idées nouvelles,

des embarras que les mœurs du jour suscitent au père de famille? M. Legouvé a, d'ailleurs, deux qualités qui sont faites pour lui gagner la confiance : le bon sens et le courage. Il ne redoute pas les questions délicates dont son sujet est semé, il les recherche plutôt; il les aborde de front; il a l'air de trouver plaisir à montrer comment un homme d'esprit et de bonnes intentions peut toucher à tout et se tirer de tout. Il s'est piqué de parler de la religion, du jeu, des dettes, des femmes, que sais-je encore? de ne rien éviter, en un mot, de ne se montrer ni mièvre, ni rogue. Et il a gagné sa gageure. Il a même su être amusant. M. Legouvé, en faisant œuvre de moraliste, il le dit, s'est souvenu de son métier d'auteur dramatique. Il a supposé un père qui écrit son journal, et qui nous raconte comment il s'est tiré d'affaire en telle ou telle occasion; et ce père ne raconte pas sèchement, mais en laissant chacun plaider et parler à son tour. De là de vraies scènes dialoguées. La mère y intervient quelquefois, ou bien un ami. Il y a des crises, des coups de théâtre même. L'avantage du genre, c'est d'être piquant, ce qui n'est pas à dédaigner. C'est même le grand point, à en croire un grand maître : *omne tulit punctum*.... L'inconvénient (tout en a en ce monde) c'est que, à donner ainsi pour corps au précepte une circonstance déterminée, on risque de lui enlever sa portée générale. Comme l'auteur le fait lui-même remarquer quelque part, on a des cas exceptionnels. Le lecteur ne peut tirer parti de la leçon qu'en cherchant l'analogie entre sa situation et celle qui lui a été si dramatiquement retracée; mais, la plupart du temps, l'analogie est

d'autant plus difficile à trouver que M. Legouvé a dû consulter davantage l'intérêt théâtral. En un mot, l'enseignement pédagogique, s'il gagne quelque chose à être ainsi dramatisé, y perd peut-être encore plus. Le fond est fatalement sacrifié à la forme. Il y a pis. Comme chaque leçon devient une situation, que chaque situation amène une scène, et que chaque scène a son dénoûment, il en résulte que l'éducation paraît consister en une suite de péripéties. Le père dresse ses batteries, il prépare ses surprises, il suscite les occasions, il fait éclater les coups de théâtre. Tout se passe ainsi plus ou moins scéniquement. Le fils pose une question : « Eh bien ! viens demain dans mon cabinet, à huit heures, je te répondrai ! » Ou bien le fils a une affaire de cœur, et le père surprend des lettres, intervient au moment du départ pour le rendez-vous, entre dans la chambre, ferme la porte en mettant la clef dans sa poche. Ou bien encore, le fils a fait des dettes, dettes de jeu, dettes d'honneur, et que le père croit devoir acquitter. Mais laissons M. Legouvé dire lui-même cette petite scène qu'on dirait volée au Gymnase.

Maurice est entré. Tout ce qu'il a souffert d'humiliations intérieures et d'angoisses depuis deux jours était écrit sur sa figure.

« Maurice, lui ai-je dit froidement, notre ami m'apprend que tu as perdu quatre mille francs au jeu. »

Il tressaillit.

« Je regrette que tu ne me l'aies pas appris toi-même ; je crois que je le méritais. Enfin ce n'est là qu'un détail accessoire ; l'important, c'est de t'acquitter. Ouvre mon secrétaire ; dans le tiroir à gauche, tu trouveras un pli de lettre,

et dans ce pli, la somme nécessaire. Prends-la et paie. »

Il se leva sans répondre ; mon accent lui disait que ce n'était pas le moment des paroles. Il alla au secrétaire et prit la lettre ; mais tout à coup il pâlit : il venait de lire la suscription : *Argent destiné à notre voyage.*

« Ce voyage ! me dit-il d'une voix étouffée, ce voyage que le médecin te commande impérieusement ! ce voyage qui peut seul achever de te remettre de ta terrible maladie !...

— Je crois, en effet, que j'en ai besoin.

— Besoin ! s'écria-t-il, le médecin m'a dit que si tu ne passais pas l'hiver à Alger, ta santé serait peut-être ébranlée pour toujours !

— C'est possible, répondis-je ; mais il est quelque chose de plus important que ma santé, c'est ta réputation ! Cette dette devrait déjà être payée. Va payer.

— Mais...

— Va. »

Il sortit comme un homme éperdu.

« Hum ! me dit mon ami, le coup est rude !

— Et sera efficace, j'espère : ou je ne connais pas mon fils, ou il ne touchera plus à une carte de sa vie. »

Cet attirail de surprises, dont M. Legouvé fait usage pour élever son jeune homme, m'a rappelé des ouvrages d'éducation, célèbres dans leur temps, ceux de Mme de Genlis. Les *Petits émigrés*, les *Veillées du château*, *Adèle et Théodore*, si je me souviens bien, étaient remplis aussi de coups de théâtre pédagogiques. Je ne fais pas de ce rapprochement un reproche contre M. Legouvé. Personnellement, j'aime mieux, en ces matières, un style plus sévère, voilà tout. L'auteur, au surplus, a eu raison, puisqu'il a découvert le moyen de réussir : contre le succès, il n'y a pas d'argument qui vaille. Et,

en somme, y a-t-il beaucoup de succès d'aussi bon aloi que celui de M. Legouvé ?

L'éducation de l'enfance est déjà un sujet assez ardu, mais celle de la jeunesse, dont M. Legouvé nous entretient aujourd'hui, est bien plus difficile encore. On peut définir l'éducation : l'exercice d'une autorité qui travaille à se rendre tous les jours moins nécessaire, jusqu'à ce qu'elle arrive enfin à se rendre superflue. Mais l'éducation ne comprendrait pas ainsi sa tâche, qu'elle serait encore forcée de suivre cette marche. L'éducation tout entière est dominée et déterminée par un fait, le progrès de l'âge chez l'élève; l'homme se développe peu à peu dans l'enfant, et chaque pas vers la virilité est un pas vers l'émancipation. Il en a été ainsi de tout temps, parce que telle est la nature des choses, mais il en est surtout ainsi aujourd'hui. Avant la Révolution, lorsque la subordination régnait à tous les degrés de la société, il était facile aux pères de maintenir leurs fils dans un état de dépendance et de soumission. Il n'en est plus de même aujourd'hui, où la liberté universelle est à l'ordre du jour. Comme dit M. Legouvé, « le temps des pères absolus est passé, le temps des pères constitutionnels est venu! » Avec l'enfant, nous avons la force pour *ultima ratio*, la contrainte matérielle; avec le jeune homme, nous sommes réduits aux ressources que fournissent l'affection et l'intelligence, les influences de l'exemple, du conseil et du caractère.

M. Legouvé distingue très-bien entre le pouvoir, qui est la force, et l'autorité, qui est l'influence; il reconnaît

judicieusement qu'avec l'enfant devenu jeune homme, l'autorité seule est de mise; enfin, cette autorité, il proclame très haut que le père ne la peut attendre que de lui-même. « Comment l'obtiendra-t-il? En la conquérant. Comment la conquerra-t-il? En la méritant. » On ne peut dire mieux; c'est la loi même des choses. Mais on ne peut en même temps faire mieux toucher au doigt la difficulté de la tâche. Quels éducateurs que la plupart des hommes tels que nous les connaissons! Quels pères de famille que ces êtres égoïstes, faibles, agités, irritables, sans empire sur eux-mêmes, sans dignité, sans pudeur! Aussi M. Legouvé a-t-il compris qu'il s'agit de faire des éducateurs avant de former des élèves, et s'est-il donné pour tâche « l'éducation des pères par les enfants et pour les enfants. » Souhaitons-lui toute réussite, l'avenir de la société est là! Les générations futures seront ce que les auront faites, et par conséquent aussi ce qu'auront été les générations actuelles. Mais non, il y a d'autres lois heureusement qui viennent modifier celle-là : il y a mille influences moins directes, mais non moins énergiques, il y a les leçons de l'expérience, les effets du travail, les épreuves de la vie, l'action impersonnelle de la société, il y a les souffrances, il y a le progrès: si bien que, stupide et déplorable comme elle l'est, l'éducation que nous donnons à nos enfants, en France, ne produit heureusement pas toutes ses conséquences logiques.

Outre les difficultés dont il a déjà été parlé, il est deux circonstances qui rendent encore plus délicat l'accomplissement des devoirs du père de famille lorsqu'il a

affaire à un fils adolescent. L'une est donnée par la différence même des âges, l'autre paraît être la conséquence d'un état transitoire de la société. Quand l'enfant est devenu jeune homme, son père commence à toucher à la vieillesse ; de là une inégalité de tempérament, de force et d'activité, qui entraîne bien d'autres inégalités avec elle. Comment ces deux hommes pourraient-ils être d'accord, lorsque l'un est tout passion, porté vers les idées absolues, avec le monde à conquérir devant lui, tandis que l'autre est revenu de bien des choses, a appris la vanité des principes abstraits, et juge volontiers avec la tolérance qui vient de l'expérience? Et que deviendra cette disparate fondamentale et inévitable, s'il vient s'y en joindre une autre encore, fournie par les vicissitudes politiques du siècle où nous vivons? M. Legouvé a très-finement signalé cette cause de perturbation dans les rapports de famille. Le mouvement démocratique, qui date de la révolution française, assisté d'un mouvement industriel qui s'est prodigieusement accéléré depuis vingt ans, a eu pour conséquence un grand déclassement. Beaucoup d'enfants, grâce à l'aisance acquise par leurs parents, reçoivent une éducation supérieure à celle dont leurs parents eux-mêmes ont pu jouir, beaucoup de jeunes gens, par conséquent, en savent plus long que leurs pères. La société doit y gagner, sans doute, en définitive, mais pour le moment les vertus domestiques y perdent bien quelque chose. Des connaissances supérieures donnent des goûts de plaisirs plus distingués, des besoins d'intelligence plus raffinés.

« Eh bien, ce sont là autant de causes de malentendu ou de désunion entre le père et le fils. Ils ne parlent plus la même langue, ils ne s'intéressent plus aux mêmes objets, ils n'ont plus les mêmes habitudes. » Et ce ne serait rien encore, si ces différences ne séparaient le fils du père qu'en élevant la condition du premier. Mais il y a autre chose entre le père et le fils que des différences de culture. Vingt ans, dix ans suffisent aujourd'hui pour modifier l'opinion ; chaque génération, en disparaissant, emporte des souvenirs et des passions qui ne sont plus que de l'histoire pour la génération suivante; chaque génération, en arrivant, apporte ses intérêts, ses vues, ses tendances à elle. « Aujourd'hui, dit M. Legouvé, les fils et les pères ne sont presque du même avis sur rien. En politique, en philosophie, en littérature, en religion, le dissentiment entre eux est complet et manifeste. » Voilà assurément qui ne facilite pas l'éducation. On a beau chercher à rester jeune pour ses enfants : à quoi bon, si ce sont les enfants, comme le prétend M. Legouvé, qui aujourd'hui sont plus vieux que les pères ?

Toutes les questions abordées par M. Legouvé ne sont pas aussi graves les unes que les autres. Il y a les petites, gracieusement et légèrement traitées, au milieu des toutes grosses qui portent en plein sur la morale. Ainsi le chapitre sur le piano et le fleuret, où le père finit par consentir à ce qu'on fasse de son fils un musicien, mais à une condition, c'est qu'il puisse lui enseigner l'escrime. On reconnaît, dans ces pages, le tireur habile et passionné. On reconnaît également le plus charmant *liseur* de

l'époque dans le chapitre sur la lecture à haute voix. « Apprendre à lire, dit M. Legouvé en vrai maître de l'art, tâcher de bien lire, c'est chercher le plan général d'un morceau, et le génie particulier d'un écrivain ; c'est étudier chaque développement, analyser chaque phrase, peser chaque mot, pour leur donner à la fois leur valeur propre, et la valeur qu'ils doivent avoir dans l'ensemble. Les grands écrivains sont pleins de mystères. Ce que l'on admire en eux à la première lecture, n'est que la fleur de leur génie. Sans doute il suffit de les lire une fois pour les goûter, mais on ne les possède peut-être qu'en cherchant à les rendre. Quelquefois même on découvre en eux des beautés qu'ils y ont mises sans le savoir. »

Et maintenant, comme exemple de l'intelligence que donne d'un auteur une lecture répétée, qu'on lise ce fragment sur la Fontaine :

La Fontaine, que les naïfs prennent pour un naïf, est, pardonnez-moi ce mot, le plus roué de tous les poëtes. Comme homme, rien de plus ingénu ; comme artiste, rien de plus rusé. Il connaît tous les secrets du métier, aussi bien qu'un pianiste habile toutes les ressources du clavier. Mais le piquant, c'est qu'il emploie ces artifices à peindre sa naïveté, et une partie de son charme tient précisément au mélange singulier d'une telle habileté mise au service d'une telle candeur.

Je passe aux parties principales du livre. M. Legouvé a traité à fond ce qu'il appelle « le devoir et le droit des parents dans la question religieuse. » Cette question, il commence par la poser avec sa netteté habituelle. Il ne

s'agit de rien de moins que du trouble que jette dans la famille, et par suite dans l'âme de l'adolescent, la différence presque inévitable entre la mère qui croit et le père qui croit autrement, et qui, dans tous les cas, ne pratique point.

Le père dont M. Legouvé fait l'histoire est assez bien pris sur le fait. C'est que M. Legouvé, et j'y vois l'une des causes de son légitime succès, est lui-même tout à fait dans le courant d'idées et de tendances de notre bourgeoisie; quelque chose de mesuré et de mitoyen; libéral d'instinct et démocrate par raison; de l'esprit de famille; en morale, une certaine exigence; en religion, le déisme avec tout l'accompagnement des dogmes du déisme, et aussi avec une pointe d'intolérance pour des opinions plus modernes, ou, comme on dit, plus avancées. Quoi qu'il en soit, le père dont nous lisons le Journal dans le livre de M. Legouvé, a abandonné à sa femme l'éducation religieuse de son fils. Il a eu pour cela plusieurs raisons. Il a voulu que son fils fût baptisé et fît sa première communion, afin de ne pas préjuger l'avenir de l'enfant; le jeter, dès le début de la vie, en dehors de la tradition reçue, ç'aurait été lui créer une situation exceptionnelle, ce qui est toujours grave. D'ailleurs, la mère étant plus croyante, mettra plus de suite dans l'enseignement religieux de l'élève, et lui inculquera mieux ces habitudes pieuses qui vont si bien à l'enfance. Cependant, l'enfant grandit, il est croyant, fervent même, et un jour il demande à son père : « Pourquoi m'envoies-tu à l'église et n'y vas-tu pas? Pourquoi m'envoies-tu à confesse et ne te

confesses-tu pas ? Pourquoi me fais-tu communier et ne communies-tu pas ? » Là-dessus, grand embarras du père, qui remet la réponse au lendemain, et qui, le lendemain, expose à son fils les principes de la liberté de conscience. Il faut, dans ce monde, apprendre à respecter ceux qui ne pensent pas comme nous. Tel est le nouveau dogme que le père prend la liberté d'ajouter à ceux du catéchisme, le complément qu'il s'était réservé de donner à l'éducation religieuse de son fils.

Le dirai-je ? Toute cette conduite, avec son air de franchise, me paraît manquer un peu de simplicité, de dignité, et, pour trancher le mot, de virilité. Voici un homme dont le fils est parvenu à l'adolescence, un homme qui a donné de grands soins à l'éducation de ce fils, qui s'est souvent entretenu avec lui, qui a travaillé chaque jour à développer son intelligence et son cœur, et cet homme n'a jamais dit à ce fils un mot qui touchât à la religion ! Sous prétexte que la mère s'était chargée de ce département de l'éducation, il a eu soin d'écarter de ses conversations avec l'enfant tout propos par lequel il aurait pu se trouver amené à ce sujet défendu. Mieux encore, il s'est si bien observé, qu'il n'a jamais laissé percer sa propre façon de penser. Et tout cela, par crainte de troubler l'esprit de l'élève avant que le grand jour de l'explication ne fût venu. Se peut-il rien de plus artificiel que ce procédé? Se peut-il surtout rien de moins religieux? Et quelle indifférence une pareille façon de faire ne trahit-elle pas au fond pour toutes les régions élevées de l'âme et de la vie !

Le problème de l'amour, ou pour mieux dire des passions (le cœur n'est, le plus souvent, pour rien dans ces ébullitions de la jeunesse,) le problème des passions n'est pas traité beaucoup plus profondément dans le livre de M. Legouvé. Ici encore la hardiesse avec laquelle l'auteur aborde son sujet n'est qu'apparente. Et quant aux moyens qu'emploie le père pour éviter des fautes à son fils, quant à cette surveillance, ces lettres interceptées, ces explications, tout cela me semble mal avisé et de mauvais aloi. Il n'est qu'un passage tout à fait juste et vrai dans ce chapitre, c'est l'aveu involontaire du cœur paternel : « J'ai beau me crier : Mais, malheureux, cet amour est une faute! Je ne vois qu'une chose, c'est que mon fils est aimé, qu'il est heureux, et malgré moi, au fond de mon cœur, je répète ce mot affreux : Comme cette passion le formera ! » Mais ce cri même devait mettre le père sur la voie, et lui faire comprendre quels sont les termes du problème, le plus délicat assurément de tous ceux dont se compose l'éducation. La situation a cela de particulier, qu'elle présente une contradiction flagrante : un père ne peut approuver des désordres dans lesquels il est bien obligé de voir une infraction à cette morale dont il est le représentant auprès de son fils, et, d'un autre côté, il lui est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a là une crise de l'âge, dont personne ne s'est jamais tiré sans atteinte portée à des préceptes élémentaires.

Ainsi se trouvent en présence, ou plutôt en conflit, la règle avec le caractère absolu qui lui est propre, et des passions auxquelles en théorie il faut résister, que la re-

ligion, la morale, l'éducation, nous sommont de dompter, mais qui de fait, et à prendre le monde tel qu'il est, se montrent presque toujours les plus fortes. Il y a là lutte du principe abstrait et du fait, opposition criante entre ce qui est et ce qui devrait être. La vie se compose plus qu'on ne pense de ces antinomies, que la nature résout à sa façon, et en tranchant le nœud, la plupart du temps, plutôt qu'en le dénouant. M. Legouvé ne parle-t-il pas lui-même de « ces liaisons passagères que les parents sont heureux de ne pas connaître, car ils ne sauraient comment s'y opposer. » Seulement, il fait une exception pour les cas où l'honneur semble compromis par la passion, c'est-à-dire, on le devine, pour ceux-là justement où le cœur risque le plus d'être de la partie, et par conséquent de justifier la passion en l'ennoblissant. La distinction, je l'avoue, me paraît subtile et inadmissible. Le père, bien loin de se tenir avec soin au courant, comme celui du livre de M. Legouvé, le père n'a qu'un parti à prendre, c'est d'ignorer ce qu'il ne peut connaître sans le réprouver, ni tolérer sans connivence. Comme il ne saurait être le confident des amours de son fils, le seul rôle qui lui convienne est de ne rien savoir, et même de ne rien vouloir savoir. Ce qui ne veut pas dire, on le comprend bien, que toute l'œuvre de l'éducateur soit destinée à s'évanouir au moment même où il semble qu'elle devrait porter ses fruits. Un père aura bien mal compris sa tâche, ou il y aura bien mal réussi s'il n'a pas muni son fils des principes et des sentiments qui lui serviront de sauvegarde jusque dans la crise dont nous parlons.

Directement, le père ne peut rien ; indirectement, il peut tout ce que peuvent l'honneur, la délicatesse, le respect de soi-même, en un mot, toute cette esthétique de la vie qui constitue la morale dans son sens le plus élevé, et à laquelle l'éducation a pour but dernier d'initier la créature humaine.

Septembre 1869.

XXV

LES PROBLÈMES DE LA NATURE

PAR LAUGEL[1]

Le prodigieux développement que les sciences d'observation ont pris de notre temps a entraîné une révolution en philosophie. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque l'effet de tout nouvel élément introduit dans le savoir humain est de modifier en quelque degré le système entier de nos connaissances? Je sais bien que la prétention de la philosophie était justement de se tenir à des hauteurs où l'étude des faits ne pouvait l'atteindre. La métaphysique n'enseignait-elle pas les principes les plus généraux de la science et ces idées absolues qui enveloppent et renferment toutes les autres idées? La psychologie n'était-elle pas voûée à l'étude de ces faits de conscience qui, donnés par l'observation intérieure, ne sauraient être atteints par le progrès des sciences expérimentales? La métaphysique et la psychologie, en exprimant ces prétentions, avaient compté sans la

1. *Les problèmes de la nature*, par Auguste Laugel; 1864. — *Les problèmes de la vie*, par le même; 1867. — *Les problèmes de l'âme*, par le même; 1868.

solidarité secrète de nos connaissances, sans l'action indirecte que chaque découverte de l'esprit humain exerce sur tout l'ensemble de nos conceptions, par cela seul qu'elle déplace le point de vue et transforme la méthode. La métaphysique nous entretient de l'absolu : mais qu'arrivera-t-il si une analyse plus rigoureuse nous apprend à voir partout le relatif, si la notion même de l'infini se résout pour nous en celle de l'indéfini? La psychologie revendique pour les faits de conscience une certitude sans appel : mais que répondrait la psychologie si l'on s'avisait de mettre cette certitude en question ; d'insinuer que le témoignage intérieur n'est pas nécessairement infaillible; d'alléguer qu'il est, au contraire, éminemment exposé à l'erreur, précisément parce qu'il est renfermé en lui-même, et l'expression d'une expérience personnelle? L'homme n'a conscience de lui-même que comme individu, et il se regarde volontiers comme le centre, le but, la raison d'être de l'univers entier : mais rien ne nous prouve que ce ne soit pas là une illusion; nous ne pouvons, en effet, porter les regards hors de nous-mêmes, sans reconnaître que la nature paraît plus préoccupée de l'espèce que de l'individu :

So careful of the type she sems,
So careless of the single life.

Il en est de même chaque fois que nous cherchons à nous rendre compte de nos sentiments instinctifs au lieu de nous y fier aveuglément. L'homme se croit libre parce qu'il se sent libre ; eh bien, le libre arbitre, pour

quiconque y regarde de plus près, est l'illusion naturelle d'un être qui a conscience de lui-même comme cause, et n'a pas conscience de lui-même comme effet; qui est le produit de mille actions et influences indépendantes de sa volonté, et qui ne les distingue point, précisément parce qu'elles constituent sa nature et le fond même de sa personnalité. Veut-on un dernier exemple des illusions du sentiment intime? Nous nous représentons malgré nous la nature entière comme faite à notre image; les idées de force, de cause, de loi, nous les tirons, sans nous en douter, de cette analogie arbitrairement établie entre notre manière d'être et l'univers; Dieu lui-même, nous le façonnons à notre ressemblance, nous le revêtons invinciblement d'une forme humaine, et nous lui attribuons non moins invinciblement les passions de l'humanité, amour ou colère, vengeance ou compassion. Et, ce qu'il y a de plus curieux, nous en agissons ainsi tout en soupçonnant, parfois l'insuffisance de ces idées. L'anthropomorphisme reste la condition de notre pensée, alors même que nous proclamons l'imperfection des conceptions qu'il nous impose. Preuve irréfragable de l'impuissance à laquelle se condamne une étude qui prend les faits de conscience comme autant de données premières et indiscutables. C'est ce que l'on a fini par sentir à mesure que les sciences positives suggéraient une autre méthode et présentaient d'autres résultats. Comme le dit M. Laugel, « il a plu à la psychologie de se poser d'abord en face d'un moi dont elle ignore la nature, qu'elle ne sait comment définir, et elle a cru que ce

centre verserait sur tout l'infini je ne sais quelle lumière capable de l'éclairer. La science, plus humble, plus désintéressée peut-être, a oublié l'homme et a d'abord étudié la nature ; sa patiente analyse n'a pas été stérile : que de faits, que de lois, de rapports elle a recueillis, chacun le sait ! » J'ajoute que, si la science a commencé par la nature, elle n'a trouvé aucune raison d'en sortir ; la nature embrasse toutes les réalités ; et si la philosophie doit conserver son droit d'existence, c'est à la condition de devenir, elle aussi, une branche des sciences naturelles.

C'est bien ainsi que l'entend M. Laugel. Au premier abord, et en lisant les titres de ses volumes, on se demande s'il n'a pas réservé trop exclusivement le nom de nature pour le monde inorganique, et surtout s'il n'a pas séparé d'une manière trop absolue les trois domaines de la nature inorganique, de la vie et de la pensée. Mais ce n'est là qu'une apparence, et l'un des mérites de M. Laugel est précisément d'avoir à la fois distingué très-nettement ce qu'il y a de spécifique dans des phénomènes tels que la pensée et la vie, et repoussé très-catégoriquement l'intervention de je ne sais quelles entités métaphysiques pour expliquer ces phénomènes. Aussi bornés l'un que l'autre, aussi arriérés dans leur polémique, le spiritualisme et le matérialisme recommencent aujourd'hui de plus belle à échanger leurs arguments surannés. M. Laugel est un trop bon esprit pour adopter, soit le dualisme chimérique de l'un, soit l'unité grossière de l'autre ; il sait que les problèmes sont trop complexes et trop délicats pour se résoudre par ces méthodes enfantines.

Peut-être, cependant, M. Laugel n'a-t-il pas assez accusé le problème fondamental. Il l'a indiqué dans quelques passages de ses livres, plutôt qu'il ne l'a posé dans toute sa force. Au fond, et à le bien prendre, il n'y a qu'une question, et la science, sans s'en douter toujours, et souvent même malgré elle, poursuit une seule idée à travers toutes ses recherches. Le problème par excellence, c'est l'unité universelle, à savoir l'unité de la force et l'unité du plan. Il est impossible quand on sait que « la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, l'affinité chimique, la pesanteur elle-même ne sont que les manifestations variables de l'énergie mécanique répandue dans le monde; » il est imposssible, dis-je, de ne pas se demander si la vie et la pensée elle-même ne sont pas d'autres transformations de la même énergie universelle. De même il est impossible de comprendre la nature autrement que se développant selon un plan général, et rattachant l'homme à l'animal, l'animal à la plante, et la plante au minéral. Ce sont de ces choses dont on se dit : Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. Ce sont de ces inductions qui peuvent être incomplètes, qui le resteront peut-être toujours, mais qui s'imposent à l'intelligence; ce sont de ces théories qui ne sont pas scientifiques, puisqu'elles ne sont pas démontrées, mais qui n'en sont pas moins l'âme de la science, puisque la science n'existerait point si elle ne se posait de pareilles questions.

Voici cependant à quoi l'on ne me paraît pas songer assez. Supposons l'unité universelle constatée, et par conséquent le problème universel résolu; nous tenons les

éléments les plus simples du monde, les principes derniers des choses; tout a été réduit à une force, une loi, un atome: la science est-elle achevée pour cela? Le monde est-il expliqué? Nullement. On pourrait presque dire qu'on n'a rien fait. On n'a, dans tous les cas, accompli que la moindre partie de la tâche. Nous tenons le principe: il s'agirait maintenant, pour reproduire théoriquement l'univers, de redescendre de ce principe, et de découvrir comment cette force identique à elle-même a produit des effets différents, comment elle s'est individualisée dans les phénomènes. « Pourquoi y a t-il quelque chose? » demandait d'Alembert, et il ajoutait : « Terrible question! » Mais il est une question non moins ardue, ou, si l'on veut, non moins terrible : pourquoi ce quelque chose qui existe est-il plusieurs choses? Les scolastiques, dont la méthode était la plus stérile qui se puisse imaginer, mais dont une incessante analyse aiguisait l'intelligence, avaient parfaitement entrevu la portée de la question. Ils recherchaient ce que, dans leur jargon, ils appelaient le *principium individuationis*, le principe en vertu duquel tout n'est pas identique, et une chose est soi au lieu d'en être une autre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si Duns Scot a traité la question, il ne l'a pas résolue.

Aussi bien, de pareilles questions sont-elles susceptibles d'une solution? Par cela seul qu'elles portent sur la raison dernière, sur le principe final des choses, n'échappent-elles pas à l'intelligence? Il est un point où il faut se contenter du fait. Pourquoi le cristal se cristallise-t-il?

Pourquoi la plante vit-elle? Pourquoi l'homme pense-t-il? Le pourquoi et le comment, je veux dire l'explication constitutive des choses, est proprement en dehors de la science. Expliquer, pour nous, c'est ramener un phénomène à un autre, lequel a besoin, à son tour, d'être ramené à un phénomène supérieur. Comprendre, c'est tout simplement saisir un rapport entre plusieurs faits. Ce rapport est simultané, et alors nous avons un groupe, l'espèce, par exemple, le genre, la famille ; ou bien il est successif, et c'est le rapport de la cause à l'effet. Expliquer, c'est donc faire rentrer le fait isolé dans une classe ou l'attribuer à une cause. Voilà ce que nous appelons enseigner et comprendre. Mais par cela même que nous parlons de rapports, nous reconnaissons le caractère purement relatif de la reconnaissance. Le commencement et la fin de toutes choses nous échappent. Nous ne savons le dernier mot de rien. Nous ne voyons, de l'enchaînement des réalités, que la portion qui passe devant nous, qui entre dans le champ de notre lunette. Essayez donc de concevoir le monde, soit comme ayant eu un commencement, soit comme n'en ayant pas eu. La création est-elle finie ou infinie? Dieu a fait l'univers, mais qui a fait Dieu? Il est sa propre cause à lui-même, *causa sui*, comme dit Spinosa. Ne nous voilà-t-il pas bien avancés, et ne vaudrait-il pas mieux se déclarer tout simplement incompétent?

M. Laugel a doctement et magnifiquement traité des problèmes de la nature et de l'humanité : pour les épuiser, il aurait peut-être dû toucher au problème de l'histoire.

J'ai souvent pensé qu'il n'en était point de plus mystérieux. Quelle part d'accident dans nos destinées! Quelle part d'arbitraire dans nos déterminations! Quoi de plus fortuit que la rencontre de l'homme, lui-même produit involontaire de mille causes diverses, avec la conjoncture qui en fait un législateur, un conquérant, un chef des peuples! Et cependant, une raison supérieure se dégage de cette grande mêlée des hommes et des événements. L'histoire a un sens, ce qui signifie qu'elle est conduite par des forces et régie par des lois. Mais ces lois, qui les déterminera?

J'ai indiqué quelques-unes des idées que m'a suggérées la lecture des volumes de M. Laugel; je n'ai pas encore dit avec quel intérêt j'ai lu ces volumes. Je ne sais de lecture plus attachante. De tous côtés des sujets de réflexion; on va de la contemplation des espaces infinis à l'examen des fibres les plus ténues de la pensée; on passe des lois qui régissent les sphères aux mouvements les plus fugitifs de la passion et de la volonté. Et puis, cet auteur semble avoir tout senti, tout compris, tout pensé. Riche et souple nature, dans laquelle on a tour à tour affaire au savant exact, au philosophe spéculatif, au moraliste hardi, parfois même au poëte!

Mars 1868.

XXVI

DE LA NATURE HUMAINE

PAR CH. DOLLFUS

De la nature humaine : rien que cela ! On devine, à ce titre, un auteur aux grandes ambitions. Car la nature humaine, c'est l'homme, son corps et son âme, son origine et sa destinée, ses faiblesses et sa grandeur. Plus que cela encore, puisque rien n'existe que ce qui existe pour nous. L'homme, comme le disait un philosophe de l'antiquité, n'est-il pas la mesure de tout? Et comment parler de lui sans traiter du monde entier et de Dieu même?

C'est bien ainsi du reste que l'entend M. Dollfus. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, à lui ni à son livre. Tous les problèmes s'agitent ici, non seulement les plus vastes, le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie et l'immortalité, mais encore les plus prochains, ceux de la pratique et de l'application, l'éducation, la politique, les mœurs, les arts.

Je reconnais bien ici la vaillance de notre ami, s'attaquant à toutes les questions, et de préférence aux plus hautes. Toujours en quête d'aventures intellectuelles.

Attiré par les difficultés mêmes de l'entreprise. Plein d'idées sur toutes choses, et éprouvant le besoin de s'en délivrer. Gœthe n'avait pas une amourette, qu'il n'en composât un poëme; c'était sa manière de se consoler; une fois l'ouvrage achevé, il n'y pensait plus. M. Dollfus fait de même : une idée s'empare de lui, il s'en débarrasse en écrivant un livre. Sa conception des choses le poursuit jusqu'à ce qu'il lui ait ainsi donné un corps. Que l'ouvrage soit bon ou moins bon, peu lui importe; l'essentiel, pour lui, c'est d'en finir avec l'obsession du moment. Aussi écrit-il un volume comme d'autres un article. M. Dollfus est certainement l'un des esprits de notre temps qui embrassent le plus de choses; il les étreint même, pourvu que cela ne lui prenne pas trop de temps. Une rapide reconnaissance, une vive rencontre, une gerbe d'étincelles électriques, et puis... à d'autres!

Il semble au premier abord que M. Dollfus ait des idées sur toute espèce de sujets, qu'il en ait de neuves et de brillantes sur la plupart, mais qu'il manque de la force nécessaire pour en faire œuvre d'artiste, ou, ce qui revient au même ici, œuvre de philosophe. Je crois que c'est une erreur. Ce n'est pas la force qui manque à l'auteur, c'est le goût pour le genre de travail nécessaire à l'achèvement des ouvrages durables. Il a l'esprit trop curieux, trop explorateur, trop impatient; l'idée l'intéresse plus que l'art de la mettre dans tout son jour et de l'entourer de toutes ses démonstrations.

La manière de M. Dollfus est conforme à cette tournure d'esprit. Ses ouvrages valent moins par l'ensemble que

par le détail. La trame n'en est pas toujours fine, ni surtout serrée. Ce n'est pas composé. On flotte un peu. On sent, au manque de liaison, l'ardeur d'un esprit qui pense pour lui-même plus que pour les autres, et qui veut surtout trouver et arriver. Puis, dans sa hâte, écrivant beaucoup plus pour lui-même que pour le lecteur, il ne choisit pas entre ses pensées. Il ne dégage pas l'édifice de l'échafaudage. A côté des pensées neuves, il en laissera d'autres qui ont l'air de n'être là que pour faire nombre. Chose extraordinaire, il y a du lieu commun, du convenu, au milieu de tant de vérités si personnelles et si sincères ; dans cette richesse, il y a des non-valeurs.

Pour ma part, je préfère, chez M. Dollfus, le moraliste au métaphysicien, et je préfère, dans son volume d'aujourd'hui, le chapitre au livre, le mot au chapitre. Il y a là partout, mais principalement dans la seconde moitié, sur l'humanité, la société, les gouvernements, les caractères, les passions, il y a une foule de pensées qui arrêtent le lecteur et le font penser à son tour. M. Dollfus a le secret des mots ingénieux, trouvés, de ces beaux mots à la Gœthe, qui ouvrent un horizon ou résument une expérience. L'auteur les rencontre si naturellement, que, son ouvrage fini, il lui en est resté un nombre considérable, pour lesquels il n'avait plus de place, ou qu'il n'a pas voulu se donner la peine de mettre en œuvre; il les a imprimés à la fin du volume, où ils brillent comme des pierres qui n'ont pas été serties.

Puisque M. Dollfus en agit ainsi envers nous, je ne sais pourquoi j'aurais des scrupules d'en agir de même envers

lui. Pour réunir quelques-unes de ses pensées, j'ai à peine besoin de les détacher, tant elles s'offrent d'elles-mêmes à la main qui veut les cueillir. D'ailleurs, après ce que j'ai dit, je suis engagé à citer, et je cite.

« Le mouvement de l'humanité est dirigé par le besoin qui attache l'homme à la recherche du vrai.»

« Jésus et les réformateurs ont fait comme Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique en cherchant la route des Indes.»

« La vigueur et l'élévation morales résultent avant tout d'un sentiment; ce qui les constitue, c'est la présence dans l'âme d'un idéal qui lui soit incorporé.»

« Les âmes se putréfient comme les corps, elles empestent autour d'elles l'air moral.»

« Nous n'aurions que faire de la liberté si nous étions tous d'accord et tous semblables; elle est faite pour permettre à la diversité humaine de se répandre et de provoquer partout la vie avec le progrès.»

« Je vois clairement que tous les peuples de l'Europe vont à la démocratie par le vote universel; je ne vois pas aussi clairement l'instinct de justice qui leur permettra d'user de ce vote à l'avantage de la liberté. Les classes aisées sont égoïstes, unies par la peur, bien plus que par l'amour de la liberté; les foules sont incultes, et pourtant ravagées de toutes les convoitises, brûlées de toutes les fièvres d'une civilisation avancée : le champ de la démocratie est sans séve, épuisé, et cependant il est à peine défriché. On l'a fatigué au profit du despotisme; sera-t-il capable de porter en Europe autre chose que des herbes folles, et

tour à tour remué par les dictatures de la peur et de l'utopie, ne tournera-t-il pas en lande stérile? L'avenir est à la démocratie, mais quel avenir la démocratie aura-t-elle?»

« C'est une funeste méprise que celle qui confond l'uniformité avec l'unité. Il y a unité quand les hommes s'unissent, uniformité quand ils s'effacent. »

« Le péché capital des démocraties est la doctrine du salut public ; c'est par là qu'elles vont aux dictatures. »

« L'Angleterre est un peuple politique, tandis que l'Italie est un peuple de politiques, et la France un peuple de révolutionnaires. »

« L'esprit français, en tout, est un esprit de moyenne, né vulgarisateur. Il possède la mesure et la clarté, mais il ne s'élève pas très-haut ni ne descend très-profondément dans les entrailles d'un sujet. C'est pour les autres que le Français parle, qu'il pense ou qu'il écrit ; l'Anglais et l'Allemand pensent d'abord pour eux-mêmes. »

« L'esprit, le goût et l'élégance qui distinguent les Français, mettront toujours sur leurs fautes un vernis de culture qui leur fera illusion, et qui trompera même la malveillance des autres peuples. »

« Un peuple n'est jamais congédié de la scène de l'histoire que lorsqu'il n'est plus utile à la civilisation. Alors son rôle est joué, il manque ses entrées et ses sorties, tourne sur lui-même, rabâche sa gloire passée, et finit par rester derrière les coulisses. »

« La passion porte en soi la fatalité, et c'est pourquoi elle est l'étoffe de la tragédie. En grandissant elle se fait destin. La passion est sans honneur, elle est sans scru-

pule et sans moralité : elle est. C'est à ce signe qu'on la reconnaît, qu'elle foule tout aux pieds, et qu'elle ignore tout ce qui n'est pas elle. En soi, elle n'est ni morale ni immorale, elle ignore le mal et le bien : c'est la raison et la conscience qui la confrontent avec l'humanité et qui la jugent; elle-même ne sait rien qu'elle seule. »

« Que sait-on de l'amour? qu'il est l'amour. Il naît ou ne naît pas, on l'éprouve ou on ne l'éprouve pas : voilà tout. Raisonner sur lui ou raisonner avec lui, peine perdue ; il a sa loi et sa logique, lesquelles ne sont ni la loi ni la logique de la raison. »

« Rien ne dit mieux un homme que sa manière de comprendre la femme. »

« On éprouve la beauté : elle n'est visible que pour le cœur ; les yeux ne ne la voient jamais. »

« Les jeunes gens aiment comme ils lisent, à tort et à travers. L'esprit et le cœur n'arrivent au discernement, qui est le choix, qu'à leurs dépens: et alors il est souvent trop tard pour aimer. »

« Qui aime ne demande plus si la vie à un but. »

« Avoir connu l'amour partagé, un amour plein, fort, fécond et noble ; avoir fait un chef-d'œuvre pour la postérité : quel homme, après semblable fortune, pourrait se plaindre de la destinée, et réclamer des dieux une autre vie ? »

« Pour éteindre l'amour qu'une femme a conçu pour lui, il faut qu'un homme y mette beaucoup du sien. »

« Il peut y avoir plus de souffrance dans un soupir que dans un cri. »

« On peut n'avoir point failli, et n'être pas vertueux ; on peut être tombé, et l'être resté. »

« L'expérience de la jeunesse s'indigne contre la bassesse ; l'expérience de l'âge mûr, quand elle n'a pas tourné elle-même à la corruption, méprise avec tolérance. »

« Les esprits excessifs sont presque toujours des esprits mobiles. »

« La sagesse consiste à n'aller jamais jusqu'au bout de rien. »

« La force est en grande partie faite de modération. »

« Il y a des hommes qui convertissent tout en raisonnement, d'autres chez qui tout se transforme en sentiment, en imagination, en volonté.

« Tu dis : J'ai trouvé. C'est que tu n'as pas cherché. »

« L'homme ne fait rien sans intelligence, mais le sentiment est le fond de l'œuvre d'art. »

« Un peuple qui n'a pas de sensualité n'est pas fait pour l'art, un peuple qui en a trop non plus. »

Nous cessons d'être intéressants quand nous cessons d'être nous-mêmes. »

« La vérité seule est de bon goût. »

« Je n'ai pas rencontré de coquin qui fût misanthrope. »

Les extraits qu'on vient de lire sont principalement tirés de la seconde moitié du volume de M. Dollfus, celle où il s'occupe du gouvernement, des mœurs, de l'éducation. La première partie est consacrée aux problèmes fondamentaux, ceux que présente l'existence même du monde et de l'humanité. M. Dollfus y voit un grand et

pénible mystère. A ses yeux comme comme à ceux de Pascal, notre condition offre une énigme. L'homme, selon lui, est une intelligence greffée sur un animal, et cet animal grâce à son intelligence même, peut descendre au-dessous des autres animaux. Il est vulnérable sur tous les points, susceptible de toutes les misères. « Frivolité, cupidité, vanité, ennui : telles sont les choses dont est faite la trame ordinaire de notre condition. » On est parfois tenté de supposer que l'individu a sa destinée dans l'espèce ; mais la destinée de l'espèce est-elle plus claire que celle de l'individu? La nature a-t-elle autre chose en vue que sa propre conservation ? Comme dit Leopardi :

So che natura è sorda,
Che miserar non sa ;
Che non del ben sollecita
Fu, ma dell'esser solo.

Mais cette sollicitude elle-même est impuissante. Le jour viendra où il n'y aura plus ni terre ni genre humain. Et les hommes, alors, pourquoi auront-ils vécu ? L'univers, le Pan éternel qui enfante et qui détruit, l'océan infini des choses d'où tout sort pour s'y perdre de nouveau, quelle en est la signification ? A-t-il une raison d'être, une fin, une destinée ?

Je comprends qu'on pose la question, mais à la condition de la pousser ainsi jusqu'au bout. Je consens qu'on parle de mystère, mais encore faut-il remonter jusqu'au dernier, le grand, le seul mystère, celui même de l'existence. Pourquoi y a-t-il quelque chose? Au fond,

il n'y a que ce problème au monde, et celui-là admis, il n'y a plus de difficulté à admettre les autres. L'univers existe, il est tel qu'il est, il est fort différent de ce que nous l'aurions conçu si nous avions eu à l'imaginer : en tout cela, je ne sais voir qu'un fait. C'est à prendre ou à laisser. Quand les enfants demandent *pourquoi*, on est souvent obligé de leur répondre *parce que*. Eh bien, les questions que M. Dollfus soulève ne sont pas susceptibles d'une autre réponse. L'univers, la nature, l'humanité sont ce qu'ils peuvent. Tout ne vous paraît pas régulier dans la marche du monde : et puis après? Pourquoi voulez-vous que tout soit raisonnable, c'est-à-dire, en définitive, conforme à vos vues? Pourquoi prétendez-vous ne pas souffrir? Parce que la souffrance est désagréable? Voilà qui est terriblement personnel ! De quel droit cherchez-vous la fin de chaque chose, une intention dans chaque existence ? Vous voudriez savoir pourquoi est l'homme : savez-vous pourquoi est la mouche qui tourmente l'homme, l'araignée qui mange la mouche, la guêpe qui tue l'araignée?

Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devraient aller par delà vingt mille ans.
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où viens que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
. . . . . .
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais.

Un peu plus haut ou un peu plus bas dans l'échelle, un peu plus tôt ou un peu plus tard dans la suite de nos re-

cherches, il faut bien arriver au pied du mur. Le théologien lui-même n'en agit pas autrement : il remonte jusqu'à Dieu, mais il ne l'explique pas ; au contraire, il lui assigne ce rôle de tout expliquer, sans être lui-même explicable. Mais alors, qu'est-ce qui nous empêche de nous arrêter tout simplement au mystère de l'existence des choses ?

Par delà tous les systèmes, comme par delà les choses elles-mêmes, il y a la souveraineté du fait. Le fait c'est ce qui est et ce qui a le droit d'être par cela seul qu'il est, c'est le fond que ne peuvent entamer nos conceptions, puisqu'elles n'en sont qu'un élément et une dépendance.

M. Dollfus le dit excellemment « la conviction que l'essence de la raison, c'est-à-dire l'ordre, est répandue en tout l'univers, représente la foi de la raison en elle-même. » A la bonne heure ; mais la raison de la raison ? La raison de l'être ? La raison de Dieu ? Il restera toujours dans l'univers quelque chose d'irréductible, et, comme le disait un philosophe allemand, quelque chose d'anonyme en Dieu. La raison et la réalité sont deux grandeurs qui ne se couvriront jamais complétement.

M. Dollfus, ainsi qu'il arrive toujours, n'est pessimiste qu'en vertu d'un fond caché d'optimisme. Il trouve que tout va mal, parce qu'il s'est mis dans l'esprit que tout devrait aller bien. Il trouve que beaucoup de choses sont inexplicables, parce qu'il part du principe que tout doit avoir une explication. Il est possédé de deux idées également arbitraires : le droit de tous les êtres au bonheur, et

le sens caché de toutes les existences. Il s'imagine que chaque chose a sa fin en elle-même et renferme comme une intention créatrice. Pure hypothèse, empruntée à notre propre expérience ! Horlogers, nous voulons que l'univers soit une pendule ; c'est de l'anthropomorphisme au premier chef. M. Dollfus s'imagine en outre que le mal ne doit pas être, qu'il n'a pas le droit d'être. Et pourquoi ? Par cela même qu'il est le mal. Eh ! mon ami, ne voyez-vous pas que vous êtes pris dans un cercle, et que la révolte de votre sentiment intime, les réclamations de votre conscience sont impuissantes à le rompre, ce cercle tracé par la nature des choses ?

Tout a sa raison d'être, et cette raison est un but, et ce but est le bien, c'est-à-dire l'ordre et le bonheur. Telles sont les prémisses de tous les raisonnements pessimistes ou optimistes. Car, je le répète, les deux systèmes ont le même point de départ et ne diffèrent que dans l'explication. Pascal exagère nos misères ; crimes et souffrances, il pousse tout au tragique : mais il admet un ordre primitif, celui du paradis terrestre, d'où le péché originel nous a fait choir. Prenez le *Théodicée* de Leibnitz, ou, si vous aimez mieux, l'*Essai sur l'homme* de Pope, vous y verrez, au contraire, nos vices atténués, nos folies déguisées : c'est que ces écrivains prétendent expliquer la condition humaine en la montrant sous un jour avantageux ; elle n'est pas parfaite, mais elle est « pour le mieux. » Cela dit, tout est dit : nous sommes bons et heureux, nous le sommes autant du moins que le comportent les conditions terrestres ; donc nous avons atteint notre destination,

notre raison d'être est trouvée, le problème est résolu, l'esprit humain est satisfait!

Après quoi, j'avoue bien que la raison ne saurait s'arrêter sans abdiquer, qu'elle a pour mission de poursuivre l'équation qui lui échappe, de chercher l'introuvable, que toutes nos conquêtes, tous nos progrès, que notre moralité, que la vie même de la société sont attachés à cette lutte de la conception rationnelle avec l'irrationalité de la chose, et que rien n'est bienfaisant comme de voir des penseurs tels que M. Dollfus, libres et sincères, serrer le sphinx à la gorge et s'efforcer de lui arracher son secret.

Juillet 1868.

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE

TABLE

I. L'histoire du romantisme. 1
II. L'ère impériale 13
III. L'avenir de la poésie 25
IV. Inter pocula 35
V. La jeunesse de Lamennais 47
VI. Balzac 63
VII. Victor Cousin 75
VIII. Lamartine 87
IX. Sainte-Beuve 97
X. Le portefeuille de Sainte-Beuve 113
XI. La bibliothèque de Sainte-Beuve 141
XII. Prevost-Paradol 165
XIII. Les *Méditations religieuses* de M. Guizot . . . 173
XIV. Le *Saint Paul* de M. Renan. 185
XV. Les *Odeurs de Paris* de M. Veuillot 215
XVI. Daniel Stern 231
XVII. La méthode de M. Taine 253
XVIII. M. Taine et la philosophie de l'art grec. . . . 261
XIX. M. Paul de Saint-Victor 273
XX. Baudelaire 279
XXI. Un roman de M. Flaubert 291
XXII. Les préfaces de M. Alexandre Dumas fils . . . 303
XXIII. *Aline-Ali*, par André Léo. 321
XXIV. L'éducation de l'enfance et de la jeunesse, par Legouvé 333
XXV. Laugel, *Les problèmes de la nature* 355
XXVI. Charles Dollfus, *De la nature humaine*. . . . 363

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC